

Les désolations de l'arpent du diable

Ransom Riggs

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



LES DÉSOLATIONS DE
L'ARPENT DU DIABLE
LE SIXIÈME VOLUME DE
MISS PEREGRINE
ET LES ENFANTS PARTICULIERS

RANSOM RIGGS

Couverture : Lindsey Andrews
Design :Anna Booth
Crédits photos : Photographie de couverture :
collection Jack Mord/TheThanatos Archive
Quatrième de couverture : collection JohnVan Noate et Ransom
Riggs.
Cachet du ministère des Affaires particulières,
Pages 419, 426, 471.
Couverture © 2018, Chad Michael Studio.
Homme utilisant un ordinateur, page 49 © 2021, Steve Clarcia.
Têtes d'ours et de cerfs, pages 356 et 357 © EVGENY
LASHCHENOV/123RF.com
Têtes de béliers, pages 356 et 357 © acceptphoto/123RF.com
Affiche, page 518 © Natalia Chernyshova/123RF.com

© 2021, Ransom Riggs.

Tous droits réservés.

Ouvrage publié originellement par Dutton Books,
un département de Penguin Random House LLC, New York, sous
le titre :

*The Desolation of Devil's Acre, The sixth novel of Miss Peregrine's
Home for Peculiar Children.*

Pour la traduction française

© 2021, Bayard Éditions,

18, rue Barbès, 92128 Montrouge

ISBN : 979-1-0363-4268-4

Table des matières

Couverture

Page de titre

Page de copyright

CHAPITRE UN

CHAPITRE DEUX

CHAPITRE TROIS

CHAPITRE QUATRE

CHAPITRE CINQ

CHAPITRE SIX

CHAPITRE SEPT

CHAPITRE HUIT

CHAPITRE NEUF

CHAPITRE DIX

CHAPITRE ONZE

CHAPITRE DOUZE

CHAPITRE TREIZE

CHAPITRE QUATORZE

CHAPITRE QUINZE

CHAPITRE SEIZE

CHAPITRE DIX-SEPT

CHAPITRE DIX-HUIT

CHAPITRE DIX-NEUF

CHAPITRE VINGT

CHAPITRE VINGT ET UN

CHAPITRE VINGT-DEUX

CHAPITRE VINGT-TROIS

CHAPITRE VINGT-QUATRE
CHAPITRE VINGT-CINQ
SUR LA PHOTOGRAPHIE

Pour Jodi Reamer, tueuse de monstres.

Parfois, une vieille photo, un vieil ami, une vieille lettre vous rappellent que vous n'êtes plus celui ou celle que vous étiez, car la personne qui les côtoyait, qui appréciait ceci, choisissait cela, écrivait ainsi, n'existe plus.

Sans vous en rendre compte, vous avez parcouru un long chemin ; l'étrange est devenu familier et le familier, sinon étrange, du moins gênant ou inconfortable.

Rebecca Solnit

« The Blue of Distance », A Field Guide to Getting Lost

CHAPITRE UN

Les ténèbres. Le lointain roulement du tonnerre. Une vague sensation de chute. Pendant une éternité, rien d'autre n'existe. Je n'ai pas de corps, pas de nom. Pas de souvenir. Il me semble que j'avais tout cela, mais je l'ai perdu, et je ne suis plus grand-chose. Un simple photon, une lumière vacillante qui décrit des cercles autour d'un trou noir.

Ça ne sera pas très long.

J'ai peur d'avoir perdu mon âme, mais je ne sais plus comment. Je me rappelle seulement le lent fracas du tonnerre, étirant les syllabes de mon nom – celui que j'ai oublié –, jusqu'à les rendre méconnaissables. L'orage et l'obscurité règnent en maîtres, jusqu'à ce que d'autres sons se mêlent au grondement du tonnerre. Le hurlement du vent. Le crépitement de la pluie.

Le vent, le tonnerre, la pluie et la chute.

Puis un décor se matérialise, une sensation après l'autre. Je sors de la fosse, j'échappe au vide. Mon unique photon se change en amas scintillant.

Je sens quelque chose de rêche sur mon visage. J'entends grincer des cordes. Une étoffe claque dans le vent. Je suis peut-être sur un bateau. Prisonnier dans la cale obscure d'un navire ballotté par la tempête.

Un œil cligne et s'ouvre. Des formes indistinctes s'agitent au-dessus de moi. Une rangée de pendules qui oscillent. Des balanciers d'horloges désynchronisées, trop remontées, des mécanismes au bord de la rupture.

Je bats des paupières et les pendules se changent en corps qui se débattent sous une potence.

Je m'aperçois que je peux tourner la tête. Les formes floues se transforment encore. J'ai la joue posée sur un tissu vert, râpeux. Au-dessus de moi, les corps oscillants deviennent une rangée de plantes suspendues aux chevrons, dans des paniers d'osier grinçants. Derrière, une moustiquaire frissonne et claque.

Je suis allongé sous une véranda. Sur le sol vert et rugueux d'un porche.

Je connais cette véranda.

Je connais ce sol.

Un peu plus loin, une pelouse battue par la pluie s'étire jusqu'au pied d'un mur de palmiers sombres, prosternés.

Je connais cette pelouse.

Je connais ces palmiers.

Depuis combien de temps suis-je ici ? Depuis combien d'années ?

Une fois de plus, le temps me joue des tours.

J'essaie de bouger, mais je peux seulement tourner la tête. Mes yeux s'arrêtent sur une table de bridge flanquée de deux chaises pliantes. Si je trouvais la force de me lever, je suis sûr que je verrais des lunettes de lecture sur cette table. Une partie de Monopoly inachevée. Une tasse de café fumant.

Quelqu'un vient de partir. L'écho de ses paroles flotte encore dans l'air.

– Quel genre d'oiseau ? demande une voix de garçon. La mienne.

– Un grand faucon fumeur de pipe, répond l'autre voix, rocailleuse et teintée d'un accent. Celle d'un vieil homme.

– Tu me prends pour un idiot, répond le garçon.

– Je ne penserais jamais une chose pareille.

– Mais pourquoi ces monstres te voulaient-ils du mal ? insiste l'enfant.

Dans un crissement, le vieil homme repousse sa chaise et se lève. Il va chercher quelque chose qu'il veut me montrer, affirme-t-il. Des photos.

C'était il y a combien de temps ?

Une minute.

Une heure.

Je dois me lever, sinon, il risque de s'inquiéter. Il va croire que je lui fais une farce, et il déteste ça. Un jour, pour rire, je me suis caché dans les bois. En ne me trouvant pas, il s'est mis en colère, si fort qu'il est devenu tout rouge et a crié des gros mots. Plus tard, il m'a avoué qu'il avait eu peur, mais il a refusé de me dire ce qui l'avait effrayé.

Il pleut à torrents. Cet orage est une créature vivante, déchaînée. Il a déjà déchiré la moustiquaire, qui claque comme un drapeau dans le vent.

J'ai un problème.

En me dressant sur un coude, au prix d'un effort surhumain, je remarque une étrange marque noire sur le sol. Une ligne brûlée qui

dessine le contour de mon corps.

Quand j'essaie de m'asseoir, des taches sombres obscurcissent ma vision.

Un fracas soudain déchire mes tympans. Une lumière blanche m'aveugle.

trop violent trop proche trop fort

On aurait dit une explosion, mais ce n'en était pas une. La foudre est tombée si près que j'ai perçu simultanément l'éclair et le tonnerre.

J'ai enfin réussi à me redresser. Le cœur battant, je lève une main tremblante devant mes yeux.

Elle est bizarre. Trop grande. Ses doigts sont trop longs.

Des poils noirs poussent sur les phalanges.

Où est le garçon ? Ne suis-je pas le garçon ? Je n'aime pas les farces.

De délicates lignes rouges encerclent le poignet.

Des menottes attachées à la rambarde d'un porche dans la tempête.

Je vois le dessus de la table. Elle est nue.

Il n'y a pas de tasse de café. Pas de lunettes.

Il ne reviendra pas.

Et pourtant, si. Le revoilà, il est debout là-bas, à la lisière du bois. Mon grand-père. Il marche face au vent, le dos voûté, en foulant les herbes hautes. Son imperméable jaune vif se détache sur le vert sombre des palmiers. Il a enfilé la capuche pour protéger ses yeux de la pluie.

Que fait-il là-bas ? Pourquoi n'entre-t-il pas ?

Il s'arrête. Il regarde dans l'herbe.

Je lève une main pour l'appeler.

Il se redresse, et j'hésite. Quelque chose ne va pas. Sa carrure est trop étroite. Sa démarche, trop souple pour un vieil homme qui souffre des hanches.

Ce n'est pas lui.

Il s'élance vers moi. Vers la maison à la moustiquaire déchirée.

ce n'est pas l'orage qui a fait ça

Quel genre de monstres ?

Des monstres affreux, bossus, avec des yeux noirs et la peau en décomposition.

Je suis debout quand il ouvre la porte grillagée et s'encadre sur le seuil.

– Qui êtes-vous ? me demande-t-il d’une voix sourde, tendue.

Il rabat la capuche de son ciré. Il a une quarantaine d’années. Son menton pointu est accentué par une barbe rousse soigneusement taillée, et des lunettes noires dissimulent ses yeux.

C’est si étrange de tenir sur mes deux pieds, d’être face à quelqu’un, que je ne suis même pas surpris de le voir porter des lunettes de soleil sous l’orage.

Je réponds machinalement :

– Yakob.

Prononcé à voix haute, ce prénom sonne faux.

– Je suis l’agent immobilier, affirme-t-il. Je suis venu barricader les fenêtres avant l’orage.

Je sais qu’il ment.

– Vous arrivez un peu tard, dis-je.

Il entre à pas lents, comme pour apprivoiser un animal craintif. La porte grillagée se ferme en claquant. L’inconnu regarde la marque noire sur le sol, puis me toise avec froideur. Ses lourdes bottes noires font vibrer le sol lorsqu’il s’approche de moi.

– C’est vous, dit-il, en effleurant la table de bridge du bout des doigts. Vous êtes Jacob Portman.

Il a prononcé mon nom. Mon vrai nom. Quelque chose jaillit en bouillonnant de la tranchée obscure.

Une bouche horrible formée d’un vortex de nuages tonne mon nom.

Une fille, belle, aux cheveux noir corbeau près de moi qui hurle.

– Je crois que vous connaissiez un de mes amis, enchaîne l’homme avec un sourire mauvais. Il avait de nombreux noms, mais pour vous, c’était le docteur Golan.

L’horrible bouche de nuages.

Une femme qui se tord de douleur dans l’herbe.

Les images surgissent dans mon esprit, soudaines et brutales. Je recule en titubant jusqu’à ce que je me cogne contre une porte en verre coulissante. L’homme continue d’avancer et sort quelque chose de sa poche. Un petit objet noir muni de crochets métalliques.

– Tourne-toi ! me commande-t-il.

Comprenant soudain ce que je risque, et que je dois me défendre, je lève les mains en signe de reddition, et j’attends qu’il soit juste devant moi pour lui balancer mes poings dans la figure.

Il crie quand ses lunettes noires s’envolent. Ses globes oculaires sont

semblables à des œufs luisants, enfoncés dans son crâne. Des yeux d'assassin. Un claquement retentit et un arc de lumière bleue jaillit entre les crochets de la petite boîte noire.

Il se jette sur moi.

Une secousse me traverse, une brûlure lorsqu'il me tase à travers ma chemise. Je fais un bond en arrière et je me cogne contre la porte vitrée. Étonnamment, elle ne se brise pas.

Mon agresseur est au-dessus de moi. Je perçois le gémissement du taser qui se recharge, mais je suis trop faible pour me défendre. La douleur me transperce l'épaule, la tête.

Soudain, il pousse un cri et recule en titubant. Un liquide chaud coule dans mon cou.

Je saigne. (Je saigne vraiment ?)

L'homme s'agrippe à quelque chose et tombe à la renverse. La chose en question est un manche en bronze d'une vingtaine de centimètres, qui dépasse de sa nuque.

Une ombre mouvante est apparue derrière lui. Une main en jaillit, s'empare du lourd cendrier de mon grand-père et frappe l'homme à la tête.

Il gémit et s'effondre. L'instant d'après, une fille sort de l'obscurité.

La fille – celle d'Avant – a de longs cheveux noirs emmêlés et trempés de pluie, un manteau noir maculé de terre. Ses yeux noirs profonds, larges et craintifs, scrutent mon visage. Une étincelle s'y allume lorsqu'elle me reconnaît. Et même si tous les morceaux n'ont pas encore refait surface, même si je suis encore sonné, je sais qu'un miracle s'est produit. Nous sommes vivants. Nous sommes ici, et pas là-bas.

Mon Dieu.

Des horreurs telles qu'on ne peut les nommer.

La fille s'agenouille près de moi. Elle m'enlace. Je m'accroche à son cou comme à une bouée de sauvetage. Je sens trembler son corps glacé, tandis que nous nous serrons l'un contre l'autre.

Sans relâcher son étreinte, elle prononce mon nom. Elle le répète inlassablement, et à chaque fois, le « Maintenant » se consolide un peu, retrouve du poids.

– Jacob. Jacob. Tu te souviens de moi ?

L'homme étendu par terre gémit. L'ossature en aluminium de la véranda grince, malmenée par les éléments déchaînés. La tornade qui faisait rage là-bas nous a-t-elle suivis jusqu'ici ?

Je retrouve peu à peu la mémoire.

– Noor, dis-je. Noor. Tu es Noor.



En un éclair, tout m'est revenu. Nous avons survécu à l'effondrement de la boucle de V. Nous nous étions échappés, et nous étions en Floride, sur le gazon synthétique de la véranda de mon grand-père, dans le présent.

Le choc. J'étais encore sous le choc.

Nous sommes restés blottis sur le sol pendant que la tempête faisait rage, agrippés l'un à l'autre, jusqu'à ce que nos tremblements s'apaisent.

L'homme au ciré jaune gisait, immobile. Les mouvements de sa cage thoracique s'amenuisaient peu à peu. Une flaque de sang poisseuse imbibait le faux gazon autour de lui. Le manche en bronze de l'arme avec laquelle Noor l'avait poignardé dépassait de son cou.

– C'était le coupe-papier de mon grand-père, ai-je dit. Et ici, c'était sa maison.

Elle s'est reculée légèrement, juste assez pour me regarder.

– Ton grand-père. Celui qui vivait en Floride ?

J'ai hoché la tête. Un roulement de tonnerre a secoué les murs. Noor a regardé autour d'elle en secouant la tête d'un air dubitatif. Je savais ce qu'elle pensait : « Ça ne peut pas être réel. »

– Comment ? a-t-elle demandé.

Je lui ai montré la trace carbonisée.

– Je me suis réveillé là-bas. Je ne sais pas combien de temps je suis resté inconscient. Je ne sais même pas quel jour on est.

Noor s'est frotté les yeux.

– Je suis dans le gaz. C'est le chaos dans ma tête.

– C'est quoi, ton dernier souvenir ?

Elle a froncé les sourcils, s'est concentrée.

– On est passés à mon ancien appartement. On a fait un trajet en voiture...

Elle parlait lentement, comme si elle tentait de reconstituer un rêve.

– Puis on est entrés dans une boucle... On a trouvé la boucle de V ! Et on a couru pour éviter un orage. Non : une tornade.

– Deux tornades, je crois.

– Puis on l’a trouvée ! Hein ? On l’a trouvée !

Elle a pris mes mains dans les siennes, les a serrées.

– Et ensuite...

Ses mains sont devenues toutes molles et elle a blêmi. Elle a entrouvert les lèvres, mais n’a pas prononcé un seul mot. Les images horribles déferlaient sur elle.

Comme sur moi.

Murnau, un couteau à la main, accroupi dans l’herbe au-dessus de V, puis courant vers le maelström, un bras levé en signe de triomphe.

Une sensation de brûlure dans ma cage thoracique m’a momentanément coupé le souffle. Noor a enfoui le visage entre ses genoux et s’est balancée d’avant en arrière.

– Oh mon Dieu, gémissait-elle. Oh mon Dieu, oh mon Dieu, oh mon Dieu.

J’ai cru qu’elle allait se dissoudre sous mes yeux. Ou entrer en combustion spontanée. Ou aspirer toute la lumière de la pièce.

Elle a relevé brusquement la tête.

– Pourquoi n’est-on pas morts ?

J’ai frissonné malgré moi.

« On l’est peut-être. »

À ma connaissance, nous avons succombé à l’effondrement de la boucle de V, ainsi que Caul l’avait prévu. Si Noor n’avait pas été là, j’aurais pu me convaincre que je vivais une expérience de mort imminente, le bouquet final d’un cerveau agonisant.

Non. J’ai chassé cette pensée. Nous étions bien là, bien vivants.

– Elle a réussi à nous faire sortir, ai-je supposé. Elle nous a envoyés ici.

Noor a hoché la tête.

– Par une espèce d’issue de secours. Grâce à un bouton « Eject »... C’est la seule explication, a-t-elle ajouté en se tordant les mains.

V nous avait renvoyés chez mon grand-père. Dans la maison de son mentor, de son patron. Abe l’avait entraînée, ils avaient travaillé ensemble. Ça semblait logique. Ce qui m’intriguait, c’est qu’il n’y avait pas de boucle dans les environs. Comment avait-elle fait ?

– Si elle nous a fait sortir, a repris Noor, elle a peut-être réussi à s’échapper aussi.

Sa voix était pleine d’espoir, mais elle était agitée, sur le fil du rasoir.

– Elle est peut-être ici. Elle est peut-être encore...

Elle n’a pas pu se résoudre à prononcer le mot : « Vivante ».

– Il lui a arraché le cœur, ai-je dit doucement.

– On peut vivre sans cœur. Pendant quelque temps, du moins.

Noor a agité une main tremblante.

Nous venions tout juste de reprendre pied dans la réalité, et déjà, elle s’égarait.

– Viens ! Il faut aller voir, a-t-elle décrété.

Elle était déjà debout, et ses mots crépitaient comme les balles d’une mitraillette.

– S’il y a la moindre chance, on doit...

– Attends ! On ne sait pas...

Je n’ai pas eu le temps d’achever ma phrase : « ... ce qui nous attend, à l’intérieur ».

Noor s’était déjà engouffrée dans la maison obscure.



J’ai appuyé une main contre le mur pour me dresser sur des jambes flageolantes. Noor n’était pas loin de craquer, et je ne voulais pas la quitter des yeux. Elle tentait de se convaincre que V avait survécu pour faire barrage au chagrin qui menaçait de l’engloutir. Mais je craignais que ce ne soit encore pire quand elle se rendrait à l’évidence. Et je ne pouvais pas laisser Noor Pradesh sombrer.

Si Murnau avait accompli son sombre dessein, si ce que j’avais vu apparaître dans la tornade était réel – le visage de Caul au milieu des nuages tourbillonnants, sa voix déchirant l’air –, si notre ennemi était vraiment de retour, les prédictions les plus effroyables de la prophétie du Révélateur se réalisaient. Le monde des particuliers était menacé de destruction. Dieu seul savait de quoi Caul était capable après avoir absorbé le contenu de l’urne la plus puissante de la Bibliothèque des âmes. Bien qu’il ait été enseveli dans la boucle effondrée, il avait ressuscité.

Je suis la Mort, le destructeur des mondes.

Même si la situation était désespérée – ou en passe de le devenir –, j’étais certain d’une chose : le monde avait besoin de Noor Pradesh. Elle était l’une des sept dont la venue avait été annoncée. Sept individus susceptibles de libérer le monde des particuliers – de Caul ? – et de sceller la porte – de l’enfer ? Cela pouvait sembler étrange, mais finalement, ça ne l’était pas davantage que les parties de

la prophétie qui s'étaient déjà réalisées. J'avais cessé d'en douter, comme j'avais arrêté de remettre en question ce que je voyais de mes yeux.

Ce n'était pas un rêve ni les dernières illuminations d'un cerveau agonisant. J'ai fini de m'en convaincre en trébuchant sur le rail de la porte coulissante donnant dans le salon. La maison était exactement telle que nous l'avions laissée, mes amis et moi, quelques semaines plus tôt. Rangée à la va-vite et quasiment vide. Les livres que mon père n'avait pas jetés avaient retrouvé leur place sur les étagères. Les ordures qui jonchaient le sol étaient rassemblées dans des sacs en plastique noir. Une odeur de renfermé empestait l'air.

Noor courait d'un coin à l'autre, à la recherche de V. Elle a arraché la bâche en plastique qui couvrait le canapé et s'est penchée par-dessus le dossier pour regarder derrière. Je l'ai rattrapée devant la fenêtre, et j'ai eu à peine le temps de dire : « Noor, attends... », qu'un coup de tonnerre nous a fait sursauter. Nous avons regardé dehors par la vitre tachetée de pluie. Le jardin était jonché de détritrus. Les maisons de l'autre côté de l'impasse étaient sombres, leurs volets étaient fermés. Le quartier semblait désert, sans vie.

Et pourtant.

– Cet Estre avait sûrement des complices, ai-je réfléchi. Ils risquent d'arriver d'une minute à l'autre.

– Qu'ils viennent ! a rétorqué Noor, le regard glacial. Je ne partirai pas tant que nous n'aurons pas fouillé toutes les pièces. Et les placards à balais.

J'ai hoché la tête.

– Moi non plus.

Il n'y avait personne dans la chambre. Personne sous le lit. Je me sentais un peu ridicule de me mettre à genoux comme un enfant qui cherche le croque-mitaine, mais j'ai joué le jeu. Une empreinte rectangulaire marquait le tapis à l'endroit où mon grand-père laissait sa vieille boîte à cigares. Celle que j'avais trouvée après sa mort, pleine des photos qui avaient changé définitivement le cours de ma vie. Mais V n'était pas là, ni morte ni vivante. Elle n'était pas davantage dans le placard. Ni dans la salle de bains. Noor a tiré le rideau de douche d'un geste brusque pour ne découvrir qu'un morceau de savon desséché.

La chambre d'amis à la moquette moisie n'abritait qu'un tas de cartons de déménagement inutilisés. Je sentais grandir le désespoir de Noor. Quand nous sommes entrés au garage, elle a appelé V à voix haute, et mon cœur a saigné. J'ai allumé les lumières.

Nous avons balayé du regard un fatras d'objets hétéroclites et les projets de réparations inachevés de mon grand-père. Deux échelles auxquelles il manquait un barreau. Une vieille télévision à l'écran fissuré. Des bobines de fil de fer et de corde. L'établi d'Abe croulait sous les outils et les magazines de menuiserie. J'ai vu mon fantôme près du sien, épaule contre épaule, dans la flaque de lumière d'une lampe col de cygne, fixant un fil rouge sur une carte à l'aide de punaises. L'enfant que j'étais pensait que ce n'était qu'un jeu, une fable.

Le vent a fait claquer la porte du garage et m'a renvoyé dans le présent. J'ai vu l'armoire à fusils de mon grand-père, la seule chose assez grande pour dissimuler une personne. Noor est arrivée avant moi et a tiré sur les poignées. Les portes se sont ouvertes de quelques centimètres, puis une chaîne s'est tendue. Quelqu'un, sans doute mon père, l'avait cadénassée. Dans la fente, on apercevait une série de canons huilés. Les armes qui auraient pu sauver mon grand-père, si je ne lui avais pas confisqué la clé de l'armoire.

Noor a eu un mouvement de recul, puis s'est retournée sans un mot et a foncé dans la maison. Je l'ai poursuivie jusqu'au bureau de mon grand-père, la dernière pièce que nous n'avions pas encore explorée. Celle où Olive, en tapant des pieds, avait repéré un endroit qui sonnait creux, et révélé sous le tapis la trappe menant à un bunker souterrain. Un bunker dont V devait connaître l'existence – et peut-être aussi le code d'entrée.

J'ai voulu le dire à Noor, en criant plus fort que le rugissement de la tempête, plus fort que ses propres cris – « Maman ? Tu es là ? Où es-tu ? » – mais elle ne m'entendait pas et regardait ailleurs. En la voyant pousser le bureau nu d'Abe, puis ouvrir le petit placard, j'ai renoncé à la prévenir. J'ai soulevé seul le lourd tapis et tenté de me rappeler où étaient les charnières, mais j'étais trop à cran pour les trouver.

V n'était pas dans la pièce. J'ai décidé qu'elle n'était pas non plus au sous-sol. Je la voyais mal se réfugier ici pour aller s'enfermer dans le bunker en nous laissant dehors. Quand Noor est sortie, je me suis relevé et je l'ai suivie.

Je l'ai trouvée raide comme une statue au milieu du salon. Elle était concentrée et respirait bruyamment. Elle m'a fait signe d'approcher.

– Et si on était sortis tous les trois en même temps ? a-t-elle murmuré, les yeux fixés sur un angle de la pièce. Et si on était séparés par la même distance que sous le porche de V ?

Elle a pointé du doigt le vieux fauteuil relax de mon grand-père.

– Là. C'est là que je me suis réveillée.

Sur le sol, à côté, un contour brûlé dessinait vaguement une forme humaine.

– Et toi, tu t’es réveillé là-bas, a-t-elle ajouté en montrant l’endroit, derrière la porte grillagée, où le contour brûlé de ma silhouette disparaissait sous la flaque du sang de l’Estre. Exactement la même distance nous séparait sous le porche de V. Tu étais menotté à la rambarde là-bas, et moi, j’étais ici.

Une étincelle s’est allumée en moi. J’ai senti mon pouls s’accélérer.

– Et V était dans l’herbe, ai-je achevé.

Nous avons orienté nos regards en même temps vers la moustiquaire déchirée, le jardin envahi par la végétation, puis les hautes herbes, à la lisière du bois où l’homme au ciré jaune s’était arrêté et avait regardé par terre.

– Là-bas, ai-je soufflé.

L’instant d’après, nous nous élancions ensemble dans la tempête.

CHAPITRE DEUX

On aurait dit que la terre avait avalé le corps de V avant de le recracher. Elle était étendue dans l'herbe, comme une poupée qu'on aurait jetée là, les bras écartés et les jambes enchevêtrées, repliées sous elle. Ses cheveux gris étaient emmêlés et maculés de boue, son gilet rouge et sa robe noire trempés de sang et de pluie. Elle avait perdu une botte, et en voyant sa chaussette de laine, j'ai eu une pensée incongrue pour la méchante sorcière du *Magicien d'Oz*, écrabouillée sous la maison de Dorothy. J'ai focalisé mon attention sur mes souvenirs de ce vieux film, façon trip sous acide, sur la chaussette rayée de V, trouée à l'orteil, pour empêcher mon regard de dériver vers le nord...

Combien de fois avait-elle rapiécé cette chaussette ?

... vers le trou sombre dans la poitrine de V...

Une chose.

Ce n'est plus qu'une chose.

... et vers sa bouche ouverte, où s'amassait l'eau de pluie...

On est si bien chez soi.

Noor pleurait. Sa tête était penchée en avant et ses cheveux dissimulaient son visage, mais je voyais sa poitrine se soulever. J'ai voulu lui passer un bras autour des épaules, mais elle s'est dégagee brusquement.

– C'est ma faute, a-t-elle chuchoté. C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma faute.

– Ce n'est pas vrai, ai-je protesté.

J'ai à nouveau essayé de l'enlacer. Cette fois, elle m'a laissé faire.

– Ce n'est pas ta faute.

– Bien sûr que si, a-t-elle chuchoté.

Je l'ai serrée plus fort, encore plus fort. Tout son corps tremblait.

– Elle a vécu en sécurité dans cette boucle pendant tant d'années. Et moi, j'ai conduit cet homme jusqu'à elle. Je l'ai laissé entrer. Je l'ai aidé à contourner toutes ses défenses.

– Tu ne le savais pas. Tu n'avais aucun moyen de le savoir.

– Et maintenant, elle est morte. Elle est morte à cause de moi.

« À cause de nous », ai-je songé. Mais je ne l'aurais jamais dit à voix haute. Je devais tuer cette idée empoisonnée avant qu'elle prenne racine, sans quoi, elle détruirait Noor. Je le savais par expérience. Le même poison m'avait infecté.

– Tu ne peux pas penser comme ça. Ce n'est pas vrai.

Je m'efforçais de parler d'une voix calme, posée. Mais c'était difficile, avec le corps de V étendu dans l'herbe, à quelques mètres de nous.

– Je venais juste de la retrouver. Mon Dieu. Je venais juste de la retrouver.

Sa voix s'est brisée.

– Ce n'est pas ta faute !

– ARRÊTE DE DIRE ÇA.

Elle m'a repoussé avec brutalité, à la distance d'un bras. Puis, plus doucement, elle a ajouté :

– Ça me donne envie de mourir.

Soudain privé de mots, j'ai hoché la tête. « D'accord. »

La pluie nous piquait le visage, dégoulinait de nos mentons. La maison avait commencé à grincer.

– J'ai besoin d'une minute, a dit Noor.

– On devrait la mettre à l'abri.

– J'ai besoin d'une minute, a-t-elle répété.

Je me suis levé et j'ai marché jusqu'à la lisière des arbres en courbant l'échine face au vent. C'était stupide de rester dehors pendant un ouragan, mais j'ai chassé cette pensée. J'ai songé à mon grand-père, à la façon dont il était mort, là-bas, dans le sous-bois. L'étrange parallèle entre son corps et celui de sa protégée. Je n'avais vu Abe pleurer qu'une seule fois, mais je savais que ce drame lui aurait arraché des larmes. Une chaleur torride a embrasé ma poitrine, et s'est infiltrée jusque dans mes os. J'avais presque l'impression de voir son fantôme scintiller entre les arbres noirs frissonnants, de l'entendre gémir : « Non, Velya. Pas toi. »

Je me suis retourné pour regarder Noor. Agenouillée près du corps de V, elle essuyait son visage plein de boue, redressait ses membres tordus. Noor, qui venait de perdre V juste après l'avoir retrouvée. Qui risquait de se sentir indéfiniment coupable de sa mort, quels que soient mes efforts pour tenter de la raisonner. Si c'était sa faute, c'était aussi la mienne. Nous avions été dupés, nous nous étions laissés tromper. V avait probablement souffert d'être séparée de sa fille adoptive, mais pour la sécurité de Noor, elle n'avait jamais tenté de la

revoir. Je me suis rappelé les mots avec lesquels elle l'avait accueillie : « Qu'est-ce que tu fous là ? »

Notre erreur avait coûté la vie à V. Et je craignais qu'elle n'ait aussi ressuscité un démon.

Nous avions beaucoup de fautes à expier et peu de temps pour faire notre deuil.

Une rafale a manqué de me renverser. J'ai entendu un crissement, puis un craquement sonore dans le jardin d'à côté. J'ai pivoté brusquement la tête et vu une partie du toit du voisin se détacher.

Quand je me suis retourné vers Noor, elle était toujours à genoux, la tête penchée, comme si elle priait.

« Laisse-lui encore une minute », me suis-je dit. Elle n'aurait peut-être pas d'autre occasion de lui dire au revoir. Ou « je suis désolée ». Comment savoir ce que l'avenir nous réservait, et si nous aurions la possibilité d'organiser un enterrement pour V ? Il suffirait peut-être d'une minute de plus à ses côtés pour que Noor accepte de la laisser partir, ou évite au moins de se noyer dans le poison. Et alors, nous pourrions... quoi ? J'étais tellement absorbé par l'effroi et la tragédie du présent que je n'avais pas encore envisagé la suite. Il faudrait couvrir le corps de V. Le déplacer dans la maison. Puis entrer en contact avec nos amis pour les prévenir – si Caul ne s'en était pas déjà chargé. Mille terreurs essayaient de se frayer un chemin dans mon esprit à coups de griffes, mais je ne pouvais pas me permettre de les laisser entrer. Pas encore.

Noor était toujours immobile. La tempête forçissait. Je ne pouvais plus attendre.

Je n'avais fait que quelques pas dans sa direction quand j'ai eu l'impression de recevoir un coup dans l'estomac. J'ai titubé et je suis tombé à genoux. En essayant de reprendre mon souffle, j'ai cherché dans l'herbe l'objet qui m'avait frappé, en vain. Puis j'ai suffoqué, tandis qu'une nouvelle douleur prenait naissance au milieu de ma poitrine et irradiait jusque dans mes jambes.

« Je connais cette douleur. »

– Qu'est-ce qui s'est passé ? Tu es blessé ?

Noor, penchée sur moi, m'obligeait à relever la tête. J'ai voulu lui répondre, mais n'ai réussi qu'à émettre un vague grognement. Mon esprit était toujours fixé sur la chose qui m'avait frappé, qui n'était pas une chose, en fait, mais une sensation. L'espèce de dynamo dans mon ventre, immobile depuis un long moment, s'était soudain remise à tourner. Elle m'a contraint à me retourner pour regarder dans le bois.

– Qu'est-ce que c'est ? a insisté Noor.

J'ai eu un flash soudain : une créature aux yeux noirs, à la chair en décomposition, fonçait vers nous en piétinant les fougères, telle une araignée monstrueuse.

– L'homme en jaune, ai-je articulé d'une voix enrouée, le cœur battant la chamade, tout en scrutant la pénombre entre les arbres.

– Oui, quoi ?

« Le monstre l'avait senti partir. Il avait senti son maître mourir. »

– Il n'était pas seul.



J'ai aussitôt pensé à l'armoire aux fusils du garage, mais elle était cadénassée. Tout aussi inutile pour nous aujourd'hui qu'elle l'avait été pour mon grand-père le soir de sa mort. Il ne restait qu'une option, à part courir – ce qui n'aurait servi à rien –, ou l'affronter à découvert et à mains nues – ce qui était idiot.

– Mon grand-père avait un bunker, ai-je dit en me levant d'un bond.

J'ai tiré Noor vers la véranda.

– Dans le bureau, sous le plancher.

À mi-chemin, elle a planté les pieds dans le sol, interrompant notre course.

– Pas sans elle, a-t-elle décrété.

Elle voulait parler de V.

– Il y a un Sépulcreux dans le bois, ai-je dit, en m'apercevant que je n'avais pas encore prononcé le mot, nommé la menace.

J'ai essayé de l'entraîner, mais elle a résisté.

– J'ai vu ce qu'ils font aux gens comme nous. Surtout aux morts... Ils ont déjà pris son cœur. Je ne les laisserai pas prendre ses yeux aussi.

Noor ne tremblait pas. Elle n'était pas hors d'elle. J'ai compris qu'elle était déterminée.

Elle a attrapé les bras de V pendant que je soulevais ses jambes. V n'était pas grande, mais son corps détrempé semblait lesté de pierres. Nous avons réussi à la déplacer jusqu'au porche, où gisait l'Estre inanimé, pour la rentrer dans la maison en laissant une traînée de boue dans notre sillage. Nous l'avons déposée près du tapis du bureau. Ma boussole intérieure oscillait pour tenter de localiser le Creux que je n'avais pas encore vu de mes yeux. Je savais seulement qu'il arrivait, et qu'il était furieux. Sa colère me picotait comme la pointe d'un couteau incandescent.

Je me suis mis à genoux et j'ai cogné sur le plancher jusqu'à ce que le sol me renvoie l'écho de mes coups de poing. Puis j'ai demandé à Noor de me trouver quelque chose pour faire levier sur la trappe, pendant que je passais les paumes sur les planches. J'ai localisé la charnière au moment où elle revenait avec le coupe-papier sanglant au manche de bronze, plongé un instant plus tôt dans le cou d'un Estre mort. En le glissant dans l'étroit interstice, j'ai entendu en pensée Miss Peregrine commenter : « Quel petit accessoire infiniment utile. » J'ai soulevé une trappe large d'un mètre environ, qui dissimulait la porte blindée du bunker.

Elle était munie d'un clavier alphanumérique. Quand j'ai voulu taper le code, mon cerveau s'est éteint.

– Tu n'ouvres pas ? s'est étonnée Noor.

J'ai regardé le clavier.

– J'ai oublié le code. Ce n'est pas une date d'anniversaire... Je crois que c'est un mot...

Elle s'est passé une main sur le visage. J'ai fermé les yeux et je me suis tapoté le front.

– C'est un mot. Un mot que je connais.

L'aiguille de la boussole a oscillé, puis s'est stabilisée. Je sentais le Creux courir entre les arbres. Il allait bientôt sortir du bois. J'ai continué à fixer le clavier, jusqu'à ce qu'il devienne flou. C'était un mot en polonais. Un « petit » quelque chose.

– S'il te plaît, dépêche-toi, a lâché Noor entre ses dents. Je reviens tout de suite.

Elle est partie chercher la couette marron foncé qui couvrait le lit de mon grand-père et l'a posée sur le corps de V.

« Tigre ! Petit tigre. C'est comme ça qu'il m'appelait. Mais comment cela se disait-il en polonais ? »

Noor a fait rouler V pour l'envelopper dans la couette. Une momie dans un linceul de microfibre. Puis ça m'est revenu, et j'ai pianoté sur les touches.

T-y-g-r-y-s-k-u

La serrure s'est ouverte et j'ai recommencé à respirer. J'ai soulevé la lourde porte, qui a cogné contre le sol dans un bruit de détonation.

– Ouf ! a soupiré Noor.

Une échelle descendait dans l'obscurité. Nous avons fait glisser le corps de V jusqu'au bord. J'ai descendu trois barreaux en la tenant par les mollets, mais elle était trop lourde pour que je la porte seul, et nous n'avions pas le temps de la descendre doucement dans le bunker,

barreau après barreau.

Un formidable grondement métallique a retenti sous le porche. C'était peut-être le vent qui arrachait les moustiquaires. Ou un Creux.

– Il faut la lâcher, ai-je dit. Je suis désolé.

Noor a hoché la tête et inspiré profondément. Je me suis excusé en silence auprès de V, puis je l'ai laissée glisser dans l'obscurité. Elle a atterri au pied de l'échelle dans un bruit sourd. Noor a grimacé et j'ai réprimé un frisson, puis nous sommes descendus à notre tour.

Noor a refermé la trappe, qui a claqué bruyamment et s'est verrouillée automatiquement. L'obscurité nous a engloutis. Des craquements ont retenti de l'autre côté, suivis par un hurlement qui n'était clairement pas celui du vent. J'ai descendu l'échelle, trébuché sur le corps de V et tâtonné sur le béton brut jusqu'à ce que je trouve un interrupteur.

Les néons verts intégrés aux murs se sont allumés en clignotant. Heureusement, il y avait encore de l'électricité, malgré la tempête. Mon grand-père n'aurait pas négligé d'équiper son bunker d'un générateur de secours.

Un vacarme assourdissant a retenti dans la maison et s'est réverbéré sur les parois du tunnel.

– Tu es sûr que les Creux ne peuvent pas entrer ? a demandé Noor en regardant la trappe.

– En principe, oui.

– En principe ? Tu veux dire que ça n'a pas été testé ?

Le Creux a tambouriné contre la trappe, produisant un son de cloche.

– Je pense que si, ai-je menti.

Si les Estres avaient découvert où vivait Abe – avant l'année dernière, j'entends – il aurait dû déménager sa famille, se cacher et ne jamais revenir. De toute évidence, la résistance de ce bunker vieux de quarante ans était mise à l'épreuve pour la première fois en ce moment même.

– Mais éloignons-nous de cette trappe, ai-je ajouté. On ne sait jamais...



Le centre de commandement au cœur du bunker était exactement comme dans mon souvenir. La pièce, d'une longueur de six mètres environ, avait un pan de mur occupé par des lits superposés, et un

autre par une armoire métallique de surplus militaire. Des WC chimiques étaient posés dans un coin. Un vieux téléscripteur était posé sur un gros bureau en bois. L'accessoire le plus caractéristique de l'endroit était le tube cylindrique du périscope qui descendait du plafond, semblable à celui qui équipait la maison de V.

Même à travers l'épaisse trappe et au bout du long tunnel de béton, les bruits du carnage résonnaient dans la pièce souterraine. Le Creux était déchaîné. J'ai évité de penser aux dégâts qu'il infligeait à la maison, ou à ce qu'il pourrait nous faire s'il en avait l'occasion. Je n'avais guère confiance dans mes capacités à le dompter en ce moment. Notre meilleure chance de survie était de rester à l'abri. Une étrange superstition me dissuadait de combattre un Creux à l'endroit où l'un de ses semblables avait tué mon grand-père. J'aurais eu l'impression de tenter le diable.

– Je ne vois que des herbes hautes, a dit Noor, qui avait collé un œil au périscope et le faisait lentement pivoter. Le système de surveillance de ton grand-père ne fonctionne pas parce que personne n'a pris la peine de tondre la pelouse.

Elle s'est reculée pour me regarder.

– On ne peut pas rester ici, a-t-elle décrété.

– On ne peut pas remonter non plus. Ce Creux nous massacrerait.

– Pas si on trouve quelque chose pour le tuer.

Elle est allée ouvrir l'armoire, dans laquelle du matériel de survie était stocké avec soin. De la nourriture et des fournitures médicales.

– Il n'y a pas d'armes ici. J'ai déjà regardé.

Noor a continué d'inventorier le contenu du meuble. Elle a balayé d'un geste une rangée de boîtes de conserve en métal, qui sont tombées par terre dans un bruit de ferraille.

– Il y avait assez d'armes à feu dans le garage pour animer une convention de la NRA¹. Comment expliquerais-tu qu'il n'y en ait aucune dans le *bunker de survie* de ton grand-père ?

– Je ne sais pas.

Je suis allé l'aider, même si je savais que c'était inutile. J'ai sorti de l'armoire un tas de cahiers de mission, de modes d'emploi et divers ouvrages pour regarder derrière.

– C'est quoi ce délire !

Après avoir fouillé l'armoire de fond en comble, Noor s'est retournée et a fait valser une boîte de haricots.

– Peu importe. On ne peut pas rester ici.

Elle était restée remarquablement calme depuis que nous étions rentrés du jardin, mais à présent, sa voix trahissait sa panique.

– Donne-moi juste une minute, ai-je dit. J'ai besoin de réfléchir.

Je me suis assis sur la chaise pivotante. Il y avait une autre issue, bien sûr : le tunnel débouchait dans la maison vide, de l'autre côté de l'impasse, où était garée la Chevrolet Caprice blanche de mon grand-père. Mais peut-être que le Creux se précipiterait dehors en entendant ronfler le moteur et nous tuerait avant même qu'on ait pu quitter l'allée. Pour être honnête, je ne me sentais pas encore d'attaque pour mener ce genre d'évasion, qui réclamait de la vitesse et un plan infallible.

On aurait dit que quelqu'un attaquait la maison au marteau-piqueur.

– Il finira peut-être par se lasser et partir, ai-je ironisé.

– Il n'ira nulle part, sauf pour chercher des renforts, a objecté Noor en arpentant l'étroit couloir. Il doit les appeler en ce moment même.

– Je ne crois pas que les Creux soient équipés de téléphones. Ni qu'ils aient besoin de renforts.

– Qu'est-ce qu'il fait là ? Pourquoi y avait-il un Estre et un Sépulcreux chez ton grand-père ?

– C'est clair qu'ils nous attendaient. Ou qu'ils attendaient *quelqu'un*.

Elle s'est appuyée contre les lits superposés, les sourcils froncés.

– Je croyais que tous les Estres avaient été capturés, à part Murnau. Et que presque tous les Creux étaient morts.

– Les Ombrunes ont dit qu'il en restait quelques-uns, qui se cachent. Peut-être sont-ils plus nombreux qu'elles ne le pensaient.

– Ils ne se cachent plus. En tout cas, pas ces deux-là. Ce qui veut dire que quelqu'un leur a confié une mission. Et donc...

– On ne sait pas, l'ai-je coupée, réticent à suivre ce type de raisonnement. On ne sait rien.

Noor a bombé le torse.

– Caul est revenu, n'est-ce pas ? Murnau a réussi. Il l'a ramené de... de je ne sais où...

J'ai secoué la tête. Je ne pouvais me résoudre à croiser son regard.

– Je ne sais pas. Peut-être.

Elle a laissé glisser son dos contre le poteau du lit et s'est assise par terre, les genoux contre la poitrine.

– Je l'ai senti. Juste avant de m'évanouir. C'était comme... comme

une couverture de glace qui s'étendait sur moi.

Et moi, je l'avais vu. J'avais vu son visage dans l'œil de la tornade. Ce qui ne m'a pas empêché de répondre : « On ne sait pas », car je n'en étais pas certain. Et parce que je ne voulais pas admettre que ce cauchemar était réel, avant d'en avoir une preuve inéluctable.

Noor a incliné la tête, comme si une pensée venait de lui traverser l'esprit. Puis elle s'est relevée d'un bond et a fouillé dans sa poche.

– J'ai trouvé ça dans la main de V quand je l'ai enveloppée dans la couverture, m'a-t-elle dit en me présentant un objet posé sur sa paume. Elle devait le tenir au moment où elle est morte.

Je me suis levé à mon tour. C'était une espèce de chronomètre cassé, sans chiffres ni aiguilles. Le cadran était orné de symboles étranges et de caractères runiques. Le verre était fendu et trouble, comme si l'objet avait été jeté dans un feu. Je l'ai pris, et j'ai été étonné par son poids. Une inscription en anglais figurait au dos :

USAGE UNIQUE.
COMPTE À REBOURS DE 5 MINUTES.
FABRIQUÉ EN RDA.

– Un bouton d'éjection, ai-je murmuré, émerveillé.

– Elle devait l'avoir dans la poche quand on est arrivés dans sa boucle, a raisonné Noor. Peut-être avait-elle pressenti qu'elle aurait de la visite.

J'ai hoché la tête.

– Ou peut-être qu'elle le portait en permanence sur elle. Pour pouvoir s'échapper n'importe quand.

« Comme une fugitive », ai-je songé tristement.

– Mais cela n'a pas suffi. Cinq minutes, c'était trop long. Même si elle avait appuyé sur le bouton à la seconde où Murnau est arrivé...

Noor a fixé le mur devant moi.

– Elle a réussi à nous sauver, ai-je ajouté. Mais pas elle.

Je lui ai rendu le chronomètre.

– Désolé.

Elle a inspiré profondément, s'est ressaisie et a secoué la tête.

– Ce n'est pas logique. V avait tout calculé, tout planifié. Elle prévoyait ce genre d'intrusion depuis des années. Elle portait cet

instrument sur elle. Sa maison était une véritable armurerie. Certes, elle a été prise au dépourvu – à cause de moi –, mais je suis sûre qu'elle avait un plan pour ça aussi.

– Noor, Murnau lui a tiré dans la poitrine. Comment veux-tu planifier ce genre de chose ?

– Je suis sûre qu'elle s'est laissé faire. Si elle avait plongé par une fenêtre, ou je ne sais quoi, Murnau se serait empressé de tuer l'un de nous, et aurait utilisé l'autre comme otage. Pour éviter ça, elle s'est laissé tuer.

– Mais son cœur figurait sur la liste des ingrédients de résurrection de Bentham, ai-je objecté. Elle devait le savoir. Je pense que c'est pour ça qu'elle s'est enfermée dans cette boucle. Pour empêcher les Estres de prendre son cœur. En laissant Murnau la tuer, elle mettait tout le monde en danger.

– On était censés la sauver.

Elle a frotté le chronomètre du pouce pour essuyer une tache, avant de conclure :

– Mais on a échoué.

J'ai voulu objecter, mais elle m'a coupé la parole.

– Ça ne sert à rien de ressasser tout ça. Il faut prévenir les autres. Retournons à l'Arpent du Diable pour leur dire ce qui s'est passé. Vite.

Nous étions enfin d'accord sur quelque chose.

– Je crois savoir comment faire, ai-je dit. Il y a une boucle de poche dans le jardin de mes parents. Elle est reliée au Panloopticon, dans l'Arpent. C'est à l'autre bout de la ville.

– Alors, allons-y. Maintenant.

– Si elle fonctionne toujours..., ai-je ajouté.

– On verra bien.

Un horrible grincement métallique nous a fait tourner la tête. Le périscope tournait sur son axe. Il est monté brusquement et s'est écrasé contre le plafond. Nous nous sommes écartés *in extremis*, tandis qu'une pluie de verre brisé retombait sur le sol.

– Je crois que notre système de surveillance est HS, a ironisé Noor.

– Ce Creux est furieux. Et il n'a pas l'air décidé à partir.

– Il va falloir prendre le risque.

– Je veux bien risquer ma vie, ai-je souligné. Mais si Caul est vraiment de retour, on ne peut pas te mettre en danger.

– Oh, arrête...

– Non. Écoute-moi. S’il y a un soupçon de vérité dans cette prophétie – et je pense qu’à ce stade, on est obligés de l’admettre –, alors, tu es notre meilleur espoir. Peut-être le seul qu’il nous reste.

– Tu parles des sept trucs, là ?

Elle a froncé les sourcils.

– Moi et les six autres. Ces gens, dont on ne sait même pas s’ils...

– Tu es en sécurité maintenant, et je dois te protéger. V ne s’est pas sacrifiée pour que tu finisses dans l’estomac d’un Sépulcreux. Je ne sais pas combien de temps on est restés inconscients. Au moins plusieurs heures, peut-être plus. Alors, s’il te plaît, attendons encore quelques minutes, et voyons si cette saloperie se lasse de bouffer de la terre. *Ensuite*, on passera à l’action.

Noor a croisé les bras.

– Bien. Mais il y a sûrement un moyen d’avertir les autres en attendant. Il n’y a pas un téléphone ? Une radio ? a-t-elle demandé en scrutant la pièce. C’est quoi ce truc, derrière toi ?

Elle parlait du téléscripneur.

– Une antiquité, ai-je répondu. Une pièce de musée.

– Tu crois qu’il pourrait communiquer avec le monde extérieur ?

– Je ne pense pas. Plus maintenant. Ils utilisaient ça pour communiquer avec les autres boucles, mais le système n’était pas assez sécurisé...

– Ça vaut le coup d’essayer.

Noor s’est assise sur la chaise pivotante et s’est penchée vers le clavier, semblable à celui d’un vieux fax.

– Comment ça s’allume ?

– Aucune idée.

Elle a soufflé sur le clavier, soulevant un nuage de poussière, puis appuyé sur une touche au hasard. Rien. Elle a tâtonné à l’aveuglette et actionné un interrupteur, à l’arrière. La machine a émis un bruit sourd. Un instant plus tard, un curseur couleur ambre clignotait à l’écran.

– Sans déconner ! Ça marche ! me suis-je exclamé.

Un mot est apparu. Un unique mot en haut d’un écran noir.

Command : _

Noor a émis un sifflement.

– Ce truc date du moyen âge.

– Je te l’avais dit.

– Où est la souris ?
– À mon avis, les souris n'avaient pas encore été inventées. Il veut que tu tapes quelque chose.

Noor a tapé *Alerter*. La machine a émis un bip sinistre.

Commande non valide.

Noor s'est renfrognée. Elle a tapé *Mail*.

Commande non valide.

– Essaie *Répertoire*, ai-je suggéré.

Elle s'est exécutée.

– Rien, a-t-elle soupiré.

Noor a tenté sa chance avec les mots *message*, *source*, *aide*, *boucle*, sans plus de succès.

Elle s'est renversée sur la chaise.

– J'imagine que ton grand-père n'a pas gardé la notice...

J'ai ouvert l'armoire de fournitures et examiné les livres. La plupart étaient des manuels à reliure en spirale, à couverture souple, faits maison. Il y avait aussi de vieux journaux de mission, que je me suis promis de lire un jour. Entre une brochure écornée intitulée *Construire un abri anti-Sépulcreux* et quelques romans d'espionnage dont Abe était friand, j'ai trouvé un volume plastifié, orné d'un petit emblème d'oiseau sur la couverture et de trois lettres rouges : RAP.

J'avais vu le même sigle dans certaines éditions des *Contes*.
« Réservé aux particuliers ».

J'ai ouvert la brochure et découvert la page de titre :

Syndrisoft

Téléscripteur pneumatique OS 1.5

Mode d'emploi

– Noor ! Je l'ai !

J'ai crié si fort qu'elle a sursauté. Mais y avait-il vraiment de quoi se réjouir ? Ce terminal devait être déconnecté du réseau depuis des lustres.

Après avoir repoussé le clavier pour libérer de la place sur le bureau, nous avons ouvert le manuel. Au même instant, un rugissement a fusé au-dessus de nos têtes, suivi par un fracas assourdissant. Le son était à peine atténué par six mètres de terre et de

béton armé. Je me suis demandé ce qu'il resterait de la maison quand le Creux aurait fini de se défouler.

Nous avons feuilleté le manuel en tentant d'ignorer les bruits apocalyptiques. Dans la table des matières, un chapitre était intitulé « Communications et connectivité ». J'ai tourné les pages et lu à voix haute pendant que Noor tapait.

– Essaie ça, lui ai-je suggéré : *Outgoing CC*.

Elle s'est exécutée. Le curseur s'est déplacé, laissant la réponse dans son sillage : *Communications sortantes indisponibles*.



SYNDRISOFT

PNEUMATIC TELEPRINTER

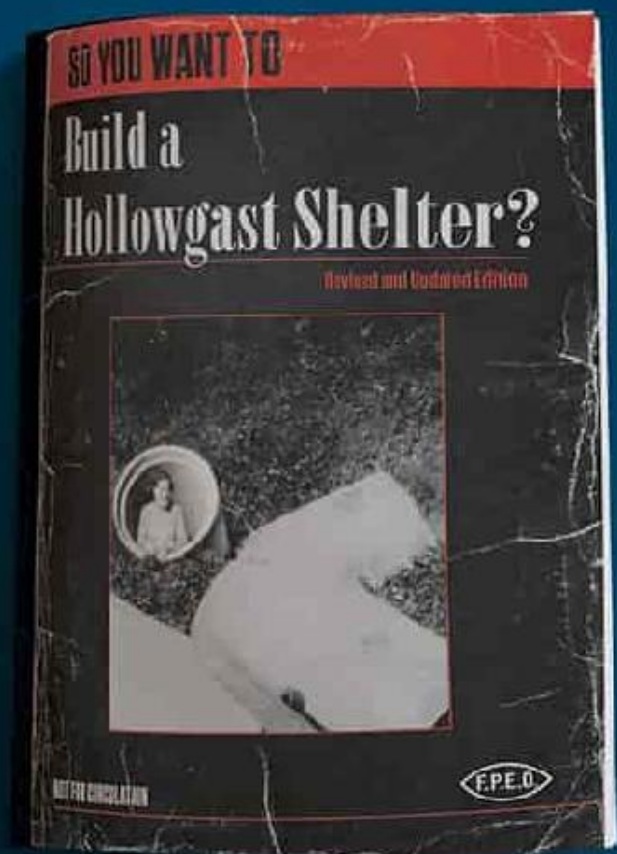
OS 1.5



OPERATING INSTRUCTIONS

Handwritten signature

83851002_01



J'ai dicté d'autres commandes à Noor. Elle a essayé *Query outgoing* CC. Le curseur a clignoté rapidement pendant quelques secondes, avant de répondre : *CC lines cut*.

- Et merde ! a-t-elle pesté.
- Il y avait peu de chances que ça marche, ai-je souligné. Ce truc n'a pas dû servir depuis des décennies.
- Noor a abattu les mains sur le bureau et s'est levée.
- On ne peut pas attendre ici indéfiniment. Ce Creux ne s'en ira pas de son plein gré.

Elle avait sûrement raison. Le monstre ne partirait jamais. Et pire : la personne qui avait envoyé l'homme au ciré jaune finirait par remarquer qu'il n'était pas revenu et viendrait voir ce qui s'était passé. Chaque minute que nous passions cachés ici était une minute que nos amis de L'Arpent auraient pu mettre à profit pour fuir, ou pour anticiper l'attaque de Caul. Si je laissais mes amis se faire massacrer lors d'une attaque-surprise en voulant protéger Noor, était-ce une victoire ?

Ça l'aurait sans doute été si j'avais pu examiner froidement les avantages et les inconvénients des deux options, car Caul ne menaçait pas seulement ceux que j'aimais. C'était un fléau pour le monde des particuliers en général. Pour le monde entier, en fait.

Seulement, mon monde à moi, c'était mes amis.

Je m'apprêtais à dire « Et puis merde, allons-y ! » quand j'ai entendu Noor marmonner : « Ça alors ! »

Elle était retournée devant le bureau et se penchait sur le vieux moniteur. De sa propre initiative, le curseur avait tapé deux lignes de texte couleur ambre.

Menace détectée.

Activer la défense intérieure : O/N

Sans me demander mon avis, Noor a enfoncé la touche O. L'écran est devenu noir. J'ai cru un instant qu'il s'était éteint – le farceur ! Puis le curseur est réapparu et a tracé un schéma.

C'était un plan sommaire de la maison, en caractères alphanumériques. Il était divisé en douze zones, de F1 à F12 : huit pour la maison et quatre pour le jardin. Douze, comme les touches de fonction du clavier.

Le dessin achevé, le curseur a clignoté patiemment au bas de l'écran.

– Ça fait quoi, d'après toi ? Ça tire des boules de feu ? Ça ouvre des trappes ? m'a demandé Noor.

– Dans un complexe résidentiel pour seniors ?

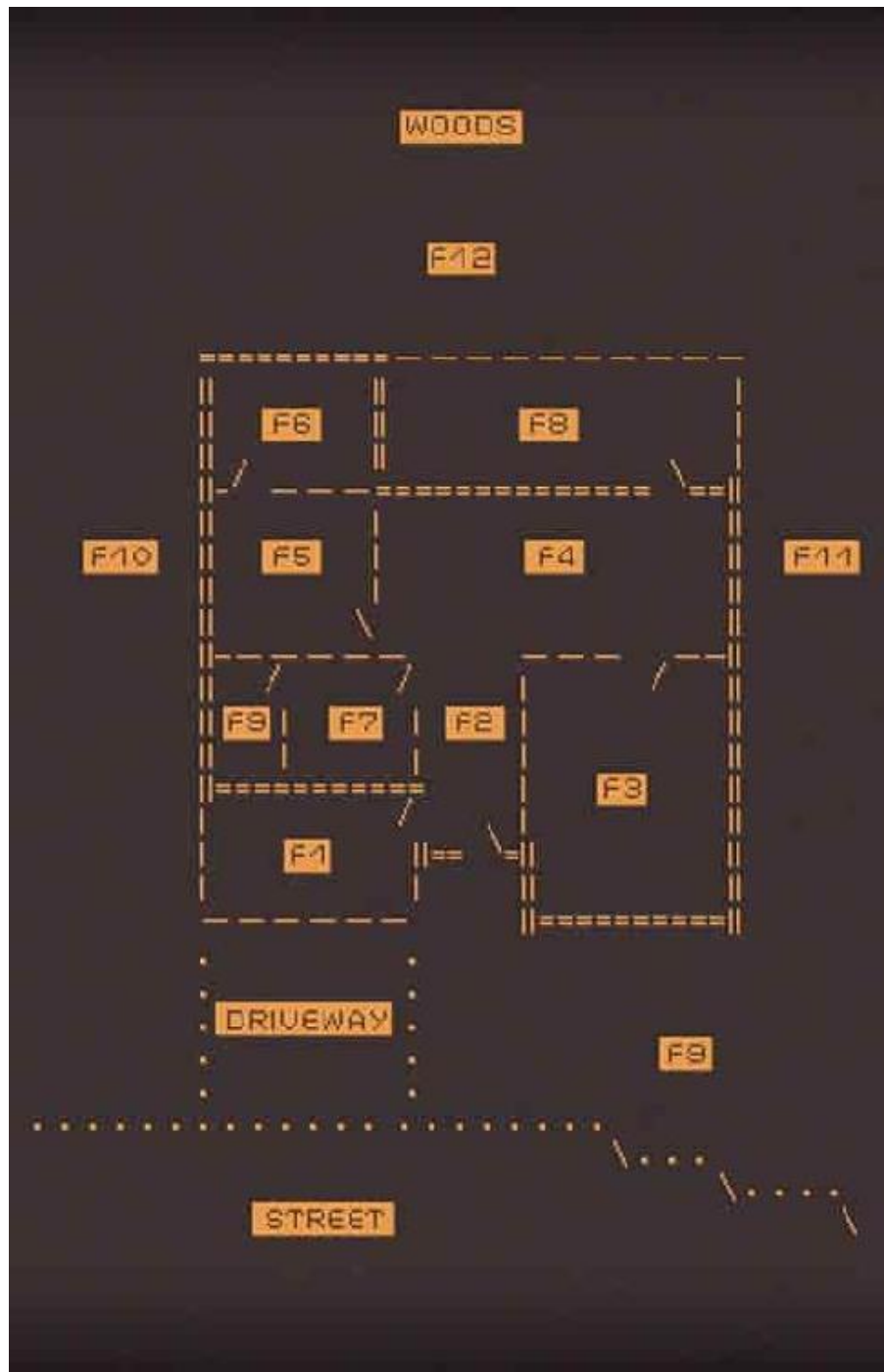
Elle a haussé les épaules.

– Bon, on verra bien...

Elle a laissé planer le doigt au-dessus des touches, hésitante.

– Où est-il, à ton avis ?

Je sentais que le Creux était proche, sans pouvoir le localiser précisément. Je me suis approché du périscope – ou de ce qu'il en restait – et j'ai fait redescendre le tube. L'oculaire fissuré m'a fourni une vision déformée du jardin. Comme le monstre avait piétiné l'herbe, j'apercevais la maison et la rue au-delà, mais lui-même n'était pas en vue. En faisant pivoter l'appareil, j'ai découvert un arbre couché et une ligne électrique arrachée, qui faisait jaillir des étincelles sur le trottoir, et constaté que la maison du voisin avait perdu son toit.



Et soudain, j'ai senti l'aiguille de ma boussole interne vaciller. Au même instant, le Creux a poussé un hurlement strident et le périscopé a coulissé violemment, m'envoyant au sol, avant d'aller se fracasser contre le plafond.

Noor a bondi de sa chaise et s'est précipitée vers moi.

– Jacob ? Ça va ?

– Il est pile au-dessus de nous ! ai-je crié.

Elle m'a aidé à me relever et nous nous sommes rués ensemble sur l'ordinateur.

– Ça correspond à quelle partie du jardin ? m'a-t-elle demandé en étudiant le schéma.

J'ai tapoté l'écran.

– Je crois que... c'est ce côté-là.

Noor a posé l'index sur la touche correspondante. F10.

– Ça t'ennuie si c'est moi qui le fais ?

– Oui ! Je veux dire, non ! Appuie, vite !

Elle s'est exécutée.

Au début, il ne s'est rien passé. Puis les murs du bunker ont vibré, et un bruit a résonné, semblable au grincement d'un vieux radiateur géant. Un instant plus tard, une déflagration a secoué la pièce. Les lits superposés se sont renversés, et tout ce qu'on n'avait pas sorti de l'armoire a atterri sur le sol.

L'aiguille de ma boussole interne a tourné. Je ne pouvais pas savoir si le Creux était blessé, mais j'étais sûr qu'il avait été projeté au loin.

– On l'a eu ! ai-je exulté.

Noor s'est prudemment découvert la tête.

– Il est mort ?

– Seulement blessé, je pense. Mais on ne va pas attendre ici d'en être sûrs.

J'ai foncé vers le mur et essayé d'ouvrir la porte, en partie cachée par l'armoire.

– C'est une sortie de secours, ai-je expliqué. Elle donne sur une autre maison, où est garée une voiture qu'on peut utiliser.

– Et V ? a demandé Noor.

J'ai essayé de nous imaginer traînant son corps dans le tunnel, sur une échelle, avec un Creux blessé et furieux à nos trousses. Noor a dû lire dans mes pensées, car elle a secoué la tête en marmonnant :

– Tant pis.

– On reviendra, lui ai-je assuré.

Elle n'a rien dit. Elle s'est contentée de poser la main sur le montant de la porte et de tirer.

1. La National Rifle Association (NRA) est une association américaine dont la principale activité est de protéger le droit de posséder et de porter des armes.

CHAPITRE TROIS

Nous avons couru comme des dératés dans le passage souterrain exigü, puis grimpé à une autre échelle et soulevé la trappe donnant dans la chambre de la maison inoccupée, de l'autre côté de l'impasse. Je n'ai pas pris le temps de regarder par la fenêtre, pour évaluer les dégâts que le Sépulcreux avait infligés à la maison de mon grand-père. J'ai continué à courir en tirant Noor par la main. Comme la maison vide était parfaitement identique à celle d'Abe, je n'ai pas perdu de temps à chercher mon chemin. Le vent et la pluie avaient pris possession du salon. Les rideaux en voile battaient devant la baie vitrée brisée. Une branche de chêne gisait en travers de la pièce, telle une main de monstre.

J'ai cru voir des flammes de l'autre côté de la rue, mais je ne me suis pas attardé.

Le Creux n'était pas en vue. Avec un peu de chance, il était mort.

Nous avons fait irruption dans le garage. La Caprice, aux allures de bateau, n'avait pas bougé depuis la dernière fois. La place à côté était vide. L'Aston que j'avais abandonnée à Brooklyn quelques semaines plus tôt devait être aux mains des Estres, à présent. À moins qu'elle ait été volée et démantibulée.

Nous avons ouvert les longues portières du véhicule et nous nous sommes installés à l'intérieur. Les clés étaient dans le porte-gobelet, et la télécommande de la porte du garage accrochée à la visière. Alors que je levais la main pour enfoncer le bouton, Noor s'en est emparée, me prenant de vitesse.

– Une chose...

C'était la première fois que je posais mon regard sur elle depuis que nous avons commencé à fuir. Même sous la vilaine lumière du plafonnier de la Caprice, trempée jusqu'aux os, les cheveux emmêlés, le souffle court, Noor était belle à tomber.

– Tu ne t'arrêtes pas, a-t-elle continué. Quoi qu'il arrive, tu retournes à l'Arpent. Même si je suis en difficulté.

J'ai mis une seconde à comprendre.

– Je ne t'abandonnerai pas.

– Écoute-moi.

Son corps était tendu comme un arc. Elle a pris mes mains et glissé

ses doigts entre les miens sans cesser de me regarder dans les yeux.

– Il faut que quelqu'un donne l'alerte, et nous sommes les seuls à pouvoir le faire. Personne d'autre ne sait ce qui s'est passé.

L'idée d'abandonner Noor, pour quelque raison que ce fût, me paraissait inconcevable. Mais je n'ai pas réussi à formuler un seul argument, hormis un « non » catégorique.

Elle a posé une main sur ma jambe.

– J'ai déjà la mort de V sur la conscience...

Ses doigts ont creusé dans ma chair, et elle a ajouté :

– Je ne veux pas être responsable de celle de nos amis. Ne me fais pas ça.

Ma gorge s'est nouée, et j'ai senti mon cœur battre dans mes tempes.

– Entendu. Mais tu dois me promettre la même chose. On ne s'arrête pas, quoi qu'il arrive.

Noor a baissé les yeux et hoché la tête, presque imperceptiblement.

– D'accord.

– D'accord, ai-je répété.

C'était un mensonge. Pour rien au monde je ne l'aurais laissée derrière moi.

Elle m'a tendu la télécommande et j'ai appuyé sur le bouton. Le moteur s'est mis en marche, puis la porte du garage s'est soulevée en grinçant. Comme Abe avait rentré la Caprice en marche arrière, nous étions face à la rue, et cette porte qui s'ouvrait m'a évoqué un lever de rideau, au début d'une pièce de théâtre.

La maison de mon grand-père était en flammes. Il y avait un trou fumant dans l'herbe, et un autre dans un mur de la maison, au travers duquel on apercevait le carrelage rose de la salle de bains.

Je suis à peu près sûr que j'ai marmonné : « Oh merde », et que Noor a parlé de démarrer le moteur, mais une douleur soudaine et aiguë dans mon ventre a captivé mon attention. Elle m'a aussi indiqué où regarder : dans le trou du jardin, où une langue noire sortait d'un tas de décombres rose battu par la pluie.

Noor, qui me fixait, a suivi mon regard jusqu'au tas de gravats.

– Jacob ? a-t-elle dit calmement. Je crois qu'il a survécu.

Le Creux s'est extrait de la fosse et s'est étiré en fléchissant le cou, comme s'il venait de se réveiller d'une sieste. Il était immense, malgré son échine voûtée, et le plâtre pulvérisé l'avait rendu blanc comme un fantôme, ce qui expliquait que Noor puisse le voir.

– Le moteur !

Elle m’a secoué.

– Démarre le moteur, Jacob !

J’ai tourné la clé, passé une vitesse et accéléré. La Caprice a jailli du garage en vrombissant et remonté l’allée dans un crissement de pneus, avant de bifurquer dans la rue sur les chapeaux de roues.

– Je le vois ! Fonce ! a crié Noor, le buste tourné vers la maison de mon grand-père.

J’ai écrasé l’accélérateur et le moteur a hurlé avec fureur. C’était un peu trop demander à la vieille Chevrolet. Les roues arrière ont dérapé sur l’asphalte mouillé et la voiture a zigzagué dangereusement.

Le Creux a traversé le jardin en quelques enjambées. Il était encore plus immense que celui que j’avais combattu dans la boucle des lève-morts, à Gravehill. Les éclaboussures de poussière de béton et de sang noir lui donnaient des airs de tableau impressionniste.

– ALLEZ, ALLEZ, ALLEZ, ALLEZ ! hurlait Noor. En avant, pas sur le côté !

J’ai lâché l’accélérateur jusqu’à ce que les pneus arrière s’immobilisent, puis j’ai tourné à fond le volant et accéléré à nouveau, modérément.

– Il est derrière toi, JUSTE derrière toi...

Nous avons décollé au moment précis où le Creux lançait sa langue, façon lasso, en direction de notre pare-chocs. Elle a rebondi sur le métal avec un « clang » sonore. Une seconde plus tard, une autre langue a fait exploser la lunette arrière. Une pluie de verre a arrosé la banquette. Nous dévalions la rue à tombeau ouvert et le monstre nous poursuivait, blessé, claudiquant, mais toujours vivant.

Noor a fouillé dans la boîte à gants, à la recherche d’une arme, ou peut-être d’un panneau secret de boutons, style James Bond, mais elle n’a trouvé que des papiers d’immatriculation et une paire de vieilles lunettes de lecture.

J’ai slalomé sur l’asphalte mouillé, jonché de branches arrachées et de décorations de jardin, qui changeaient les rues du quartier en un parcours d’obstacles. J’avais l’impression de tourner en rond dans le dédale de ruelles incurvées et d’impasses de Circle Village. La voiture était rapide, mais lourde, et je devais sans cesse freiner pour ne pas nous envoyer dans le décor, alors que je mourais d’envie de coller l’accélérateur au plancher. Nous n’avons réussi à semer le Creux que parce qu’il était blessé, et contraint d’utiliser une de ses langues comme béquille.

Soudain, j'ai senti l'aiguille de ma boussole interne tressauter et vu dans le rétroviseur le monstre disparaître derrière une maison.

– Il cherche un raccourci !

Nous nous sommes penchés vers la droite, tandis que je faisais un écart pour éviter une voiturette de golf renversée au milieu de la chaussée.

– Prends un autre chemin, m'a suggéré Noor.

– Impossible ! Il n'y a qu'un seul moyen de sortir de ce labyrinthe...

Pendant les deux virages suivants, nous ne l'avons pas vu, mais je savais qu'il était tout près. Il nous suivait à la trace, en courant aussi vite que le lui permettaient ses blessures. Enfin, j'ai aperçu devant nous la guérite du gardien. La sortie ! Au-delà s'étirait la route principale, une ligne droite où je pourrais enfin rouler assez vite pour me débarrasser de lui.

J'ai senti le Creux avant de le voir. Il nous avait doublés par la droite pour nous barrer le passage. On fonçait droit sur lui dans la ruelle étroite qui s'achevait sur la guérite vide du gardien.

– Accroche-toi ! ai-je braillé.

J'ai écrasé l'accélérateur et fait une brusque embardée sur la droite.

La voiture a percuté le trottoir. Comme je n'avais pas attaché ma ceinture, mon corps a été projeté violemment vers l'avant, et je me suis cogné contre le volant. Une des langues du Creux n'a fait qu'effleurer le côté de la voiture, mais l'autre a transpercé la vitre, de mon côté. En manœuvrant vers le terrain de golf qui s'étendait devant l'entrée du quartier, nous avons fait décoller le monstre et l'avons entraîné dans notre sillage.

La Chevrolet a glissé sur l'herbe rase et décrit un grand arc de cercle avant que je puisse braquer le volant pour redresser sa trajectoire. J'ai remercié en pensée Abe, qui avait pris l'initiative de transformer cette vieille voiture en véritable char d'assaut. Le moteur était suffisamment puissant et les pneus arrière avaient assez d'adhérence pour éviter au véhicule de s'enliser sur l'herbe détrempée du green, et nous permettre de sauter par-dessus le fossé pour rejoindre la route de Piney Woods.

Parfait. Tout allait bien, à un détail près. Noor ne la voyait pas, car la pluie l'avait nettoyée, mais la langue du Creux qui avait brisé ma fenêtre s'était enroulée sur la poignée de ma portière, à l'intérieur. Nous avions beau traîner la créature derrière nous, à une vitesse de quatre-vingts kilomètres-heure, elle ne faiblissait pas. Sa rage était intacte.

La langue du Creux était tendue, dure comme de l'acier. Non

content de s'accrocher, il remontait lentement vers le véhicule.

Faute d'une meilleure idée, j'ai enfoncé l'accélérateur.

– Tu n'aurais pas quelque chose de pointu ? ai-je crié.

Noor a compris instantanément et m'a lancé un regard horrifié. J'ai prié pour qu'une voiture arrive en sens inverse, ou n'importe quoi qui nous aurait permis de nous débarrasser du monstre, mais Englewood avait des airs de ville fantôme, et la route était déserte. À part nous, personne n'était assez stupide pour s'aventurer dehors en plein ouragan.

– C'est tout ce que j'ai, a-t-elle dit, en me proposant une nouvelle fois le coupe-papier au manche de bronze de mon grand-père, un vrai couteau suisse, un instrument fétiche destiné à m'accompagner partout.

Le Creux se tractait vers ma portière en gémissant de douleur. Les frottements de la route avaient dû l'écorcher vif. Je n'ai pas osé décoller le pied de l'accélérateur, même pour slalomer entre les débris qui encombraient la chaussée.

J'ai empoigné le coupe-papier, demandé à Noor de tenir le volant, et poignardé la langue du monstre à trois reprises. Son sang noir et chaud m'a éclaboussé. La créature a crié, mais n'a pas lâché prise. Et soudain, alors qu'elle faiblissait enfin, Noor a hurlé :

– Jacob, freine !

J'avais le pied sur l'accélérateur, mais les yeux rivés sur le monstre. En me retournant, j'ai vu une camionnette abandonnée et un arbre abattu en travers de la route. J'ai écrasé le frein. La Caprice a fait une embardée lente et maladroite qui nous a permis de ne pas prendre le pick-up de front, mais l'arrière a subi un choc violent. Nous avons continué sur notre lancée en direction de l'arbre. Les branches ont défoncé le pare-brise et arraché les rétroviseurs latéraux avant qu'on s'arrête en dérapant, quelques mètres plus loin.

Nous étions immobiles, mais pour moi, le monde tournait toujours. Noor m'a secoué, touché le visage. Elle était saine et sauve, protégée par sa ceinture de sécurité. Le coupe-papier avait disparu, ainsi que la langue du Creux.

– Il est mort ? m'a-t-elle demandé.

Puis elle a froncé les sourcils, comme pour se reprocher un excès d'optimisme.

J'ai jeté un coup d'œil par la vitre arrière brisée, mais je n'ai pas vu le Creux. Pourtant, je sentais toujours sa présence. Bien qu'affaibli, il était encore en vie, quelque part derrière nous. L'accident avait eu au moins le mérite de lui faire lâcher prise.

– Il est blessé, ai-je dit. Assez mal en point, je pense.

La route était bordée des deux côtés par des centres commerciaux fermés, aux lumières éteintes. Devant nous, un feu de circulation cassé oscillait dangereusement dans l'air. Un autre jour, j'aurais fait demi-tour pour achever le monstre. Mais aujourd'hui, je n'avais ni le temps ni les moyens de prendre un tel risque. Un Creux en liberté était le cadet de nos soucis.

Quand j'ai accéléré, la voiture a tressauté, et la gauche du capot s'est légèrement inclinée. On avait un pneu crevé, mais on pouvait encore rouler.

Je n'ai pas osé pousser trop la Caprice, de crainte de faire éclater un deuxième pneu, ce qui nous aurait immobilisés. Nous avons avancé cahin-caha, à « la vitesse d'après l'église », comme disait mon grand-père, dans une ville que j'avais du mal à reconnaître. Tous les magasins avaient baissé leurs rideaux, les parkings étaient déserts et les rues jonchées d'ordures mouillées. Les feux de circulation changeaient de couleur dans le vide. Les petits bateaux que leurs propriétaires amarraient dans les ruisseaux et les canaux avaient rompu leurs attaches, et leurs mâts cliquetaient dans le vent.

Dans d'autres circonstances, j'aurais adoré jouer les guides touristiques, et offrir à Noor une visite guidée de la ville où j'avais grandi. Une fois de plus, je me serais réjoui que ma vie se soit écartée de la voie toute tracée, assommante, à laquelle je semblais promis. J'aurais savouré ma chance. Mais aujourd'hui, j'étais avare de mots. L'espoir et l'émerveillement qu'avaient suscités chez moi de telles réflexions s'étaient éteints, étouffés par une peur envahissante.

Qui sait ce qui nous attendait de l'autre côté ? Peut-être que l'Arpent avait été rayé de la carte, et mes amis anéantis. Peut-être que Caul avait déjà tout détruit...

Heureusement, le pont de Needle Key était intact ; la tempête se calmait, et aucune rafale soudaine ne nous a envoyés par-dessus le fragile garde-corps lorsque nous avons traversé les eaux grises ourlées de blanc de Lemon Bay. Bien qu'encombrée de branches arrachées, Key Road était encore praticable, elle aussi. Nous avons dépassé sans encombre les magasins de pêche fermés et les vieux complexes immobiliers pour rejoindre ma maison.

J'étais parti du principe qu'elle était vide. Même si mes parents étaient rentrés de leur voyage en Asie, ils avaient dû se réfugier chez ma grand-mère maternelle à Atlanta. Needle Key était une île barrière, quasiment située au-dessous du niveau de la mer. Il aurait fallu être fou pour y rester pendant un ouragan. Mais je m'étais trompé. Un véhicule de police silencieux au gyrophare allumé était garé dans

l'allée, à côté d'une fourgonnette de la fourrière. Un policier vêtu d'un ciré était debout près des voitures. Il a pivoté en entendant le gravier crisser sous nos pneus.

– Ah, super ! ai-je grommelé. Il ne manquait plus que ça !

Noor s'est ratatinée dans son siège.

– J'espère que ce ne sont pas encore des Estres.

Je l'espérais aussi, car la Caprice n'était pas en état de semer quiconque. Le flic m'a fait signe de m'arrêter. Alors que je me garais, il s'est avancé vers nous en sirotant le contenu d'un thermos.

– L'entrée de la boucle est dans l'abri de jardin, ai-je chuchoté à Noor. Si ça tourne mal, tu files !

« Si elle est toujours là, ai-je ajouté en pensée. Si le hangar n'a pas été emporté par la tempête. »

– Vos noms ?

Le policier avait une moustache noire, la mâchoire carrée et ses yeux avaient des pupilles. Il aurait pu porter des lentilles, bien sûr, mais ses manières agacées, son air irritable ne collaient pas avec l'attitude habituelle des Estres. Son nom figurait sur l'écusson de son imperméable : Rafferty.

– Jacob Portman, ai-je répondu.

Noor a prétendu s'appeler Nina Parker, et par chance, le policier ne nous a pas réclamé de pièces d'identité.

– J'habite ici, ai-je dit. Que se passe-t-il ?

L'agent Rafferty s'est détourné de Noor pour me regarder dans les yeux.

– Pouvez-vous prouver qu'il s'agit de votre résidence ?

– Je connais le code de l'alarme. Il y a une photo de mes parents et moi dans l'entrée.

Il a fermé son thermos, orné du logo du comté de Sarasota.

– Vous avez eu un accident ?

– C'est la tempête, a expliqué Noor. On est sortis de la route.

– Il y a des blessés ?

J'ai lorgné les dégoulinures de sang noir du Creux sur ma portière et le long de mon bras, et je me suis rappelé avec soulagement qu'il ne pouvait pas les voir.

– Non, monsieur, ai-je répondu. Il s'est passé quelque chose ici ?

– Un voisin a aperçu des rôdeurs dans le jardin. C'est lui qui nous a appelés.

– Des rôdeurs ? ai-je répété en échangeant un regard avec Noor.

– C'est fréquent lors des évacuations. Les voleurs, les pillards, et toutes sortes d'individus louches repèrent des propriétés abandonnées à cambrioler. Ils ont dû s'apercevoir que vous aviez une alarme, et sont partis chercher une proie plus facile. Nous n'avons vu personne, mais un chien nous a attaqués.

Il a indiqué la camionnette de la fourrière.

– Les gens laissent leurs animaux dehors pendant les tempêtes. C'est cruel. Les pauvres bêtes sont terrorisées, elles cassent leurs laisses et s'enfuient. On essaie de le capturer. Tant que le danger n'est pas écarté, vous devez rester dans votre véhicule.

Au même instant, des aboiements sonores ont retenti derrière la maison. Deux autres hommes, un jeune et un grisonnant, sont apparus à l'angle du bâtiment en tenant de longues perches. À l'autre extrémité, un chien furieux, le cou emprisonné dans les lasso, grognait et se débattait comme un beau diable pour se libérer, tandis qu'ils le traînaient vers la fourgonnette.

Le plus âgé des deux a hélé son collègue :

– Hé, Rafferty, donne-nous un coup de main, tu veux ! Ouvre la porte !

– Restez dans votre véhicule, a grommelé l'intéressé, avant de courir vers la camionnette.

– Allons-y ! ai-je dit dès qu'il a eu le dos tourné.

Aussitôt sortie, Noor a contourné la voiture pour me rejoindre.

– Retournez dans votre véhicule ! a crié Rafferty, mais il était trop occupé à se débattre avec la porte de la fourgonnette pour nous y contraindre.

– Dépêche-toi, avant qu'il nous morde à nouveau, a crié l'agent aux cheveux gris.

Alors que j'entraînais Noor vers le jardin, un grondement sinistre a fusé, et le jeune flic a crié :

– Je vais le taser !

Les aboiements du chien ont pris une nouvelle dimension, plus pressante, plus sonore. Je résistais à l'envie d'intervenir, quand j'ai entendu quelqu'un lâcher, avec un accent britannique :

– C'est moi !

Je me suis arrêté net et je me suis retourné. Noor m'a imité.

Je connaissais cette voix.

C'était celle d'un boxer brun au cou ceint d'un collier à pointes, qui

résistait en plantant ses pattes musclées dans le gravier. Dans le chaos, les policiers n'ont pas paru l'entendre.

Rafferty a enfin réussi à ouvrir le van. L'aîné des agents de la fourrière s'est accroché à sa perche, tandis que l'autre brandissait un taser.

Et soudain, le chien a parlé :

– Jacob, c'est Addison !

J'ai vu ses babines former les mots. Les flics aussi l'ont entendu, et ils en sont restés babas. Tout comme Noor.

– C'est mon chien ! me suis-je écrié en courant vers lui. Assis, mon beau !

– Est-ce qu'il a v-vraiment... ? a bredouillé le jeune policier en secouant la tête.

– Reculez ! m'a ordonné Rafferty.

Je l'ai ignoré et je me suis agenouillé à quelques mètres d'Addison, qui semblait aussi exténué que ravi de me voir. Son petit bout de queue remuait si fort qu'il agitait tout son arrière-train.

– C'est bon, il est dressé, ai-je affirmé. Il sait faire plein de tours.

– Il est à vous ? m'a demandé Rafferty, dubitatif. Vous ne pouviez pas le dire avant ?

– Je vous jure qu'il a parlé, a signalé l'agent aux cheveux gris.

Addison l'a fixé en grognant.

– Rangez ça ! lui ai-je conseillé. Il ne vous mordra pas si vous ne le menacez pas.

– Il m'a déjà mordu ! s'est plaint le jeune agent.

– Le gosse ment, a grommelé Rafferty.

– Je peux vous prouver qu'il est à moi, ai-je insisté. Addison, assis !

Addison s'est assis. Les flics ont paru impressionnés.

– Parle ! lui a ordonné le jeune agent.

Addison a aboyé.

– Pas comme ça, a-t-il protesté en fronçant les sourcils. Tout à l'heure, il a dit des mots.

Je l'ai regardé comme s'il était fou.

– Donne la papatte ! ai-je commandé à Addison.

Il m'a lancé un regard noir. J'allais trop loin.

– On va devoir l'arrêter, a signalé le vieil agent. Il a mordu un collègue.

– Il avait juste peur, ai-je dit. Il ne fera plus de mal à personne.

– On l’emmènera à l’école de dressage, a promis Noor. C’est un amour, vraiment ! Je ne l’avais encore jamais vu grogner sur quelqu’un.

– Faites-le parler à nouveau, a exigé le jeune flic.

Je lui ai lancé un regard inquiet.

– Monsieur l’agent, je ne sais pas ce que vous croyez avoir entendu, mais...

– Il a dit quelque chose. Je veux qu’il s’excuse de m’avoir mordu.

– Ce n’est qu’un chien, Kinsey, a dit son collègue aux cheveux gris. Remarque, un jour, j’ai vu un doberman sur YouTube qui chantait l’hymne national...

Soudain, Addison, qui en avait assez d’être insulté, s’est dressé sur ses pattes arrière et a lâché :

– Pour l’amour du ciel, espèce de provincial borné, je parle mieux anglais que toi !

Le jeune agent a émis un rire bref : « Ha ! », tandis que ses deux acolytes restaient sans voix. Avant que leurs cerveaux ne se soient dégelés, un grand fracas a retenti derrière nous. Nous nous sommes retournés et nous avons découvert Bronwyn dans l’allée. Elle venait de balancer un palmier en pot dans le pare-brise de la camionnette.

– Venez me chercher ! les a-t-elle nargués.

Je n’ai pas eu le temps de me réjouir de la voir vivante, ou de me demander ce qu’elle faisait là, car elle a détalé derrière la maison, poursuivie par Rafferty qui lui criait de s’arrêter. Les deux autres ont lâché leurs perches pour courir derrière eux.

– À la boucle de poche, les amis ! a crié Addison.

Il s’est secoué pour se débarrasser des lasso qui lui emprisonnaient le cou et s’est élancé.

Nous avons couru derrière lui dans le jardin. Je m’attendais à trouver l’abri près de la haie de lauriers-roses, mais la tempête l’avait emporté dans Lemon Bay. À son emplacement, il n’y avait plus que quelques planches éclatées.

Bronwyn a surgi au coin de la maison.

– Sautez dedans ! Sautez à l’endroit qui scintille ! nous a-t-elle lancé.

Au milieu des débris de la remise, à l’endroit où Miss Peregrine avait fabriqué la boucle de poche, l’air chatoyait et se comportait comme un verre déformant.

– C’est une boucle dans sa forme la plus élémentaire, nous a confié

Addison. N'ayez pas peur, allez-y !

Les flics couraient une vingtaine de pas derrière Bronwyn. S'ils arrivaient jusqu'à nous, avec leurs matraques et leurs tasers, elle risquait de devoir les blesser pour nous défendre. Sans m'arrêter pour la prévenir, j'ai poussé Noor dans la zone miroitante. Elle a disparu dans un éclat de lumière.

Addison s'est élancé après elle, et s'est volatilisé à son tour.

– Allez, monsieur Jacob ! a crié Bronwyn.

Comme je savais qu'elle n'avait pas besoin de mon aide pour se défendre contre des gens normaux, je me suis exécuté.

Tout est devenu noir, et pour la deuxième fois en quelques heures, je me suis retrouvé en apesanteur.

CHAPITRE QUATRE

Nous sommes sortis du placard à balais, fébriles et enchevêtrés, et nous nous sommes affalés sur un épais tapis rouge. J'ai reçu un coup de coude dans le menton et j'ai senti la truffe humide d'un chien me frotter la joue. Puis j'ai failli me faire assommer par Bronwyn, qui se débattait pour se libérer.

– Lâchez-nous, espèce d'odieux tortionnaires d'animaux ! criait-elle, les yeux fous, le regard dans le vague.

Elle a levé le poing, prête à frapper, quand Addison l'a repoussée avec ses pattes avant.

– Reprends-toi, ma fille. Nous sommes de retour dans le Panloopticon !

Il lui a léché le visage. Les bras de Bronwyn sont retombés sur ses flancs, tout mous.

– On est arrivés ? Vraiment ? a-t-elle murmuré. Tout est allé si vite. J'ai perdu le fil.

Puis elle nous a reconnus, et un sourire a éclairé son visage.

– Mon Dieu. C'est vraiment vous ?

– Je suis tellement heureuse de vous voir. Je n'arrive même pas à..., a commencé Noor.

Bronwyn a étouffé la fin de sa phrase dans les plis de sa robe.

– On croyait vous avoir perdus pour de bon, cette fois ! a-t-elle gémi en nous serrant contre elle. Quand vous avez *encore* disparu sans rien dire à personne, on était certains que vous aviez été enlevés !

Elle nous a serrés de plus belle, Noor et moi.

– Horace a rêvé que les Estres aspiraient vos âmes par vos pieds ! Et juste après, les désolations ont commencé, et...

– Bronwyn ! ai-je protesté, le nez dans le tissu rêche de sa robe.

– Pour l'amour du ciel, laisse-les respirer, est intervenu Addison.

– Désolée, désolée, a dit Bronwyn en nous libérant.

– Moi aussi, je suis content de te revoir, ai-je lâché, la respiration sifflante.

– Je suis vraiment désolée, a-t-elle insisté. Je me suis emportée.

– Ce n'est pas grave, l'a rassurée Noor.

Elle lui a donné une accolade pour lui montrer qu'elle ne lui en voulait pas.

– Arrête de t'excuser, Bronwyn. C'est un signe de faiblesse, l'a réprimandée Addison.

– Désolée, a répété l'intéressée.

Addison a claqué la langue, secoué la tête et s'est tourné vers Noor et moi.

– Bon, alors, où étiez-vous passés ?

– C'est une longue histoire..., ai-je commencé.

– Dans ce cas, on va vous conduire aux Ombrunes. Il faut les prévenir qu'on vous a retrouvés.

Noor a voulu savoir si elles se portaient bien.

– Ça ira mieux maintenant que vous êtes de retour, a admis Bronwyn.

– Et... tout est là, comme avant ? me suis-je enquis en lançant un regard méfiant dans le couloir.

– Euh, oui..., a répondu Bronwyn, qui commençait à paraître inquiète.

– Vous n'avez pas été attaqués ? a demandé Noor.

Addison a dressé les oreilles.

– Attaqués ? Par qui ?

La tension qui compressait ma poitrine s'est relâchée peu à peu.

– Non, Dieu merci, a répondu Bronwyn. Mais honnêtement, on était tellement occupés à vous chercher qu'on ne s'en serait pas forcément aperçus.

Addison s'est dressé sur ses pattes arrière et nous a considérés en plissant les yeux.

– Je peux savoir où vous voulez en venir, avec toutes ces questions étranges ?

Noor m'a regardé d'un air hésitant.

– Nulle part, ai-je répondu en me frottant le visage. La nuit a été longue. Sans vouloir faire de cachotteries, je pense que tu as raison. On devrait d'abord parler à Miss Peregrine.

Je ne voulais pas semer la panique. Et au fond de moi, j'espérais encore me tromper. Que Caul était toujours enfermé pour l'éternité dans la Bibliothèque des âmes.

– Dites-nous au moins où vous étiez, nous a implorés Bronwyn. On a

trimé jour et nuit pour vous retrouver. Les Ombrunes nous ont envoyés patrouiller dans toutes les boucles. Depuis hier soir, Emma, Enoch, Addison et moi nous relayons pour monter la garde devant chez toi, en Floride.

– En plein ouragan ! a ajouté Addison. Et pour finir, on s’est fait surprendre par ces gendarmes sadiques avec leurs bâtons...

– Depuis hier ? a relevé Noor. Ce n’est pas possible...

– Depuis combien de temps est-on partis ? ai-je enfin pensé à demander.

Addison a froncé les sourcils.

– Drôle de question.

– Deux jours, a répondu Bronwyn. Depuis avant-hier après-midi.

Noor a eu un mouvement de recul.

– Deux jours !

« C’est la durée de notre chute », ai-je songé. Et pendant un instant, j’ai éprouvé à nouveau cette sensation d’apesanteur. L’impression d’être privé de corps.

– On est partis à la recherche de V, ai-je répondu. Ça, au moins, on peut vous le dire.

– Et on l’a retrouvée, a ajouté Noor, livrant une information que j’aurais préféré garder pour nous.

Bronwyn a lâché un hoquet de surprise, mais ne nous a pas interrompus.

– Ça a mal tourné, ai-je enchaîné. On a été éjectés de sa boucle, sans trop savoir comment, et on s’est réveillés dans la véranda de mon grand-père, en Floride.

– Par nos aînées ailées ! s’est exclamée Bronwyn. C’est incroyable !

– En effet, a admis Addison. Cela va à l’encontre de toutes les lois de la bouclogie. Mais allons-y, avant d’abîmer le tapis avec nos pieds mouillés.

Il nous a poussés dans le couloir, éclairé par la lumière grise et blafarde du matin dans l’Arpent du Diable.

– Vous l’avez vraiment retrouvée ? a demandé Bronwyn chemin faisant.

Noor a hoché la tête. Bronwyn a certainement compris qu’il était arrivé quelque chose de terrible, mais elle n’a pas insisté. Elle a lorgné dans ma direction, l’air inquiet.

– Je suis vraiment désolée, a-t-elle répété.

En passant devant une fenêtre, j'ai regardé dehors et j'ai eu une étrange vision. Une matière grisâtre et duveteuse recouvrait les rues, les toits et les quelques arbres rabougris de l'Arpent. D'autres flocons tombaient lentement dans l'air. Il neigeait dans l'Arpent du Diable. Mais l'Arpent était une boucle, et le temps y était identique tous les jours. Comment était-ce possible ?

Bronwyn a surpris mon regard.

– Ce sont des cendres, a-t-elle dit.

– Une des désolations, a ajouté Addison. C'est le nom que leur donne Miss Avocette.

Ainsi, tout n'était pas comme avant notre départ. Tout n'allait pas bien.

– Ça a commencé quand ?

Avant qu'ils puissent me répondre, des cris stridents ont retenti : « C'est eux ? C'est vraiment eux ? » et deux personnes ont surgi en courant de la cage d'escalier.

Emma et Enoch ont couru vers nous, vêtus d'imperméables noirs barbouillés de cendres. Mon cœur s'est dilaté.

– Jacob ! Noor ! a crié Emma. Merci les Oiseaux ! Merci les Oiseaux particuliers du ciel !

Une fois de plus, on nous a étreints, fait pivoter sur nous-mêmes, assaillis de questions...

– Où diable étiez-vous passés ? a demandé Emma, partagée entre l'extase et la colère. Vous êtes allés voir tes parents sans même nous laisser un mot ? !

– Imbéciles, on vous a encore crus morts ! nous a réprimandés Enoch.

– Ce n'est pas passé loin, a avoué Noor.

Emma m'a emprisonné dans une nouvelle étreinte, puis m'a poussé à bout de bras et examiné.

– Alors ? Vous avez l'air de rats noyés.

– Ils ont vécu un enfer, a expliqué Bronwyn.

– Il faut vraiment qu'on parle à Miss Peregrine, ai-je dit sur le ton de l'excuse.

– Pourquoi ? a demandé Enoch avec un rictus. Vous n'avez même pas pris la peine de la prévenir de votre départ.

– Elle est dans son nouveau bureau, à l'étage, a signalé Emma.

Nous nous sommes remis en marche.

– Ils ont trouvé la chasseuse de Creux, a lâché Addison, incapable de se retenir.

Une lueur s'est allumée dans les yeux d'Emma.

– C'est vrai ?

– Où est-elle ? a demandé Enoch, méfiant.

– C'est la question à ne pas poser, a marmonné Bronwyn.

Emma a pâli. Elle s'apprêtait à m'interroger, quand nous avons croisé un petit groupe d'individus alignés dans le couloir. Nous nous sommes tus le temps de les dépasser. En voyant leurs yeux écarquillés par la surprise, leurs airs étourdis et leurs vêtements étranges, de différentes époques et contrées, j'ai deviné qu'ils arrivaient tout juste dans l'Arpent. Certains auraient pu passer sans difficulté pour des gens normaux, tel ce jeune couple issu de la noblesse anglaise, à l'air excédé. Ou ce garçon qui tapait du pied en consultant sa montre de gousset ; ou encore, ce bébé au regard furibond, assis dans une vieille poussette victorienne. D'autres, en revanche, étaient si manifestement particuliers qu'ils auraient eu du mal à vivre ailleurs que dans un cirque ou une autre boucle. Une fille barbue et sa mère, un homme vêtu d'une robe élégante, avec un jumeau siamois qui dépassait de sa poitrine. Une fille au visage constellé de taches de rousseur, avec des yeux perçants, mais pas de bouche. Ils patientaient en file indienne pour faire tamponner leurs papiers de transit par un des employés de Sharon.

– Ce sont les nouveaux qui viennent des boucles extérieures, a chuchoté Enoch. Les Ombrunes invitent toutes sortes de gens dans l'Arpent, comme si on avait la place de les accueillir. On est déjà serrés comme des sardines.

J'ai voulu savoir pourquoi. Il a haussé les épaules d'un air agacé.

– Je ne comprends pas qu'on puisse avoir envie de s'installer ici. N'importe quelle autre boucle vaudrait mieux que ce taudis.

Je me suis demandé si les Ombrunes, sachant que quelque chose de grave se préparait, n'avaient pas entrepris de rassembler les particuliers les plus vulnérables dans l'Arpent pour les protéger.

Nous avons quasiment dépassé le petit attroupement quand quelqu'un a prononcé mon nom. En me retournant, je me suis aperçu que la moitié d'entre eux me fixaient. Juste avant de poursuivre mon chemin, j'ai cru entendre le bébé boudeur lâcher, d'une voix d'adulte : « C'est Jacob Portman ! »

Emma a attendu qu'on se soit éloignés pour me poser enfin sa question :

– Qu'est-il arrivé à V ?

– Vous saurez tout, je te le promets, lui ai-je assuré. Dès qu'on aura parlé à Miss P.

Elle a soupiré.

– Dis-moi au moins ça. Avez-vous quelque chose à voir avec la grêle d'os d'hier ?

J'ai grimacé en la voyant effleurer une ecchymose violacée derrière son oreille.

– La quoi ? a demandé Noor.

– Les désolations, a chuchoté Addison, assez fort pour que tout le monde entende.

– On a eu une grêle d'os hier matin, a complété Bronwyn d'un ton neutre. Et une pluie de sang hier soir.

– Plutôt une bruine, a rectifié Emma en ouvrant la porte de la cage d'escalier d'un coup d'épaule.

Elle l'a maintenue ouverte pour nous laisser passer.

– Et maintenant, les cendres, a-t-elle soupiré.









JEUNE FEMME À BARBE ET SA MÈRE.





– Il y a quelque chose de pourri au royaume du Danemark, a déclamé Addison. C'est du Shakespeare.

Au dernier étage de la maison de Bentham, au-dessus des bibliothèques, des dortoirs et des couloirs tortueux du Panloopticon, se trouvait son grenier à trésors et son bureau, que Miss Peregrine s'était approprié.

– Elle vient ici pour réfléchir, nous a confié Bronwyn en montant l'escalier. Elle dit que c'est le seul endroit où elle peut avoir un moment de paix et de tranquillité.

Arrivée sur le palier, elle a ouvert la porte et houspillé Enoch pour qu'il arrête de lambiner.

Nous avons traversé les salles abritant le musée d'objets particuliers de Bentham. La première fois que j'étais monté dans le grenier, les objets étaient cachés sous des draps ou rangés dans des caisses. Entre-temps, les caisses avaient été ouvertes et les draps retirés. Voir toute la collection d'un seul coup, découverte et baignée dans cette lumière fantomatique m'a donné le vertige. Si les couloirs sinueux du Panloopticon pouvaient se comparer à la Grand Central Station¹ du monde des particuliers, les étages mansardés qui les surplombaient étaient les réserves hétéroclites de son Muséum d'histoire naturelle. Pour dégager les allées, on avait empilé par endroits deux ou trois vitrines les unes sur les autres.

Je me suis concentré sur notre entrevue imminente avec Miss Peregrine, en me demandant comment nous allions lui annoncer la terrible nouvelle, mais les curiosités qui défilaient à quelques centimètres de mon visage ne cessaient de me distraire. Quelque chose a bougé dans l'ombre d'une luxueuse maison de poupées, curieusement enfermée dans une cage. Une valise pleine d'yeux de verre m'a regardé passer. Puis un bourdonnement a attiré mon attention au plafond, où un anneau de petites pierres tournait lentement en orbite autour d'un gros livre noir qui flottait dans les airs.

Je me suis tourné vers Noor.

– Ça va ? lui ai-je glissé à voix basse.

Elle m'a répondu par un petit sourire et un haussement d'épaules, l'air de dire : « Aussi bien que possible. »

Puis elle a plissé les yeux en apercevant quelque chose pardessus mon épaule.

C'était une caisse vitrée, vide en apparence. Au-dessus, un écriteau disait :

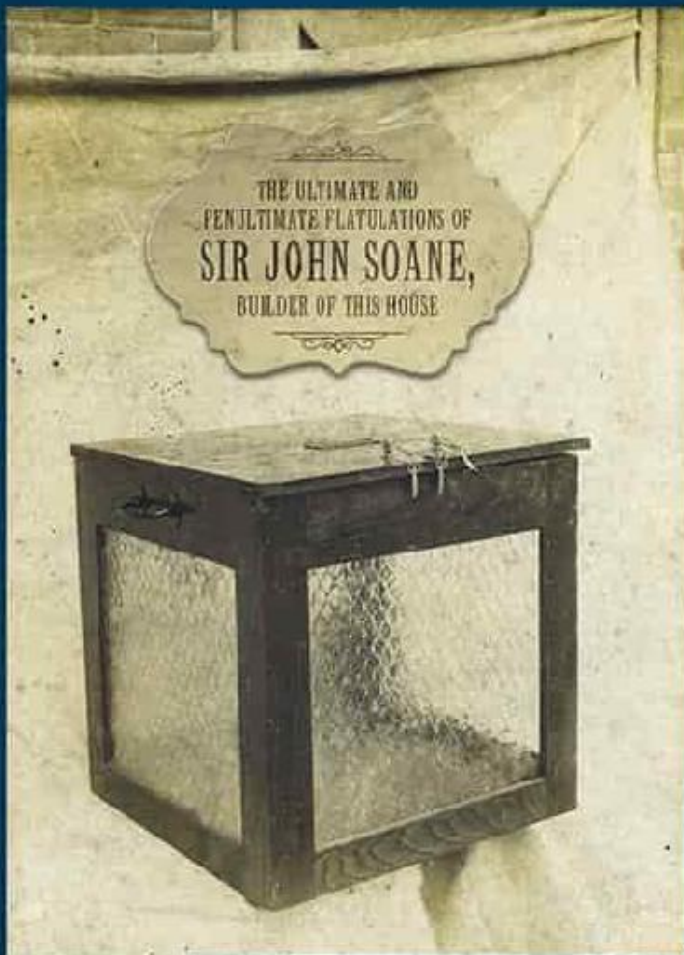
ULTIMES ET PÉNULLIÈMES FLATULENCES DE SIR JOHN SOANE,
CONSTRUCTEUR DE CETTE MAISON.

– C'était quoi son délire, à ce Bentham ? m'a-t-elle demandé. Pourquoi collectionnait-il toutes ces merdes ?

– Il était obsessionnel, c'est évident, a commenté Addison. Et il avait beaucoup trop de temps libre.

– Ce ne sont pas des « merdes », a protesté une voix coupante au fond de la pièce.

Nous avons tourné brusquement la tête et vu Nim surgir d'un recoin sombre.



– Le particularium de maître Bentham est précieux et renferme des trésors, et je vous prie de sortir immédiatement, s’il vous plaît. Et même si cela ne vous plaît pas, d’ailleurs.

Il nous a chassés avec un balai.

Alors que les autres se moquaient de Nim, je me suis interrogé sur Bentham. Était-ce un pauvre type asocial et obsessionnel qui, grâce au Panloopticon qu'il avait contribué à mettre au point, avait eu accès à de vastes étendues de l'univers particulier ? Ou avait-il tenté de mettre à l'abri, tel un écureuil, les témoignages d'un monde que son frère risquait de réduire à néant ? Mais s'il avait été hostile aux projets de Caul, pourquoi n'avait-il pas fait davantage pour lui mettre des bâtons dans les roues ?

Dans un coin, j'ai aperçu les caisses aux dimensions humaines qui avaient emprisonné des particuliers vivants, paralysés par une obscure réaction temporelle et entassés ici, dans une espèce de musée de cire sadique. Le vague sentiment de pitié que m'avait inspiré Bentham s'est évanoui. Certes, il avait lui-même été enlevé, fait prisonnier, et contraint de travailler contre son gré pour les Estres. Et certes, il haïssait son frère et avait œuvré de différentes manières, subtiles, à entraver ses projets. Mais il ne s'était pas donné assez de mal. Noor et moi n'étions pas les seuls responsables de la résurrection de Caul. Pendant les années où il avait vécu ici, Bentham aurait eu l'occasion de détruire le Panloopticon ou, mieux encore, de tuer son frère. Qui sait ce qu'il aurait pu faire pour les particuliers s'il avait prêté main-forte à sa sœur pendant toutes ces années, au lieu de travailler aux côtés de Caul ?

La dernière salle du musée de Bentham avait été transformée en studio de photographie. Ses murs étaient couverts de portraits encadrés. Un photographe atteint de strabisme faisait des allées et venues pressées entre son appareil photo, une chambre noire géante estampillée « MINISTÈRE DES DOCUMENTS PHONOGRAPHIQUES ET PHOTOGRAPHIQUES », et son modèle, une petite fille qui posait avec raideur sur une chaise. Un groupe d'enfants attendaient leur tour, mal à l'aise. Plusieurs serraient dans leurs mains des documents de transit temporel fraîchement tamponnés. Apparemment, le ministère les recensait dès leur arrivée, ce qui n'était pas la procédure habituelle. Comme s'il craignait qu'il n'y ait pas d'autre occasion.

Nous avons quitté le studio pour rejoindre un vestibule haut de plafond. Ses murs étaient recouverts de si nombreux tableaux aux cadres dorés que j'ai eu du mal à distinguer la porte du bureau de Bentham, jusqu'à ce que j'entende Miss Peregrine crier de l'autre côté :

– Alors, dites-nous ce que vous fabriquez en bas ! Vous ne donnez pas vraiment l'impression de savoir ce que vous faites !

– Perplexus se prend un savon, a commenté Emma.

– Oui, je veux bien croire que c'est un travail important ! a continué

Miss Peregrine. Mais vous allez détruire l'Arpent du Diable si vous continuez à faire n'importe quoi ! Alors, réparez les dégâts, ou allez mener vos expériences ailleurs !

– On devrait peut-être revenir plus tard, a hésité Bronwyn.

Enoch nous a fait taire et a collé l'oreille contre la porte, qui s'est ouverte. Miss Peregrine se tenait dans l'encadrement, les joues colorées.

– Vous êtes de retour ! s'est-elle écriée.

Elle a ouvert les bras et nous a engloutis dans un flot de tissu noir.



– J’ai cru... J’ai cru... Peu importe ce que j’ai cru. Vous revoilà !

J’ai aperçu Perplexus dans la pièce derrière elle, mais la scène que nous avions interrompue semblait oubliée.

– Je suis tellement content de vous voir, ai-je soufflé.

Elle a approuvé en hochant vigoureusement la tête, frottant ses cheveux noirs comme l'encre contre ma joue.

J'avais souvent ressenti du soulagement en voyant Miss Peregrine, mais jamais autant qu'à ce moment-là, après avoir tenté pendant plusieurs heures, sans succès, d'imaginer le monde – et ma vie – sans elle. Et soudain, une évidence m'a frappé : ce que je ressentais pour cette étrange petite femme était de l'amour. Après que Noor s'est détachée de son étreinte nerveuse, je suis resté accroché à elle pendant un long moment. À la fois pour m'assurer qu'elle était bien réelle, et parce que je me rendais compte, presque étonné, qu'elle était étonnamment frêle sous les plis volumineux de sa robe. Penser au poids qui reposait sur des épaules aussi minces m'effrayait.

Elle m'a lâché et s'est reculée pour nous regarder.

– Mon Dieu, vous êtes trempés jusqu'aux os.

– Avec Addison, on les a trouvés chez monsieur Jacob, il y a dix minutes à peine, a signalé Bronwyn. Je vous les ai amenés directement.

– Merci, Bronwyn, vous avez bien fait.

La voix de Miss Avocette a résonné dans le bureau :

– Oh, mes chéris, mes pauvres enfants !

J'ai jeté un coup d'œil derrière Miss Peregrine et vu la doyenne des Ombrunes assise dans un fauteuil roulant, devant la fenêtre. Elle nous a fait signe d'entrer, puis s'est adressée sèchement aux deux apprenties Ombrunes qui tournaient autour d'elle.

– Allez chercher des serviettes et des vêtements propres, du thé russe et quelque chose de chaud à manger.

– Oui, Miss ! ont-elles répondu d'une seule voix, avant de baisser la tête.

La première, prénommée Sigrid, était une jeune fille à l'air sérieux et au nez chaussé de lunettes rondes. La seconde était Francesca, la favorite promiseuse de Miss Avocette. Enoch a soupiré et tourné la tête pour la suivre des yeux. Quand il s'est aperçu que je le regardais, il a repris son air buté habituel.

– Nous voudrions vous parler en privé, ai-je dit à Miss Peregrine.

Elle a hoché la tête. Savait-elle déjà ce que nous étions venus lui apprendre ?

– En privé ? a répété Enoch, encore plus renfrogné.

Il brûlait visiblement d'envie de protester, mais s'est retenu. Le

souvenir du savon que Miss Peregrine avait passé à Perplexus était peut-être encore trop frais dans sa mémoire ?

– Rassemblez les autres, a ordonné Miss Peregrine à nos amis. Dites-leur que nous avons retrouvé Jacob et Noor. Allez tous à la Maison du Fossé et attendez notre retour.

– Millard et Olive sont allés explorer la boucle new-yorkaise, a dit Emma en consultant une fine montre à son poignet. Ils devraient revenir d'une minute à l'autre.

– Allez les chercher, s'il vous plaît, a insisté Miss Peregrine. N'attendez pas leur retour.

– Entendu.

Emma lui a lancé un regard implorant, l'air de dire « ne nous faites pas patienter trop longtemps ».

– À bientôt.

Emma, Enoch, Bronwyn et Addison sont partis. Perplexus s'est éclairci la gorge avec mauvaise humeur. J'avais oublié qu'il était là.

– *Mi scusi*, signora Peregrine, nous n'avons pas fini...

– Je pense que si, Mister Anomalous, a-t-elle répondu d'un ton aimable, quoiqu'un peu brusque.

Perplexus a rougi et s'est retiré en marmonnant des jurons en italien.

Miss Peregrine a vu Noor décoller ses cheveux trempés de pluie de son cou et nous a demandé si nous voulions nous changer.

– C'est gentil, a répondu Noor, mais si on ne vous dit pas bientôt ce qui s'est passé, je crois que je vais exploser.

L'Ombrune a pincé les lèvres.

– Entendu. Dans ce cas, je vous en prie, commençons.

Faute de vêtements propres, on nous a donné des couvertures, et les apprenties Ombrunes sont revenues poser sur une table du thé et des en-cas, auxquels nous n'avons pas touché par manque d'appétit. Puis nous nous sommes retrouvés seuls avec les deux Ombrunes, assis sur un petit canapé. Miss Avocette était installée dans son fauteuil roulant sculpté et Miss Peregrine, trop fébrile pour rester assise, était debout près de nous.

– Dites-nous tout, a-t-elle suggéré. Je pense que nous savons déjà beaucoup de choses, mais dites-le quand même, sans rien omettre.

Nous leur avons raconté notre terrible histoire. J'ai commencé par le début : quand nous avons pensé que Noor aurait besoin d'affaires personnelles si elle devait rester vivre avec nous, et décidé de nous

rendre dans l'appartement de ses parents adoptifs à Brooklyn, via la boucle new-yorkaise.

– Sans dire à personne où vous alliez, a souligné Miss Avocette en tapotant l'accoudoir de son fauteuil roulant de ses ongles longs. Cela me semblait inexcusable maintenant, mais j'ai quand même essayé de me justifier : le calme était revenu dans l'Arpent. Le danger qui planait au-dessus de nos têtes depuis les dernières semaines semblait écarté. Nos amis allaient et venaient librement en utilisant le Panloopticon. Noor et moi nous étions crus autorisés à faire de même.

– On pensait vraiment que c'était sans risques, a ajouté Noor, sincèrement désolée. On pensait être revenus avant que quiconque s'aperçoive de notre départ.

Je leur ai parlé de la carte postale trouvée dans une pile de courrier, chez ses parents adoptifs. Une carte signée V, qui invitait Noor à lui rendre visite dans un endroit situé à quelques heures de voiture seulement.

– On avait déjà quitté l'Arpent, ai-je ajouté, tel un enfant qui essaie d'éviter une punition. Alors, au lieu de revenir...

– On voulait faire ça nous-mêmes, a précisé Noor.

– Inutile de vous justifier, a déclaré Miss Avocette. Nous ne sommes pas là pour vous juger.

Plus bas, elle a ajouté :

– Pas encore...

Rétrospectivement, j'étais content qu'on ait agi seuls. J'ai essayé d'imaginer Noor guidant nos amis – en plus de moi – dans la boucle de Waynoka livrée aux tornades. Je n'aurais pas donné cher de notre peau. Et même si nous avions été plus nombreux à arriver jusqu'à V, cela n'aurait rien changé. Murnau nous aurait quand même pris par surprise et aurait pointé son fusil sur V pour nous dissuader de broncher.

Peut-être, ou peut-être pas...

Noor a continué. Elle a évoqué l'étrange sentiment de déjà-vu qui s'était emparé d'elle quand nous étions entrés à Waynoka. Puis l'entrepôt et l'homme bizarre que nous avons rencontré entre les caisses, qui ahanait de douleur. Miss Peregrine et son mentor ont échangé un regard entendu. Noor a ensuite évoqué la boucle infestée de tornades, la comptine que V lui avait apprise quand elle était petite, et qui nous avait permis d'atteindre sains et saufs la maisonnette de V.

Elle s'est interrompue, le visage crispé. Comme elle semblait incapable de poursuivre, j'ai pris le relais.

– V ne nous attendait pas, ai-je signalé.

– Ce n'était pas elle qui avait envoyé cette carte postale, a deviné Miss Avocette.

J'ai secoué lentement la tête.

– Elle était en colère quand elle nous a vus. Furieuse, et terrifiée.

– « Qu'est-ce que tu fous là ? », a murmuré Noor. C'est ce qu'elle a dit en me voyant.

Sa lèvre a tremblé, et elle a hoché la tête pour m'inviter à continuer.

– Elle nous a emmenés dans sa maison, qui était un véritable arsenal, et elle a tout bouclé, comme si elle s'attendait à être attaquée. Mais elle n'a pas eu le temps de finir avant qu'il arrive.

– Murnau..., a chuchoté Miss Peregrine.

– C'était l'homme qu'on avait aidé dans l'entrepôt, ai-je expliqué. Il s'était déguisé.

Je me suis tortillé sur mon siège, mal à l'aise.

– Le dernier ingrédient de la liste de Bentham n'était pas le cœur de la mère des Oiseaux. Il n'a jamais été question des Ombrunes. C'était le cœur de la...

– Mère des tempêtes, a achevé Miss Avocette. Francesca s'est aperçue hier soir que Bentham avait volontairement commis une erreur de traduction. Je suppose qu'il espérait tromper les partisans de Caul.

J'ai secoué la tête.

– Ça n'a pas suffi.

– Murnau l'a tuée, a dit Miss Peregrine.

Elle n'a pas eu besoin de nous poser la question. Elle le lisait sur nos visages.

Le menton de Noor est tombé sur son sternum. Elle a inspiré en tremblant. J'ai attendu qu'elle se calme pour reprendre :

– Il l'a tuée d'une balle de revolver. Puis il nous a tiré dessus avec des espèces de fléchettes tranquillisantes. Et quand on s'est réveillés...

Je me suis interrompu. Je n'osais pas prononcer les mots à voix haute devant Noor, de crainte de lui infliger une nouvelle blessure. Miss Peregrine s'est assise près d'elle sur le canapé et lui a passé une main dans le dos.

– Il a pris son cœur, a dit Miss Avocette en fixant ses poings constellés de taches de vieillesse, serrés sur ses genoux.

– Oui, ai-je chuchoté.

Je leur ai raconté comment Murnau l'avait emporté dans sa besace en cuir, pleine de trophées, avant de foncer dans la tornade qui faisait rage de l'autre côté de la route. Comment il avait été emporté, et comment, peu après, le visage de Caul était apparu dans le vent, entre les branches d'un arbre déraciné. J'ai évoqué sa voix, grondant mon nom, tel un coup de tonnerre.

Miss Peregrine s'est redressée.

– Horace l'a vu en rêve, a-t-elle affirmé. Cette image que vous décrivez. Le visage de Caul dans la tornade. Il l'a rêvé il y a deux nuits.

Ma gorge s'est serrée.

– Au moment où c'est arrivé.

Horace n'avait pas fait un rêve prophétique. Il avait reçu l'information par un canal étrange. Surnaturel.

J'ai regardé l'Ombrune.

– Donc, vous le saviez déjà.

Elle a secoué la tête.

– Nous redoutions le pire. Mais nous ne savions pas – jusqu'à maintenant – que Caul avait ressuscité.

– Que nos aînées nous viennent en aide, a murmuré Miss Avocette.

Noor avait toujours la tête baissée.

– Nous avons deviné qu'il s'était passé quelque chose, a ajouté Miss Peregrine. Il y a eu... des perturbations.

J'ai hoché la tête.

– Emma m'a dit qu'il avait plu... des os ?

– Des os, du sang, des cendres. Nous avons eu une averse de larynx, tôt ce matin.

– Ce sont des perversions dans le tissu de la boucle, a expliqué Miss Avocette. Ce genre de symptômes peut signifier qu'une boucle est sur le point de s'effondrer.

– Nous avons soupçonné Perplexus de l'avoir endommagée avec les expériences temporelles qu'il a menées récemment, a ajouté Miss Peregrine, l'air coupable. Je lui dois des excuses.

– Je me suis demandé, a avoué Miss Avocette, si ces phénomènes n'étaient pas le résultat d'une force hostile, qui tenterait de saboter notre boucle depuis l'extérieur.

Noor a relevé la tête.

– Comme un hacker qui brouillerait le code.

Les Ombrunes l'ont regardée sans comprendre.

– Les anciens qualifiaient ces irrégularités de « désolations », a continué Miss Avocette. Des phénomènes qui annonçaient souvent la fin d'une boucle.

– Je suis désolée, a lâché Noor, l'air malheureux. Vraiment, vraiment désolée.

– Allons, c'est absurde ! s'est exclamée Miss Peregrine. Pourquoi cela ?

– C'est ma faute. J'ai conduit Murnau à V. C'est à cause de moi qu'elle est morte et que Caul est de retour.

– Eh bien, si c'est votre faute, c'est tout autant la sienne pour vous avoir aidé, a affirmé Miss Avocette en me montrant du doigt.

Noor en est restée bouche bée.

– Et celle de Fiona, pour s'être laissé capturer et couper la langue, a-t-elle poursuivi. Et celle de ces lève-morts qui sont restés les bras ballants pendant que les Estres retournaient leur précieux cimetière, à la recherche de l'alphacrâne. Et la mienne, et celle de Francesca, maintenant que j'y pense, pour ne pas avoir compris plus tôt l'erreur de traduction volontaire de Bentham, qui vous aurait alertés quand vous avez découvert que la boucle de V était infestée de tornades.

Miss Peregrine a pris Noor à partie :

– D'accord ? Assez de « c'est ma faute ». Ce ne sont que des fadaises qui ne servent à rien ni à personne. Seulement à s'apitoyer sur son sort.

– D'accord, a accepté Noor.

Cependant, je savais que la question de la culpabilité était plus compliquée pour elle que ce qu'en disaient les Ombrunes.

J'ai enfin posé la question qui me brûlait les lèvres :

– Mais Caul a-t-il attaqué quelqu'un ? S'est-il manifesté ?

– Pas encore, a dit Miss Avocette. Du moins, pas à notre connaissance.

– Mais il le fera, ai-je dit.

– Oh oui. Il le fera très certainement.

Miss Peregrine s'est levée du canapé et s'est approchée de la fenêtre. Elle a regardé un instant dehors, puis s'est retournée vers nous.

– Tel que je connais mon frère, il nous attaquera par surprise, au moment où nous nous y attendrons le moins. Il prendra son temps. Il est prudent, méthodique, comme tous les Estres.

– Un instant ! est intervenue Miss Avocette, en se redressant autant que le lui permettait son dos voûté. Comment vous êtes-vous échappés de la boucle avant qu'elle s'effondre ? Vous ne nous avez pas raconté cette partie de l'histoire.

– Je crois que c'est grâce à ça, a dit Noor, en sortant de sa poche l'étrange chronomètre de V.

Une lueur d'intérêt a fait briller les yeux chassieux de Miss Avocette.

– Puis-je l'examiner ?

Noor le lui a confié. La vieille Ombrune a repêché un monocle suspendu à une fine chaîne autour de son cou et examiné la montre.

– Mais c'est un expulseur temporel ! s'est-elle exclamée.

Elle a retourné l'objet.

– On m'avait assuré que ces accessoires n'avaient jamais été fabriqués en série, car ils étaient trop imprévisibles. Ils avaient tendance à sortir les intestins des utilisateurs de leur corps.

– V devait le conserver en cas d'urgence, ai-je souligné, en m'interdisant d'imaginer à quoi nous aurions ressemblé si ce gadget avait fonctionné de travers. On l'a trouvé dans sa main quand on s'est réveillés, dans la véranda de mon grand-père.

– En Floride ?

Miss Peregrine, qui regardait à nouveau par la fenêtre, a reporté son attention sur moi.

– Oui, c'est logique, a-t-elle raisonné. Abe l'a formée, après tout. Et ils ont travaillé ensemble pendant quelques années...

– C'était une Ombrune, ai-je dit. V avait fabriqué cette boucle elle-même. Le saviez-vous ?

Miss Peregrine a regardé Miss Avocette en fronçant les sourcils.

– Pas moi.

– Je savais, a avoué Miss Avocette, en réponse à la question que Miss Peregrine n'avait pas formulée. Abe m'a présenté Velya alors qu'elle n'était encore qu'adolescente. Il m'a demandé de la former en secret. J'ai accepté pour lui rendre service.

– Vous auriez pu m'en parler, Esmeralda, a dit Miss Peregrine, qui semblait plus blessée que fâchée.

– Je vous présente mes excuses. Mais cela n'aurait pas aidé les enfants dans leur quête. Cela n'aurait servi qu'à les décourager, en leur donnant l'impression que c'était impossible.

– Parce que la boucle que V avait secrètement créée ne pouvait apparaître sur aucune carte et que nous n'avions donc aucune chance

de la trouver, ai-je deviné.

Miss Avocette a hoché la tête.

– Quand j’ai appris que Velya se cachait en Amérique, j’ai supposé qu’elle avait fabriqué sa propre boucle, afin de n’avoir à confier son emplacement à personne. Mais je n’ai jamais pensé qu’elle créerait intentionnellement une boucle aussi dangereuse, comme moyen de défense. C’est brillant, vraiment.

– En effet, a approuvé Miss Peregrine. Mais quelle vie solitaire elle a dû mener.

– J’aimerais l’enterrer, a murmuré Noor.

– Nous avons dû la laisser en Floride, ai-je expliqué. Son corps est dans le bunker de mon grand-père.

– Nous n’enterrons pas les Ombrunes. Du moins, pas de la manière que vous connaissez, a répondu Miss Avocette. Mais elle mérite des funérailles.

Elle a détourné le regard et marmonné une prière en ancien particulier. Avec sa moue et son front plissé, son visage m’a évoqué une carte en relief.

– Nous allons envoyer une équipe récupérer son corps, a décidé Miss Peregrine.

– J’aimerais en faire partie, a dit Noor.

– Moi aussi. Un Creux rôde dans les parages. Il est salement blessé, mais quand même...

– C’est hors de question ! a déclaré Miss Avocette d’un ton sans appel.

Miss Peregrine s’est raidie.

– Un Creux ? Vous voulez dire que vous avez été attaqués ?

– Un Estre patrouillait dans la cour de mon grand-père. Le Creux était dans les bois. Ils avaient l’air d’attendre quelque chose, mais je ne crois pas que c’était nous. L’Estre a paru surpris de nous voir.

– Il a été encore plus surpris quand je l’ai poignardé dans le cou, a ajouté Noor.

Miss Peregrine a paru contrariée.

– J’ai parfois l’impression que l’armée de mon frère est inépuisable. Je croyais que nous avions tué ou capturé la plupart des Creux.

– La plupart, mais pas tous, a souligné Miss Avocette. Nous avons tenu un décompte précis des Sépulcreux au fil des années. Je pense que celui que vous avez rencontré aujourd’hui est vraiment le dernier. Mais je vous en prie, les enfants, terminez votre récit.

J'ai évoqué rapidement la suite : comment nous nous étions abrités dans le bunker d'Abe, avant d'activer son système de défense intérieure grâce au téléscripneur. Ce détail, qui a impressionné les Ombrunes, m'a rappelé que mon grand-père s'était sacrifié pour me sauver la vie. Le soir de sa mort, il avait attiré le Creux dans le bois et l'avait combattu, armé d'un simple coupe-papier, au lieu de s'abriter dans son bunker. Je leur ai raconté notre course folle à travers Englewood dans la voiture-tank d'Abe, en plein ouragan, avec un Creux blessé et furieux à nos trousses. Après avoir énuméré toutes ces péripéties, j'ai à nouveau mesuré la chance que nous avons d'être rentrés sains et saufs à l'Arpent.

Après avoir frôlé la mort de si près, nous étions en sécurité, et nous avons retrouvé nos amis, que j'avais craint de ne jamais revoir.

– Alors ? ai-je demandé. Et maintenant ?

Une ombre a traversé le visage de Miss Peregrine.

– Maintenant, nous allons tenter de nous préparer à la suite. Une agression dont nous ne connaissons encore ni la forme ni l'ampleur.

– C'est la guerre, a dit Miss Avocette. J'aimerais pouvoir dire que ce n'est pas votre souci. Que c'est l'affaire des Ombrunes, des durs à cuire, des vétérans. Des adultes...

Elle a pivoté vers nous.

– Hélas, ce n'est pas le cas. Cela vous concerne intimement. Surtout vous, Miss Pradesh.

Noor a soutenu son regard.

– Je ferai tout ce que vous me demanderez. Je n'ai pas peur.

Miss Avocette lui a tapoté la main.

– C'est bien. Même si cela ne vous ferait pas de mal d'éprouver un soupçon de crainte. Les plus intrépides d'entre nous ont tendance à mourir les premiers, et nous avons besoin de vous, ma chère. Nous avons terriblement besoin de vous.

Elle a attrapé une canne appuyée contre son fauteuil et cogné le sol de sa pointe en laiton, à deux reprises. La porte s'est ouverte et ses deux apprenties sont entrées.

– Convoquez une réunion d'urgence du Conseil des Ombrunes et escortez-moi à la salle du Conseil.

– Oui, Miss ! ont-elles répondu d'une même voix.

Elles sont ressorties à la hâte, dans un frou-frou de jupons.

– Je raccompagne Jacob et Noor à la maison et je vous rejoins dès que possible, a dit Miss Peregrine. Leurs amis les attendent avec

impatience, et ils ont des nouvelles terribles à leur annoncer. Je veux être là pour les soutenir.

Miss Avocette a paru chagrinée.

– Faut-il leur dire tout de suite ? Je préférerais informer tous nos citoyens en même temps, après la délibération du Conseil.

– Je ne peux pas demander à Jacob et Noor de mentir à leurs amis, et je n'ai pas le cœur à les tenir en haleine plus longtemps.

Miss Avocette a hoché la tête.

– Je suppose qu'ils méritent de savoir avant les autres. Après tout ce qu'ils ont fait... Mais ils ne doivent sous aucun prétexte laisser filtrer l'information à propos de... lui.

– Entendu, a dit Miss Peregrine.

Elle nous a invités à la suivre dans le couloir, où nous avons trouvé Enoch, qui ne s'est même pas caché d'avoir écouté à la porte.

– Lui qui ? a-t-il demandé en courant derrière nous. De qui parliez-vous ?

– Je croyais vous avoir demandé de rentrer à la maison, monsieur O'Connor, a lâché Miss Peregrine entre ses dents. Quant au reste, vous le découvrirez bien assez tôt.

– Je n'aime pas ça, a-t-il grommelé. Je n'aime pas ça du tout. Et en passant, vous devriez vraiment vous laver, tous les deux. Vous ne ressemblez à rien, et vous sentez mauvais. Venant de moi, ça devrait vous faire réagir.

Noor a regardé en grimaçant son chemisier taché de boue et de sang, qui s'était raidi aux endroits où il avait séché. Deux cabinets de toilette faisaient face au bureau de Bentham, et Francesca nous avait laissé une pile de serviettes et de vêtements propres à l'entrée.

– Changez-vous, mais faites vite ! nous a pressés Miss Peregrine. On m'attend à la réunion.



J'ai un peu culpabilisé de prendre trente secondes supplémentaires pour tremper mes mains dans l'eau chaude, nettoyer mon visage et mes oreilles, couverts de boue séchée, mais j'avais vraiment besoin de respirer. J'ai retiré ma chemise déchirée et mon jean mouillé et enfilé les vêtements que Francesca et Sigrid m'avaient apportés. J'aurais préféré mettre un costume de lapin rose plutôt que de garder une minute de plus la chemise tachée du sang de V. Les apprenties Ombrunes m'avaient donné un vieux costume : une chemise blanche

sans col, un pantalon, une veste et des chaussures noirs. J'ai eu toutes les peines du monde à boutonner la chemise avec mes mains tremblantes. Je me suis obligé à faire des gestes lents, précis, à respirer, en me concentrant sur mes doigts. Après plusieurs tentatives, j'ai retrouvé un souffle régulier. Tout était à ma taille, même les chaussures. Un gilet et une cravate faisaient aussi partie de la tenue, mais comme je ne me sentais pas le besoin de rivaliser d'élégance avec Horace, je les ai laissés pliés sur la table de toilette en bois, et j'ai entassé mes vêtements sales et déchirés dans un coin.

« Il est temps de partir », me suis-je dit, mais mes pieds refusaient de se tourner vers la porte. Je me suis passé une main dans les cheveux et j'ai regardé dans le miroir au cadre doré. Je me sentais aussi ankylosé et fatigué qu'un vieillard, mais ça ne se voyait pas.

Comme le couloir, les murs de la salle de bains étaient tapissés de photos. Un portrait de Bentham trônait au-dessus du lavabo. « Étrange », ai-je songé. Sur la photo, il portait le même costume que moi, complété par un haut-de-forme, une cravate et une montre de gousset. Il était assis entre deux animaux, probablement particuliers, un bébé chèvre et un petit chien, et fixait l'objectif avec l'expression sévère que je lui avais toujours connue.

« Qu'êtes-vous devenu ? » me suis-je soudain demandé en plongeant mes yeux dans les siens.

Bentham et Caul avaient été piégés ensemble dans la boucle effondrée de la Bibliothèque des âmes.

« Quand votre frère a ressuscité, êtes-vous revenu, vous aussi ? »

Cette pensée m'avait à peine traversé que j'ai cru voir sa lèvre bouger. Un frisson glacial m'a parcouru, et je suis sorti des toilettes à la hâte.

Noor m'attendait dehors, mal à l'aise dans une robe rayée noir et blanc qui lui descendait jusqu'aux chevilles. Elle avait attaché ses cheveux en queue de cheval et son visage était propre, brillant. Je me suis étonné du peu d'efforts qu'elle avait dû fournir pour être aussi belle.

– Tu es superbe, lui ai-je dit.

Elle a secoué la tête et ri comme si je venais de lui sortir une blague nulle.

– On dirait que je vais à un enterrement de cirque, a-t-elle protesté avec un grand sourire. Mais tu me plais bien en costume.

Elle a soupiré avant de m'interroger :

– Ça va ?

C'est la question qu'on se posait le plus souvent. Nous vivions des moments difficiles. Nous aurions eu mille raisons de nous sentir mal.

– Ouais, ai-je répondu. Et toi ?

Ce petit échange pouvait signifier tout un éventail de choses. Dans le cas présent, de « Pourquoi es-tu resté aussi longtemps dans la salle de bains ? » à « As-tu réussi à interrompre le film d'horreur qui tourne en boucle dans ta tête ? »

Elle a haussé les épaules.

– J'avais de la boue dans des endroits que tu ne pourrais même pas soupçonner. Mais oui, ça va.

Elle a comblé la minuscule distance qui nous séparait et posé la tête sur mon épaule.

– Désolée. Quand je suis stressée, je râle.

J'ai pressé ma joue contre ses cheveux.

– Je croyais que tu fredonnais.

– J'essaie de me renouveler.

Je l'ai prise dans mes bras. Il y avait un instrument de mesure quelque part, au fond de moi. Une espèce de jauge de confiance, un indicateur de bravoure. Chaque fois que je touchais Noor, il montait en flèche.

– Prête ? lui ai-je demandé.



– Prête, a-t-elle répondu.

Allons confesser mes péchés.

Avant que j'aie pu protester, Miss Peregrine et Enoch ont accouru

pour nous escorter vers la sortie.

-
1. Gare ferroviaire new-yorkaise située au centre de Manhattan.

CHAPITRE CINQ

Notre traversée de l'Arpent m'a paru totalement surréaliste. Encore plus que de coutume. Ce n'était pas seulement à cause du ciel, qui avait troqué son habituelle teinte jaunâtre contre un violet ecchymose, ni les tourbillons de cendres que nous soulevions à chacun de nos pas, ni même les sombres coulures de sang séché qui maculaient les murs des bâtiments. C'était l'idée, facile à occulter par instants, que nous vivions un cauchemar. Que nous marchions dans un monde dans lequel la pire chose que je pouvais imaginer, à part la mort de tous ceux que j'aimais, s'était produite. C'était la réalité. Et nous allions devoir annoncer cette terrible nouvelle à tous nos amis.

Enoch me harcelait sans relâche : « C'est qui, "lui" ? C'est celui que je pense ? C'est à cause de ça que j'ai failli me faire assommer par la grêle, hier ? Il est de retour ? » Miss Peregrine a dû nous séparer pour qu'il me laisse tranquille.

L'architecture de la maison ne m'avait pas vraiment frappé par son absurdité, jusqu'à ce que je la revoie de loin, depuis la dernière passerelle qui traversait le Fossé des Fièvres. Elle était deux fois plus large au troisième étage qu'au rez-de-chaussée, telle une pyramide posée sur la pointe, et seule une forêt de supports et d'échasses en bois l'empêchait de basculer dans l'eau. Pour tenter d'égayer la façade, Fiona y avait fait pousser des fleurs d'égantier pourpre, dont les lianes s'enroulaient, tels d'épais câbles, autour des piquets de soutènement, pour aller coloniser les jardinières des fenêtres. Loin de me réjouir, ce spectacle m'a empli d'effroi en me rappelant les lianes qui m'avaient emprisonné, à Gravehill, me condamnant à regarder Murnau commettre ses atrocités sans intervenir.

La porte d'entrée s'est ouverte. Olive a surgi et dévalé les marches branlantes.

– Tu n'as pas le droit de disparaître comme ça ! s'est-elle écriée en se jetant à mon cou. Horace, Millard, Claire et Hugh se sont bousculés pour sortir, et sont restés coincés un instant dans l'embrasure de la porte, prisonniers d'un embouteillage. Puis ils ont descendu les marches et se sont massés autour de nous en nous pressant de questions.

– C'est vraiment eux ? a crié Horace, incrédule.

– C'est vraiment eux ! a chantonné Olive, en pivotant pour

embrasser Noor.

– On vous a cherchés partout ! a dit Claire, qui me regardait avec de grands yeux effrayés. Vous avez été kidnappés ?

– J'espère bien ! a dit Hugh en m'attirant contre lui avec brusquerie. J'espère qu'ils avaient une bonne raison de filer sans rien dire à personne !

– Ils vont tout vous raconter, a promis Miss Peregrine en jetant un coup d'œil aux visages curieux qui nous regardaient depuis les maisons voisines. Mais rentrons d'abord.

Nous avons retrouvé nos amis, qui bavardaient nerveusement. Fiona, enveloppée dans des couvertures et entourée de poules, était allongée sur un lit au milieu de la cuisine, dont le sol était jonché de foin. Hugh nous a expliqué que c'était l'endroit qu'elle préférait, et que Miss Peregrine l'avait autorisée à dormir où elle voulait pendant sa convalescence. Elle m'a souri quand j'ai traversé la pièce pour la rejoindre. Je me suis penché pour l'embrasser.

– J'espère que tu te sens mieux.

Elle a hoché la tête et m'a embrassé sur la joue. La poule qu'elle tenait dans ses bras a gloussé et ébouriffé ses plumes d'un air possessif.

Miss Peregrine a réclamé le silence et nous a fait signe, à Noor et moi, de nous avancer au centre de la pièce. Nos amis se sont assis autour de nous sur des chaises en bois bancales ou à même le sol. Ils avaient tous l'air aussi anxieux que moi. J'avais hâte d'en finir, de raconter notre histoire pour la dernière fois. Et je redoutais leurs réactions. Allaient-ils nous détester ? Céder au désespoir ?

Ils nous ont écoutés en silence, avec des mines sombres et abasourdies. À la fin de notre récit, l'air était lourd. Claire et Olive avaient rejoint Bronwyn à quatre pattes et s'étaient pelotonnées contre ses jambes. Claire pleurait. Horace s'était glissé sous la table de la cuisine. Hugh, le visage de marbre, était assis sur le lit de Fiona, qui lui tenait la main en fixant le sol. Emma, dont la réaction m'importait le plus, était blême et entortillait ses cheveux autour de ses doigts.

– Tout à l'heure, quand vous avez raconté l'histoire pour la première fois, vous avez omis de nous dire comment elle se terminait..., a-t-elle signalé.

Elle a émis un long soupir.

– Alors, il est vraiment de retour, a lâché Enoch. Lui, c'est... lui.

– Il est de retour, ai-je confirmé en hochant la tête d'un air sinistre. C'est bien lui.

– Oh mon oiseau ! Oh mon Dieu, c'est affreux ! a gémi Horace. C'est donc bien son visage que j'ai vu en rêve.

Millard s'est levé.

– J'ai le cœur brisé. Je suis effondré.

– V est vraiment... partie ? a demandé Olive doucement.

Noor a hoché la tête et dit d'une voix calme :

– Ouais. Elle est partie.

La fillette a couru s'agripper à elle. Noor lui a frotté l'épaule quand elle s'est mise à pleurer.

– Et donc, qu'est-ce que ça implique pour nous ? a voulu savoir Hugh. Que va-t-il se passer ?

– Alors, c'est Caul qui est responsable des désolations ? a demandé Bronwyn. Perplexus n'y est pour rien ?

– C'est ce que nous pensons, a répondu Miss Peregrine.

– Mais oui, c'est évident ! a affirmé Emma.

– Je suis sûr que c'est juste un avant-goût de ce qu'il peut faire, a dit Horace. Un amuse-gueule...

– Un échauffement, a renchéri Millard. Il va bientôt venir nous chercher, et ce jour-là, soyez certains qu'il nous apportera bien plus qu'une pluie de sang.

– On est condamnés ! On est fichus ! C'est la fin de tout ! a sangloté Claire.

– Ce n'est qu'un homme, a dit Addison, que je venais de remarquer, assis près de la porte. Et la plupart de ses adeptes ne sont-ils pas morts, ou en prison ? Quant aux Sépulcreux, le jeune Jacob ne peut-il pas nous débarrasser des rares qu'il reste ?

– Tu ne comprends pas ! est intervenue Emma. Ce n'est plus un *homme*. Pas vraiment. Tu n'étais pas là, dans la Bibliothèque des âmes, quand il s'est transformé en cette... chose...

– On m'interdit d'entrer dans la plupart des bibliothèques, a dit Addison en levant le museau. Alors, je les boycotte par principe.

– Ce n'est pas une bibliothèque ordinaire, a expliqué Millard. C'est une espèce de sanctuaire pour des milliers d'anciennes âmes particulières, dont certaines sont extrêmement puissantes. Son emplacement est resté secret pendant des millénaires, jusqu'à ce que quelques individus malintentionnés découvrent comment s'y introduire et s'approprier les âmes et leurs particularités.

– Ils ont tenté de se changer en dieux, a continué Miss Peregrine. Et ils ont réussi, dans une certaine mesure. Mais ils se sont fait la guerre,

ont provoqué des famines, des inondations, des épidémies... Ils auraient détruit le monde entier si nos ancêtres Ombrunes n'avaient réussi à cacher la Bibliothèque. Elle est restée dissimulée si longtemps que son existence est devenue une légende... Hélas, mon frère l'a retrouvée. Nous avons réussi à le piéger dans l'effondrement de la boucle. Nous pensions être définitivement débarrassés de lui, jusqu'à ce que son premier lieutenant le ressuscite, ainsi que vous venez de l'apprendre.

– Ce scénario est annoncé par une prophétie très ancienne, a signalé Horace. Elle prédit aussi une nouvelle guerre apocalyptique, semblable à celles des anciens, qui transformera la terre en un champ de ruines. Et nous, vraisemblablement, en cadavres.

– Plus morts que morts, a déclaré Enoch. Caul nous hait.

Addison a haussé un sourcil.

– Laissez-moi résumer. Vous le soupçonnez d'avoir absorbé certains de ces terribles pouvoirs. Il n'aurait donc plus besoin d'une armée de crapauds et de créatures de l'ombre à sa botte.

– C'est ce que nous supposons, en effet, a répondu Millard.

– Mais aucun de vous ne l'a vu, a objecté Addison, à l'exception du jeune Américain dans un nuage, et de ce garçon qui se cache sous la table, là, en rêve.

– On l'a vu dans la Bibliothèque des âmes juste avant qu'elle s'effondre, a rectifié Emma. C'était un arbre-monstre géant.

À voix basse, elle a ajouté :

– C'était beaucoup plus effrayant qu'on pourrait le croire.

– Et il n'avait absorbé qu'une seule urne d'âme, ai-je signalé. Qui sait combien il en a consommé depuis...

– Peut-être toutes, a suggéré Emma.

Elle a regardé Miss Peregrine d'un air effaré.

– Vous croyez que c'est possible ?

L'Ombrune a pincé les lèvres.

– Nous n'en savons rien. On ne peut qu'émettre des hypothèses.

– S'il l'a fait, il sera totalement invincible ! a crié Horace.

– Arrête de pétocher, lui a lancé Enoch en levant les yeux au ciel.

– Je pétoche si je veux ! a riposté Horace.

Il est sorti en rampant de sous la table et s'est relevé avant d'ajouter, en gesticulant de façon désordonnée :

– Caul essayait de mettre la main sur les ingrédients de la recette de

Bentham depuis des années. C'était son plan ! Il avait prévu de se faire piéger dans la Bibliothèque des âmes, puis d'être ressuscité. Il ne se serait jamais infligé une telle épreuve s'il n'avait pas été sûr qu'elle le rendrait meilleur, plus fort, plus maléfique. Je suis certain qu'il est devenu bien pire qu'un arbre-monstre. Pas parce que je l'ai rêvé. Parce que j'ai un cerveau !

Tout le monde le regardait fixement. Sa lèvre inférieure, puis le reste de son corps se sont mis à trembler.

– Je retourne sous la table, a-t-il décidé.

– Non, a dit Emma en se levant d'un bond pour le retenir. On ne se cachera plus. On ne reculera plus et on ne fuira plus. N'est-ce pas, Miss P ?

– J'espérais vous l'entendre dire, a-t-elle répondu.

– Oui, je vous aurais crus plus courageux, a observé Addison.

– La fuite a ses avantages, a affirmé Horace. La meilleure attaque est une bonne défense. N'est-ce pas ce que disent les footballeurs américains ?

Il m'a regardé. J'ai fait « non » de la tête.

– Si, c'est vrai ! a-t-il insisté. N'est-ce pas une folie de rester ici, à l'Arpent du Diable, où il peut tous nous anéantir d'un seul coup ? Non content de savoir où nous trouver, il connaît cette boucle comme sa poche. C'était son QG pendant des années.

– Il ne faut pas lui montrer qu'on a peur, a dit Bronwyn, l'air farouche. Même si on est terrorisés.

– Nous sommes plus forts ici, ensemble, a raisonné Hugh.

Fiona a hoché la tête en signe d'approbation. Hugh a enchaîné :

– En plus, on ne peut pas quitter l'Arpent et lui laisser le Panloopticon. C'est notre outil le plus puissant.

– Tu t'inquiètes de ce qu'il pourrait faire du Panloopticon ? a repris Horace. Il est peut-être omnipotent, et même *omniprésent* à ce stade. Que ferait-il de plus avec un couloir plein de portes de boucle ?

– S'il était omnipotent, on serait déjà morts, a objecté Emma. Calmez-vous un peu. Vous allez faire peur aux petites.

– Je n'ai pas peur ! a annoncé Olive, en se frappant la poitrine avec le poing.

Miss Peregrine s'est éclairci la gorge.

– Vous devez comprendre une chose. Je doute sérieusement que mon frère envisage de nous tuer.

Elle a fait une petite grimace.

– Il veut peut-être me tuer moi, et sans doute aussi Jacob, mais pas nous tous, et pas notre peuple en général. Il aime le pouvoir et la domination. Le rêve de sa petite vie misérable, c'est de devenir le roi, l'empereur des particuliers. D'être vénéré par tous ceux qui se sont moqués de lui quand il était enfant.

– Il nous asservira tous ! a affirmé Enoch. Il nous fera lécher ses bottes et chanter ses louanges, et nous enverra le week-end attaquer des gens normaux, ou faire tout ce qui lui passera par la tête.

Emma a grimpé sur la table de la cuisine et l'a frappée du pied.

Les couverts ont cliqueté.

– S'il vous plaît, vous pouvez arrêter d'envisager le pire, avec vos scénarios terrifiants ? On ne va quand même pas perdre espoir avant de savoir exactement ce qui nous menace ! Caul est peut-être très puissant – on ignore encore à quel point –, mais nous aussi, on est puissants. On a saboté ses plans et on lui a déjà infligé deux ou trois revers. Nous ne sommes plus une petite poignée d'enfants particuliers. Nous sommes plusieurs centaines de particuliers, prêts à le combattre. Tous nos alliés qui vivent ici, dans l'Arpent, et ceux qui peuvent nous rejoindre via le Panloopticon. Sans parler de nos talents particuliers, de notre expérience, d'une douzaine d'Ombrunes, et... et...

– Et de Noor, a dit Horace. Nous avons Noor.

L'intéressée a redressé la tête, comme si elle se réveillait en sursaut.

– Bien sûr, a-t-elle dit. Vous pouvez compter sur moi, même si je ne sais pas trop à quoi je pourrais servir.

– À quoi sert-elle ? a demandé Addison.

– Si l'on en croit la prophétie, a répondu Horace d'une voix sourde, et comme une grande partie de celle-ci s'est déjà réalisée, je pense qu'on peut s'y fier, Noor pourrait être notre atout le plus précieux dans la bataille qui se profile.

– Pas sans les six autres, a objecté l'intéressée.

– Je suis perdu, a avoué Addison.

– On s'y habitue, tu verras, a marmonné Claire.

– La prophétie dit que les sept particuliers en question, dont Noor fait partie, pourront fermer la porte, a enchaîné Horace.

– Il est écrit « devront », et non « pourront », a objecté Enoch. Nuance.

– *Pour achever la guerre, les sept devront sceller la porte*, a tranché Horace, en récitant la prophétie de mémoire. C'est la meilleure traduction que l'on ait. Il y a aussi une histoire d'« émancipation » du monde des particuliers, mais c'est un peu confus.

– Sceller la porte ? a demandé Addison. La porte de quoi ?

– Aucune idée, a avoué Horace.

Addison l'a toisé.

– La sceller comment ?

– Je ne sais pas.

– Et sait-on où se trouvent les six autres ?

Le chien nous a regardés à tour de rôle. Miss Peregrine a secoué la tête.

– Pas encore.

– Que savez-vous, nom d'un chiot ? s'est-il emporté.

– Pas grand-chose, pour l'instant.

– Très bien, vous m'avez convaincu, a soupiré Addison.

Il s'est effondré sur le sol et s'est couvert les yeux avec ses pattes.

– On a un gros problème.



Avant de nous quitter pour assister à la réunion d'urgence du Conseil des Ombrunes, Miss Peregrine a fait promettre à tous nos amis de ne souffler mot à personne de ce qu'ils venaient d'entendre.

– Pas à une seule âme, a-t-elle prévenu. Tant que nous ne disposerons pas d'un plan d'action solide, cela ne servirait qu'à semer la panique.

– C'est ce que vous allez faire ? a demandé Hugh, une pointe de sarcasme dans la voix. Élaborer un plan d'action solide ?

Claire lui a lancé un regard à faire cailler le lait.

– Oui, monsieur Apiston, a répondu patiemment l'Ombrune. Parfaitement.

Elle nous a dévisagés à tour de rôle.

– Il serait préférable que vous restiez tous dans la maison jusqu'à mon retour. Me suis-je bien fait comprendre ?

J'ai eu l'impression qu'elle regrettait d'avoir annoncé la nouvelle à tout le monde. Nos amis avaient réagi chacun à sa manière, mais tous étaient effrayés, et pleins de questions auxquelles elle n'était pas prête à répondre, ce qui contribuait à l'anxiété générale. Or, gérer des enfants particuliers anxieux, indépendants et prompts à ignorer ses ordres, était un souci supplémentaire. Elle préférait donc nous séquestrer jusqu'à nouvel ordre. Quelques heures, voire plus, si la

réunion des Ombrunes s'éternisait.

Après son départ, certains ont râlé que Miss Peregrine ne nous faisait toujours pas confiance et nous traitait comme des enfants. Claire, qui prenait toujours le parti des Ombrunes, a soutenu que nous en étions en effet. Selon elle, tant que l'on continuerait à disparaître dans le Panloopticon sans rien dire à personne – elle m'a décoché un long regard –, on mériterait d'être traités ainsi. Sa remarque a suscité un débat sur l'âge apparent *versus* l'âge réel. Quatre-vingts ans dans une boucle immuable valaient-ils quatre-vingts ans dans le monde standard ? Qu'en était-il sur le plan du cœur et du cerveau ? Cette conversation a achevé de m'épuiser. Je suis monté discrètement me coucher à l'étage.

Je me suis glissé dans un lit que j'ai jugé être celui d'Horace : c'était le seul qui était fait, le drap bien lissé, les oreillers gonflés. Je me suis étendu sur le côté, face à la fenêtre, et j'ai regardé la cendre tomber doucement à l'extérieur, tout en écoutant le crincrin d'un petit transistor posé sur la table de nuit. Un présentateur débitait les informations du matin. J'aurais voulu l'éteindre, mais le bouton était trop loin, et j'étais lessivé. Je me suis demandé comment un poste de radio dans la boucle pouvait capter une station de l'extérieur, puis j'ai entendu le DJ dire : « Au rugby, les Cannibales de l'Arpent du Diable ont écrasé les Emurafes de Battersea, pour leur quatrième victoire consécutive cette saison. »

Ainsi, la radio émettait à l'intérieur de la boucle. Depuis combien de temps l'Arpent avait-il une station de radio ? La voix du présentateur, grave et hypnotique, m'évoquait une nappe d'huile. Je l'ai écouté avec une fascination somnolente parler de sports particuliers pendant un moment.

« Séisme dans le monde de la natation ! Les Anguilles d'Aberdeen de Miss Gobe-Mouches ont dû renoncer à leur titre de nageuses des tourbières, remporté le mois dernier face aux Sales Types de Killarney, coachés par Miss Mésange. Après délibération, les juges ont en effet décidé que les branchies de la championne des Anguilles étaient contraires à la règle de Poséidon. »

« Dans les nouvelles locales, la représentation de ce soir de la *Ménagerie de l'herbe* de Miss Passereau a dû être annulée, après que l'interprète principal et sa doublure ont contracté la peste. Côté météo, on a observé de nouvelles désolations. Une rafale d'escargots nous a été signalée sur l'avenue Atténuée, hier en fin de soirée, et des rafales de cendres sont attendues tout au long de l'après-midi. Nous ne connaissons toujours pas l'origine de ces perturbations, mais les rumeurs vont bon train. Soyez prudents quand vous sortez, mes amis particuliers. Vous pourriez être surpris. Vous écoutez Amos Dextaire,

sur WPEC, la voix de l'Arpent du Diable. Restez avec nous, j'ai un tas de vinyles sous le coude pour vous faire danser toute la matinée. Commençons par un de mes préférés, les désaccords troublants du *Thrène à la mémoire des victimes d'Hiroshima*, de Krzysztof Penderecki. »

C'était une œuvre de musique classique. Enfin, je crois... Les violons m'évoquaient les cris de créatures torturées en enfer. Ils m'ont donné la force de me déplacer jusqu'au bord du lit, et de tendre le bras sous mon cocon de couvertures pour éteindre le transistor. Ce faisant, j'ai remarqué une petite photo encadrée, appuyée contre le mur. C'était un autographe d'Amos Dextaire, adressé à Horace. Sur la photo, le présentateur tenait d'une main un cornet de glace et une cigarette, et semblait faire un clin d'œil à l'appareil photo derrière ses lunettes de soleil.

Je me suis endormi en rêvant d'un orchestre de musiciens en smoking, qui brûlaient vifs pendant un concert, et je me suis réveillé quelque temps plus tard dans un lit agité de secousses.

Enoch venait de se laisser tomber près de moi.

– Je sais que tu as besoin de sommeil, Portman, mais il y a un Sépulcreux à la porte qui voudrait avoir une petite conversation avec toi.

– Quoi ?

Je me suis assis brusquement et mes couvertures ont volé.

– Je plaisante, mais on commence à s'ennuyer en bas, sans toi. La vache, tu démarres au quart de tour !

– Ne fais pas ça ! ai-je râlé en lui donnant un petit coup de poing dans le bras.

Il m'a poussé et j'ai failli tomber du lit.

– Tu ne vois pas quand je plaisante ?

– La prochaine fois, ce sera vrai et je ne te croirai pas. Tu te feras bouffer et tu l'auras bien mérité.

Des pas ont résonné dans l'escalier. Quelques secondes plus tard, Emma a fait irruption dans la chambre.

– Ulysse Critchley des Affaires temporelles vient d'arriver. Elles organisent une réunion.

J'ai sorti les pieds du lit.

– Qui ça ? Les Ombrunes ?

– Oui. Mais pas seulement pour nous. Tout l'Arpent est invité.

– Elles veulent mettre tout le monde au courant, maintenant ?

– J' imagine qu'elles veulent prendre Caul de vitesse, a-t-elle

répondu en tapotant le mur du bout des doigts. Dépêche-toi. Enfile tes chaussures !



CHAPITRE SIX

C'était la première fois que l'Arpent tout entier était convoqué à une assemblée. Les haut-parleurs ont diffusé un message nous ordonnant de cesser immédiatement nos activités. Les rues se sont remplies de particuliers se dirigeant vers la salle de conférence. À notre arrivée, une longue file s'étirait devant les portes. Millard est allé voir ce qui se passait, et nous a rapporté que l'embouteillage était causé par une paire de gardes, qui fouillaient les gens avant de les laisser entrer.

– Que cherchent-ils ? a demandé Noor. Des armes ?

– On *est* des armes, a répondu Hugh.

– Certains plus que d'autres, a souligné Emma.

Un garde a palpé les cuisses d'Enoch.

– Quoi ? Pas de baiser d'abord ? a-t-il ironisé.

– C'est quoi, ça ? a demandé l'homme, en sortant de sa veste un bocal de verre plein d'un liquide trouble.

– Un cœur d'assassin mariné dans une solution de sel de l'Himalaya.

Le garde a sursauté et failli lâcher le bocal. Enoch le lui a arraché des mains.

– Attention, imbécile, c'est un cadeau ! Et puis, ça suffit ! Laissez-nous passer. Vous ne nous reconnaissez pas ?

Le garde a bombé le torse.

– Je me fiche que vous soyez la grand-mère d'une Ombrune. On doit contrôler tous les...

L'autre garde s'est penché pour lui murmurer quelque chose à l'oreille. Le premier a serré les dents et ravalé sa fierté.

– Circulez, a-t-il aboyé.

Il m'a décoché un sourire forcé.

– Mes excuses, monsieur Portman, je ne vous avais pas vu.

Emma a tapoté l'épaule d'Enoch.

– Désolé, E. Tu fais juste partie de l'escorte.

Il a secoué la tête en riant.

Nous sommes passés l'un après l'autre devant un jeune homme

étrange, atteint de strabisme.

– Désolé, même vous, m’a dit le second garde.

Le garçon m’a toisé de la tête aux pieds, avant de me fixer dans les yeux.

– Que fait-il ? ai-je demandé.

– Il sonde tes intentions, m’a expliqué Millard.

J’ai senti une légère chaleur envahir mon front. J’allais protester, quand le jeune homme a adressé un signe de tête aux gardes.

On nous a laissés entrer dans un couloir de pierre éclairé par des lampes à gaz. Le brouhaha de la foule résonnait contre les parois du tunnel. Noor, qui marchait près de moi, a lâché d’un ton méfiant :

– Ils prennent énormément de précautions.

– Ils doivent craindre les fous qui rôdent.

– Ça se comprend, est intervenu Horace. Imaginez que quelqu’un fasse exploser une bombe ici. Quatre-vingt-dix pour cent des Ombrunes de Grande-Bretagne, et quelques autres, venues du monde entier, seraient anéanties en un clin d’œil.

– Merci pour cette pensée réconfortante, a répondu Noor.

Enoch m’a taquiné pendant tout le trajet en faisant des courbettes et des ronds de jambe devant moi, jusqu’à ce que je devienne rouge de honte.

– Mes excuses, monsieur Portman. Par ici, monsieur Portman ! Il y a une tache de boue sur vos bottes, monsieur Portman. Voulez-vous que je la lèche ?

– Arrête d’être con, a dit Noor. Jacob n’y est pour rien. Il n’a jamais demandé à personne de se comporter comme ça.

Enoch s’est incliné encore plus bas.

– Pardon de vous avoir offensée, madame.

Elle l’a poussé pour plaisanter. Il a fait mine de se cogner contre le mur, puis s’est excusé et incliné à nouveau. Nous nous sommes esclaffés. C’était bon de rire, et de voir Noor rire, même brièvement.

Le couloir débouchait dans un vaste auditorium. Des bancs en bois brut, disposés sur des estrades concentriques, entouraient une estrade en contrebas. Une plate-forme d’environ un mètre sur deux était installée au centre. Des lampes à gaz luisaient dans les lustres géants suspendus au plafond et les appliques en fer forgé qui ornaient les murs.



Nous sommes descendus au deuxième niveau et nous nous sommes assis sur le long banc incurvé qui nous avait été réservé. Autour de nous, l'amphithéâtre se remplissait rapidement.

– À l’origine, cette salle était destinée à une école de médecine, nous a informés Horace, mais les Estres l’ont utilisée pour faire des expériences sur des particuliers. Ils greffaient des parties d’animaux sur des corps humains. Ils ont tenté de créer des hybrides de Creux, ont échangé le cerveau des gens, pour voir ce que ça donnerait. Vous voyez la grille métallique sous la plateforme ? C’était par là qu’ils évacuaient les...

– On a compris ! ai-je dit en levant une main pour l’interrompre.

– Désolé ! Parfois, le seul moyen que je trouve pour me sortir les images de la tête, c’est de les partager avec les autres. C’est très égoïste, je sais.

– C’est normal, ai-je dit, pris de culpabilité. Continue, si tu veux.

– Non, non ! Je sais que c’est dégoûtant.

Il est resté silencieux quelques secondes. Son genou tremblait. Il semblait au bord de l’explosion.

– Vas-y, continue ! ai-je insisté.

– C’était pour évacuer les entrailles et le sang, a-t-il lâché à toute vitesse. C’est à ça que servait la grille. Et il paraît que l’odeur était pestilentielle.

Il a poussé un soupir.

– Tu te sens mieux ? lui ai-je demandé.

– Beaucoup mieux, a-t-il répondu avec un sourire penaud.

La salle était à moitié pleine. Plusieurs centaines de particuliers séjournaient désormais dans l’Arpent, et presque tous avaient répondu à l’appel. Ils étaient effrayés par les désolations, et n’auraient manqué pour rien au monde l’occasion d’avoir enfin une explication.

J’ai reconnu beaucoup de gens dans la foule. Ulysse Critchley était assis avec la cohorte d’employés en costume noir du ministère des Affaires temporelles, qui faisaient bruyamment taire les gens autour d’eux. En face de nous, la troupe de théâtre de Miss Passereau, qui sortait d’une répétition, portait encore des costumes d’animaux bizarres. Dans la rangée du dessous, j’ai aperçu Sharon et ses cousins à gros bras, vêtus de robes noires assorties. Seul Sharon avait relevé sa capuche. Les quatre autres avaient de beaux cheveux argentés, encadrant des visages étonnamment jeunes. Leurs mâchoires carrées et leurs pommettes hautes attiraient les regards, mais les cousins, qui s’entretenaient à voix basse, ne semblaient pas s’en apercevoir. Assis à côté d’eux, les résidents du Fossé mi-humains, mi-poissons, Itch, sa femme et leurs deux enfants couverts d’écailles, semblaient mal à l’aise dans leurs vêtements. Une flaque d’eau s’était formée à leurs pieds, et ils s’aspergeaient de temps à autre en grommelant avec une

bouteille d'eau de Seltz boueuse. Ils paraissaient impatients de se déshabiller et de regagner le Fossé.

Sur le pourtour de la salle, tout en haut, une demi-douzaine de gardes et le jeune homme qui avait examiné nos yeux observaient attentivement la foule.

J'ai eu également la surprise de voir plusieurs particuliers américains : Antoine LaMothe, vêtu de son manteau de rats laveurs vivants et trop fier pour s'asseoir. Un garde du corps dégingandé avec des jambières en cuir et une veste à franges. J'ai reconnu plusieurs autres membres du clan du Nord que j'avais vus à Marrowbone mais dont je ne connaissais pas les noms. J'ai été encore plus surpris d'apercevoir plusieurs enfants devins : Paul, Fern et Alene, en habits du dimanche. Paul avait l'air nerveux, tandis que les filles, coiffées de chapeaux à larges bords, observaient l'estrade d'un air placide. Je me suis promis d'aller les voir après la réunion pour leur souhaiter la bienvenue, prendre de leurs nouvelles et leur demander comment s'était passé leur voyage. Ça n'avait pas dû être simple d'arriver ici, depuis leur boucle de Portail, en Géorgie. S'ils n'avaient pas voyagé par avion, ils avaient dû, comme mes amis et moi, faire le trajet jusqu'à NewYork pour rejoindre la boucle reliée au Panloopticon.

À quelques rangées de là se trouvaient d'autres particuliers américains que je n'avais pas vus depuis longtemps, y compris plusieurs des autoproclamés Intouchables de Dogface. Parmi eux, le garçon au furoncle vibrant et possiblement doué de conscience, Hattie la Demie, assise sur les genoux de la fille phacochère, et deux autres que je n'avais rencontrés que brièvement, dans l'obscurité. Ils échangeaient des messes basses en pointant du doigt tel ou tel particulier. J'ai eu l'impression qu'ils nous jugeaient, et j'aurais bien aimé savoir ce qu'ils pensaient.

Emma m'a vu les regarder.

– Je me demande pourquoi les Ombrunes les ont laissés entrer dans l'Arpent, m'a-t-elle glissé. Ils nous ont aidés un peu à la fin, quand la situation s'est vraiment corsée, mais pour moi, ce ne sont qu'une bande de mercenaires.

– Je ne leur fais pas confiance, a renchéri Enoch.

Je me demandais si Dogface aussi avait fait le déplacement, quand j'ai entendu quelqu'un aboyer mon nom. Il venait vers nous, un sourire retroussant ses babines poilues.

– Tiens tiens, mais c'est le célèbre Jacob Portman et ses courtisans. Il n'y a pas à dire, vous avez le chic pour mettre votre petit monde en émoi ! Surtout vos nombreuses admiratrices : « Oh mon Dieu, où est-il passé ? Où a-t-il encore disparu ? »

Il a adressé un clin d'œil à Emma, qui a rougi. J'ai serré les dents.

– Qu'est-ce que vous nous voulez ? a-t-elle répondu sèchement.

– Allons, allons ! En voilà une façon de dire bonjour, l'a-t-il gourmandée. Ne vous ai-je pas sauvé la vie, la dernière fois qu'on s'est vus ?

– La dernière fois qu'on s'est vus, vous nous avez extorqué une somme exorbitante pour faire ce que n'importe quel particulier honnête aurait fait par bonté d'âme, a-t-elle rétorqué.

– Je n'ai jamais prétendu être honnête. En parlant de ça, vous ne vous êtes pas acquittés de votre dette. Ça va vous coûter cher en intérêts. Mais je ne suis pas là pour me faire rembourser. Nous sommes simplement venus vous saluer avant que le spectacle commence.

Derrière Dogface se tenaient Angelica, flanquée de son petit nuage noir, et arborant son éternel air souffreteux, ainsi que ce grand échalas de Wreck Donovan, vêtu d'un élégant costume marron et d'une cravate rouge, les cheveux gominés. En les voyant, je me suis rendu compte que je ne connaissais aucun autre membre de leur gang. Je ne connaissais pas davantage le talent particulier de Wreck.

– Je croyais que vous vous détestiez, s'est étonnée Emma.

Angelica l'a toisée avec mépris.

– Nous savons oublier nos désaccords quand la situation l'exige.

– De quelle situation parlez-vous ? l'ai-je sondée.

– C'est parce que vous êtes venus vivre avec nous dans l'Arpent ? s'est enquis Olive, tout sourire.

Olive était gentille avec tout le monde, et ignorait que ces individus avaient failli nous acheter comme des esclaves.

Wreck a éclaté de rire.

– Vivre ici ? Avec vous ? s'est-il exclamé avec un fort accent irlandais.

Angelica l'a fusillé du regard, et il a ravalé son rire.

– Leo Burnham n'a pas pu venir, a-t-elle dit. Il nous a chargés de le représenter et de lui rapporter comment vos Ombrunes gèrent la situation. D'observer votre...

Elle a promené un regard dégoûté autour d'elle avant d'achever :

– ... mode de vie.

– Pour voir si vous avez fait des innovations, sur le plan politique, ou en termes d'organisation, que nous pourrions adopter, a enchaîné Wreck.

- Pour nous critiquer, surtout..., m’a glissé Enoch à l’oreille.
- Vous êtes venus voir comment vivent les misérables ? a ironisé Hugh.
- C’est sordide, en effet, a répliqué Dogface.

Hugh lui a craché une abeille dans la figure. Dogface s’est baissé alors qu’elle passait en vrombissant devant lui et contournait sa tête pour revenir à son point de départ.

– Nous sommes beaucoup plus civilisés que vous, je peux vous l’assurer ! a déclaré Hugh en gloussant, alors que Dogface lui grognait dessus.

De l’autre côté de la vaste salle, un des habitants du Fossé a émis un rot si fort que tout le monde l’a entendu. Un jet d’eau croupie a jailli de sa bouche et aspergé un des cousins de Sharon, qui l’a houspillé et menacé de le faire frire au barbecue.

– C’est la boucle la plus hideuse que nous ayons jamais visitée, mon nuage et moi ! a explosé Angelica.

Puis elle a paru soulagée, comme si retenir cette remarque une seconde de plus lui eût été fatal.

– Vous ne pouvez pas juger notre mode de vie en fonction de cet endroit ! s’est agacée Emma. La plupart de nos boucles ont été détruites par les Estres il y a quelques mois. Nous venons seulement d’entamer leur reconstruction. En attendant, nous avons trouvé refuge ici, comme les survivants d’un naufrage sur un canot de sauvetage.

– Bien sûr, bien sûr ! a admis Wreck. Et quand elles seront reconstruites ?

– Tout redeviendra comme avant, a dit Claire.

Il y avait tant d’espoir dans sa voix qu’aucun de nous n’a eu le cœur de la détromper. Hélas, les Ombrunes allaient bientôt s’en charger.

Dogface s’est agenouillé devant la fillette.

– Et ça te plaisait, comme c’était avant ? lui a-t-il demandé d’une voix enfantine. Avec les Ombrunes qui vous traitent comme des écoliers ?

– Ce n’est pas vrai ! a protesté Claire.

– Ah bon ? s’est esclaffée Angelica.

– Elles nous consulteront plus souvent, a affirmé Bronwyn, sur la défensive.

Wreck a haussé ses gros sourcils.

– Les Ombrunes nous l’ont promis, a ajouté Claire.

Dogface a étouffé un nouvel éclat de rire. J'avais hâte que les Ombrunes commencent leur exposé.

Emma s'est levée et plantée devant Dogface en bombant le torse.

– Et vous croyez que c'est mieux en Amérique ? Avec quelques caïds qui jouent les chefs de bande, qui contrôlent tout le monde à coups de menaces et d'intimidations ? Qui vous obligent à voler pour gagner votre vie ? À vous faire la guerre et vous battre entre vous tout le temps ? À ne pas oser s'aventurer en territoire rival, de crainte d'être faits prisonniers ? Comment peut-on vivre ainsi ? ?

Angelica a rejeté la tête en arrière avec fierté.

– Venant de quelqu'un qui ne survivrait pas une semaine dans le NewYork des particuliers, c'est osé.

Wreck s'est montré plus diplomate :

– Je ne prétends pas que tout est parfait. Des améliorations sont possibles, c'est pourquoi nous sommes venus. Mais au moins, nous prenons nos propres décisions dans nos boucles.

– Vous êtes prisonniers d'un cercle vicieux de corruption et de crime, a déclaré Millard. Votre liberté n'est qu'une illusion.

Dogface a gloussé.

– Au moins, on choisit l'heure de notre coucher, espèce de...

– Allons, on n'est pas venus pour se disputer, l'a interrompu Wreck.

– Moi, si ! a objecté Dogface, l'air boudeur.

– Vous ne croyez pas que la vie serait plus facile pour vous, si vous étiez gentils et honnêtes ? est intervenue Claire.

Dogface a perdu son sempiternel sourire.

– Quand vous avez la gueule qu'on a, mes Intouchables et moi, la vie ne peut pas être facile. Peut-être que les jolies petites filles comme vous peuvent se permettre d'être « gentilles et honnêtes », a-t-il répété d'un ton méprisant, mais pour moi, ce n'est pas une option. Alors, je suis un homme d'affaires, un survivant. Je suis une insulte à la face du monde, un cafard à fourrure. Qu'à cela ne tienne. Le cafard sera encore debout quand ce monde tombera en poussière.

Il s'est tourné pour partir, puis s'est ravisé.

– Oh, et je vous signale que rien ne nous *oblige* à voler. Pour moi, c'est une passion.

Il a ouvert la main, la paume vers le bas, et laissé se balancer entre deux doigts une chaîne d'argent ornée d'un petit médaillon.

– Hé ! s'est écriée Olive. C'est à moi !

Il a laissé tomber le bijou sur les genoux de notre amie avec un sourire et s'est éloigné en entraînant les deux autres Américains.

– Quels odieux personnages ! a commenté Horace en agitant une main devant lui, comme pour dissiper une odeur nauséabonde.

– Ils ne manquent pas d'air, a ajouté Emma. Sans les Ombrunes, ils se feraient la guerre à cette heure-ci.

– Oubliez-les, nous a conseillé Enoch. Ça va commencer.

Sur l'estrade en contrebas, une porte s'est ouverte. La foule a fait le silence pour regarder les neuf Ombrunes du Conseil s'avancer d'un pas solennel. Miss Peregrine est entrée la première, l'air encore plus sérieux que de coutume. Derrière elle venait Miss Coucou, qui m'a fait penser à David Bowie dans son tailleur-pantalon doré, avec ses cheveux couleur d'argent. Miss Babaxe la suivait, vêtue d'une robe et de gants blancs, un choix audacieux dans cette boucle crasseuse. Puis venait Miss Corbeau, dont le troisième œil, ouvert, scrutait la pièce à l'affût du danger. Miss Huard et Miss Ortolan, que je connaissais peu, sont entrées à leur tour, talonnées par Miss Fou de Bassan, venue d'Irlande. Addison, dressé sur ses pattes arrière, a levé une patte pour saluer l'entrée de Miss Wren, puis de Miss Avocette, escortée par Francesca et Bettina, ses deux apprenties préférées.

Esmeralda Avocette, la plus ancienne et la plus puissante des Ombrunes, avait formé la plupart des Ombrunes de Grande-Bretagne, et toutes celles qui se tenaient devant nous aujourd'hui. Cette minuscule femme, enveloppée dans un châle épais, paraissait plus âgée que jamais et très affaiblie physiquement. Elle avait l'air presque aussi frêle que la première fois que je l'avais rencontrée, lorsqu'elle était arrivée chez Miss Peregrine pour lui annoncer une attaque de Sépulcreux, et plus que tout à l'heure, comme si le conciliabule des Ombrunes avait entamé ses dernières forces. J'espérais qu'elle tiendrait le coup jusqu'à la fin de l'assemblée.

Quatre gardes fermaient la marche. Ils ont pris position sur le pourtour de la scène, au garde-à-vous. Francesca et Bettina sont parties en refermant la petite porte derrière elles, et Miss Peregrine s'est approchée de l'affreuse plate-forme qui avait servi de table d'opération, comme s'il s'agissait d'un lutrin.

– Mes chers compagnons particuliers..., a-t-elle commencé. Certains d'entre vous ont peut-être deviné pourquoi nous vous avons convoqués ici aujourd'hui. D'autres s'interrogent encore. Je ne vous tiendrai pas en haleine. Il y a peu de temps encore, nous célébrions notre victoire contre les Estres lors de la bataille de Gravehill. Nous nous sommes battus avec courage et nous avons gagné, et je peux vous dire, au nom de toutes les Ombrunes présentes aujourd'hui, que nous

sommes immensément fières de vous. Fières de ceux qui ont combattu, mais aussi de ceux qui sont restés ici, dans l'Arpent du Diable. Ceux qui, malgré le danger, ont continué à travailler avec courage et persévérance pour reconstruire nos boucles et notre société, alors même qu'une terrible menace se profilait.

Elle s'est tue un instant. Toute l'assemblée était suspendue à ses lèvres.

– Cependant, je vous le dis sans détour, une chose terrible s'est produite. Une chose que nous avons désespérément tenté d'empêcher.

Sa voix est montée en volume, amplifiée par l'acoustique particulière de la salle.

– Un Estre nous a échappé à Gravehill. Il se nomme Percival Murnau, et c'était le premier lieutenant de Caul. Nous pensions l'avoir empêché d'atteindre son objectif. Hélas, malgré les revers que nous leur avons infligés, à lui et à son armée, nous n'avons pas réussi à contrecarrer ses plans.

Des murmures se sont élevés dans la salle.

– Depuis deux jours, des désolations s'abattent sur l'Arpent. Nous avons beaucoup spéculé sur leur origine. Nous la connaissons désormais. Avant-hier, Percival Murnau a ressuscité Caul, mon frère, le chef des Estres.

Les murmures se sont transformés en cris, et les cris en lamentations. Les Ombrunes ont réclamé le silence. Peu à peu, le brouhaha de la foule s'est apaisé, se maintenant à un volume qui a permis à Miss Peregrine de continuer.

– Notre adversaire le plus féroce est revenu, et si la plupart des Estres ont été tués ou capturés, Caul lui-même est plus puissant que jamais.

Les murmures se sont amplifiés, et Miss Peregrine a haussé la voix.

– Il n'en reste pas moins que c'est un seul individu. Et jusqu'à présent, aucune boucle, aucun particulier n'a eu à déplorer une attaque de Caul.

– Et quand les attaques commenceront, que ferez-vous ? a grondé une voix que je connaissais.

Tous les regards se sont tournés vers LaMothe, qui avait redressé son imposante carcasse.

Miss Coucou est venue se placer à côté de Miss Peregrine.

– Nous avons conçu un moyen de protéger l'Arpent du Diable. Un bouclier que nous pensons impénétrable.

– Vous le « pensez », a crié quelqu'un, et j'ai vu Miss Coucou

grimacer.

– Comment avez-vous pu les laisser faire ? a crié quelqu'un d'autre.

– Nous contrôlons la situation ! a assuré Miss Merle.

Elle avait mis ses mains tremblantes en porte-voix, mais c'est à peine si nous l'avons entendue.

À côté de moi, Emma secouait la tête. La salle était au bord du chaos. Des gens lançaient des imprécations contre les Ombrunes, se disputaient pour désigner les responsables et décider ce qu'il convenait de faire. Une chose m'a paru évidente : ces gens avaient besoin de chefs. Les habitants de l'Arpent du Diable avaient beau se plaindre des Ombrunes, ils auraient été perdus sans elles.

Soudain, Sharon a braillé par-dessus le vacarme :

– SILENCE !

La foule s'est calmée.

– Moi aussi, j'ai des questions, a-t-il continué d'une voix tonitruante. Moi aussi, je suis en colère. Mais ce n'est plus le moment de se demander pourquoi nous sommes dans ce pétrin. Il sera bien temps d'y réfléchir, quand cette crise sera passée. On n'a peut-être que très peu de temps pour organiser notre défense. Si on le perd en chamailleries, on risque de le regretter. Ou de mourir sans avoir eu le temps de le regretter. Alors, je vous en prie... laissez parler les dames.

Il a étendu gracieusement le bras en direction des Ombrunes, et un rat s'est échappé de sa manche.

Miss Peregrine l'a remercié d'un signe de tête, avant d'empoigner les bords de la plate-forme.

– Nous ne prétendons pas être infaillibles, nous, les Ombrunes. J'aurais aimé que l'on puisse prévoir ce qui s'est passé. Que l'on puisse l'empêcher. Nous n'en avons pas été capables, et nous le regrettons.

Ses paroles ont eu un effet apaisant sur la foule. J'ai regardé Noor, qui fixait le sol, l'air éccœuré.

– Je ne vous insulte pas en vous demandant de ne pas vous inquiéter, a continué Miss Peregrine en haussant la voix. Mais j'insiste pour que vous ne cédiez pas à la peur. Je ne prétends pas que ce sera facile. Nous avons vécu à l'ombre des Estres et de leurs Sépulcreux pendant un siècle. Il est normal que nous n'ayons pas réussi à éradiquer ce fléau en quelques semaines, à l'occasion de quelques batailles mineures. La victoire que nous avons remportée à Gravehill, bien qu'écrasante, a peut-être été trop timide. L'épreuve finale reste à venir : une bataille dont nous ne connaissons pas encore l'ampleur. Mais je suis sûre d'une chose...

Miss Peregrine a lâché la plate-forme et s'est dirigée vers l'avant de l'estrade, les mains croisées dans le dos, tel un chef de guerre.

– Il viendra nous chercher. Il viendra à l'Arpent du Diable. Mon odieux frère a vécu dans cette boucle pendant de nombreuses années. Il doit toujours être furieux que nous les ayons chassés, lui et les siens. Nous ne lui permettrons pas de reprendre l'Arpent du Diable. Nous ne pouvons pas – et nous ne voulons pas – perdre le contrôle de notre seul refuge, ni du Panloopticon. Nous rendrons cette boucle impénétrable, puis nous trouverons un moyen de le renvoyer dans le monde souterrain. Mais pour cela, nous avons besoin de votre aide. Restez avec nous. Restez et battez-vous.

Elle a agité un poing.

– Nous sommes déterminés. Nous ne le laisserons pas entrer. Nous ne le laisserons pas...

Depuis un certain temps, un léger grondement emplissait l'air, mais j'étais si captivé par le discours de Miss Peregrine que je l'avais à peine remarqué. Le sol s'est mis à vibrer. Le vrombissement a doublé de volume et s'est accompagné de violentes rafales, qui ont éteint les lampes à gaz et plongé la salle dans les ténèbres. Des cris ont fusé, aussitôt couverts par une voix assourdissante :

– Sortez ! Sortez de chez moi ! Sortez, pendant que vous le pouvez encore !

La voix semblait venir de partout à la fois, et, à chaque syllabe, une puanteur aigre se diffusait depuis le centre de la salle. En voulant s'enfuir, les gens se bousculaient et se piétinaient dans l'obscurité. J'ai entendu fuser des cris de douleur et des bruits sourds, comme s'ils dégringolaient l'escalier.

– Ne bouge pas si tu ne veux pas te faire écraser ! a crié Emma en m'appuyant sur les épaules pour m'obliger à me baisser.

J'en ai fait autant à Noor, qui a passé le message à Fiona.

– *Je suis de retouruuur !* tonnait la voix, si forte que même mes yeux vibraient dans mes orbites.

Une lumière aveuglante a jailli au centre de la pièce. Elle émanait d'un gigantesque visage bleu qui planait dans l'air. C'était celui de Caul, son visage et rien d'autre, haut de trois mètres et hilare, avec ses lèvres fines et son nez crochu. Ravi de la pagaille qu'il venait de causer, il ricanait en découvrant ses dents rondes et irrégulières. Les gens culbutaient les uns par-dessus les autres, escaladaient les gradins pour tenter de fuir, mais se retrouvaient bloqués par des corps titubants, et la porte était verrouillée. En bas, les Ombrunes s'étaient plaquées contre les murs. Les gardes, stupéfaits, étaient figés comme

des statues.

Les rires ont cessé. Caul a souri et ajouté plus doucement :

– Alors, qu'en dites-vous ? Vous voulez bien m'écouter ?

Un coup de feu a éclaté. Un des gardes venait de tirer sur Caul, mais le projectile avait traversé son visage fantomatique et ricoché sur un mur, sans lui causer le moindre dommage.

– Je suis investi du pouvoir des âmes anciennes, et je l'utiliserai pour écraser tous ceux qui me résisteront ! déclara-t-il d'une voix assourdissante.

Au moment où mes tympans allaient éclater, il a baissé la voix et adopté le ton apeuré d'un enfant :

– « Oh, mon Dieu ! Le méchant monsieur va venir nous chercher ! Qu'est-ce qu'on fait, papa ? Qu'est-ce qu'on peut faire ? »

Caul a baissé la tête et poursuivi d'une voix plus grave, rassurante : « C'est simple, Johnny. Nous devons choisir la voie de la justice.

– Ça veut dire quoi, papa ? a-t-il enchaîné de sa voix d'enfant.

– Caul est notre dieu à présent, a répondu le père. Nous avons de la chance, car c'est un dieu miséricordieux. Tu es un pécheur, mon Johnny. Et j'en suis un, moi aussi. Depuis des années, au lieu de le vénérer comme nous l'aurions dû, nous nous sommes prosternés devant ces bonimentieuses, mi-femmes, mi-oiseaux ! Quelle erreur ! Nous avons nié notre vraie nature, notre vrai pouvoir. Nous nous sommes cachés sous la table de l'humanité, alors que nous aurions dû nous asseoir à la meilleure place !

– La table de *quoi*, papa ? »

Depuis le début, Miss Peregrine criait pour se faire entendre par-dessus le délire de son frère :

– Restez calmes ! Ne paniquez pas. Il ne peut pas nous faire de mal ! Ce n'est qu'une projection !

– « La table de l'humanité ! a répété Caul. Nous sommes les humains les plus évolués qui aient jamais existé, et depuis deux mille ans, nous nous cachons dans des boucles au lieu de mener la danse ! N'est-ce pas honteux ?

– Oh si, papa ! Caul doit être très en colère !

– Ne crains rien, mon Johnny. Il te suffit de lui demander pardon et de lui promettre ta loyauté éternelle, et tu seras épargné.

– Ah bon, tu crois ?

– Juste une petite chose... »

Le visage de Caul a clignoté. Il s'est estompé, formant une simple

tache de lumière incandescente qui a tourbillonné pour dessiner un nouveau visage. Le mien.

Mon sang s'est figé dans mes veines, et je me suis demandé si j'étais victime d'hallucinations. La voix de l'enfant s'est tue, remplacée par un grondement démoniaque :

– TUEZ LE GARÇON.

J'ai entendu Emma haleter. Noor m'a serré le bras. Puis mon visage s'est dissous dans l'air, remplacé par le sien.

– TUEZ LA FILLE.

À mon tour, j'ai serré la main de Noor. Elle était silencieuse, la mine sombre. Caul a réapparu et claironné d'une voix moqueuse :

– Et si vous voulez gagner des bonbons...

Son visage a explosé en mille points de lumière bleue, qui se sont réorganisés pour former une image des neuf Ombrunes blotties sur l'estrade en contrebass.

– TUEZ-LESTOUTES ! a-t-il hurlé, si fort que j'ai dû me boucher les oreilles.

La déflagration a fait cliqueter le plafond de verre.

Sous les cris de la foule, les doubles bleutés des Ombrunes se sont changés en oiseaux.

– Rampez, petits insectes ! Envolez-vous, petits oiseaux ! a gloussé Caul. Vite, vite, vite, sortez de ma cuisine !

Les oiseaux fantomatiques sont montés vers le plafond de verre. Ils se sont évaporés juste avant de l'atteindre, et le plafond s'est brisé. Une pluie de tessons est retombée sur nous. Les gens criaient, des éclats de verre fichés dans la peau. Près de moi, Emma et Noor avaient la tête en sang. Des ruisseaux rouges coulaient sur leurs bras, dans leur cou. Horace tournait sur lui-même en hurlant, contribuant à l'horreur de la scène.

Et soudain l'image a vacillé...

Les cris se sont estompés...

Là-haut, le ciel s'est assombri. « C'est bizarre, ai-je songé. Je ne me rappelais pas que le plafond était en verre... »

Sur le pourtour de la salle, les lampes à gaz se sont rallumées. Au-dessus de nos têtes se trouvait un banal plafond peint. Et nous étions indemnes.

Nous avions été victimes d'une illusion. La lumière s'est intensifiée. Caul avait disparu.

D'autres sons se sont fait entendre : des soupirs de soulagement, les

plaintes de ceux qui étaient tombés dans l'escalier ou devant la porte, de ceux qui s'étaient fait piétiner dans la confusion. Les sanglots des particuliers bouleversés, terrifiés. Bronwyn berçait Claire, qui pleurait doucement. Noor serrait ma main à la broyer. Les Ombrunes nous imploraient de rester calmes. Miss Peregrine, armée d'un porte-voix, affirmait que Caul nous était simplement apparu sous forme visuelle pour nous effrayer et tenter de nous diviser, ce que nous devions éviter à tout prix. Elle nous a répété que les Ombrunes travaillaient sur un système de défense de l'Arpent qui serait bientôt au point. Puis elle a passé le mégaphone à Miss Wren, qui a tenté d'organiser l'évacuation de la salle, un niveau après l'autre. Les cris et les sanglots se sont estompés. Les Ombrunes ont quitté leur fosse pour aller consoler leurs protégés individuellement. Si leurs paroles ne produisaient guère d'effets à distance, sur les membres passifs d'un public sceptique, elles étaient plus réconfortantes de près, en tête à tête. C'est d'ailleurs pourquoi une Ombrune ne veillait jamais que sur une dizaine, une quinzaine de particuliers au maximum. Elles n'étaient pas de taille à galvaniser une foule. Elles accomplissaient leur œuvre en allant de maison en maison, de particulier en particulier, pour desserrer méthodiquement l'étau de terreur de Caul.

Nous attendions que Miss Wren appelle notre rangée, quand j'ai remarqué quelqu'un qui marchait à contre-courant, et se dirigeait vers nous en jouant des coudes et des épaules dans la foule. C'était le garçon au strabisme, qui avait passé nos intentions au scanner à notre arrivée. Il se trouvait un niveau au-dessous de nous, mais quand il est arrivé à notre hauteur, il a grimpé sur le banc et incliné la tête vers moi, le regard vide.

– Vous voulez quelque chose ? lui ai-je demandé.

Il a passé un bras dans son dos et sorti quelque chose de sa ceinture. Je venais juste d'entendre quelqu'un crier : « Attention ! Il a un couteau ! », quand j'ai vu la lame dans sa main, longue et recourbée. Avait que j'aie pu réagir, il s'est jeté sur Noor.

Elle a plongé vers moi, tandis qu'il plantait le couteau dans le banc à l'endroit où elle se trouvait une seconde plus tôt. Le garçon a perdu son chapeau en tirant sur le manche, et quelqu'un l'a saisi par la taille. Alors qu'il luttait pour se dégager, Horace l'a frappé à la tête et Noor lui a donné un coup de pied en pleine figure. Peu après, deux gardes l'ont désarmé et entraîné en le tirant par les bras. Il s'est laissé emmener sans un mot, sans même se débattre.

– Ça va ? ai-je demandé à Noor.

Elle a hoché la tête en se redressant.

Sur ces entrefaites, Miss Peregrine est arrivée et nous a demandé si

nous étions blessés. Elle a paru brièvement soulagée lorsque nous avons répondu par la négative. Puis elle a regardé derrière nous, passant la foule au crible, et j'ai vu une peur nouvelle traverser son regard.

Rien ne serait plus comme avant, semblait-elle dire.

CHAPITRE SEPT

Les Ombrunes nous ont évacués séance tenante, Noor et moi. Miss Peregrine, Miss Wren et trois gardes du corps nous ont escortés dehors, pendant que nos amis assuraient à la foule ébahie que tout allait bien. J'aurais préféré qu'ils nous accompagnent, mais Miss Peregrine, qui marchait derrière moi en me tenant par les épaules, craignait d'être taxée de favoritisme si elle faisait sortir ses protégés en premier. Seuls Noor et moi étions concernés. Marqués par le sceau de la mort.

Hormis cela, nous étions dans l'incertitude la plus totale. Nous ne savions pas si d'autres assassins nous attendaient. Si l'agression du garçon au strabisme était préméditée, ou si son geste lui avait été inspiré par l'étrange diatribe de Caul. J'étais sûr que les Ombrunes étaient aussi choquées que nous. Mais comme une centaine de personnes terrifiées, cloîtrées dans une salle, présentaient un risque d'explosion aussi élevé qu'un baril de poudre, elles faisaient leur possible pour feindre – et maintenir – le calme.

Notre escorte nous a fait traverser l'Arpent en toute hâte pour nous emmener dans un endroit réputé sûr : la salle du Conseil des Ombrunes, dans l'ancien asile devenu le siège des ministères particuliers. En chemin, nous avons entendu la voix apaisante d'Amos Dextaire s'échapper des haut-parleurs :

– Salut à vous, habitants de l'Arpent ! Essayons de garder notre calme. Nous sommes en sécurité. Caul n'est pas là. Ceux qui sont capables de marcher, regagnez vos dortoirs. Les blessés, restez où vous êtes, un guérisseur viendra s'occuper de vous. Les Ombrunes passeront dans chaque maison, chaque dortoir tout au long de la journée. Je vous le répète : nous sommes en sécurité. Et n'oubliez pas d'écouter le Hit-Parade d'Amos cet après-midi. Les plus chanceux d'entre vous pourront gagner un cheval de trait !

Plus bas, et à toute vitesse, il a ajouté :

– Les deux gagnants se partageront le cheval, qui ne sera pas forcément vivant. Aucun retour ni échange ne sera accepté.

J'ai vu Miss Peregrine glisser quelques mots à Miss Wren et secouer la tête.

Les gardes nous ont conduits à l'étage du bâtiment des ministères, dans la salle du Conseil, puis sont restés postés devant la porte. En

attendant l'arrivée des autres Ombrunes, nous avons tenté de comprendre ce qui s'était passé. Noor et moi nous sommes assis à la grande table de conférence, tandis que Miss Wren étudiait les cartes des boucles punaisées au mur sur un panneau en liège, comme si elle espérait y trouver une réponse. Quant à Miss Peregrine, elle faisait les cent pas devant une immense fenêtre encadrée de lianes.

– C'était un simple spectacle de son et lumière, agrémenté de quelques trucages pour faire bonne mesure, disait-elle. Le plafond de verre inexistant, la foule ensanglantée... Une odieuse et fracassante projection de lanterne magique.

– Il essaie de nous faire peur, ai-je dit.

– C'est réussi, a commenté Noor. Tout le monde flippait.

– Il essaie de nous diviser, a ajouté Miss Wren.

– Ce n'est pas nouveau, a dit Miss Peregrine. Il s'y emploie depuis des décennies.

– Mais c'est la première fois qu'il arrive à se projeter parmi nous pour diffuser sa propagande. S'il parvient à dresser certaines de nos pupilles contre nous, il n'aura pas besoin de combattre pour contrôler l'Arpent du Diable.

– Vous pensez que ça pourrait arriver ? a demandé Noor. Que des particuliers se retourneraient contre vous ?

– Absolument pas ! a déclaré Miss Peregrine avec dédain.

Je me suis rappelé la manifestation pour la liberté d'aller et venir, qui avait eu lieu récemment, et les réunions clandestines auxquelles Sharon m'avait invité. Ce mouvement de dissidence n'était peut-être pas majoritaire, mais Caul pouvait exploiter nos plus infimes divisions.

– Il a réussi à convaincre au moins une personne, a souligné Noor.

– Nous verrons, a répondu Miss Peregrine. Il n'est pas impossible que ce garçon ait été vulnérable, et que Caul ait pris le contrôle de son esprit d'une manière ou d'une autre.

– Peut-être, a dit Miss Wren, l'air dubitatif. Cependant, nous avons affaire à une population de particuliers de plus en plus mécontente, et le message pernicieux de Caul, qui prône la suprématie des particuliers, en séduit plus d'un. C'est ainsi qu'il a attiré ses premiers adeptes. Et n'oubliez pas que certains sont d'anciens mercenaires, qui vivaient dans l'Arpent lorsqu'il était contrôlé par les Estres. Je ne pense pas qu'ils se réjouissent du retour de Caul, mais ils ne le redoutent peut-être pas non plus. Et ils ne seraient probablement pas enclins à se battre pour l'empêcher.

– Ce garçon est le pupille de Miss Ortolan depuis cinquante ans, a

signalé Miss Peregrine. Ce n'est pas un mercenaire. Ce ne peut être que du contrôle mental.

Elle a dit cela comme si elle avait désespérément besoin de le croire.

Personnellement, je trouvais l'idée du contrôle mental beaucoup plus inquiétante que celle d'un individu succombant à la rhétorique empoisonnée de Caul. Mais pour les Ombrunes, un traître était infiniment pire. La loyauté était essentielle ; nous étions censés être une famille.

Miss Wren a secoué la tête.

– On l'interroge en ce moment même. Nous devrions donc avoir assez vite le fin mot de l'histoire. En attendant, plus d'assemblée générale. Les Ombrunes sont une cible de choix quand elles sont toutes ensemble.

Elle s'est tournée vers Noor et moi.

– Quant à vous, vous devrez être gardés en permanence.

Noor s'est rembrunie.

– Est-ce vraiment nécessaire ?

– Je le crains, a répondu Miss Peregrine. Vos vies sont trop précieuses, et Caul vient de mettre vos têtes à prix.

– D'autres assassins sont peut-être aux aguets, a ajouté Miss Wren.

J'ai soupiré. J'avais beau savoir qu'elles avaient raison, je n'aimais pas l'idée d'être suivi dans tous mes déplacements.

Sur ces entrefaites, la porte s'est ouverte, et les gardes ont laissé entrer Miss Coucou, Emma, Horace, et Millard, qui s'est annoncé par un « Salut, c'est moi ! » Ils étaient absorbés par une discussion animée.

– Mais il s'est projeté parmi nous, disait Emma. S'il est capable de faire une chose pareille, il pourra éventer tous nos plans !

– Non ! a assuré Horace. C'était comme si on regardait un film. On pouvait le voir, mais pas lui.

– Comment le sais-tu ? ai-je demandé.

S'apercevant seulement de notre présence, ils se sont précipités vers nous et nous ont assaillis de questions. Quand ils ont été rassurés de nous voir sains et saufs, Horace a répondu à ma question :

– Si Caul avait repéré Miss P, tu ne crois pas qu'il se serait moqué d'elle ?

– C'est vrai. Il profite de la moindre occasion, a convenu l'intéressée, avant de demander à nos amis de s'asseoir.

– Prenons exemple sur lui, a suggéré Millard, dont la nudité, ce

jour-là, ne semblait déranger personne. Essayons de disséquer tous les mots, les syllabes, les indices visuels que Caul vient de nous fournir avec son petit spectacle, et utilisons-les pour nous forger une image de ce qu'il est devenu.

– Il est devenu complètement fou, ça c'est clair ! a dit Emma. Vous l'avez entendu imiter ces voix ?

– Il a toujours été fou, a souligné Miss Coucou.

– Et ça ne l'a jamais empêché d'arriver à ses fins, a ajouté Horace.

Emma s'est tournée vers la porte.

– Où sont Miss Merle et Fern ? a-t-elle demandé.

– Avez-vous vraiment les moyens de rendre l'Arpent impénétrable ? s'est enquis Horace. Et de le faire bientôt ?

– Nous l'espérons, a répondu Miss Peregrine, avec un peu moins d'assurance que lorsqu'elle l'avait affirmé devant l'assemblée des particuliers.

Elle semblait disposée à s'expliquer, quand Emma s'est exclamée :

– Ah, les voilà !

Miss Merle est entrée dans la salle, accompagnée de Fern, une des devineresses de Portail, qui tenait son grand chapeau à la main. La jeune femme a répondu à mon salut amical par un petit signe de la main, trop troublée pour songer aux civilités.

– Fern nous vient d'Amérique, l'a présentée Miss Coucou. Sa particularité lui a permis de faire une observation très utile au sujet de Caul. Ma chère enfant, je vous laisse la parole...

Fern s'est éclairci la gorge, puis a hésité.

– Parle-nous de ton talent de divination, lui a suggéré Emma.

– Pardon, a dit Fern avec son accent traînant du Sud. Je ne suis pas habituée à être aussi proche de... euh, en présence de...

– D'Ombrunes, a achevé Emma. C'est la première fois qu'elle est en présence de véritables Ombrunes.

– Laissons-la s'exprimer, a proposé Miss Coucou.

Emma a eu l'air contrit et Fern s'est à nouveau éclairci la gorge.

– Je devine les autres particuliers, qu'ils soient proches ou lointains, ici ou là...

– Comme mon Addison, a observé Miss Wren.

– Pas tout à fait, a objecté Fern. Votre chien flaire les particuliers, tandis que je peux les voir. Nous, particuliers, émettons un certain type d'énergie, auquel je suis sensible.

Elle a baissé les yeux avec timidité, comme si elle était gênée d'avoir autant parlé. Je n'avais pas le souvenir qu'elle était ainsi ; elle devait réellement être impressionnée par toutes ces Ombrunes.

– Et qu'avez-vous observé aujourd'hui ? a voulu savoir Miss Coucou.

– Au début, lorsqu'il est apparu pour la première fois, l'homme bleu était vraiment puissant. Mais à la fin, juste avant de se transformer en oiseau et de disparaître, il avait épuisé presque toute son énergie.

– Fascinant ! a murmuré Miss Wren. Cela lui a donc coûté de se projeter ainsi.

– Autrement dit, il est épuisable, a ajouté Miss Coucou.

– Limité, a renchéri Millard. Il n'est donc pas le dieu qu'il prétend être.

Miss Peregrine a grimacé.

– Ne vous réjouissez pas trop vite. Mon frère vient à peine d'être ressuscité. J'imagine qu'il est encore en train de recouvrer ses forces.

Elle a coulé un regard vers notre visiteuse, qui ouvrait de grands yeux.

– Merci, Fern, pour votre précieux témoignage. Vernon, pourriez-vous la raccompagner à son dortoir, s'il vous plaît ?

– Enchantée de vous avoir rencontrées, a dit Fern avec une petite révérence, tandis que le garde lui indiquait la sortie.

Au moment où la porte s'est refermée, Horace s'est levé d'un bond pour aller tirer sur la manche de Miss Peregrine.

– Qu'est-ce que vous disiez tout à l'heure ? À propos de rendre l'Arpent impénétrable ?

Miss Peregrine l'a raccompagné jusqu'à sa chaise et fait asseoir.

– Pour ce faire, nous aurons besoin de trois Ombrunes supplémentaires. Douze en tout.

– Nous les aurons, a assuré Miss Wren. Je sais de source sûre que Miss Jaseur et Miss Oriole quittent leurs boucles pour amener leurs pupilles à l'Arpent. Le vieux principe de la force du nombre, voyez-vous.

– Je rappellerai Miss Harle du Mozambique aujourd'hui, a décidé Miss Coucou. Elle est indépendante, et n'a personne à protéger.

– Reste à savoir si cette opération est possible, a dit Miss Wren. C'est une technique que nous n'avons encore jamais testée. Du moins, pas sur une boucle entière.

– En quoi cela consiste-t-il ? ai-je voulu savoir.

– C'est une sorte de toile de protection, tissée autour de la boucle, a expliqué Miss Peregrine. Nous l'appelons la Courtepointe.

– Quand pourrez-vous la créer ? a demandé Horace.

– Dès que les trois autres Ombrunes seront arrivées, a répondu Miss Coucou.

– Et le Panloopticon ? s'est enquis Millard. Il faudra le déconnecter, n'est-ce pas ? C'est comme une centaine de portes dérobées qui mènent ici.

– Il a raison, a dit Miss Peregrine. Le Panloopticon nous rend terriblement vulnérables.

– Fermez les portes, vite ! a crié Horace.

Puis il a paru perplexe :

– Mais alors, nous serons coincés ici... assiégés, sans issue de secours...

– On ne peut pas le déconnecter, a tranché Miss Wren, les yeux rivés sur Miss Peregrine. Pas avant de les avoir trouvés.

– Ni avant l'arrivée de nos trois Ombrunes, a répondu Miss Peregrine.

– Trouvé qui ? a demandé Emma.

– Vous n'oubliez pas un truc ? est intervenue Noor. Que faites-vous de la prophétie ? Et des six autres ?

– Je me réjouis que vous en parliez, a dit Miss Wren, en se tournant vers elle avec un petit sourire. C'est justement à eux que je faisais allusion.

On a frappé à la porte.

– Qui est-ce encore ? a soupiré Miss Peregrine.

Un garde nous a annoncé la visite de Miss Avocette, accompagnée de deux stagiaires. L'instant d'après, la vieille Ombrune est entrée avec Francesca et Sigrid.

– Vous tombez à pic, lui a lancé Miss Wren. Nous discussions de la prophétie. Ou nous nous apprêtions à le faire.

– Vous avez du nouveau ? a demandé Horace, fébrile.

– Chaque chose en son temps, a répondu Miss Avocette en s'approchant de Noor et moi. Comment allez-vous, tous les deux ?

Elle regardait Noor, qui m'a jeté un bref coup d'œil avant de répondre :

– Ça va.

– Vous venez à peine de nous rejoindre, et les drames se succèdent,

dont la plupart vous visent personnellement, a-t-elle dit d'une voix compatissante. Hélas, la situation a peu de chances de s'améliorer.

– Ne vous inquiétez pas pour moi, a répondu Noor. C'est ma faute si tout cela arrive, et je vais y remédier. Dites-moi juste ce que je dois faire.

– Ma chère enfant, tout ceci est parfaitement absurde, a répliqué l'Ombrune.

– Je me tue à le lui répéter, a soupiré Miss Peregrine.

– S'il vous plaît, a insisté Noor d'une voix forte. Arrêtez de me dire comment je dois me sentir, et dites-moi ce que je peux faire. Dites-moi ce que vous savez sur les six autres.

– Entendu, a cédé Miss Avocette.

Avec quelques efforts, et après avoir refusé fièrement l'aide de Francesca, elle s'est assise à une extrémité de la table de conférence.

– Quand j'ai appris que Caul avait été ressuscité, j'ai ordonné aux apprenties Ombrunes de parcourir les différentes traductions de l'*Apocryphon* pour trouver des références aux sept. Francesca ?

L'élève vedette de Miss Avocette s'est avancée.

– Comme vous vous en souvenez peut-être, il y avait des références à la naissance de Noor, mais quasiment rien sur les six autres. En tout cas, rien qui puisse nous aider à déterminer leur nationalité, leur localisation ou leur époque. Ce ne sont pas nécessairement tous des enfants modernes, nés récemment. La prophétie a été écrite il y a quatre siècles environ. Il est fort possible que certains de ces enfants soient très âgés aujourd'hui.

Elle a marqué une pause théâtrale.

– Nous devrions bientôt être fixés.

Elle s'est tournée vers la jeune fille aux lunettes rondes.

– Sigrid ?

S'apercevant que tout le monde la regardait, l'intéressée a cligné plusieurs fois des paupières et lissé sa robe.

– Oui, oui. Nous avons fait une découverte capitale, il y a une heure environ.

Miss Peregrine a paru surprise.

– Pendant l'assemblée ?

– Oui. Je travaille à temps partiel dans la salle de communication, au sous-sol de la maison de Bentham.

– La salle avec toutes les radios ? ai-je demandé, en me rappelant les

gens que j'y avais vus, enveloppés de la tête aux pieds de fils et d'antennes.

– Oui. Nous avons placé le réseau sur écoute afin de détecter les communications codées des Estres. Ça n'a rien donné, mais voici deux jours, nous avons détecté une série d'appels de longue distance, interboucles, tard dans la nuit. Ou plus exactement, le même appel, passé plusieurs fois à des numéros différents. La voix était celle d'une fillette. Nous avons un enregistrement de ce qu'elle a dit.

Sigrid, qui avait une main dans le dos, l'a approchée de son visage pour lire le texte inscrit sur sa paume :

– « Il est de retour. Rendez-vous à l'endroit convenu. Aussi vite que vite se peut. »

Elle a baissé la main avant de préciser :

– Elle a prononcé les mêmes mots, dans le même ordre, à chacun des appels.

– Nous ne connaissons pas l'identité de cette fillette, et nous ne savons pas d'où elle appelait, a regretté Miss Avocette. Mais nous savons qu'elle a passé six appels vers six boucles différentes dans le monde.

– Six ? me suis-je étonné. Pas sept ?

– Un seul appel a été passé en Amérique, a poursuivi Sigrid. Nous n'avons pas pu le localiser très précisément. Nous savons juste qu'il s'agissait d'une boucle, dont nous ignorions l'existence jusque-là, située dans l'est de la Pennsylvanie.

Noor, qui était debout, s'est assise pesamment.

– Mon Dieu.

Un frisson m'a traversé.

– Ils ont essayé d'appeler V, ai-je dit.

– C'est arrivé il y a deux jours, a observé Miss Peregrine. Pourquoi n'en entend-on parler que maintenant ?

Sigrid s'est dandinée d'un pied sur l'autre.

– Nous n'avions pas mesuré l'importance de cette information. Mais quand nous avons appris que Caul était revenu...

– Nos responsables des communications pensent que ces appels étaient destinés à six Ombrunes, l'a interrompue Miss Avocette. Nous savons maintenant que V en était une. Nous pensons également que les Ombrunes étaient chargées de protéger chacun des enfants de la prophétie.

– Chargées par qui ? ai-je demandé. N'auriez-vous pas dû être au

courant, Miss Avocette ?



– Ce n'est donc pas vous qui avez chargé V de protéger Noor ? a

enchaîné Emma.

– Non, a répondu la vieille Ombrune. J'ai demandé à V d'accompagner Noor en Amérique pour la mettre à l'abri des Creux qui la poursuivaient, rien de plus. J'ignorais l'existence des six autres, et l'importance réelle de Noor.

Elle a haussé les épaules, un geste étrangement désinvolte pour une femme aussi sérieuse.

– Comme vous avez pu le constater, nous, les Ombrunes, sommes loin d'être parfaites.

Miss Peregrine a recommencé à arpenter la salle et allumé sa pipe courbée, comme toujours quand elle avait besoin de réfléchir.

– Nous ignorions à quel point elle était importante, mais quelqu'un le savait. Quelqu'un qui a pris au sérieux la prophétie de l'*Apocryphon* et fait des préparatifs pour protéger les sept, en attendant ce moment. La question est la suivante :

Elle s'est arrêtée dans un claquement de talons et a soufflé une bouffée de fumée violette.

– Qui a passé les appels ?

Apparemment, personne n'avait envie de répéter les mots « je ne sais pas ». Le silence a donc plané, jusqu'à ce que je demande :

– Pourquoi cette personne n'a-t-elle passé que six coups de fil, alors qu'il y a sept enfants ?

– Peut-être parce qu'elle avait déjà l'un des sept auprès d'elle, a suggéré Millard.

– Ou peut-être que la fille qui a passé les appels était elle-même l'une des sept, a avancé Miss Avocette.

Miss Peregrine a froncé les sourcils d'un air dubitatif, mais s'est bien gardée de désapprouver son aînée.

– Quoi qu'il en soit, a continué Millard, l'important désormais, c'est de trouver leur lieu de rendez-vous « aussi vite que vite se peut ». Sigrid, est-on certains que l'on n'a pas pu localiser l'origine de ces appels ?

La jeune femme a hoché la tête.

– Leurs destinations l'ont été, a-t-elle précisé. Outre la Pennsylvanie, un appel a été passé vers la Slovaquie, un autre vers les îles Andaman, au large de la Thaïlande, un vers la Namibie, en Afrique australe, un vers le bassin de l'Amazonie et le dernier vers le district de Kelardasht, dans le nord de l'Iran. Mais leur origine est un mystère. L'opérateur radio a déclaré qu'il n'avait jamais rien vu de tel. Comme si les appels avaient surgi du néant.

– Les six autres sont donc peut-être là, quelque part, à attendre que Noor les rejoigne, a réfléchi Emma. Et pour cela, il suffirait qu'on connaisse le lieu de rendez-vous.

– Vous pouvez être sûrs que c'est un secret connu seulement des sept Ombrunes elles-mêmes, a dit Miss Peregrine.

Elle a traversé la pièce pour rejoindre Noor en laissant une traînée de fumée dans son sillage. Puis elle s'est assise sur le bord de la table à côté d'elle.

– Dont une que nous pouvons interroger.

– Vous voulez dire... V ? ai-je demandé avec un frisson d'effroi.

Noor n'a pas compris.

– Mais elle est...

– Cela ne nous empêche pas de lui poser quelques questions, a dit Miss Peregrine avec délicatesse. Vous connaissez le talent de monsieur O'Connor ?

– Il peut ressusciter les morts, a répondu Noor, l'air lointain.

Ça n'avait pas l'air de la dégoûter.

– Combien de temps resterait-elle éveillée ? a-t-elle voulu savoir.

Soudain, j'ai compris ce qu'elle imaginait, et mon cœur a saigné pour elle.

– Pas longtemps, a dit Miss Peregrine. Quelques minutes, tout au plus. Mais je dois vous avertir : elle ne sera pas la femme dont vous vous souvenez.

– C'est vrai que c'est assez... horrible, ai-je dit.

C'était un euphémisme. Voir une personne que l'on aime se transformer en une des marionnettes de chair d'Enoch était carrément traumatisant.

– Y consentiriez-vous ? a demandé Miss Peregrine. Si vous vous y opposez, nous trouverons un autre moyen.

J'ai vu Miss Wren hausser les sourcils, comme pour demander « quel autre moyen », mais elle a gardé le silence.

Finalement, Noor a dit :

– Faites ce que vous avez à faire. Même si c'est horrible.

Miss Peregrine l'a remerciée et lui a tapoté l'épaule.

– Nous enverrons une équipe récupérer son corps dans l'heure qui vient.

Noor a levé les yeux.

– J'ai dit que je voulais en faire partie.

– Et je vous ai répondu que nous ne pouvions pas prendre un tel risque, a répliqué Miss Peregrine.

Elle m'a toisé d'un air sévère.

– Et cela vaut pour vous aussi, monsieur Portman.

– Et le Sépulcreux qui traîne dans les parages ? ai-je demandé. Il est en piteux état, mais parfois, un Creux blessé est encore plus dangereux que...

– Nous avons affaire aux Sépulcreux bien avant votre arrivée, a rappelé Miss Wren.

Emma a grimacé. « Touché ! »

– Ne vous vexez pas, mon garçon, a dit Miss Coucou. Nous aurons bien assez tôt des missions dangereuses à vous confier.

CHAPITRE HUIT

Traîner dans l'Arpent un jour ordinaire était déjà assez périlleux en soi. La boucle pullulait de dangers naturels, tels les jets de flammes de la rue Qui-fume ou les bactéries mangeuses de chair des canaux, et toutes sortes d'individus malintentionnés, normaux comme particuliers, étaient tapis dans l'ombre. Mais, depuis que Noor et moi avions failli être assassinés, les Ombrunes ne voulaient plus nous faire courir aucun risque. Aussi nous avaient-elles attribué deux gardes du corps, qui nous ont suivis comme des ombres sur tout le chemin du retour, et se sont postés devant la porte de la Maison du Fossé.

La plupart de nos amis étaient déjà rentrés et vaquaient à des tâches ménagères pour évacuer leur stress, après cette assemblée traumatisante. Emma faisait bouillir de l'eau pour la lessive dans une grande cuve métallique. Une fois les vêtements lavés et essorés, on les suspendait dans la cave, près de la chaudière à charbon. Les faire sécher dehors, dans l'air chargé de cendres de l'Arpent, aurait été absurde.

Quand ils étaient secs, Horace les amidonnait et les repassait, en s'extasiant sur les vertus de l'assouplissant, ce miracle de la modernité. S'en procurer était, selon lui, la seule raison impérative de s'aventurer dans le présent.

Olive, qui avait retiré ses chaussures de plomb, époussetait le plafond avec un chiffon et un plumeau. Fiona taillait les vignes qui menaçaient d'envahir la maison. Ainsi que Hugh nous l'avait expliqué, elle attirait irrésistiblement les végétaux qu'elle faisait pousser, qui croissaient dans sa direction dès qu'elle avait le dos tourné.

Les autres faisaient les lits, lavaient les sols, nettoyaient les crottes de poule et balayaient les cendres qui s'infiltraient dans la maison dès qu'on ouvrait une porte ou une fenêtre.

Je trouvais ces tâches apaisantes. Elles contribuaient à rendre un peu de normalité à notre monde, en équilibre précaire. Mais tous mes amis ne partageaient pas ce sentiment. Certains, comme Hugh, étaient de plus en plus à cran. Au bout d'une heure, il a jeté son balai et s'est écrié :

– Je n'en peux plus ! C'est insupportable !

– C'est vrai ! a convenu Enoch. Cette cire sent le kérosène.

– Non ! Je veux dire : qu'est-ce qu'on attend ? On vient d'apprendre le retour de Caul, et on ne sait pas avec quel genre d'armée il va nous attaquer. Ne devrait-on pas organiser nos forces, nous aussi ? Se préparer pour la bataille ?

– Tu pourrais former un bataillon d'abeilles tueuses, a suggéré Olive.

Elle a repoussé vigoureusement le plafond pour venir s'agripper à une chaise.

– Une porte du Panloopticon donne sur des champs de fleurs sauvages, au Paraguay... C'est au premier étage, la troisième à gauche après les toilettes.

– Je connais une ville, dans la banlieue de Londres, peuplée d'invisibles entraînés à la guérilla, a signalé Millard.

Horace s'est tourné vers Fiona.

– As-tu eu de nouveaux contacts avec le peuple d'arbres de la Grande Forêt hibernienne ? Une armée d'arbres, vous imaginez !

Fiona a chuchoté quelque chose à Hugh, qui a répondu à sa place :

– Non, mais elle veut bien leur écrire un mot.

– On a déjà une armée, a protesté Claire. C'est la garde civile.

– Ce qu'il en reste, a soupiré Hugh. Elle a été décimée par les attaques des Creux.

– Je ne leur confierais pas mon déjeuner. Encore moins ma boucle, a déclaré Enoch.

Olive a posé un doigt sur ses lèvres.

– Chut ! Ils sont devant la porte. Tu vas les vexer.

– Je suis aussi impatiente que vous, est intervenue Emma. Mais pour l'instant, nous devons donner l'exemple aux autres habitants de l'Arpent du Diable, comme nous l'a demandé Miss P. Il ne sert à rien de s'agiter dans tous les sens comme si le ciel allait nous tomber sur la tête. Quand les Ombrunes auront besoin de nous pour former une armée particulière, soyez sûrs qu'elles nous préviendront.

Hugh s'est éloigné vers la cuisine en grommelant qu'il allait casser la croûte.



Peu après, Miss Peregrine est arrivée avec Miss Coucou. Noor et moi les avons suivies dans le petit salon, près de la cuisine. Nous leur

avons donné toutes les indications nécessaires pour retrouver le corps de V, et dressé une liste des obstacles que leur équipe pourrait rencontrer. Outre le Sépulcreux blessé, des Estres risquaient de rôder dans les parages, venus voir ce qui était arrivé à leur comparse au ciré jaune. Il y avait aussi les policiers, idiots mais potentiellement gênants, qui nous avaient vus disparaître dans la boucle de poche, au fond de mon jardin.

– Il faudra peut-être effacer leurs souvenirs, a murmuré Miss Peregrine à Miss Coucou, qui a acquiescé.

– Il y a aussi le problème des débris de l'ouragan, ai-je dit. Ça peut rendre la conduite périlleuse. Vous aurez besoin d'une voiture. Celle de mon grand-père est garée dans l'allée de mes parents, mais elle a un pneu crevé.

– Laissez-nous nous préoccuper de ces détails, a répondu Miss Peregrine.

Les Ombrunes nous ont libérés et nous ont rejoints quelque temps plus tard dans la cuisine. Elles ont exposé les bases de la mission et demandé deux volontaires. Emma a levé une main. Enoch aussi, mais Miss Peregrine a décliné son offre.

– Vous êtes le seul élément irremplaçable de cette opération, monsieur O'Connor. J'ai besoin de vous ici, reposé et prêt à travailler, dès que nous reviendrons avec le corps de V.

– Je serai prêt, a-t-il répondu, les yeux luisants d'excitation.

Il a tapoté la protubérance en forme de pot sous sa veste.

– Ces cœurs d'assassins sont le summum si vous avez besoin que votre ressuscité fasse un effort physique, mais pour la force de l'esprit, un cœur de poète serait idéal... Si je pouvais m'en procurer un... Je risque de devoir me faufiler dans l'abbaye de Westminster avec une bêche...

– Ne vous avisez pas de faire ça, l'a prévenu Miss Peregrine.

– D'accord, d'accord...

– Je suis sérieuse, a-t-elle insisté.

Il lui a décoché un clin d'œil.

Elle a choisi Bronwyn et Emma pour les accompagner, et Miss Wren a demandé à Addison s'il se sentait prêt à refaire le voyage. Il s'est mis au garde-à-vous et a répondu : « Tout ce que vous voudrez, madame ! » C'était le particulier le plus loyal que je connaissais, même s'il réservait cette loyauté à une Ombrune en particulier. Il aurait donné sa vie pour Miss Wren, ainsi que l'avaient fait plusieurs de ses compagnons, lorsque leur ménagerie avait été attaquée par les Estres.

Si tous les particuliers avaient été comme lui, je n'aurais pas douté une seconde de nos chances de victoire contre Caul.

Leur équipe rassemblée, les Ombrunes nous ont affirmé qu'elles espéraient être de retour dans quelques heures, et conseillé de ne pas nous inquiéter si elles s'absentaient plus longtemps.

Nous leur avons souhaité bonne chance, et ils sont partis. C'était bizarre de penser que mes amis allaient à Englewood sans moi. Encore plus d'imaginer pourquoi.



Les deux Ombrunes n'étaient pas parties depuis vingt minutes que la nouvelle d'un attentat nous est parvenue. Cette fois, l'agresseur était plus qu'un hologramme débitant des inepties. Nous nous sommes regroupés autour du transistor d'Horace pour écouter Amos Dextaire. Le présentateur à la voix de velours s'exprimait sur un ton rauque, saccadé :

– On nous rapporte une agression sur la boucle de Miss Pluvier à Squatney, dans l'est de Londres. Elle vient d'arriver à tire-d'aile, et elle est avec nous dans le studio. Miss Pluvier, merci de nous avoir rejoints. Pouvez-vous nous dire ce qui s'est passé ?

Nous avons entendu un frottement, suivi d'un battement d'ailes.

– Elle vient seulement de reprendre sa forme humaine, nous a confié le présentateur. Accordez-nous un instant, chers auditeurs...

Horace s'est tordu les mains avec anxiété.

– Même Amos a l'air secoué. Miss Pluvier doit être en piteux état, a-t-il commenté.

– Sa boucle est l'une des rares à avoir survécu aux raids de Creux à Londres, a expliqué Millard. Ça paraît logique que Caul en ait fait sa première cible.

Une voix de femme effrayée s'est échappée du transistor.

– Oui. Ici Adrienne Pluvier. Ils ont fait irruption dans notre maison. Ils ont traversé les murs...

– Qui a fait cela, madame ?

– Les feuilles, les branches, le vent... Je crois que c'était Caul. J'ai entendu sa voix, et la maison s'est effondrée... Je ne sais pas quelle forme il a maintenant. Je n'ai pas bien vu, mais il n'est plus humain. J'ai réussi à sauver mes plus petits, mais pas Sheena et Ruzzie...

L'Ombrune a éclaté en sanglots et Amos s'est hâté de reprendre le micro. Il l'a remerciée d'être venue, puis a présenté Miss Passereau,

qui a invité les auditeurs à rester calmes.

– Toutes les activités se poursuivront normalement dans l'Arpent jusqu'à nouvel ordre. Vous êtes tenus d'aller au travail ou en cours comme d'habitude. Un couvre-feu entrera en vigueur à la tombée de la nuit, mais d'ici là, vachez à vos occupations comme si de rien n'était. Soyez certains que nous prenons toutes les mesures nécessaires pour garantir votre sécurité.

– Plus ils le disent, moins j'y crois, a murmuré Enoch.

– C'est donc officiel, a dit Millard d'un air abattu. Caul peut faire autre chose que se projeter sous forme d'hologramme. Il a les moyens de lancer une attaque physique.

– Est-on sûrs que c'était lui ? a demandé Horace.

– Un arbre monstrueux ? Des vents violents ? C'est lui, a décrété Noor.

– Caul deux point zéro, ai-je approuvé.

– Il n'y a pas de raisons de s'inquiéter, a affirmé Hugh. Cette boucle était assez isolée et mal défendue. C'était une proie facile.

– Même Claire aurait pu en chasser Miss Pluvier, a estimé Enoch.

– Je peux aussi te mordre les orteils avec ma bouche de derrière pendant la nuit, quand tu dormiras, a rétorqué l'intéressée. Qu'est-ce que tu en dis ?

Enoch l'a ignorée, comme à son habitude.

– Caul sait qu'il n'arrivera pas à nous dresser contre les Ombrunes, a raisonné Hugh. Donc, son plan B, c'est de nous faire peur. Quand il aura incité un maximum de particuliers à fuir l'Arpent, il pourra s'y introduire sans rencontrer aucune résistance.

– « Pas de raisons de s'inquiéter » ? a marmonné Horace. Caul n'en est qu'à ses débuts. Il va attaquer une boucle après l'autre, en prenant des forces au fur et à mesure. Puis il viendra nous chercher.

Il a promené un regard autour de lui, les yeux écarquillés.

– Et tu crois vraiment qu'il n'y a pas de raisons de s'inquiéter ?

– On ne peut rien y faire. Alors, oui, à quoi bon s'inquiéter ? a persisté Hugh.

– Il y a plein de choses à faire, au contraire ! a protesté Enoch. Et je ne parle pas de la lessive. J'ai besoin d'un cœur de poète pour interroger le cadavre que je vais ressusciter. Sans quoi, ses réponses ne seront qu'un charabia incompréhensible. Je n'ai pas l'intention de rester ici à me tourner les pouces.

Hugh s'est levé et dirigé vers la porte.

– Moi non plus ! Et toi, Fi ? Qu'est-ce que tu dirais d'une petite aventure ?

Fiona était déjà sur le seuil. Des fleurs à longues tiges s'enroulaient avec excitation autour de ses chevilles.

Claire a bondi sur ses pieds et s'est approchée d'eux d'un pas martial.

– Vous comptez aller où, comme ça ?

– Dans cette boucle dont Olive a parlé tout à l'heure, a répondu Hugh. Au premier étage, la troisième porte après les toilettes. On fait juste un petit repérage, ce ne sera pas long. Et si tu caftes à Miss P, c'est moi qui t'arrache les orteils avec les dents.

– Je ne suis pas du tout d'accord !

Claire, écarlate, est allée boudier dans un coin, mais je savais qu'elle ne dénoncerait pas ses amis, même pour gagner les faveurs de Miss Peregrine.

– Le Panloopticon est fermé jusqu'à nouvel ordre, a signalé Olive. Il faut une autorisation spéciale pour y entrer.

– Sharon me doit un service, a dit Enoch en rejoignant Hugh et Fiona à la porte.

Je l'ai retenu par le bras avant qu'il tourne la poignée.

– Attends ! Sortez par derrière, si vous ne voulez pas que les gardes vous voient.

– Merci, mon pote.

Hugh m'a souri et donné un coup de coude fraternel dans les côtes.

Alors qu'ils s'engouffraient dans la cage d'escalier pour sortir au premier étage, une main invisible m'a tapé sur l'épaule.

– Je suppose que Noor et toi ne seriez pas contre l'idée de faire le mur ? a demandé Millard. Sauf si vous préférez rester pour finir le ménage...

– À quoi tu penses ? lui a demandé Noor, tout sourire.

– Tu as toujours le chronomètre de V ? L'expulseur ?

Elle a fouillé dans la poche de sa robe à rayures.

– Il est là. Mais il est fichu.

– Peut-être pas, justement. J'aimerais le montrer à un ami bricoleur, si ça ne te dérange pas. Il a un don pour réparer les trucs. Et si on doit fermer le Panloopticon, ce ne serait pas du luxe d'avoir un expulseur en état de marche. En cas d'urgence.

– Pourquoi pas ? a accepté Noor. C'est mieux que de tourner en

rond ici. Qu'en penses-tu, Jacob ?

Mes pieds me démangeaient. La porte n'était gardée que depuis quelques heures, et je me sentais déjà prisonnier.

– Ça vaut la peine d'essayer. Il faut juste qu'on soit de retour avant...

Je n'ai pas réussi à finir ma phrase : « Avant qu'ils reviennent avec le corps de V. »

– Promis, a dit Millard.



Nous nous sommes faufileés par la fenêtre du premier étage, comme nos amis quelques minutes plus tôt. Après avoir glissé le long des pilotis branlants, nous avons esquivé un torrent d'eau sale balancé d'une fenêtre et descendu en courant la ruelle tortueuse qui longeait l'arrière de la maison. Les gardes ne nous auraient pas laissés partir. De plus, nous préférons garder notre projet secret. L'expulseur avait déjà sauvé la vie de Noor. Si la menace de Caul se précisait, et si la situation dans l'Arpent devenait critique, il pourrait nous servir à nouveau. Nous ne pouvions pas prendre le risque qu'un particulier affolé s'en empare. Et surtout, je ne voulais pas que les Américains découvrent son existence. Le désespoir incite des gens bien à faire de mauvaises choses... et des gens à la moralité douteuse à faire des choses calamiteuses.

Arrivés à quelques rues de la maison, nous avons bifurqué dans la rue Triste, au milieu de laquelle coulait le Fossé des Fièvres. Des particuliers s'affairaient des deux côtés du cours d'eau fétide, mais ce n'était pas une journée ordinaire dans l'Arpent. Malgré les instructions des Ombrunes, tous semblaient avoir abandonné leur travail ou leurs salles de classe pour se préparer à une attaque par tous les moyens. Le Fossé grouillait de barques et de canots pleins à ras bord de caisses, que des bateliers chargeaient sur des camions et des charrettes à cheval.

– Nourriture, vêtements, outils, médicaments, a énuméré Millard. Ils prévoient d'être assiégés.

En voyant plusieurs caisses étiquetées « EXPLOSIFS », je me suis demandé si les particuliers déchargeaient aussi des armes conventionnelles. Comme si des armes à feu pouvaient faire obstacle au genre de démon que Caul était devenu. J'étais à peu près sûr qu'une pluie de balles métalliques ne l'arrêterait pas. Mais le plus inquiétant, c'était que nos talents n'étaient pas adaptés au combat. Nous n'étions pas des soldats, ni des superhéros. En cas d'attaque

organisée, la plupart des particuliers se contenteraient de faire le gros dos en priant pour en réchapper. Une personne sur dix avait les moyens de se défendre. C'est pourquoi nous avons besoin des gardes civils, aussi nuls fussent-ils. Et c'est aussi pour cela que nous étions restés aussi longtemps terrés dans les boucles, sous la protection des Ombrunes.

Les mieux parés pour la bataille étaient les Américains, qui luttèrent pour leur survie depuis un demi-siècle. Ce combat darwinien avait fait émerger des talents susceptibles de se transformer en aptitudes militaires, et changé les autres particuliers en bagarreurs intrépides. J'ai été agréablement surpris de voir qu'ils participaient aux préparatifs. LaMothe et une petite équipe de gens du Nord aidaient les bateliers à charger les vivres dans les camions. Un peu plus loin sur la rive, Parkins, assis dans son fauteuil roulant en lévitation, aboyait des ordres à des cow-boys californios en embuscade sur un pont ou derrière ses piliers. Une femme à l'air farouche, une longue tresse sur l'épaule et un fusil de chasse à la main, montait la garde devant une petite maison, où un autre Californio stockait des armes à feu. En jetant un coup d'œil dans l'embrasement, j'ai constaté que la maisonnette était une véritable armurerie, pleine de fusils, de couteaux, d'épées et de gourdins.

Leo Burnham brillait par son absence, mais il avait envoyé quelques hommes de main pour le représenter. Noor s'est faite toute petite lorsque nous sommes passés devant la Tête Réduite, où l'on apercevait quatre d'entre eux par une fenêtre ouverte. Le premier polissait son pistolet, tandis que les autres préparaient des cocktails Molotov avec des bouteilles d'alcool.

– Je n'en reviens pas que les Ombrunes les aient laissés entrer, a-t-elle marmonné.

– Moi non plus, a dit Millard. Tout ce qui les intéresse – surtout les gars de Burnham –, c'est d'étendre leur influence sur le territoire d'autres particuliers. J'imagine que les Ombrunes ne les craignent pas... ou alors, qu'elles craignent davantage Caul.

– Elles ne savent pas à qui elles ont affaire, a dit Noor.

En tournant au coin de la rue, nous sommes tombés sur Wreck Donovan et Dogface, qui barricadaient l'entrée du bâtiment des ministères des particuliers avec des sacs de sable. Une bande d'Intouchables et quelques particuliers de l'Arpent leur prêtaient main-forte. Non loin de là, Angelica tentait de chasser une pluie d'os qui importunait les travailleurs à l'aide de son nuage.

– Je croyais que vous étiez venus en simples observateurs ! ai-je lancé en m'approchant de Wreck.

Il a souri.

– Il faut bien que quelqu'un vous prépare au combat. Vos Ombrunes n'ont pas levé le petit doigt.

Au moment où il prononçait ces mots, une pluie de phalanges s'est abattue en cliquetant sur les pavés.

– Elles travaillent sur quelque chose de plus important, a déclaré Millard avec irritation.

– Ah, oui ! Leur plan secret pour sauver le monde !

Wreck a regardé autour de lui, feignant l'impatience.

– Et ça sera prêt quand, exactement ?

– Depuis quand vous vous souciez de ce qui nous arrive ? a rétorqué Noor.

Wreck a ramassé une phalange par terre et l'a agitée devant lui.

– N'allez pas croire qu'on se soucie de vous parce qu'on vous aide. Les dominos commencent à tomber, et si celui-ci bascule...

Il a dessiné un cercle dans l'air avec son os, avant de poursuivre :

– ... le cancer que vos Ombrunes n'ont pas réussi à éradiquer risque de s'étendre de notre côté de l'Atlantique. On ne peut pas prendre ce risque.

– Quelle noble intention, a ironisé Millard.

– Les héros sont rarement reconnus de leur vivant, a affirmé Wreck en claquant des doigts. C'est ainsi.



– Mais ne comptez pas sur nous pour rester si ça chauffe vraiment, a déclaré l'Intouchable demi-phacochère, qui transportait un sac de sable. On est venus pour protéger notre investissement. On ne va pas se sacrifier pour vous.

J'ai pivoté vers Wreck.

– Quel investissement ?

Une lueur d'irritation a traversé son visage, mais il s'est repris aussitôt.

– Notre investissement en *vous*, a-t-il dit d'une voix mielleuse. Nous espérons bien rester vos amis et alliés dans les années qui viennent.

Ce demi-aveu ne nous donnait que plus de raisons de nous méfier d'eux.

– Allons, les amis. Ne perdons pas notre temps à écouter ce frimeur, a dit Millard.

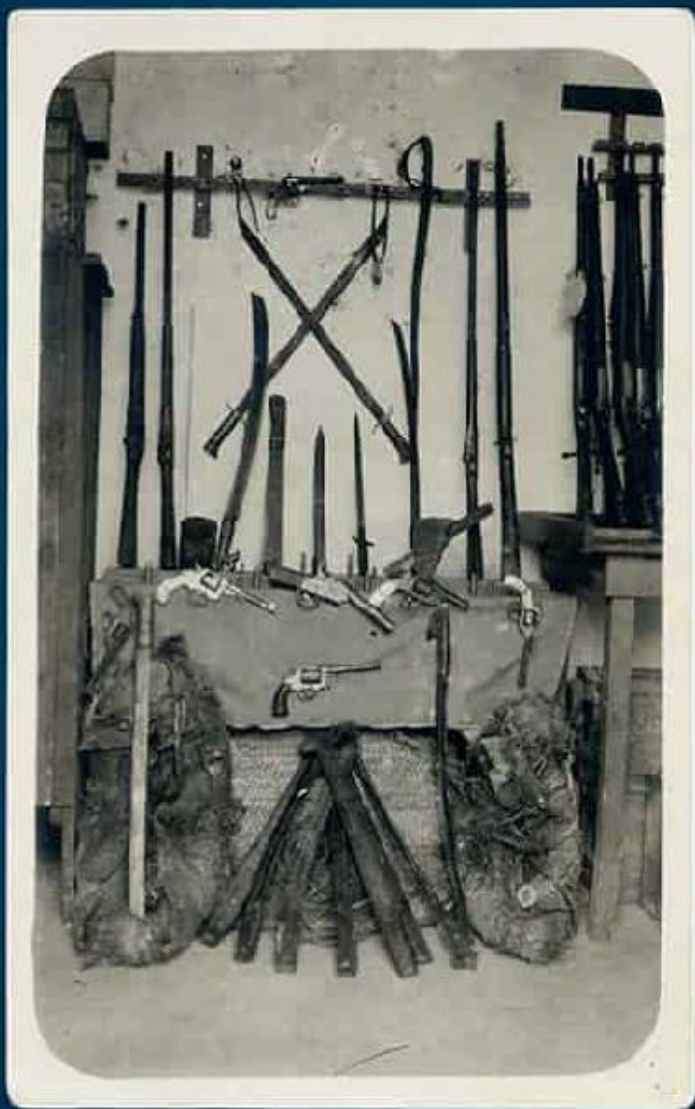
Wreck nous a salués avec deux doigts, d'un air suffisant. Puis il a levé un bras. Un sac de sable s'est élevé dans les airs et l'a suivi jusqu'au bâtiment des ministères.

« C'est donc ça, son talent », ai-je songé.



L'atelier du bricoleur était situé à la lisière de l'Arpent, dans une zone qui entourait le cœur particulier de la boucle, telle de l'écume sur les parois d'une baignoire. À chaque coin de rue, Millard affirmait que nous étions presque arrivés. Les venelles étaient de plus en plus étroites et tortueuses à mesure qu'on avançait. Les immeubles décrépits penchaient dangereusement vers nous, et les regards des gens normaux qui vivaient là se faisaient plus hostiles.





Pour un peu, j'aurais regretté d'avoir faussé compagnie à nos gardes du corps.

Une vieille mégère postée devant sa porte nous a craché dessus en

se grattant furieusement la tête.

– Partez, maudits étrangers ! a-t-elle sifflé, avant de disparaître dans la pénombre d'une cave.

– Qu'est-ce qu'elle avait ? a demandé Noor, alors qu'on détalait comme des lapins.

– Des poux, des vers... peut-être des rats, a dit Millard. Soyons indulgents avec ces normaux prisonniers de la boucle. Il pleut du sang et des os depuis des jours. Ils doivent penser que la fin du monde est proche.

– Ils n'ont peut-être pas tort, a souligné Noor.

– Je ne savais pas que des particuliers vivaient ici, ai-je dit, impatient de changer de sujet.

– Klaus est une exception, a répondu Millard. Il veut qu'on lui fiche la paix. Il est un peu excentrique.

Nous avons enfin trouvé la maison du bricoleur, au milieu d'une rue déserte. Un écriteau « RÉPARATION D'HORLOGES » peint à la main était suspendu au-dessus de la porte délabrée, qui s'est ouverte avant même qu'on ait frappé. L'instant d'après, un vieil homme aux cheveux blancs hirsutes a braqué le double canon d'un tromblon géant sur nos visages.

– Qu'est-ce que vous voulez ? Fichez-moi le camp, ou je vous transforme en passoirs !

– Non ! Ne tirez pas ! ai-je crié.

J'ai entendu Millard se jeter à terre, tandis que Noor et moi levions les bras en l'air.

– C'est moi, Klaus ! C'est Millard Nullings !

– QUOI ?

– MILLARD NULLINGS !

Le vieil homme a plissé les yeux en fixant le vide, à l'endroit d'où venait la voix de Millard. Puis il a baissé lentement son fusil.

– Bon sang ! Pourquoi tu n'as pas prévenu que tu venais ?

Il parlait d'une voix de stentor et gardait la bouche ouverte, même lorsqu'il se taisait. Il semblait très dur d'oreille.

– Parce que tu as tiré sur le dernier perroquet que je t'ai envoyé ! a crié Millard. Je te présente mes amis. Ceux dont je t'ai parlé...

Klaus a acquiescé. Puis il repris son fusil, l'a braqué au-dessus de nous et tiré un coup de feu. Nous nous sommes jetés à terre.

– Pas la peine de vous faire des idées, a-t-il claironné en direction

des fenêtres vides, de l'autre côté de la rue.

Quand j'ai osé découvrir ma tête, j'ai vu qu'il nous fixait avec un large sourire. Ses lèvres, gercées, dessinaient un croissant pâle dans le nid de sa grande barbe blanche.

– Ne vous inquiétez pas, elle tire à blanc, a-t-il chuchoté, assez fort pour que toute la rue l'entende.

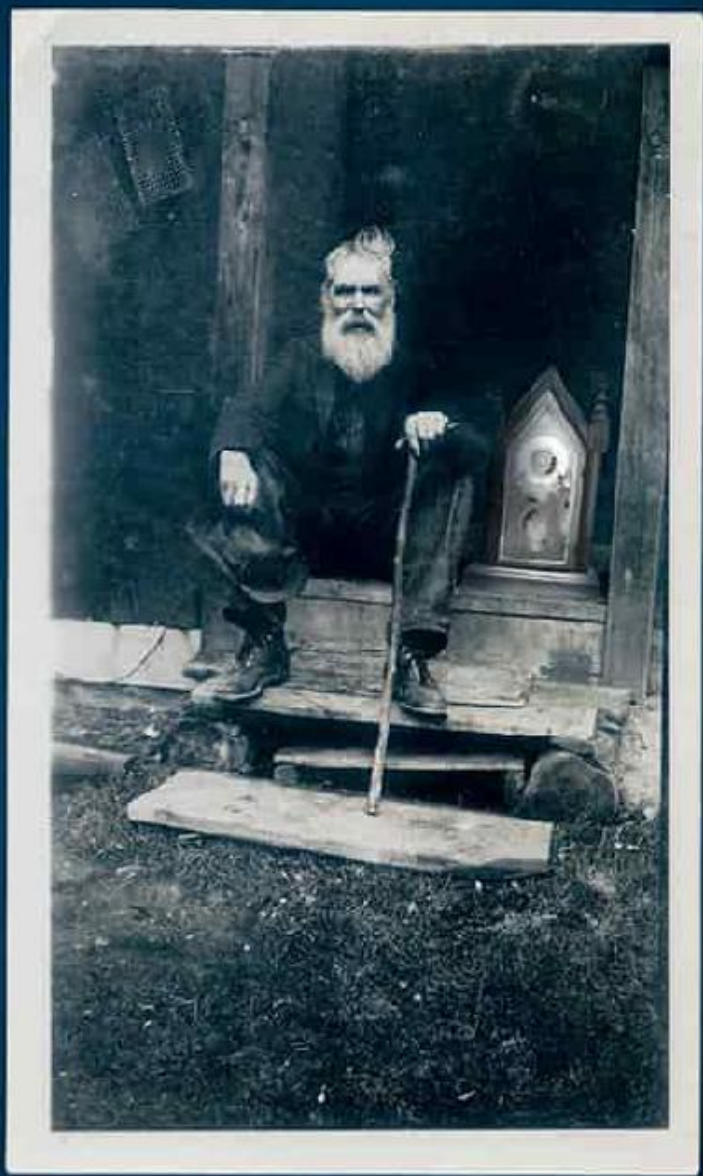
Il nous a invités à entrer dans son atelier. J'ai jeté un coup d'œil derrière lui. L'intérieur de la pièce était sombre, et je n'ai distingué qu'un bric-à-brac.

Noor a regardé autour d'elle et sifflé :

– Millard, où es-tu, que je te donne une claque sur la tête ?

– Ne faites pas attention à Klaus, il est inoffensif, a fait la voix de l'intéressé, qui était déjà entré dans l'atelier.





Il ne ferait pas de mal à un asticot... C'est juste un Américain de la vieille école.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? ai-je demandé en aidant Noor à se

relever.

Millard a éludé la question.

– Mais c’est un véritable génie, a-t-il ajouté. Il a réinitialisé la moitié des boucles sans Ombrunes de Californie pendant des années, avant que les Estres le piègent et l’obligent à venir travailler ici.

– Alors ? a rugi Klaus, au fond de l’atelier. Vous allez laisser entrer toutes les foutues mouches du Fossé des Fièvres, ou vous venez goûter mon whisky ?

– Je rentre à la maison ! a décidé Noor. Si les Estres lui ont fait confiance, comment pourrait-on...

Millard a poussé un soupir irrité. Il s’est approché et nous a confié à voix basse :

– Klaus a été attiré dans l’Arpent par la ruse et forcé de travailler pour les Estres. Sharon m’a appris qu’ils avaient retenu sa femme captive dans l’une des boucles-prisons du Panloopticon. C’est seulement pour ça qu’il les a aidés. Il s’est installé ici, le plus loin possible d’eux. Si loin qu’il a appris la libération de l’Arpent seulement le mois dernier. Mais, comme je vous l’ai déjà dit, c’est un génie. Depuis quelque temps, j’essaie de me lier d’amitié avec lui. Je lui apporte des petits cadeaux, surtout alcoolisés, et je passe des heures à écouter ses histoires. Et je crois qu’il pourrait nous aider, si on arrive à éveiller son intérêt.

Nous avons entendu des verres tinter à l’intérieur, puis quelque chose s’est fracassé par terre, et Klaus a poussé un juron.

– OK, a dit Noor à voix basse. Si tu crois vraiment qu’il peut réparer le...

– Génial ! s’est écrié Millard.

Il a piqué l’appareil de V dans sa poche et couru rejoindre le vieil homme.

– Hé, Klaus ! J’ai un truc qui va te plaire...

Noor et moi avons secoué la tête. On pouvait difficilement se fâcher contre quelqu’un d’aussi bien intentionné que Millard, même s’il lui arrivait d’être horripilant. Nous sommes entrés dans l’atelier en fermant la porte grinçante derrière nous.



On aurait dit qu’une horloge géante avait explosé dans l’atelier de Klaus, éjectant ses entrailles sur toutes les surfaces planes. Les chaises, des tables, plusieurs longs établis et même le sol étaient jonchés

d'engrenages et de ressorts. Il y avait aussi des centaines d'horloges en état de marche. Parmi elles, de grandes horloges comtoises et de minuscules horloges de table rondes, des horloges murales toutes simples et des horloges à coucou savamment sculptées. Le tic-tac de leurs balanciers était obsédant.

Klaus est sorti d'une arrière-salle en portant un plateau de tasses dépareillées. Il a débarrassé la portion d'établi la plus proche d'un revers de bras.

– Qui aime le whisky de seigle ? Il est fait maison.

Il a calé une tasse dans la main de Noor, une autre dans la mienne, et a agité une troisième dans la direction de Millard jusqu'à ce que notre ami invisible s'en saisisse.

– Bienvenue, *skol, sláinte*, à votre santé ! a dit Klaus en vidant sa tasse.

Le verre de Millard s'est levé et incliné. Un flot de liquide vert a coulé entre ses lèvres. Noor a vidé le sien et toussé. Elle a fait une drôle de tête, comme si elle venait de subir un choc frontal. J'ai bu une petite gorgée qui m'a mis l'œsophage en feu, puis redressé discrètement ma tasse. Avec un peu de chance, Klaus ne remarquerait pas que je bottais en touche.

– C'est mieux que la piquette qu'ils servent à la Tête Réduite, non ? nous a-t-il lancé. Et ça vous décape une montre de gousset mieux que n'importe quel solvant du commerce.

La brûlure de l'alcool m'a rappelé le Priest Hole, le bouge crasseux de Cairnholm où nous avions séjourné, mon père et moi. J'avais du mal à croire que tout cela remontait à moins d'un an. Que je connaissais Millard, Emma et Miss Peregrine depuis aussi peu de temps. Le garçon que j'étais alors était devenu un étranger pour moi. Il appartenait à une autre vie.

– C'est un morceau d'histoire que tu m'apportes là, a dit Klaus.

Millard avait remis l'expulseur au vieil homme, qui s'était penché pour l'examiner. Avec sa loupe fichée dans l'œil, on aurait dit un cyclope myope. Il a retourné l'appareil, puis l'a ouvert avec un minuscule tournevis, de la largeur d'une aiguille. Malgré l'alcool qu'il venait d'ingurgiter – ou peut-être grâce à lui – ses mains ne tremblaient pas.

– Hmmmm, fascinant ! a-t-il commenté.

Il a retiré la loupe et tourné la tête vers Millard.

– Tu l'as montré à Perplexus Anomalous ?

– Non. Perplexus ne s'intéresse pas aux choses mécaniques.

Seulement au papier, aux cartes et aux équations différentielles...

– Cet homme est un kleptomane, a accusé Klaus avec brusquerie. Si tu lui montres quelque chose qui brille, tu peux lui dire adieu. Il a fait le tour de ma boutique la semaine dernière, et m'a chapardé un fémur de ma précieuse horloge en os. Une véritable antiquité !

Je ne voyais pas le visage de Millard, mais j'étais sûr qu'il n'en croyait pas un mot.

– Ça m'étonnerait fort que Perplexus t'ait chapardé ton fémur, a-t-il dit, mais je me renseignerai la prochaine fois que je le verrai...

Une soudaine cacophonie a empli l'atelier quand les centaines d'horloges se sont mises à sonner l'heure en même temps. Noor et moi nous sommes bouché les oreilles. Klaus, qui avait reporté son attention sur l'expulseur, semblait indifférent au bruit.

Je comprenais maintenant pourquoi il était dur d'oreille. Ses horloges l'avaient rendu sourd.

Quand le vacarme s'est tu, Klaus a dit :

– Vous savez que ce bidule est fichu ? Il ne peut être utilisé qu'une fois.

– On le sait, a confirmé Millard. Mais on espérait que tu trouverais un moyen de le réparer, pour qu'on puisse le réutiliser.

Le vieil homme a écarquillé les yeux et éclaté d'un rire tonitruant.

– Non, non ! Pas question. Ce n'est pas possible. Et même si ça l'était, je ne le ferais pas. C'est un odieux commerce.

– Pourquoi ? ai-je voulu savoir.

Il s'est redressé sur son tabouret et a pointé un doigt accusateur sur le chronomètre.

– Vous savez ce qui fait fonctionner cette chose ?

– Des ressorts ?

Quand il parlait de son métier, Klaus ressemblait moins à un vieux chercheur d'or grincheux qu'à un éminent scientifique.

– Les ressorts font fonctionner le cadran. Je parle de la réaction d'expulsion. La chose qui vous a fait descendre en un clin d'œil la côte est des États-Unis, et projetés deux jours en avant dans le temps, a-t-il précisé.

– Je ne sais pas, Klaus, a avoué Millard. Si tu nous le disais ?

Notre hôte s'est penché vers nous et a baissé la voix.

– Une dose d'âme extraite et concentrée, très difficile à obtenir, et par des moyens abominables. Ce que les toxicomanes appellent

« suul ».

– Vous voulez parler de l’ambrosie ? ai-je demandé.

L’œil énorme de Klaus m’a fixé à travers la loupe.

– C’est ainsi qu’ils nomment leur drogue, a-t-il acquiescé en tapotant doucement l’expulseur. Le suul en est la matière première. Il s’agit de la substance que les Estres extrayaient des particuliers, leur deuxième âme. C’est pourquoi ils n’ont jamais pu produire en masse ces petits miracles. Le carburant est trop coûteux.

– Et si on pouvait vous en obtenir un flacon ? a demandé Millard.

– Comment ? a répliqué Klaus en me toisant d’un air sévère. C’est un dealer ?

Noor s’est esclaffée.

– Mais non, Klaus ! On les a tous chassés de l’Arpent. Tu ne sais pas qui c’est ?

– Non, et je m’en fiche. Je ne traiterai pas avec quelqu’un qui fait du commerce de suul.

– Ce n’est pas le cas, a assuré Millard. Nous pourrions peut-être mettre la main sur une fiole réquisitionnée après la prise de la forteresse des Estres. Même si je crois que l’essentiel de leur stock a été détruit avant la fin de la bataille.

– Je n’y toucherais pas, même si vous pouviez l’obtenir.

Millard est resté un instant pensif.

– Et si on récupérerait ton fémur ? a-t-il proposé.

Klaus a gratté sa barbe blanche.

– Connaissez-vous l’histoire de cette horloge en os ? C’est un spécimen d’horlogerie particulière inestimable.

– Non, ai-je dit.

– Alors, je vais vous la raconter, a décidé Klaus.

Il a posé son corps massif sur un tabouret et plié ses bras dodus.

– Autrefois, il y a très longtemps, un horloger particulier nommé Miklaus vivait à Prague. Il avait conçu l’horloge de la place principale de la ville, et c’était l’œuvre la plus extraordinaire qu’on ait jamais vue. Les villes rivales voulaient toutes que Miklaus leur fabrique une horloge identique, mais les conseillers de Prague ne l’entendaient pas de cette oreille. Pour s’assurer que l’artisan ne puisse plus construire d’horloge, et préserver la fierté de leur ville, ces hommes jaloux lui firent crever les yeux. Miklaus est devenu fou. Une nuit, il s’est jeté dans les entrailles de cette grande horloge et il est mort, broyé par ses engrenages.

– Mince ! a soufflé Noor.

– Son fils était horloger, lui aussi, a poursuivi Klaus. Pour honorer la mémoire de Miklaus, il a exhumé ses os et en a fait une autre horloge, encore plus extraordinaire que celle de Prague, dit-on. Comme je ne suis jamais allé à Prague, je ne peux pas vous le confirmer. Mais on raconte que l'horloge fabriquée avec les os de Miklaus est hantée, et possède des propriétés particulières que je ne connais pas encore. Je m'attelle à sa réparation depuis des années, chaque fois que j'ai le temps. C'est ma marotte.

– Comment es-tu entré en possession de cet instrument ? a voulu savoir Millard.

– J'en ai hérité. Miklaus était mon arrière-grand-oncle et mon homonyme.

Il avait prononcé ces mots avec une telle désinvolture que nous avons mis un moment à comprendre où il voulait en venir. Klaus a soupiré, l'air abattu.

– Je dois absolument récupérer ce fémur d'horloge. J'ai voulu forcer la porte du bureau de Perplexus pour le récupérer, mais les gardes m'ont intercepté, et un bouffon m'a prévenu que si je recommençais, je serais chassé de l'Arpent. Je n'ai jamais voulu venir ici au départ, mais...

Il a haussé les épaules, et un bref instant, il m'a paru minuscule, malgré sa carrure imposante.

– Mais maintenant, c'est chez moi.

Je me suis demandé ce qui était arrivé à sa femme, prisonnière des Estres. Hélas, si elle n'était pas là, la réponse était assez évidente. L'aversion de Klaus pour le suul était révélatrice.

– Si on retrouve votre os et qu'on vous apporte une fiole d'ambrosie, pourriez-vous réparer l'expulseur ?

– Je n'aime pas ça. Pas du tout, a-t-il grommelé.

Des gouttelettes de sueur perlaient sur son front. Il a sorti un chiffon sale de sa veste pour l'essuyer.

– Dites-moi ce que vous voulez en faire.

J'ai regardé Noor, qui dansait d'un pied sur l'autre, mal à l'aise.

– Explique-lui, ai-je suggéré.

– Il nous a permis d'échapper à la mort une fois, a-t-elle expliqué. Mes amis pensent qu'on risque d'en avoir besoin à nouveau.

– Noor est la clé de tout, Klaus, a ajouté Millard à voix basse. Sans elle, on risque de ne jamais pouvoir arrêter Caul. Si le pire se produit,

s'il arrive à percer les défenses des Ombrunes...

– Vous aurez besoin d'une solution de repli, a achevé Klaus.

Sa voix n'était plus qu'un murmure.

– Rapportez-moi l'os et le suul. Je ferai de mon mieux.

Il a levé un doigt crochu en guise d'avertissement.

– Mais je ne garantis rien. C'est la première fois de ma vie que je manipule un expulseur, et vous savez qu'ils ne sont pas conçus pour être réutilisés. Il pourrait vous exploser à la figure.

– Il n'y a que toi qui puisses le faire, Klaus ! a assuré Millard. Tu es le meilleur.

Le vieil homme a souri. Il s'est penché pour farfouiller sous l'établi et s'est redressé en tenant une bouteille pleine d'un liquide trouble.

– Un petit coup pour la route ?

– Non, merci ! a refusé Millard. Il faut qu'on garde les idées claires.

Une vague d'appréhension a traversé le visage de Noor.

– Moi, je veux bien, a-t-elle répondu.

Alors que Klaus remplissait sa tasse, je me suis penché vers elle.

– Tu es sûre ?

Un « bong ! » cuivré a résonné au-dessus de l'établi. Une horloge à coucou sonnait l'heure avec quelques minutes de retard. Une petite porte s'est ouverte pour laisser passer une plateforme miniature, où trônaient un bourreau en robe noire et un condamné à genoux. À chaque coup de l'horloge, le bourreau abattait sa hache, la tête de la victime s'éloignait de son corps, et un morceau de feutre rouge fixé sur un ressort sortait de son cou.

Noor a vidé son verre tandis que la décapitation se répétait pour la dixième fois. Puis elle a grimacé et abattu la tasse sur l'établi.



Sur le chemin du retour, alors que nous trottinions dans les ruelles sordides de l'Arpent, je me suis inquiété pour Noor. Elle n'avait presque pas parlé depuis que nous avons quitté l'atelier de l'horloger. Peut-être était-elle assommée par l'essence à briquet maison qu'elle avait ingurgitée, mais je la soupçonnais surtout de ruminer à la perspective de ce que nous allions faire. Comment demander à quelqu'un s'il est prêt à voir ressusciter un être cher ? Avec douceur, mais directement, ai-je décidé.

Nous traversions un cloaque où les pavés étaient déterrés et la rue

jonchée d'ordures détrempées, quand elle a trébuché. Je l'ai retenue par le bras.

– Si tu tombes là-dedans la tête la première, tu es sûre de te faire bouffer par les bactéries cannibales, ai-je commenté.

Elle a ri sombrement.

– Il ne manquerait plus que ça.

– Alors, tu te sens prête ? lui ai-je demandé sans lui lâcher le bras. Je te préviens, quand Enoch fait son truc, ça peut être difficile à supporter. J'y ai assisté plusieurs fois, et c'est assez gore, en fait.

J'ai songé au pauvre Victor, le frère de Bronwyn. Et à Martin, le conservateur du petit musée de Cairnholm, qui s'était réveillé avec la moitié d'un visage, en récitant des poèmes. Depuis, ces scènes peuplaient mes cauchemars.

Noor a haussé les épaules.

– Je l'ai vue se faire assassiner. Qu'est-ce qui pourrait être pire ?

– Parfois, on ne le sait pas avant de le voir.

Nous avons marché en silence un petit moment, puis elle a dit :

– Ça t'est déjà arrivé d'avoir envie de reparler à ton grand-père ?

– Tu veux dire, à la manière d'Enoch ?

– Non. Juste... n'importe comment.

– Au début quand je suis arrivé ici, j'y pensais en permanence. J'aurais voulu connaître son opinion sur tout. Lui dire ce que je faisais, lui montrer qui je devenais. Je pensais qu'il serait...

– Fier.

J'ai hoché la tête, embarrassé. Elle a glissé son bras sous le mien.

– Je suis sûre qu'il aurait été infiniment fier de toi.

– Merci. J'espère, ai-je dit, emporté par une soudaine vague d'émotion.

Mon grand-père me manquait encore, même si je ne ressentais plus qu'une douleur sourde, au fond de moi. Certains souvenirs la ravivaient parfois au point de la rendre momentanément insupportable.

J'ai inspiré profondément. Noor s'est collée contre moi pour sauter par-dessus une flaque d'eau. Ma douleur s'est atténuée, remplacée par une immense gratitude. Noor pouvait me reconforter en quelques mots, car je ne doutais jamais de sa sincérité. Elle était candide sans être naïve. Ces qualités s'ajoutaient à la liste, déjà longue, de ce que j'aimais chez elle.

– Bref, ai-je continué une fois ressaisi. À la longue, ça s'est calmé. Savoir ce que mon grand-père aurait pensé de moi m'importait moins que ma propre opinion de moi-même. Alors, même s'il me manque encore terriblement, je pense que c'est mieux qu'il reste... mort.

– Je n'ai jamais eu besoin de ça avec V, m'a-t-elle confié. Je lui en voulais trop d'être morte. Si j'avais su à l'époque, la vérité m'aurait anéantie.

– N'empêche. Ce serait mieux que tu ne sois pas dans la pièce quand ça arrivera.

– Non. J'ai besoin d'y être.

– Pourquoi ?

– Imagine qu'elle ne soit pas seulement la marionnette d'Enoch. Qu'elle soit vraiment là. Qu'il y ait une étincelle...

– Il n'y aura pas d'étincelle, Noor.

« Ça ressemble à une scène de film d'horreur », ai-je pensé, mais j'ai gardé cette réflexion pour moi.

– Ces images risquent de te hanter jusqu'à la fin de tes jours.

Elle a lâché mon bras et s'est perdue un instant dans ses pensées.

– Et si elle est... effrayée ?

– Effrayée ?

– Tu ne le serais pas, à sa place ?

– Elle ne saura même pas ce qui lui arrive.

J'aurais voulu que Millard intervienne pour me donner raison, mais il savait que nous avions une conversation intime et devait marcher dix pas devant nous, par souci de discrétion.

– J'ai besoin d'être là, a-t-elle répété d'un ton sans appel.

Puis elle m'a regardé.

– Et que tu y sois aussi. S'il te plaît...

– Bien sûr.

– Merci.

Son sourire s'est changé en grimace.

– Tout va bien se passer, a-t-elle dit.

Elle l'a répété comme un mantra, pour se blinder :

– Tout va bien se passer.

CHAPITRE NEUF

Noor, Millard et moi sommes rentrés dans la maison de la même manière que nous en étions sortis, par la ruelle de derrière, en grimpant aux pilotis et en nous faufilant par une fenêtre ouverte, au premier étage. Des voix montaient de la cuisine. Nous y avons rejoint Miss Peregrine et les autres, revenus avant nous. Miss Peregrine séchait ses cheveux avec un torchon à vaisselle, pendant que Miss Wren, assise à la table, caressait un poulet somnolent installé sur ses genoux. Emma, épuisée, était affalée sur une chaise devant le feu. Bronwyn, debout devant l'évier, essuyait une traînée de sang sur son avant-bras, tandis qu'Olive lui faisait des points de suture. Elles n'avaient pas l'air trop mal en point, pour des personnes qui venaient de traverser une ville dévastée par la tempête en transportant un cadavre ensablant.

Fiona et Hugh étaient revenus, eux aussi. Mais où était Enoch ? Et V ?

Addison, qui gardait la porte fermée du salon, a aboyé en nous apercevant :

- Où étiez-vous passés ?
- Vous êtes sortis en faussant compagnie à vos gardes du corps, a dit Miss Peregrine, l'air plus fatiguée que fâchée.
- Pardon, Miss, a commencé Millard. C'est entièrement ma faute. J'ai...

Elle l'a fait taire d'un geste las.

– Nous verrons ça plus tard. Nous avons des préoccupations plus urgentes.

Elle ne nous a même pas demandé où nous étions allés.

– Olive, ma chérie, n'oubliez pas l'antiseptique avant d'appliquer le sparadrap.

- Oui, Miss.
- Vous avez eu des ennuis ? ai-je demandé.
- On peut dire ça, a grommelé Emma en frottant sa nuque douloureuse.
- Tes parents sont très désagréables, a commenté Bronwyn.
- Tes oncles aussi, a ajouté Emma.

J'ai sursauté, soudain anxieux.

– Ils sont revenus ? Vous les avez vus ?

– Oui, et ils n'aiment pas les intrus, a dit Bronwyn.

– Ils se sont aperçus que des gens étranges utilisaient leur jardin pour... *quelque chose*... et ils ont pris des mesures, a complété Emma.

– Ils ont engagé des agents de sécurité, a expliqué Addison.

– Des agents de sécurité *agressifs*, a précisé Bronwyn.

– Nous avons accompli notre mission, et nous n'avons que quelques égratignures à déplorer, a conclu Miss Peregrine. Félicitons-nous de ce succès.

Elle a fini de sécher ses cheveux et étendu le torchon humide sur le dossier d'une chaise.

– C'est leur sang ou le tien ? a demandé Noor, qui regardait Olive recoudre le bras de Bronwyn.

La blessée a haussé les épaules.

– Un peu des deux, je pense.

– Et le mien, a grogné Addison, qui léchait une coupure sur son flanc.

– Oh non, toi aussi ? s'est exclamée Olive.

Elle s'est précipitée vers le chien avec sa trousse de premiers secours.

– Je n'ai presque plus de sparadrap !

– Nous allons devoir déplacer vos parents, m'a confié Miss Wren, en offrant des miettes de pain au poulet installé sur ses genoux.

– Les déplacer ?

– Caul vous a pris pour cible. Il pourrait tenter de les enlever.

– C'est ce que je ferais, est intervenu Hugh. Je veux dire... pas moi. Mais tu sais, si j'étais Caul.

– Les déplacer où ? ai-je demandé. Pour combien de temps ?

– Laissez-nous gérer les détails, a suggéré Miss Peregrine. Nous allons simplement les persuader de partir en vacances dans un pays lointain.

– Ils rentrent à peine de voyage.

– Alors, nous les persuaderons de repartir, a dit Miss Wren avec brusquerie. Sauf si vous préférez courir le risque qu'ils soient pris en otages ?

– Bien sûr que non, a répondu Emma.

Elle m'a regardé.

– Tu préférerais ?

– Bien sûr que non ! ai-je répliqué sèchement.

La moutarde me montait au nez. En fait, nous étions tous un peu à cran.

– Ne nous querellons pas, est intervenue Miss Peregrine. Jacob, nous serons doux comme des agneaux avec vos parents, vous avez ma parole. Et quand tout sera terminé, nous les ferons revenir.

– Et vous effacerez leurs souvenirs. Ce sera comme s'il ne s'était rien passé.

– Absolument.

Elle n'avait pas remarqué le sarcasme qui filtrait dans ma voix. Ou alors, elle avait décidé de l'ignorer. « Comme s'il ne s'était rien passé », c'était une fable pour me rassurer. Mes parents ne seraient plus jamais les mêmes. Leur vie avait été bouleversée, mise sens dessus dessous, passée au blender. Même s'ils ne se souvenaient pas des moments les plus pénibles de l'année dernière – à supposer que leurs cerveaux n'aient pas été endommagés par tous ces effacements de mémoire –, les cicatrices ne disparaîtraient jamais. Mais je ne pouvais rien faire pour y remédier, et je n'avais aucune raison d'en vouloir aux Ombrunes. Elles avaient tenté de protéger mes parents de la seule manière qu'elles connaissaient. J'ai inspiré longuement et essayé de me calmer.

– Et vous, Miss Pradesh ? a demandé Miss Wren. Y a-t-il quelqu'un que Caul pourrait tourmenter pour vous manipuler ? Une personne de votre entourage ?

Noor a éclaté d'un rire sombre.

– Il l'a déjà tuée.

– Et ton amie ? est intervenu Millard.

Elle s'est crispée.

– Tu crois qu'il ferait du mal à Lily ?

– La perversité de Caul est sans limites, a répondu Millard.

Les traits de Noor se sont assombris.

– S'il lui arrivait quelque chose, je ne me le pardonnerais pas.

– Moi non plus, a déclaré Millard. Miss Peregrine, je voudrais me consacrer personnellement à sa protection.

– C'est une noble intention, mais nous avons besoin de vous ici, a-t-elle objecté. Je chargerai l'un de nos meilleurs gardes de veiller sur elle.

- Vous ne pourriez pas la faire venir ? a demandé Noor.
- Nous le ferions si c'était possible. Mais elle est normale.
- Elle s'apercevra qu'elle est surveillée. Le garde pourrait-il lui transmettre un message de ma part ? Pour la prévenir qu'il est de son côté, et lui dire que je vais bien.

Miss Peregrine a accepté. Nous avons trouvé un papier et un crayon, et Noor a griffonné une courte lettre que le garde devait lire à son amie. Sur ces entrefaites, la porte du salon s'est entrouverte. Enoch est entré dans la cuisine, équipé de longs gants noirs et d'un tablier blanc taché de rouge.

- Elle est prête, a-t-il annoncé.

Il a regardé Miss Peregrine, puis Noor.

Noor a avalé sa salive et posé son crayon. Emma s'est levée pour nous rejoindre, mais Miss Peregrine l'a arrêtée d'un geste.

- Seulement les personnes indispensables, s'il vous plaît. Jacob, Noor. Miss Wren, moi-même, et monsieur O'Connor.

Emma s'est rassise.

- J'étais indispensable pour aller la chercher, a-t-elle marmonné.
- Ne le prends pas mal, Em', a dit Enoch. Personne ne s'attend à être tiré de la mort pour être interrogé. C'est encore plus troublant quand on a un public nombreux. Les morts sont parfois un peu timides.

- Tant mieux, a commenté Bronwyn. Je préfère ne pas voir ça. Ça me donne des cauchemars.

- Bronwyn ! a sifflé Olive en montrant discrètement Noor du doigt.

Notre amie a paru mortifiée.

- Oups ! Désolée. Tu n'auras qu'à imaginer que tu es au cinéma et que tu regardes un film d'horreur. Moi, c'est ce que je fais.

- Ça va aller, a répondu Noor sèchement. Tout ce qui compte, c'est de trouver le lieu de rendez-vous.

Encore une fois, notre sollicitude l'agaçait.

- Tout à fait, a approuvé Miss Peregrine. Enoch, nous vous suivons.



V était étendue sur une longue table en bois, près de la fenêtre. La lumière du jour, qui filtrait entre les lames des stores, dessinait des bandes jaunes sur son corps. On aurait dit un cadavre prêt pour la dissection dans une école de médecine. Les jambes tendues, les pieds nus écartés, la poitrine ouverte. Du sang coulait goutte à goutte dans

un seau placé sous la table. Des bocaux d'organes conservés dans le formol, dont certains étaient ouverts, étaient alignés sur le rebord de la fenêtre. Il s'en échappait une odeur âcre et piquante.

– J'ai déjà utilisé le cœur de deux moutons, d'un lion et d'un bœuf pour la ranimer, nous a confié Enoch. J'ai dû aussi utiliser un cœur de poule frais, mais ne le dites pas à Fiona. Grâce à ce mélange, elle devrait se réveiller d'assez bonne humeur. Il ne manque plus que le cœur du poète.

Miss Peregrine a froncé les sourcils.

– Je ne vous demanderai pas où vous vous l'êtes procuré, Enoch.

Il lui a adressé un clin d'œil malicieux.

– Ça vaut mieux.

Je me suis félicité qu'Enoch ait accompli la partie la plus répugnante du travail avant de nous faire entrer. Je l'avais déjà vu travailler une fois sur un humain, et le spectacle m'avait traumatisé. Il lui avait fallu plusieurs minutes et cinq cœurs de mouton pour réveiller Martin, le défunt conservateur du musée de Cairnholm. Au moins, Noor n'aurait pas à assister à ce préambule sanglant.

Je n'ai pas pu me résoudre à regarder V très longtemps. Je me sentais intrusif. Du coin de l'œil, j'ai vu son pied tressauter, et j'ai cru entendre un léger murmure, comme celui d'une personne troublée dans son sommeil.

Enoch a sorti de sous la table une forme enveloppée dans un papier de boucherie humide.

– Vu les délais, je n'ai pas pu faucher le cœur d'un grand poète. Vous m'en voyez navré.

Il a écarté le papier et a découvert une masse sanguinolente marbrée de gris, de la taille d'une balle de base-ball.

– Ce n'était qu'un misérable scribouilleur sans le sou.

– Va-t-il nous réciter ses poèmes ? a demandé Miss Wren.

Enoch a ri.

– Ça m'étonnerait. C'est son cœur, pas son cerveau. Mais cela devrait aider à délier la langue de V.

Noor fixait le mur et n'avait pas prononcé un mot depuis que nous étions entrés. Elle a sursauté légèrement quand mon bras a effleuré le sien. Elle fredonnait tout bas le jingle d'une vieille publicité télévisée.

– Tout le monde est prêt ? a demandé Miss Peregrine en interrogeant Noor du regard.

– Oui, a-t-elle répondu. Allez-y.

Enoch n'avait pas besoin d'encouragements, mais il n'exultait pas non plus. Il prenait peu de choses au sérieux dans la vie. Son travail en faisait cependant partie.

Il s'est tourné vers la table. Miss Peregrine est allée se placer aux côtés de Miss Wren, qui se tenait un peu en retrait. Enoch a ôté ses gants noirs, pris le cœur du poète dans la main gauche et l'a soulevé au-dessus de sa tête. Puis il s'est penché au-dessus du cadavre de V et a plongé la main droite dans sa poitrine béante.

J'ai tressailli. Noor fixait toujours le mur.

Enoch, concentré, a plissé les yeux, tandis que sa main droite fouillait dans la poitrine de la défunte. Soudain, il a paru saisir quelque chose. Un instant plus tard, il a été pris de violentes convulsions. J'ai résisté à l'envie de voler à son secours. Je ne pouvais rien faire pour l'aider. Cela faisait partie du processus.

Dans sa main gauche, le cœur du poète a frémi, puis s'est mis à battre.

– Ça commence, a chuchoté Miss Peregrine.

V a gémi doucement. Puis elle a émis un son étranglé, comme quelqu'un qui s'étouffe. Ou comme une morte qui s'éclaircit la gorge.

– Lève-toi, femme morte ! a psalmodié Enoch. Lève-toi et parle.

Il a baissé le bras qui tenait le cœur, puis sorti précipitamment la main droite de la poitrine de V en poussant un petit cri, comme s'il avait été mordu.

V s'est assise. J'avais beau l'avoir prévu, je n'étais pas préparé au choc. Elle s'est redressée brusquement, tel un automate. Sa tête a basculé sur le côté. Ses yeux étaient ouverts, mais ses iris roulaient d'avant en arrière. Sa bouche s'ouvrait et se fermait sans bruit, comme si elle mastiquait un chewing-gum.

Enoch avait les cheveux dressés sur la tête et de la vapeur s'élevait de ses mains. Il a paru momentanément abasourdi. Puis il s'est ressaisi et recoiffé avant de regarder Miss Peregrine.

– À vous, a-t-il dit d'une voix tremblante.

L'Ombrune s'est approchée de V.

– Je suis Peregrine Faucon, a-t-elle commencé.

Elle a marqué une pause.

– V...Velya ? Vous m'entendez ?

Un gargouillis s'est échappé de la gorge de la morte. Rien de plus.

Miss Peregrine a fait une nouvelle tentative :

– Je suis vraiment désolée de vous l'apprendre, mais vous êtes...

Hésitante, elle a toussé dans sa main.

– Ma foi, ce n'est pas une nouvelle facile à annoncer. Vous êtes morte. Percival Murnau vous a assassinée. Je suis navrée.

V a redressé brusquement la tête, mais ses iris continuaient de vagabonder. Miss Peregrine a interrogé Enoch :

– Vous pensez qu'elle m'entend ?

– Continuez à lui parler, lui a-t-il conseillé. Il faut parfois du temps pour arriver jusqu'à eux.

En voyant sa posture rigide et son air soucieux, j'ai soupçonné que ça ne marchait pas à tous les coups.

Miss Peregrine a persévéré :

– Nous avons une question à vous poser, V. Une question très importante. Votre réponse est capitale.

Miss Wren, à bout de patience, a rejoint Miss Peregrine et lâché d'une voix forte :

– Où est le lieu de rendez-vous ? Le lieu de rendez-vous secret des sept Ombrunes ?

V a grimacé et rejeté la tête en arrière, comme si elle souffrait.

– Trop fort, a-t-elle dit d'une voix pâteuse.

Noor s'est levée d'un bond. Elle a emprisonné mon poignet dans ses doigts.

– Miss Wren, s'il vous plaît, est intervenu Enoch. Elle est morte, pas sourde.

– Trop lumineux, a déclaré V.

– Trop lumineux ! a répété Miss Peregrine.

Elle a couru vers la fenêtre et tourné la baguette pour fermer le store vénitien. La pénombre a envahi la pièce.

V s'est affaissée. Elle a gémi, haleté, puis relevé la tête. Ses iris continuaient d'aller et venir, sans jamais se fixer.

– Pfffooooooooo, a-t-elle soufflé. Qui est là ?

– Peregrine Faucon, a répété Miss Peregrine.

– Miss Wren, a ajouté l'autre Ombrune.

Enoch a fait un petit salut.

– Enoch O'Connor, votre résurrecteur. Enchanté !

V n'avait pas encore réagi. Miss Peregrine m'a regardé. J'ai prononcé mon nom. La morte a incliné légèrement la tête, puis ouvert et refermé la bouche.

Noor s'est forcée à la regarder.

– Et Noor, a-t-elle ajouté.

V a sursauté. Ses yeux ont cessé de rouler et se sont fixés sur elle.

– Ma chérie ? a-t-elle demandé d'une voix rauque. C'est toi ?

Noor s'est détournée, comme si la douleur était insupportable. Ce mot « chérie », prononcé par une morte, avait quelque chose d'horrible, même pour moi.

J'ai attrapé sa main et je l'ai serrée. Elle a serré la mienne pour y puiser des forces.

– Oui. C'est moi.

– Approche. Laisse-moi te regarder.

Noor a hésité.

– V, nous devons vous poser une question, a insisté MissWren.

La morte a levé un bras et saisi celui de Noor.

– Approche-toi de moi. Laisse-moi te voir. Laisse-moi te toucher.

Noor a lâché ma main et s'est approchée de la table. Elle a pris la main de V, et lorsque leurs peaux se sont touchées, un frisson a traversé son corps.

V a pétri la main de Noor, qui était raide comme une statue.

– Parle-lui, a chuchoté Enoch.

– Maman, a-t-elle dit. Je suis désolée.

V s'est balancée d'un côté, puis de l'autre.

– Désolée pour quoi ?

– Pour ce qui t'est arrivé. C'est ma faute.

– C'est fini, ma chérie. Je ne suis plus fâchée. On va racheter une télévision.

Noor a hoqueté et retiré sa main.

– Où vas-tu ? Reviens ! a gémi V.

– C'était il y a longtemps, maman.

Enoch s'est approché.

– Vous êtes morte, madame, a-t-il dit, comme s'il s'adressait à une vieille dame sénile. Vous n'êtes plus en...

Noor a levé la main pour le faire taire. V est restée un instant silencieuse, puis elle s'est mise à rire, comme si on lui avait raconté une blague hilarante. Une fine brume rouge s'est échappée de sa poitrine ouverte.

Personne ne savait quoi faire. Pas même Enoch. Quand son rire inquiétant s'est tari, V s'est affaissée comme une marionnette aux fils coupés. Puis elle a poussé une longue plainte lugubre qui m'a donné la chair de poule.

Enoch a sifflé pour attirer l'attention de Noor et lui a fait signe de se dépêcher. Le temps était compté.

– Maman ! a-t-elle dit d'une voix forte.

V s'est redressée lentement et l'a regardée à nouveau, l'air chagriné.

– J'ai une question à te poser, a continué Noor.

J'ai vu Miss Wren se détendre.

– Pas de sucreries après le dîner ! a décrété V. Tu connais les règles.

– Ce n'est pas ça, maman...

Noor a regardé Miss Peregrine, qui l'a encouragée d'un signe de tête.

– Maman, on a reçu un appel. Il nous demandait de rejoindre le lieu de rendez-vous. Je crois qu'on devait y aller ensemble, toutes les deux... Mais comme ce n'est pas possible, je vais devoir m'y rendre sans toi. Tu peux me dire où c'est ?

V n'a pas répondu immédiatement. On entendait battre le cœur du poète dans la main d'Enoch, et le plancher grincer sous les pieds de nos amis, agglutinés derrière la porte.

V a poussé un long gémissement désespéré, comme si elle avait compris que le pire s'était produit. Malgré tous ses sacrifices, tous les efforts qu'elle avait consentis pour prévenir la catastrophe.

Miss Peregrine a hoché la tête d'un air sombre.

– V, écoutez-moi ! Caul est revenu. Nous devons rassembler les sept...

Noor est retournée près de la table, près de V.

– Je t'en prie, maman. On a de gros ennuis. On a besoin de ton aide. S'il te plaît, dis-moi où c'est. Le lieu de rendez-vous.

V a cessé de gémir. Elle a relevé la tête et regardé Noor.

– C'est bientôt l'heure du dodo, a-t-elle dit doucement. Mais je ne te lis pas d'histoire tant que tu ne t'es pas lavé les dents. Tu les as lavées ?

Noor a pris une profonde inspiration.

– Seulement celles que je veux garder, a-t-elle répondu.

Un sourire a étiré les lèvres bleues de V.

– Et ton pyjama ?

– Je l’ai mis, a dit Noor.
– Et ta poupée ? a demandé V. Où est Penny ?
– Elle est là, a menti Noor.
– Que va-t-on lire ce soir ? *Grenouille et crapaud* ? *Éloïse* ? Non, je sais ! Nos histoires favorites.

– On n’a pas le temps, maman !
– Va vite le chercher sur l’étagère ! Le vieux livre à la couverture déchirée. Oui, je sais : on va la recoller. Il faut juste du ruban adhésif. Non, on ne peut pas mettre de pansements sur les livres, coquine ! Oui, pose-le là. C’est bien, ma chérie !

Noor n’avait pas bougé. La scène se déroulait seulement dans la mémoire de V.

– Ouvre-le au chapitre... C’est ça, ton préféré. Maintenant, viens t’asseoir sur les genoux de maman.

Noor s’est raidie. Elle a voulu reculer, mais V l’a retenue par le poignet.

– Assieds-toi.

– Réponds à ma question, maman.

V l’a attirée contre elle. Noor s’est contorsionnée.

– Assieds-toi, allez ! Tu manques à ta maman.

– S’il te plaît ! l’a suppliée Noor. J’ai besoin que tu me répondes.

– Lis avec moi.

Noor a poussé un soupir chevrotant. Enoch, les yeux écarquillés, lui a fait à nouveau signe de se dépêcher.

– D’accord, maman.

– Noor, a dit Miss Peregrine d’une voix inquiète. Vous êtes sûre de vouloir...

– Tout va bien.

Elle s’est assise sur la table et a laissé V la tirer sur ses genoux. La défunte a poussé un soupir de contentement, refermé les bras autour de la poitrine de Noor, et l’a serrée contre sa poitrine béante.

Noor semblait à l’agonie.

– Dis-moi, a-t-elle insisté.

Sous nos regards à la fois émerveillés et horrifiés, V a posé le menton sur l’épaule de Noor et entamé une histoire :

– Il était une fois, il y a très longtemps, une fille qui avait des piquants dans le dos comme un porc-épic. Les gens la craignaient et

l'évitaient, et ses parents s'inquiétaient pour son avenir. Un hiver, sa mère fut emportée par la famine, et l'hiver suivant, c'est son père qui succomba à l'épidémie qui faisait des ravages dans leur contrée. Juste avant de rendre l'âme, le pauvre homme entendit la jeune fille chanter : « Reviens vers moi, cher père. Reviens vers moi, aussi vite que vite se peut ! »

Les Ombrunes ont échangé un regard entendu.

– L'homme aimait tant sa fille, a continué Noor de mémoire, que son âme, au lieu de s'envoler pour le paradis, s'est logée dans la poupée préférée de la fille.

– Exactement, ma chérie, a dit V d'une voix rauque. C'est tout à fait ça.

Elle semblait épuisée d'avoir autant parlé. Elle a laissé retomber sa tête sur l'épaule de Noor. Enoch lui a de nouveau fait signe de se dépêcher. Le cœur qu'il tenait à la main faiblissait.

– Maman, réponds à ma question...

– Désolée, mon trésor, tu devras attendre demain matin. C'est l'heure du dodo, a-t-elle dit d'un air rêveur.

Puis elle a lâché Noor et s'est effondrée sur la table, inerte.

Miss Wren a poussé une exclamation étouffée.

– Allez ! Allez ! a dit Enoch, en secouant le cœur comme si c'était une horloge arrêtée.

Noor a sauté de la table, toute tremblante. Je l'ai attirée contre moi.

– Ça va ?

Enoch a balancé le cœur épuisé par terre.

– C'est tout ? a-t-il crié à V. Je m'échine à te ramener d'entre les morts, et tu nous sers un conte pour enfants ?

– C'était l'un des *Contes des particuliers*, a signalé Miss Wren. Le début, du moins.

– C'était mon histoire préférée quand j'étais petite, a dit Noor.

Elle frissonnait. Nous nous sommes assis ensemble sur un coussin de sol. Elle ne semblait pas bouleversée. Juste un peu sonnée. Cela dit, Noor Pradesh s'était longuement entraînée à dissimuler ses sentiments.

– Quel gâchis de cœurs ! a soupiré Enoch.

La porte s'est ouverte et nos amis qui écoutaient aux portes se sont engouffrés dans la pièce, incapables de contenir leur curiosité plus longtemps. Miss Peregrine n'a pas protesté. Elle s'entretenait à voix basse avec Miss Wren.

Olive s'est précipitée vers Noor et moi.

– Alors, ça va ? C'était comment ? Horrible ? Merveilleux ?

Noor l'a regardée d'un air absent, comme si elle ne comprenait pas la question.

– Trop tôt, a dit Olive. Désolée.

Les Ombrunes ont mis fin à leur conversation et distribué des ordres.

– Olive, je voudrais que vous alliez me chercher l'intégrale des *Contes*, a dit Miss Peregrine. Vous la trouverez dans la section 3F, au 7e sous-sol des archives. Allez-y avec Bronwyn, car c'est très lourd. Vous aurez besoin de mon badge pour emprunter l'ouvrage.

Elle a sorti de sa poche une carte d'identité en forme d'étoile en fer, tandis que Miss Wren s'adressait à Millard :

– Monsieur Nullings, rapportez-nous la plus ancienne carte des jours que vous puissiez trouver. Demandez à Perplexus de vous en prêter une si vous ne trouvez rien au département de cartographie. Enoch, enveloppez V dans un linceul, mettez-la dans la glace, et demandez au service des pompes funèbres de la préparer pour ses funérailles.

– On a fini ? a demandé Noor, confuse. Vous n'aurez pas besoin de la réveiller à nouveau ?

– Il me faudrait quelques heures pour l'organiser, a signalé Enoch. J'aurais besoin de deux fois plus de cœurs, peut-être davantage...

– Merci, monsieur O'Connor. Ce ne sera pas nécessaire, a déclaré Miss Peregrine.

– Mais... elle ne nous a pas révélé où est le lieu de rendez-vous ! a protesté Hugh.

– À vrai dire..., ont commencé les deux Ombrunes d'une même voix.

– Je pense qu'elle vient de le faire, a achevé Miss Peregrine.

CHAPITRE DIX

— **V**a cité un extrait du *Conte de Pensevus*, nous a confié Miss Wren. Ce n'est pas le plus connu. Nous étions rassemblés dans la cuisine, où Olive et Bronwyn venaient de revenir en rapportant des archives une très ancienne et très imposante édition des *Contes des particuliers*.

— D'après l'archiviste, il a fallu les peaux de trois cents moutons pour confectionner ce livre, a dit Bronwyn, légèrement essoufflée.

Elle l'a laissé tomber sur le canapé-lit près de Fiona, où il a soulevé un nuage de duvet de poule.

— Le nôtre était écrit à la main, s'est rappelé Noor. Du coup, j'ai toujours cru que c'était des histoires que maman avait inventées et écrites elle-même. Pour reconforter sa petite orpheline et pour m'expliquer pourquoi c'était elle qui s'occupait de moi.

— Vous pensez qu'il pourrait nous révéler le lieu de rendez-vous ? a demandé Horace.

Miss Peregrine a acquiescé.

— C'est fort possible. Comme vous le savez, la plupart des *Contes* renferment des messages codés.

Miss Wren s'est assise entre Fiona et le gros volume relié de cuir.

— V n'a raconté que le début de l'histoire. Lisons la suite et voyons ce qu'elle nous apprend de plus.

Avec l'aide de Bronwyn, elle a soulevé la couverture, puis feuilleté des dizaines de pages de parchemin lustré, jusqu'à ce qu'elle trouve le conte en question. Elle a posé une paire de lunettes œil de chat à double foyer en équilibre au bout de son long nez et commencé à lire :

— « Il était une fois, il y a bien longtemps, une fillette qui avait le dos hérissé de piquants, comme un porc-épic. »

L'Ombrune a plissé les yeux et tourné la page.

— Nous avons déjà entendu ce passage... Ah, voilà : « L'homme aimait tant sa fille que son âme, au lieu de s'envoler pour le paradis, se logea dans Penny, la poupée préférée de l'enfant. Ainsi, il pourrait veiller sur elle durant toute sa vie. La petite fille était très attachée à sa poupée, et même si elle n'avait pas compris que l'âme de son père s'y trouvait, un lien fort les unissait. Elle l'emportait partout et lui

parlait. Parfois, elle avait l'impression que la poupée lui répondait. »

Noor a fermé les yeux et remué les lèvres, récitant l'histoire en silence.

– « Au fil du temps, a poursuivi l'Ombrune, la jeune fille devint négligente avec sa poupée. Un jour, alors qu'elle était en voyage, elle l'oublia sur un bateau. Le temps qu'elle s'en aperçoive, le navire avait quitté le port. Elle le vit s'éloigner, mais il était trop tard pour le rattraper. Alors, debout sur le quai, elle se mit à chanter : “Reviens-moi, cher Penny, reviens-moi aussi vite que vite se peut !” »

Nous avons échangé des regards intrigués. « Encore cette phrase... »

– « La jeune fille chercha la poupée partout. Elle guetta sa voix dans le vent. Penny restait silencieux, mais la jeune fille entendait des voix différentes, que les autres personnes remarquent rarement, ou ne prennent pas la peine d'écouter. Les voix des animaux. Ils osaient s'adresser à la jeune fille, devenue femme, car elle ne les craignait pas. Elle les accueillait à bras ouverts, s'occupait d'eux comme si c'étaient ses enfants. Elle construisit une grande maison pour les abriter près de la mer, sur une côte battue par les vents. Par une nuit de tempête, un bateau vint se fracasser sur les rochers. Quand le vent s'apaisa, la jeune femme sortit voir ce qui s'était passé, et trouva un seul survivant parmi les débris du navire. C'était un petit garçon trempé et frissonnant, qui serrait la poupée contre lui. Il courut vers la jeune femme et se jeta dans ses bras. Et même si elle le voyait pour la première fois, elle le serra contre son cœur.

“Il m'avait promis que tu serais là ! lui confia l'enfant. Des monstres marins ont pris notre navire en chasse et l'ont coulé. Ils me poursuivent depuis longtemps, mais Penny m'a dit que tu me protégerais. Alors, je suis venu, aussi vite que vite se peut.”

La femme accueillit le garçon chez elle et veilla sur lui. C'était un enfant bizarre, qui ne mangeait ni ne buvait jamais. Du moins, pas de la manière habituelle. Ses vêtements et ses chaussures dissimulaient des racines, qui poussaient dans son dos et sur la plante de ses pieds. Quand il avait faim, il sortait s'allonger quelques heures sur la terre du jardin. La femme n'y voyait pas d'inconvénient. Elle appréciait sa compagnie, et elle était ravie d'avoir retrouvé sa poupée, même si Penny appartenait désormais au petit garçon. Elle n'avait pas eu le cœur de le lui reprendre. La poupée et le garçon entretenaient de longues conversations. L'enfant parlait à haute voix et la poupée lui répondait en silence. Mais un matin, alors que le garçon vivait là depuis plusieurs années, la femme le trouva en pleurs devant la fenêtre. Lorsqu'elle lui demanda ce qui le chagrinait, il lui répondit que la poupée était partie. “Dans cette voiture”, ajouta-t-il, et, par la

fenêtre, elle vit une charrette à cheval s'éloigner. "Reviens-moi, reviens-moi, aussi vite que vite se peut", scandait le garçon.

Pendant de nombreuses années, ni la femme ni le garçon ne revirent la poupée. Le garçon grandit et la femme vieillit. Une guerre terrible éclata, un conflit sanglant qui déchira le pays. Des soldats ennemis vinrent arrêter le garçon et l'emmenèrent. Puis des officiers prirent possession de la maison, si bien que la femme fut contrainte de dormir dans l'étable avec les animaux. Quand ils en tuèrent certains pour se nourrir, elle pleura toutes les larmes de son corps. Son chagrin était tel qu'elle pouvait à peine se lever du tas de foin où elle dormait.

Les combats se poursuivirent sans relâche. Les soldats étrangers semblaient ne jamais vouloir partir. Puis, une nuit, on frappa à la porte de l'étable. La femme, qui n'avait pas dormi depuis une éternité, se leva pour ouvrir. Elle trouva à la porte un jeune soldat de son pays, blessé et effrayé, que les ennemis auraient certainement tué s'ils l'avaient découvert. Elle le cacha, lui donna à manger et soigna ses blessures. Lorsqu'il fut suffisamment remis pour parler, il remercia la vieille femme et lui révéla qu'il avait marché des semaines durant, et traversé les lignes ennemies pour la retrouver. Quand elle lui demanda pourquoi, il sortit de son sac à dos la vieille poupée, en piteux état. Le soldat sourit et chuchota : "Penny m'a demandé d'aller vous aider..."

– Aussi vite que vite se peut", acheva-t-elle à sa place.

Le soldat avait un don : il pouvait changer les choses solides en gaz lorsqu'il les touchait d'une certaine manière. Cette nuit-là, il se faufila dans la maison de la vieille femme et alla de lit en lit, pour transformer les soldats ennemis en bouffées de fumée. Au lever du soleil, il ne restait d'eux qu'un nuage rouge planant au-dessus du toit, furieux, mais inoffensif. Quant à la poupée, elle partit et revint plusieurs fois, et on dit qu'elle erre encore sur la terre à ce jour, pour aider les enfants exclus à trouver un foyer. »

Miss Wren a ôté ses lunettes et levé les yeux du livre.

– Voilà. C'est fini.

– Et alors ? s'est impatienté Enoch. C'est une belle histoire, mais...

– « Aussi vite que vite se peut », a cité Emma. C'est mot pour mot ce que la personne a dit dans les appels qui ont été interceptés.

– Ça doit signifier quelque chose, a raisonné Hugh.

Il s'est tourné vers Miss Peregrine, qui était assise, les yeux au plafond et les mains jointes sous le menton, en plein effort de concentration.

– Quoi d'autre ? a-t-elle demandé.

– J'avais une poupée qui s'appelait Penny, a dit Noor. Elle était

vieille et cassée, et il lui manquait un œil, mais je ne supportais pas d'être séparée de lui.

Tous les regards se sont tournés vers elle.

– Est-ce que c'était le vrai Penny ? a demandé Bronwyn. Ou est-ce que ta poupée portait ce nom à cause du conte ?

Noor a secoué la tête.

– V disait que Penny était la poupée de l'histoire. En fait, je ne sais pas. J'ai toujours imaginé qu'il pouvait parler, mais bien sûr, il ne parlait pas vraiment.

– Peut-être que si, a murmuré Horace à voix basse. Dans ta tête.

– Maman...

Noor s'est reprise :

– V m'avait dit qu'il veillerait sur moi en son absence. Et que s'il nous arrivait un jour d'être séparées, il m'aiderait à la retrouver. Mais après l'attaque des Estres, juste avant qu'elle décide de m'abandonner, Penny a disparu. J'étais inconsolable.

– Elle l'a peut-être caché, a supposé Emma d'une voix enrouée par l'émotion. Pour qu'il ne puisse pas te ramener à elle.

Noor s'est rembrunie, mais elle n'a fait aucun commentaire.

– Quoi d'autre ? a répété Miss Peregrine, en scrutant nos visages d'un air impatient. Repensez à vos cours d'histoire des boucles.

Comme personne ne répondait, elle a froncé les sourcils.

– Je vous ai trop laissés vous prélasser au soleil au lieu d'étudier. Miss Wren, s'il vous plaît...

– Je n'étais pas la seule Ombrune à veiller sur une ménagerie d'animaux particuliers..., a commencé l'intéressée.

J'ai vu Addison dresser les oreilles.

– Miss Griselda Sterne l'avait fait avant moi, mais sa boucle s'est tragiquement effondrée en 1918, dans les derniers jours de la Grande Guerre. Détruite par des obus d'artillerie.

– Ça me rappelle le sort de notre pauvre boucle de Cairnholm, a dit Emma.

– Avant cela, a poursuivi Miss Wren, certains récits affirment que la ménagerie de Miss Sterne a été envahie par des soldats. La similitude avec les événements du *Conte de Pensevus* est frappante.

Olive venait seulement de comprendre.

– Alors, vous pensez... Vous pensez que ce pourrait être la boucle du conte ? s'est-elle exclamée.

– Je pense que V ne nous a pas raconté cette histoire par hasard, a répondu Miss Peregrine. De la même manière qu'elle vous a appris cette comptine, Noor. C'est un indice.

Miss Wren a acquiescé.

– Je crois que le lieu de rendez-vous est la boucle de Miss Sterne.

– Décidément, V était bien une Ombrune, a commenté Enoch. Toujours à parler par énigmes...

– Mais cette boucle n'existe plus, a objecté Noor, perplexe. Vous venez de dire qu'elle a été détruite il y a très longtemps.

– En effet, a convenu Miss Peregrine. Ce détail la rendra probablement plus difficile à atteindre.

– Cela en fait une meilleure cachette, a ajouté Miss Wren, l'œil luisant. C'est très futé de se cacher dans ce genre d'endroit.

– Mais comment trouve-t-on une boucle qui n'existe pas ? a demandé Noor.

– Ça, c'est notre affaire ! a fait la voix de Millard.

Nous avons pivoté comme un seul homme et vu son peignoir flotter dans l'embrasure de la porte.

– Dégagez le passage, s'il vous plaît !

Notre ami invisible a fait entrer dans la pièce deux employés du ministère des Affaires temporelles en costume noir, qui transportaient une carte des jours encore plus imposante que l'édition des *Contes*. Ils ont déposé l'ouvrage sur la table de la cuisine.

– Attention, il est plus vieux que nous tous ! les a gourmandés Millard, avant de les pousser dehors et de claquer la porte derrière eux.

Il s'est tourné vers Noor.

– Tu te rappelles quand tu m'as demandé s'il était possible de visiter de très vieilles boucles effondrées depuis longtemps, dans la Rome ou la Grèce antique. Je t'ai parlé d'une technique que nous appelons le saute-mouton ?

Noor s'est redressée.

– Oui, je m'en souviens.

– Eh bien, c'est ce que nous allons devoir faire pour atteindre la boucle de Miss Sterne.

– C'est difficile ? ai-je voulu savoir. Combien de temps cela prendra-t-il ?

– Cela dépend des endroits que nous allons devoir traverser, a dit

Millard en ouvrant l'atlas. La première boucle de Miss Sterne était située dans le nord de la France. Ce n'est pas très loin d'ici à vol d'oiseau. Elle a été créée en 1916 et détruite en 1918. C'est une fenêtre temporelle assez étroite.

Il a tourné soigneusement les pages, aussi grandes que des taies d'oreiller.

– L'idée, c'est de trouver une autre boucle qui a été formée pendant ce laps de temps, puis de la quitter dans le passé pour rejoindre la boucle de Miss Sterne avant son effondrement.

– Il faudra traverser une *zone de guerre* ? a demandé Claire.

– Nous *vivons* dans une zone de guerre, Claire, a souligné Hugh. Ça ne nous changera pas beaucoup.

– Ça pourrait être un peu dangereux, a concédé Millard. Et compliqué...

– Les bonnes choses ne sont jamais faciles à obtenir, a dit Emma. Et si c'est pour retrouver les six autres particuliers de la prophétie, le jeu en vaut la chandelle.

– Mais qu'est-ce que je devrai faire quand je les trouverai ? a demandé Noor. Le conte donne-t-il des indices là-dessus ?

Miss Peregrine s'est voulue rassurante :

– Ne vous inquiétez pas pour ça. Je suis sûre que cela vous paraîtra évident le moment venu.

Noor a froncé les sourcils et croisé les bras.

Millard feuilletait toujours l'atlas temporel, à la recherche du plus court chemin pour rejoindre la boucle de Miss Sterne, quand on a frappé.

Hugh, qui était le plus près de la porte, a couru ouvrir. Un jeune homme essoufflé se tenait sur le perron.

– Venez vite ! a-t-il haleté. Il y a un Sépulcreux en liberté dans l'Arpent !

– Quoi ?

Miss Peregrine a pivoté brusquement, tandis que je fonçais vers la porte, le cœur battant.

– C'est le nôtre ?

J'espérais qu'il parlait du Creux que j'avais dompté. Celui qui avait alimenté le Panloopticon et combattu à mes côtés à Gravehill. La créature, convalescente, était enfermée dans l'ancienne arène de combat... du moins, à ma connaissance.

– Je ne crois pas, a répondu le jeune homme d'une voix pressante. Il

est différent des autres monstres, mais il saccage tout et fait des blessés. Alors, monsieur Portman, si vous n'êtes pas trop occupé, pourriez-vous s'il vous plaît prendre un moment pour le tuer ?

Miss Peregrine a commandé à tout le monde de rester à l'abri dans la maison. Puis elle s'est précipitée dehors avec Bronwyn, Emma et moi pour voir de quoi il retournait. Chemin faisant, je me suis aperçu que je n'avais pas encore senti le Creux. C'était étrange, et probablement mauvais signe. Ma capacité s'était suffisamment développée pour m'avertir de la présence des monstres dans un rayon d'un kilomètre. Ce périmètre couvrait largement la totalité de l'Arpent.

En dévalant les marches, j'ai interpellé le messager qui courait devant nous :

– En quoi est-il différent des autres ?

Le jeune homme s'est arrêté à la passerelle et s'est tourné vers moi. Il avait l'air effrayé.

– Même moi, je peux le voir, monsieur Portman.

En théorie, il ne devait plus rester aucun Sépulcreux, hormis ceux que j'avais domptés, et surtout pas en liberté dans l'Arpent du Diable. Nous n'étions pas préparés à cette intrusion. Les remparts que nous avions commencé à édifier à l'entrée de la boucle n'étaient pas terminés. La créature avait réussi à s'y introduire et se déchaînait à quelques centaines de mètres de là, à l'endroit où le petit affluent qui coulait derrière chez nous se jetait dans le Fossé des Fièvres. Elle sautait de barge en barge en terrorisant les bateliers qui déchargeaient des provisions, balançait de lourdes caisses dans l'eau et menaçait de ses langues quiconque se trouvait à sa portée. Un cheval à moitié déchiqueté entre les mâchoires, elle est allée se percher en titubant au sommet d'une passerelle et s'est mise à rugir, tel King Kong.

– C'est horrible ! s'est écriée Bronwyn en se couvrant les yeux.

Elle le voyait aussi. Tout comme Emma et Miss Peregrine, qui fixaient la créature avec un mélange de fascination et d'effroi.

On le voyait tous, et je commençais à peine à sentir sa présence, chose inquiétante vu sa proximité.

– Il est horrible ! a approuvé Emma en grimaçant. Si j'avais su qu'ils étaient aussi laids, j'en aurais eu encore plus peur.

J'ai rassemblé mon courage et je me suis préparé mentalement à l'affronter.

– Je m'en occupe.

J'allais m'éloigner du groupe, quand Miss Peregrine m'a retenu par

le bras.

– Il est venu pour vous, m’a-t-elle dit. Pour vous et Miss Pradesh. Vous allez vous précipiter la tête la première dans le piège de Caul.

– Il va tuer quelqu’un ! ai-je protesté.

– La seule chose qui l’intéresse, c’est de vous tuer tous les deux, a-t-elle insisté en me lâchant le bras. C’est aux gardes de le maîtriser, pas à vous. Et comme ils peuvent le voir, leur tâche n’en sera que plus facile.

Bronwyn s’est découvert les yeux.

– Comment se fait-il qu’on puisse le voir ?

– Il s’agit peut-être d’une espèce inférieure de Sépulcreux que mon frère gardait en réserve quelque part, a avancé Miss Peregrine. Nous aurons tout le temps de réfléchir quand il sera mort.

Elle nous a montré trois gardes perchés sur un toit, non loin du Sépulcreux. Ils poussaient une lourde pièce d’artillerie vers le bord.

– C’est un fusil-harpon, nous a-t-elle révélé. Une arme moderne qui fonctionne à la vapeur et projette un filet métallique coupant comme un rasoir, spécialement conçu pour tuer les Sépulcreux.

L’arme était si imposante qu’elle dissimulait presque les trois hommes qui la poussaient. Ils se sont dépêchés de la mettre en place au bord de la toiture, ont fait pivoter le canon soutenu par un trépied et visé.

– Ils vont juste l’énervé, ai-je prévenu.

– Ne l’est-il pas déjà ? a demandé une voix familière.

Nous nous sommes retournés. Noor se tenait sur la passerelle, juste derrière nous.

– Non, a ironisé Emma. Seulement un peu irrité.

– Je vous avais demandé de rester dans la maison, a grondé Miss Peregrine.

Noor a cligné des yeux, surprise.

– C’est normal que je puisse le voir ?

– Oui, nous le voyons tous. Maintenant, rentrez s’il vous plaît ! lui a ordonné Miss Peregrine d’un ton sec.

Noor l’a ignorée. Elle a fixé le Creux et s’est étranglée.

– Mon Dieu, qu’il est laid !

– S’il vous plaît, laissez-moi m’en occuper, ai-je insisté. Je sais qu’ils les voient, mais moi, je peux le contrôler. Il va les blesser.

– C’est hors de question !

Miss Peregrine n'était pas loin de perdre son sang-froid.

Les gardes visaient toujours leur cible. Le Creux a sauté sur une barge et soulevé une énorme caisse, qu'il a envoyée voler dans les airs, dans leur direction. Ils ont eu à peine le temps de s'écarter, avant qu'elle s'écrase sur le toit, à quelques mètres d'eux.

– Ils ont intérêt à se dépêcher s'ils ne veulent pas finir en pâtée pour chat, a observé Bronwyn.

Les gardes se sont relevés et se sont enfin décidés à tirer. Une bouffée de fumée blanche s'est élevée au-dessus du fusil-harpon et un filet métallique a traversé le Fossé, tel un nuage, en se déployant. Il a manqué sa cible et est tombé dans l'eau sale en soulevant une gerbe d'éclaboussures. Une fraction de seconde plus tard, un pauvre homme, qui avait eu le malheur de se trouver sur sa trajectoire, s'est effondré à terre, coupé en une douzaine de morceaux.

Noor et Emma ont poussé un cri d'effroi. Miss Peregrine a grimacé et murmuré une prière en ancien particulier.

– Ils font n'importe quoi ! ai-je commenté. J'y vais !

Miss Peregrine m'a de nouveau saisi le bras.

– Pas question ! a-t-elle répété, plus faiblement.

Le Creux s'est remis en mouvement. Il a sauté sur une autre barge avant de démolir un frêle pont de planches.

– Si c'est moi qui l'intéresse, il me suivra, ai-je prédit. Je vais l'entraîner dans une zone moins fréquentée. Croyez-vous que les gardes peuvent déplacer ce harpon ?

– Oui, si je les aide, a déclaré Bronwyn.

Miss Peregrine a froncé les sourcils. Elle était vaincue.

– Que comptez-vous faire ? m'a-t-elle demandé.

– Il y a un tunnel près d'ici, n'est-ce pas ?

– Sous le pont, à la sortie de la boucle, a dit Emma.

C'était presque à un kilomètre, en aval.

– Trop loin. Il n'y a rien de plus proche ?

– Vous en avez un autre sous la colline de l'Arnaque, a dit Miss Peregrine.

Elle a lâché mon bras à contrecœur pour me le montrer.

– J'y vais, ai-je décidé en reculant. Avant qu'il y ait d'autres victimes.

Miss Peregrine a fermé les yeux un bref instant. Quand elle les a rouverts, elle avait rendu les armes.

– Entendu. Je vais prévenir les gardes de votre arrivée, et leur dire que vous avez besoin du harpon. Emmenez Miss Bloom et Miss Bruntley.

– Et moi, a dit Noor.

– Pas vous ! a décrété Miss Peregrine en s'accrochant à son bras pour remplacer le mien.

– Elle a raison, ai-je dit. Tu es trop importante. On ne peut pas prendre de risques.

– Tellement importante que je ne sers à rien, a-t-elle grommelé.

Plus bas et sérieusement, elle m'a glissé à l'oreille :

– Tu as intérêt à revenir en un seul morceau !



Miss Peregrine a pris son élan et s'est métamorphosée dans un froissement de plumes. L'instant d'après, elle volait vers le toit à tire-d'aile, avant même que ses vêtements ne soient retombés sur le sol.

Les gardes n'avaient pas tiré de nouveau filet. Peut-être étaient-ils traumatisés par ce qu'ils venaient de faire. « Ou peut-être ont-ils gaspillé leur unique projectile », ai-je songé, la gorge serrée.

Je suis parti en courant, talonné par Bronwyn et Emma. Un début de plan prenait forme dans mon esprit. Je devais m'approcher de la créature et tenter de prendre le contrôle de son cerveau. S'il s'agissait vraiment d'une forme inférieure de Sépulcreux, cela ne devrait pas être trop difficile.

Nous avons traversé la passerelle branlante qui enjambait le cours d'eau et longé la berge en courant, en direction du Creux. Des particuliers détalait dans l'autre sens. Parmi eux, j'ai reconnu quatre hommes de main de Leo, pâles et haletants, ainsi que Dogface et le garçon au furoncle palpitant. Ils semblaient plus amusés qu'effrayés.

– Vas-y, Jake ! Fais-lui la peau ! m'a encouragé Dogface sans cesser de courir.

– Bande de lâches ! a crié Emma.

Le Creux a poussé un hurlement qui a résonné dans toute la rue. Une femme a eu si peur qu'elle a sauté dans l'eau.



Dogface, qui avait assisté à la scène, lui a fait l'honneur de s'arrêter pour la repêcher.

À l'endroit où notre affluent répugnant se déversait dans le Fossé,

les rues étaient désertes. Le Sépulcreux était suspendu à une corniche, au deuxième étage d'un immeuble, et promenait ses langues tentaculaires dans l'air avec gourmandise. Miss Peregrine avait raison : c'était moi qu'il était venu chercher. Il flairait mon odeur, et probablement celle de Noor.

Nous sommes entrés dans le périmètre de destruction de la créature en esquivant une caisse brisée. Sa cargaison de roquefort s'était déversée sur les pavés. Il n'y avait que les particuliers pour stocker du roquefort en prévision d'un siège !

– Je vais l'attirer dans ce tunnel, ai-je crié par-dessus mon épaule. Bronwyn, combien de temps te faudrait-il pour descendre ce truc du toit et l'amener là-bas ?

Elle a jeté un coup d'œil à l'immeuble.

– Deux minutes, a-t-elle dit, sûre d'elle.

L'entrée du tunnel était à une centaine de mètres de là, dans une rue latérale.

– Une minute, ce serait mieux, ai-je dit. Mais on va essayer de te laisser le plus de temps possible. Je voudrais que tu installes le fusil tout au fond du tunnel. En arrivant, fais demi-tour et braque-le dans la direction d'où tu es venue. Puis attends-nous.

– J'espère que vous savez ce que vous faites, monsieur Jacob, a-t-elle répondu avant de s'engouffrer dans une ruelle.

Emma et moi avons continué à courir vers le Creux. Nous nous sommes arrêtés en face de lui, sur la rive opposée du Fossé. En voyant la créature descendre de son perchoir, j'ai cru qu'elle m'avait repéré. Mais elle n'avait d'yeux que pour une cow-girl à tresse, qui la mettait en joue avec sa carabine. La voix de la femme a résonné au-dessus de l'eau :

– Ne bouge plus !

– Sauvez-vous ! lui a crié Emma. Vous allez vous faire massacrer !

Ignorant l'avertissement, la cow-girl a calé la crosse de son arme contre son épaule et visé. Le Creux s'est arrêté au milieu de la façade et l'a regardée d'un air intrigué. Comme si c'était la première fois qu'un humain le menaçait. Il se demandait ce qui allait suivre.

Une déflagration a déchiré l'air, et le recul a secoué l'épaule de la femme. Imperturbable, elle a actionné le levier d'un geste vif et abaissé le canon de sa carabine, alors que le Creux recommençait à descendre. Elle a tiré une seconde balle. Le Creux a sauté à terre et s'est avancé vers elle d'un pas nonchalant, comme s'il faisait une petite promenade digestive.

La cow-girl, entêtée, a rechargé son arme. C'était peut-être la première fois qu'elle voyait un Sépulcreux. Elle ne savait pas à quoi elle s'attaquait. Ou alors, elle était suicidaire. Qu'importe, je ne voulais pas avoir sa mort sur la conscience.

– Hé, connard ! ai-je crié.

Le Creux s'est figé et la cow-girl a fait feu. Elle a tiré six balles coup sur coup, à une vitesse hallucinante, en armant et en visant à chaque fois.

Quand elle a finalement baissé son arme, à court de munitions, le temps est resté comme suspendu. Nous attendions tous de voir si le Creux allait s'effondrer. Mais il a simplement levé son bras décharné et, comme on enlèverait les peluches d'un pull, a arraché huit balles de sa poitrine et les a jetées au loin.

– Doux Jésus ! s'est exclamée la cow-girl. C'était des trente-zéro-six.

Les balles n'avaient même pas transpercé la peau du Creux, qui s'est précipité vers elle en rugissant. La cow-girl a reculé de quelques pas en tentant d'extraire de nouvelles balles de sa poche.

– Ça ne sert à rien, idiot ! a crié Emma en se frottant les mains. Cours !

Elle a formé une grosse boule de feu entre ses paumes et l'a lancée dans le Fossé. Le Creux dardait ses trois langues vers sa proie, quand la boule a atterri à quelques mètres de lui. Il s'est arrêté net.

– Bien joué ! ai-je crié.

Emma a frappé joyeusement dans ses mains incandescentes, tandis que j'agitais les bras pour attirer l'attention du monstre.

– Par ici ! Viens me chercher !

Alors que le Creux se tournait pour nous regarder, la cow-girl a enfin filé. J'ai crié un ordre au monstre : « Ravale tes langues », en espérant que Miss Peregrine avait vu juste. S'il était vraiment d'une espèce inférieure, je pourrais le contrôler à distance. Le soumettre avant qu'il essaie de me démembrer.

Si seulement...

Quand il m'a reconnu, le Sépulcreux a hurlé et craché la tête du cheval mort. Elle a volé au-dessus du Fossé, avant de tomber dans l'eau fétide.

– Ça ne marche pas ? s'est inquiétée Emma, qui s'efforçait de cacher son appréhension.

– Pas encore. Il faut peut-être que je me rapproche de lui.

– Peut-être ?

– Dors ! Couche-toi ! ai-je crié à la créature, mais elle n’a toujours pas réagi.

Elle regardait à gauche et à droite, cherchant le chemin le plus court pour nous rejoindre sur l’autre berge.

– Je *dois* me rapprocher, ai-je clarifié.

– Pas question, Jacob ! Promets-moi d’éliminer toutes les options avant de prendre ce risque.

Le Sépulcreux attendait que l’on fasse un mouvement. J’avais trop tardé, et le doute s’insinuait en moi. En étais-je capable ? Et s’il était incontrôlable ?

– D’accord ! ai-je promis.

Nous sommes partis en courant le long de la berge. Le Creux a foncé dans la même direction.

– Il va traverser, ai-je prédit. Il faut entrer quelque part.

Emma m’a indiqué un immeuble décrépit.

– Là !

Le bâtiment était juste après les barges. Si on ne l’atteignait pas avant que le Creux traverse, il nous couperait la route.

– On va l’attirer là-dedans et essayer de le retenir à l’intérieur pour faire gagner du temps à Bronwyn, ai-je décidé. Puis on le conduira à l’entrée du tunnel. Chauffe tes mains à blanc et ne t’éloigne pas trop de moi.

– C’est fait, a-t-elle dit, tandis que des flammèches jaillissaient de ses doigts.

– Aussi vite que vite se peut, ai-je haleté, avant de piquer un sprint.

Le Creux nous suivait sans difficulté en se propulsant avec ses trois langues. Il s’est arrêté à la hauteur d’un embouteillage de bateaux. Il avait trouvé son pont !

Nous sommes arrivés à la porte de l’immeuble au moment où il sautait sur le premier bateau. J’ai laissé Emma s’y engouffrer la première, pour m’assurer qu’il voyait où nous allions. Précaution inutile : on l’attirait comme une lampe attire un papillon de nuit.

L’intérieur du bâtiment était en piteux état. Nous nous sommes faufilés tant bien que mal dans un dédale de murs écroulés et de plafonds défoncés, contournant les monticules de gravats qu’on ne pouvait pas escalader. Quand la porte d’entrée s’est ouverte en claquant, puis s’est arrachée de ses gonds, j’ai compris que le monstre nous avait rejoints.

Je ne me suis pas retourné. C’était inutile. Je sentais sa présence.

Ma boussole interne s'était enfin réveillée. Il m'avait fallu plus de temps que d'ordinaire pour établir une connexion avec ce Creux, et la sensation que j'éprouvais était différente. L'aiguille de ma boussole oscillait à une fréquence plus élevée. Mais l'heure n'était pas aux comparaisons. Il serait bien temps d'y réfléchir plus tard, si nous étions encore en vie. À ce stade, une chose au moins était claire : ce n'était pas un Creux d'une espèce inférieure. C'était quelque chose de nouveau, de pire. J'espérais que je pourrais le tuer sans précipiter mes amis dans un piège mortel.

Tout en cavalant, nous avons renversé une grosse armoire et un tas de chaises cassées, qui ont un peu freiné la course du monstre. Juste avant de sortir, nous l'avons conduit dans un minuscule couloir encombré de gravats. Si le Creux était assez svelte pour s'introduire dans les mêmes orifices qu'Emma et moi, les langues qu'il balançait devant lui l'entravaient, ce qui nous a permis de ressortir dans une ruelle avec un peu d'avance.

Le tunnel qui s'ouvrait au fond de l'impasse était à peine plus haut et plus large que moi. Comme l'intérieur était sombre, impossible de savoir si Bronwyn et les gardes s'y trouvaient déjà.

– Emma...

Elle m'avait devancé, comme d'habitude. Des flammes jaillissaient déjà de ses mains pour repousser l'obscurité.

Un hurlement a résonné entre les murs de la ruelle. Le Creux était sorti de l'immeuble, et nous étions à découvert.

Quand nous nous sommes engouffrés dans le tunnel, des racines d'arbres qui pendaient du plafond nous ont giflés. Une voix a résonné tout au fond :

– Monsieur Jacob, c'est vous ?

Bronwyn ! Dieu merci, elle était arrivée avant nous !

– C'est nous ! a crié Emma. Emma et Jacob !

Passé un virage, nous avons distingué une lueur au loin. La sortie du tunnel ! Quatre silhouettes voûtées se découpaient sur la tache lumineuse.

Quand le Creux est entré à son tour dans le boyau, ma sensation est devenue plus intense, comme si la forme du tunnel la comprimait et la focalisait. Malgré les hurlements obsédants du monstre, nous avons couru sans regarder derrière nous.

Nous avançons le plus vite possible en trébuchant sur le sol irrégulier, pliés en deux. Au bout d'un moment, le tunnel s'est évasé, et nous avons pu nous redresser pour accélérer.

Bronwyn et les gardes traînaient avec difficulté le fusil-harpon vers l'entrée. Je leur ai crié de se dépêcher. Quand nous les avons rejoints, ils étaient encore à cinq mètres du but. Bronwyn tirait l'arme par le canon tandis que les gardes la poussaient. Le socle était si lourd qu'il creusait un sillon dans le sol. Ils progressaient trop lentement, et Bronwyn se fatiguait. Le Creux était au milieu du tunnel. Il ne tarderait pas à nous rejoindre.

Pour que ce plan fonctionne, je devais trouver un moyen de le ralentir. J'ai demandé à Emma de rester avec Bronwyn, pour la défendre le cas échéant.

– Tu ne le verras pas dans le noir, a-t-elle protesté.

– Je le sentirai, ai-je répondu. Ça devrait suffire.

Si le Sépulcreux n'avait pas besoin d'yeux pour me prendre en chasse, je pouvais peut-être m'en passer aussi.

– Comment comptes-tu te battre ? m'a-t-elle encore demandé.

Mais je ne l'écoutais plus. Je me préparais mentalement à me précipiter vers le monstre, quand quelqu'un nous a dépassés en trombe pour s'engouffrer dans le tunnel.

– Hé ! ai-je crié.

Emma a brandi sa flamme trop tard. Nous avons vu seulement le dos et la tignasse ébouriffée du mystérieux sprinteur.

Sur ces entrefaites, Hugh est arrivé en courant derrière nous. Il s'est arrêté en faisant des moulinets avec les bras.

– Avez-vous vu Fiona ? a-t-il haleté. On a fait le mur pour venir vous aider, mais il y a une seconde, elle s'est mise à courir.

– Oh mon Dieu ! me suis-je étranglé. Elle va se faire massacrer...

J'ai foncé dans le tunnel, talonné par Emma et Hugh, et appelé Fiona en scrutant l'obscurité. Je ne voyais pas le Creux, mais je sentais fondre la distance qui nous séparait. J'ai continué à courir, les mains devant moi, pour écarter les ronces et les racines qui se balançaient du plafond, tels de longs doigts traînant sur ma tête et mes épaules.

Nous avons tous entendu le cri. Une voix de fille, sonore et stridente. Un instant plus tard, le Creux a hurlé à son tour. Puis la lumière d'Emma a éclairé la scène.

Je m'attendais à trouver Fiona entre les mâchoires du Creux, et j'ai été soulagé en voyant que notre amie et le monstre se faisaient face, tels des duellistes, à une dizaine de mètres l'un de l'autre. Fiona était debout, les pieds écartés et les mains en l'air, semblable à un chef d'orchestre. Nous nous sommes placés autour d'elle. Pendant que Hugh s'assurait qu'elle était indemne, Emma a brandi ses mains

enflammées et fait quelques pas menaçants dans la direction du Creux. Je ne comprenais pas pourquoi il s'était arrêté. Le treillis d'ombres mouvantes projeté par les racines m'empêchait de le distinguer clairement. Fiona n'avait pas émis un son et refusait de bouger, malgré les efforts de Hugh pour la tirer en arrière.

Le Creux a poussé un nouveau hurlement. Un cri de fureur, cette fois. Emma a ravivé ses flammes.

– Hugh, attends ! a-t-elle dit en plissant les yeux dans la pénombre. Laisse-la faire.

Dès qu'il l'a lâchée, Fiona a levé les mains et fait un mouvement étrange, comme pour tirer une chaîne invisible. Les racines autour de nous se sont entortillées, puis tendues avec un claquement audible. J'ai enfin compris.

Le Creux était ligoté par les centaines de racines. Elles emprisonnaient ses bras et ses jambes, entouraient ses trois langues, étirées à la limite de la rupture. Fiona a serré les poings avant de les écarter, et les racines ont tiré sur les langues de la créature, qui a poussé un cri de douleur.

– Fiona, tu es géniale ! s'est écriée Emma.

– Tu aurais pu te faire tuer, ma chérie, l'a gourmandée Hugh à voix basse.

Il mourait visiblement d'envie de la serrer dans ses bras, mais se retenait de peur de la déconcentrer.

Fiona a penché la tête vers lui et murmuré quelque chose.

– Elle dit que les racines sont très fortes, a traduit Hugh. Elle peut mettre la créature en pièces si c'est ce que tu veux, Jacob.

– Tu peux continuer à le tenir une minute, Fi ? ai-je demandé.

– Toute la journée si tu veux, a répondu Hugh.

– Bien. Avant qu'on le tue, je voudrais vérifier quelque chose...

Je me suis avancé prudemment vers le Creux en écartant les lianes.

– Tu vas essayer de contrôler son esprit ? s'est enquis Emma, qui me suivait à une distance prudente. Pour qu'il se batte à nos côtés ?

J'étais trop concentré pour lui répondre. Si nous étions confrontés à une nouvelle espèce de Sépulcreux, je devais profiter de cette occasion pour sonder son esprit. Je me suis approché lentement de la créature en murmurant quelques mots dans son langage, afin de tester sa réaction. Si j'arrivais à l'amadouer, à me frayer un chemin dans ses pensées, je comprendrais mieux à quoi nous avions affaire.

Une odeur familière de pourriture m'a assailli. Ça, au moins, ça

n'avait pas changé.

Le Creux a tenté de se libérer. Il aurait volontiers enroulé une de ses langues autour de mon cou, mais les racines tenaient bon.

– Détends-toi, lui ai-je dit. Ne lutte pas.

Mes paroles n'ont eu aucun effet. J'ai répété le message, avec quelques variations, sans plus de résultat. En général, je sentais les Sépulcreux se dérober quand j'essayais de les contrôler. Comme s'ils devinaient que je crochetais le trou de serrure de leur cerveau. Je maîtrisais leur langue aussi bien que l'anglais, mais vu l'absence de réaction de celui-ci, j'aurais pu aussi bien lui parler yiddish. Pire : mes tentatives infructueuses semblaient le rendre plus fort.

Que se passait-il ?

– Dors ! ai-je ordonné.

Pour toute réaction, il a bandé ses muscles et tenté à nouveau de rompre ses liens. J'ai entendu Fiona gémir derrière moi. Je me suis retourné. Elle était voûtée, comme si elle portait une lourde charge. Elle s'est redressée et a agité les mains en l'air pour faire un nœud imaginaire. Les racines, tendues à bloc, ont grincé.

J'ai profité de son aide pour tenter autre chose.

– Je m'approche de lui, ai-je annoncé. Tiens-le bien !

– Tu n'es pas obligé, Jacob ! est intervenue Emma.

Mais elle devait être sincère en disant qu'elle me faisait confiance, car elle n'a pas essayé de me retenir.

– Sois prudent, s'il te plaît.

Malgré mes nombreuses rencontres avec les Creux, je répugnais toujours à m'approcher de ces créatures, même de celles que j'avais apprivoisées. Quant aux autres, c'étaient de véritables chiens enragés. S'ils n'étaient pas enchaînés, leur soif de meurtre faisait crépiter l'air. Sans parler de la douleur qui me vrillait l'estomac. À cette distance, l'aiguille de la boussole se transformait en lame de faux, qui se balançait allégrement dans mes entrailles.

Je me suis arrêté à une longueur de bras et j'ai regardé dans ses yeux mouillés. Son souffle s'échappait en grondant, ses trois langues étirées dans des directions opposées écartelaient sa mâchoire.

Ce Creux n'était pas comme les précédents. Non seulement il était visible de tous, mais il parlait une autre langue. La sensation que sa voix me procurait était différente, d'une autre tonalité, d'une tessiture plus haute. Son odeur m'évoquait moins celle d'une décharge publique chauffée par le soleil qu'un mélange toxique de produits chimiques : eau de Javel, mort-aux-rats, et autre chose de pire.

Je me suis à nouveau adressé à lui : « Dors, saloperie ! », en espérant que j'aurais plus de succès de près.

Alors que je parlais, j'ai vu pulser les muscles de sa gorge, comme s'il essayait de répondre. Et soudain, c'est arrivé. Je ne sais pas si je l'ai entendue avec mes oreilles ou dans ma tête, mais une voix m'est parvenue, basse et ondulante. Elle était inintelligible au début : juste un vrombissement *dddddddddd*, qui s'est lentement transformé en voyelle, *oooooo*, pour rouler dans un long *rrrrrrrrr*.

« Dors. » Il était donc capable de parler.

« Dooooooooorrrrs », bourdonnait-il. Il se contentait de répéter ce que je lui avais dit. Mais alors, pourquoi avais-je soudain la tête aussi lourde ? Les jambes en coton.

– Dooooooooorrrrs.

– Qu'est-ce que... Qu'est-ce que tu fais ? ai-je voulu lui demander, mais je ne trouvais pas les mots.

– Dooooooooorrrrs.

Au moment où j'allais m'effondrer, où mes jambes refusaient de me porter plus longtemps, les muscles huileux de sa gorge se sont crispés. Ils ont palpité et se sont écartés pour laisser passer une langue. Une *quatrième* langue, qui m'a rattrapé par le cou avant que je tombe. J'étais toujours à la verticale, mais mes orteils frôlaient le sol, et je ne pouvais plus respirer.

– Jacob ? Ça va ? m'a demandé Emma, mais j'étais à moitié étranglé, incapable de lui répondre.

Je ne pouvais même pas lever mes bras engourdis pour lui faire signe. J'étouffais, et mes amis ne se rendaient compte de rien. J'ai cru que ma tête allait exploser. Fiona était mon seul espoir. J'ai supposé que les racines fonctionnaient comme une extension de son corps, qu'elle pouvait sentir et voir grâce à elles. Sinon, comment aurait-elle pu emprisonner aussi étroitement le Sépulcreux ? J'ai tourné la tête au maximum, ouvert la bouche, et mordu dans la racine filandreuse qui passait à ma portée.

J'ai formé les mots avec ma bouche, ma langue, et je les ai confiés à la racine : « Fiona. Au secours ! »

– Il y a quelque chose qui cloche, a deviné Hugh.

Sa voix me parvenait à peine, comme au bout d'une mauvaise connexion téléphonique.

La flamme d'Emma est devenue plus brillante. Elle s'approchait.

– Jacob ? Ça va ? Réponds-moi !

J'ai tenté désespérément de parler, de lui crier « n'avance pas ! »,

mais j'en étais toujours incapable. J'ai prié pour que mon silence soit assez éloquent.

Puis le Creux m'a libéré. Sa langue s'est détachée de mon cou et rétractée. Alors que je m'effondrais à terre, elle s'est abattue sur Emma et enroulée autour de son poignet, pour forcer sa main flamboyante à s'approcher de son visage. Emma a esquivé et l'a refermée sur l'appendice du monstre, qui a hurlé de douleur. J'aurais voulu lui venir en aide, mais j'avais du mal à reprendre mon souffle et mon corps était engourdi.

Pendant qu'elle se débattait, j'ai entendu Fiona crier à son tour. Aussitôt, toutes les racines se sont raidies et étirées, avant de se contracter soudainement, comme pour se rétracter dans la terre au-dessus de nos têtes.

Le Creux a hurlé et j'ai été aspergé d'un liquide corrosif que j'ai vite reconnu. C'était du sang.

Je me suis assis, sonné. Trois langues sectionnées se tordaient par terre devant moi, comme des anguilles. La quatrième était brûlée et inerte. Quant au Sépulcreux, il avait été littéralement écartelé.

Hugh, Bronwyn et Emma se sont massés autour de moi. Les gardes étaient juste derrière. Fiona était assise par terre, exténuée.

Emma, indemne, s'est agenouillée près de moi.

– Qu'est-ce qui t'a pris ? Pourquoi as-tu couru un tel risque, alors qu'on aurait pu simplement le tuer ?

– J'avais besoin de l'étudier, ai-je répondu entre deux hoquets. Pour découvrir le maximum de choses sur lui.

– Et alors ? Qu'est-ce que tu as découvert ?

J'ai secoué lentement la tête.

– Je n'ai pas pu entrer dans son cerveau.

Je n'avais pas envie de m'étendre sur mes déboires. Je me suis relevé tant bien que mal avec l'aide de Bronwyn et je suis allé voir Fiona, qui haletait comme si elle venait de courir un marathon.

– Tu m'as sauvé la vie, ai-je dit.

C'était un peu laconique comme remerciement, mais je n'étais pas capable de mieux.

Elle m'a souri faiblement et murmuré quelque chose.

– Elle dit que vous êtes quittes, m'a rapporté Hugh.

Bronwyn s'est répandue en excuses. C'était plus fort qu'elle.

– Si seulement j'avais mis le harpon en place plus rapidement...

Je lui ai coupé la parole et je l'ai rassurée : non seulement ce n'était pas sa faute, mais je me réjouissais de ce qui s'était passé. Si nous avions tué le Creux immédiatement, je n'aurais pas découvert l'existence de sa quatrième langue. Ni sa nouvelle évolution la plus effrayante...

Il était entré dans ma tête !

Ce n'était plus qu'un mauvais souvenir : l'emprise de la créature avait disparu à l'instant où elle était morte. N'empêche, c'était inquiétant. J'ai décidé de garder cette information pour moi jusqu'à ce que je comprenne ce qui s'était passé.

Miss Peregrine nous a appelés depuis l'extrémité du tunnel. Les gardes, craignant que d'autres ennemis ne soient tapis dans le noir, refusaient de la laisser entrer. Avant de partir, j'ai ramassé une des langues du Sépulcreux, je l'ai enroulée comme un tuyau d'arrosage et chargée sur mon épaule.

– Tu es vraiment obligé ? m'a demandé Hugh en grimaçant.

– Je veux l'étudier.

– Pourquoi ? a voulu savoir Emma. Tu crois qu'il en existe d'autres comme lui ?

– Mince alors, vous croyez que c'est possible ? s'est étranglée Bronwyn.

– J'espère que non, ai-je dit.

Hélas, j'avais bien peur que nos ennuis ne fassent que commencer.



Miss Peregrine nous a regardés de bas en haut.

– L'un d'entre vous a-t-il besoin de voir le guérisseur ? a-t-elle demandé.

Nous nous sommes empressés de la rassurer.

– Je vais quand même vous faire examiner, a-t-elle dit d'un ton sec.

Elle était en colère contre Fiona et Hugh, qui avaient enfreint ses ordres et quitté la maison. Le fait que nous ayons tué le Creux ne suffisait pas à lui faire oublier cet affront. En outre, un particulier avait été tué, la créature avait semé le chaos, et les habitants de l'Arpent étaient de nouveau terrifiés. Les Ombrunes, qui croulaient déjà sous le travail avant l'arrivée de notre hôte indésirable, allaient être encore plus débordées.

Sur le chemin du retour, j'ai confié à Miss Peregrine ce que j'avais appris sur ce Sépulcreux. Je lui ai dit qu'il était plus difficile à

détecter, et qu'il m'avait fallu davantage de temps pour le localiser. Je lui ai raconté que les balles de la cow-girl l'avaient à peine effleuré.

– Caul a dû trouver un moyen de blinder leur peau, a-t-elle commenté sombrement. Ce ne sont pas des modèles inférieurs, finalement. Plutôt des modèles améliorés.

– Mais pourquoi les rendre visibles ? s'est étonnée Bronwyn.

– Pour terrifier les gens, a répondu Miss Peregrine.

– Où pensez-vous que Caul les cachait ? a demandé Emma.

– Je ne suis pas sûre qu'il les cachait. S'il avait disposé de tels Sépulcreux il y a une semaine, ou pendant la bataille de Gravehill, il les aurait utilisés contre nous. Non, ce Creux est nouveau. Je pense que les nouveaux pouvoirs de Caul lui ont permis de créer une race évoluée.

– Dans ce cas, on peut s'attendre à en voir d'autres, a raisonné Emma, l'air lugubre.

– J'en ai bien peur.

Je lui ai aussi parlé de la quatrième langue, mais je n'ai pas mentionné le pire : l'influence que le Creux avait sur moi. Je n'étais pas sûr de vouloir que quelqu'un le sache.

Ulysse Critchley, le garçon de courses de Miss Wren, attendait Miss Peregrine sur les marches de la maison.

– Les trois Ombrunes sont arrivées, Miss. Votre avez votre quorum. Elles vous attendent dans la salle du Conseil.

– Merci ! J'arrive tout de suite.

Elle s'est tournée vers nous.

– Je ne gaspillerai plus ma salive à vous implorer de ne pas quitter la maison, mais j'insiste pour que vous restiez dans l'Arpent. Jacob, préparez-vous à une expédition dans le passé avec Miss Pradesh. Nous partirons dès que nous aurons identifié le meilleur itinéraire pour rejoindre la boucle de Miss Sterne. Autant dire très bientôt.

Sans attendre ma réponse, elle a fait un signe à Ulysse, un doigt en crochet, et ils sont partis ensemble pour la salle du Conseil. Nous sommes rentrés faire un brin de toilette et raconter nos péripéties à nos amis. J'ai souligné l'héroïsme de Fiona tout en minimisant le danger que j'avais couru, pour ne pas les inquiéter. J'avais la nuque douloureuse, une migraine tenace, et j'étais un peu sonné. Savoir ce que je ressentais vraiment les aurait stressés, et le dissimuler demandait une énergie que je n'avais pas.

Noor a deviné que je n'étais pas dans mon assiette, mais elle savait instinctivement quand elle pouvait me cuisiner, et quand elle devait

me laisser tranquille. Quand je lui ai dit que j'avais besoin de m'allonger un peu, elle m'a laissé partir après m'avoir brièvement serré contre elle et déposé un baiser sur les lèvres.

Je suis monté m'allonger sur le lit d'Horace, car on ne m'en avait pas encore attribué un. Mais, malgré ma fatigue, je n'ai pas réussi à m'endormir. Chaque fois que je fermais les yeux, j'entendais à nouveau la voix du Creux. Que se serait-il passé s'il avait eu le temps d'arriver à ses fins ? Se serait-il contenté de me renvoyer mes ordres ? Jusqu'à quel point aurait-il pu me contrôler ? J'ai songé à l'assassin au strabisme qui s'était jeté sur moi avec un couteau, et j'ai frissonné.

« Une nouvelle race. » Meilleure, plus féroce, impossible à maîtriser. Et qui avait failli prendre le contrôle de mon cerveau !

L'idée m'a traversé que ce Sépulcreux n'était pas forcément venu pour me tuer. C'était un avertissement.

Une façon de me dire « Rends-toi maintenant. Avant que j'en envoie toute une armée. »

Ce n'était qu'une supposition, et même si c'était vrai, je n'y pouvais rien. La seule chose à faire, c'était se rendre au lieu de rendez-vous, trouver les six autres, et renvoyer Caul en enfer, d'une manière ou d'une autre.

« Les sept devront sceller la porte. »

J'avais de plus en plus de brouillard dans la tête, mais je ne pouvais pas rester allongé. Je me suis forcé à me lever.

CHAPITRE ONZE

Noor et moi avons passé le reste de la journée à faire des allées et venues fébriles entre le bâtiment des ministères, où les Ombrunes tenaient leur réunion d'urgence, et la Maison du Fossé, où Millard et Perplexus planchaient sur les cartes des jours étalées sur la table de la cuisine. Les premières pouvaient sortir d'une minute à l'autre pour déployer leur bouclier temporel au-dessus de l'Arpent du Diable. Quant aux seconds, ils cherchaient activement la boucle de Miss Sterne, et tous les chemins possibles pour y accéder.

Miss Peregrine nous avait conseillé de nous préparer, mais comment le faire sans savoir quel genre de territoire nous allions traverser ? Quand nous étions dans la maison, nous nous efforcions de ne pas déranger Millard en regardant par-dessus son épaule, mais c'était si tentant que Perplexus a fini par tracer une ligne par terre, au crayon gras, en nous interdisant de la franchir. Le seul qui y était autorisé était Matthieu, son assistant. Ce garçon totalement dénué d'humour pointait un bâton de bambou sur les cartes et apportait à son chef des tasses de thé russe fumé, le seul liquide que Perplexus daignait consommer, hormis l'espresso.

Le but, nous a expliqué Millard pendant que Perplexus faisait l'une de ses innombrables pauses-thé, était de trouver un itinéraire rapide, mais sûr, pour rejoindre la boucle de Miss Sterne. Rapide signifiait un jour ou deux de voyage. Jusqu'à présent, la seule route qu'ils avaient découverte impliquait de voyager par voie terrestre de Mongolie jusqu'en France, en 1917. Un périlleux voyage de deux semaines à cheval, à dos de chameau et en train. Même si Noor et moi, ainsi que tous ceux qui nous accompagneraient, pouvions raisonnablement espérer survivre à un tel voyage, il n'était pas sûr que l'Arpent du Diable résiste aussi longtemps à un siège de Caul. Les cartographes continuaient donc à se creuser la tête, et nous ont chassés au motif que notre présence les stressait.

Ailleurs dans l'Arpent, Sharon supervisait le renforcement de nos piètres défenses. L'intrusion du Sépulcreux nous avait tous convaincus que la garde civile n'était pas à la hauteur, et nous ne savions pas combien de temps il faudrait aux Ombrunes pour déployer leur bouclier. Un second fusil-harpon avait été trouvé et installé avec le premier à l'entrée de la boucle. De nouvelles clôtures en fil de fer barbelé et des postes de garde avaient été érigés autour de la prison,

et les Californios de Parkins ont proposé de seconder les gardiens qui surveillaient déjà les Estres prisonniers, étonnamment calmes ces derniers jours.

Des dizaines de particuliers se sont rassemblés devant la Tête Réduite et portés volontaires pour former le nouveau corps de défense de l'Arpent du Diable. Ils ont été rejoints par un nombre surprenant d'Américains. Ceux qui possédaient des talents utiles pour le combat ont été affectés aux patrouilles qui surveillaient l'entrée de la boucle et la maison de Bentham (même si le Panloopticon était officiellement éteint, et ses portes verrouillées). Les télescopes et jumelles privés ont été réquisitionnés et distribués aux sentinelles installées sur les toits et les balcons autour de l'Arpent. Leonora Hammaker, qui voyait dans le noir et était dotée d'une acuité visuelle extraordinaire, a accepté de rester assise à sa fenêtre aussi longtemps qu'elle pourrait le supporter, afin de surveiller la rue du Chagrin sur toute sa longueur.

Tous ceux qui possédaient une arme à feu devaient la porter en permanence. C'était déjà le réflexe de la plupart des Américains, mais depuis l'attaque du Sépulcreux, ces derniers la conservaient même pendant les repas, ou pour aller aux toilettes. Plus tôt dans la journée, un des Californios de Parkins avait été surpris en pleine sieste – il ronflait fort – avec deux pistolets armés et chargés sur ses genoux et un gros couteau à la main.

Sharon a averti les volontaires qu'ils s'engageaient au péril de leur vie, mais depuis la tragédie du matin, plus personne ne se berçait d'illusions. Volontaires ou non, tous étaient en danger. Alors que certains tentaient de dissuader les plus jeunes de participer à la défense de l'Arpent, un jeune garçon de la troupe de théâtre de Miss Passereau s'est perché sur un pilier, près du pub, et a prononcé un discours enflammé. Il a affirmé que nous perdriions tous la vie si Caul perçait nos défenses, et qu'il était plus noble de risquer la mort pour défendre notre boucle que de la perdre dans la défaite. Ses propos ont recueilli un tonnerre d'applaudissements.

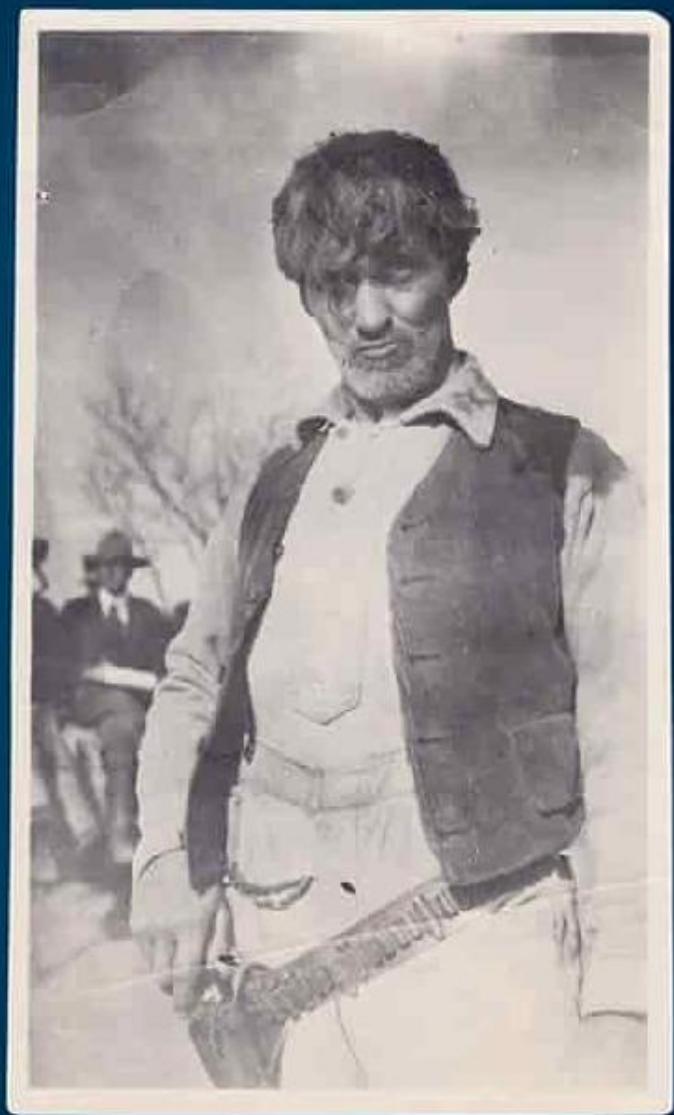
Le clan du Nord de LaMothe serait positionné stratégiquement autour de l'entrée de la boucle.













Les hommes de main de Leo Burnham s'étaient volatilisés, ces lâches, mais les chefs de ses trois factions – Wreck Donovan, Angelica, de même que Dogface et ses Intouchables – ont rejoint le corps de défense. En réaction à mon air surpris, ils ont haussé les épaules et

affirmé n'être là que par intérêt. Je les soupçonnais d'avoir moins l'âme de mercenaires qu'ils ne voulaient le faire croire.

Enfin, juste avant la tombée de la nuit, la voix de Francesca s'est échappée des haut-parleurs. Les Ombrunes étaient prêtes à créer le bouclier, a-t-elle annoncé, et tous ceux qui voulaient assister à son déploiement étaient attendus à l'entrée de la boucle.

Tout ce que l'Arpent comptait de particuliers est sorti dans la rue.



Les Ombrunes, qui avaient surnommé leur bouclier « la Courtepointe », espéraient nous rassurer en nous faisant constater par nous-mêmes que la protection était bien réelle.

Nous nous sommes rassemblés sur les berges du Fossé, à l'endroit où ses eaux disparaissaient dans le tunnel. Des torches et des lampes à gaz baignaient la foule d'une lueur vacillante. Une centaine de particuliers s'étaient massés sur une rive, tandis que sur l'autre, les Ombrunes avaient joint leurs mains pour former un cercle étroit. Mes amis et moi faisons partie des spectateurs. Des gardes perchés sur le pont du tunnel surveillaient la scène, et les deux gardes du corps qui nous avaient été attribués, à Noor et moi, scrutaient la foule avec méfiance. Bien que nous leur eussions plusieurs fois faussé compagnie, ils prenaient leur travail très au sérieux et ne nous lâchaient pas d'une semelle.



Les Ombrunes ont commencé à psalmodier en ancien particulier tout en marchant lentement, en cercle.

– J’espère qu’elles ne vont pas faire effondrer la boucle, a chuchoté

Enoch à sa voisine, une jolie fille aux cheveux bouclés.

Elle a paru si inquiète qu'il s'est empressé de la rassurer : il plaisantait, bien sûr !

Horace l'a fait taire.

– Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle ! Si ça ne fonctionne pas, on sera tous dans le pétrin.

– C'est incroyable comme tu peux être rabat-joie ! a riposté Enoch. Si je n'étais pas là pour détendre l'atmosphère, tout le monde se serait pendu depuis longtemps.

Horace s'est renfrogné.

– Tu aurais moins envie de rire si tu pouvais voir l'avenir.

– Chut, tous les deux ! a sifflé Millard, dont je n'avais pas deviné la présence.

– Tu ne devrais pas être en train de loucher sur tes cartes ? lui a lancé Enoch.

– Nous sommes tout près du but. Et je ne voulais pas manquer ça.

Les Ombrunes se sont mises à chanter plus fort et à tourner plus vite. Leurs longues robes flottaient dans l'air. Une lumière verte s'est allumée au centre de leur cercle, suscitant l'émoi de quelques spectateurs.

Elles chantaient toujours plus fort, tournaient toujours plus vite. L'intensité de la lumière augmentait.

– Ça vient, a dit Millard.

Noor s'est blottie contre moi.

La tache de lumière, de plus en plus vive, a pris de l'ampleur. Le chant des Ombrunes a continué crescendo, puis s'est arrêté sur une note aiguë, vibrante et tenue. Et soudain, dans un fracas de tonnerre, elles ont bondi en l'air et se sont changées en oiseaux. Un « oh » collectif s'est élevé de la foule. Les Ombrunes formaient toujours un cercle autour de la lumière verte, mais elles planaient au lieu de courir, et s'éloignaient progressivement pour agrandir son diamètre. On aurait dit qu'elles étiraient la lumière, la travaillaient comme du caramel.

Elles se sont élevées dans le ciel, Miss Avocette la première, puis les autres Ombrunes, Miss Peregrine en dernier. La lumière verte s'allongeait dans leur sillage. Elles ont effectué un looping au-dessus de nos têtes et sont redescendues en piqué avant de s'engouffrer dans le tunnel obscur. La lueur verte a brièvement éclairé le boyau, puis disparu avec les oiseaux.

Le silence a plané pendant une dizaine de secondes, jusqu'à ce que des murmures inquiets parcourent l'assemblée. Où étaient-elles allées ? Quand reviendraient-elles ? Était-ce fini ?

Soudain, une lueur verte est apparue à l'horizon, avant de se déployer sur la voûte céleste, telle une couverture chatoyante, traversée de veines de lumière blanche semblables à des éclairs d'orage. Au même instant, un bruit s'est échappé du tunnel. On aurait dit le grondement d'un train à l'approche.

Les Ombrunes sont ressorties en escadrille, traînant derrière elles un filet de lumière verte aveuglante, qui a formé une paroi translucide à l'entrée du tunnel. Elles ont décrit un dernier cercle au-dessus de nos têtes, comme pour célébrer leur victoire, avant de s'envoler vers la salle du Conseil, étirant le filet vert crépitant jusqu'à ce qu'il couvre tout le ciel.

La foule était en effervescence.

– C'est la première fois que je vois ça, a commenté la voisine d'Enoch.

– Trois hurrahs pour nos Oiseaux ! s'est écriée Claire, les poings en l'air. Cette vieille fripouille de Caul peut toujours essayer de nous attaquer, maintenant !

– C'était impressionnant ! s'est enthousiasmé Horace.

– C'est juste une lumière verte, a dit Enoch.

– J'espère que ça va marcher, ai-je simplement commenté.

– Évidemment ! a assuré Claire.

Un garde équipé d'un porte-voix nous a rappelé que l'heure du couvre-feu était passée et nous a invités à regagner nos pénates.

– Qu'en penses-tu ? m'a demandé Noor, alors que la foule se dispersait. Tu crois que ça peut nous protéger pendant quelque temps ?

J'ai contemplé les nuages éclairés par la lune au-dessus de nous, teintés de vert pâle par la Courtepointe des Ombrunes, et je me suis demandé si ce bouclier avait des vertus autres qu'esthétiques.

– Pendant quelque temps, oui. Pas définitivement.

Nous n'avions pas fait quinze mètres qu'un crépitement d'électricité statique nous a fait lever la tête. Les particuliers qui déambulaient tranquillement autour de nous se sont arrêtés net pour en faire autant. Un visage bleu géant était apparu au-dessus de nous. Caul, ou du moins sa version holographique, était revenu pour nous narguer. Il avait choisi soigneusement son moment, afin d'anéantir le sentiment de sécurité que les Ombrunes venaient tout juste d'installer.

– Il ne peut pas vous faire de mal ! Pas de panique ! a crié quelqu'un.

Mais c'était trop tard, et cette fois, nous n'étions pas coincés dans un auditorium bondé. Tout le monde a couru se mettre à l'abri. Dans la débandade, quelqu'un m'a brutalement poussé contre Noor et je suis tombé sur elle. Avant qu'on se fasse piétiner, Bronwyn nous a chargés sur son épaule avec Claire et Olive et a pris le chemin de la maison, suivie par nos amis.

Dans le ciel, Caul jouait les éplorés :

– Oh là là, qu'est-ce que je vais faire ? Laissez-moi entrer ! Je suis contrarié, sidéré, dérouté !

Plusieurs coups de feu ont éclaté, mais ce n'étaient que les Américains qui tiraient sur son image. Leurs balles, arrêtées par la bulle verte, sont restées figées dans l'air, tel un essaim d'abeilles. Les particuliers qui ne s'étaient pas réfugiés dans les bâtiments voisins fuyaient vers les confins de l'Arpent, mais le visage hilare et la voix stridente de notre ennemi étaient omniprésents.

– Je plaisante, bien sûr ! claironnait-il. J'adore relever les défis, même si celui-ci n'en est pas vraiment un.

J'avais l'impression qu'il me hurlait dans l'oreille.

– Je n'en attendais pas moins de ma chère sœur et de ses louveteaux, a-t-il ricané. Nous ne sommes pas encore venus vous voir, figurez-vous, car nous sommes en plein échauffement. Nous étirons nos membres tout neufs.

L'image d'une monstrueuse branche d'arbre veinée de bleu est apparue dans le ciel, puis s'est dissipée dans une gerbe d'étincelles.

– Nous, nous, nous ! Vous devez vous demander de qui je parle. J'ai des amis, vous savez. Regardez, ils sont là, dans une boucle que vous reconnaîtrez peut-être !

Le visage de Caul a laissé la place à une scène terrifiante. Toujours à cheval sur l'épaule de Bronwyn, je l'ai regardée se dérouler avec un mélange d'effroi et de fascination. Deux créatures monstrueuses entouraient une maison, dont s'échappaient des enfants terrorisés. La première, plus haute que le toit, avait une tête d'anguille et de puissantes ailes noires. Elle détruisait méthodiquement l'édifice avec des mains griffues, arrachant des morceaux de toit qu'elle jetait en l'air. L'autre monstre, de forme vaguement humaine, semblait recouvert de goudron fumant. Il s'est approché d'un pas pesant d'une vache attachée à un piquet et a traversé le corps de la pauvre bête, qui a littéralement fondu. Le monstre anguille a posé un genou à terre pour récupérer dans son aile un enfant en fuite, avant de

recommencer à détruire la maison.

– C'est la boucle de Miss Aigrette ! a affirmé Emma, qui courait derrière nous.

Caul commentait sa projection :

– Je suis un dieu maintenant, et ce sont mes anges ! Vous ne pouvez pas nous empêcher d'entrer. D'accéder à ce qui nous appartient ! Si vous nous laissez faire, nous vous couvrirons de cadeaux. Renoncez à vos fausses mères ! Renoncez à vos Ombrunes ! Retrouvez votre dignité et votre liberté !

Son visage est réapparu dans le ciel lorsqu'il a ajouté d'une voix stridente :

– Libérez-vous des boucles ! Libérez-vous des contraintes de temps que les femmes-oiseaux agitent comme des épouvantails depuis des années pour vous garder prisonniers. Oui, la prison ! C'est tout ce que la plupart d'entre vous ont connu. Rejoignez-moi et je vous libérerai, mes enfants !

Menaces et promesses. Manipulation et désinformation. C'était du Caul tout craché !

Il a enfin disparu dans un feu d'artifice de lumière bleue, et il s'est mis à neiger je ne sais quoi. Une nouvelle désolation, sans doute.

En arrivant à la maison, je me suis aperçu que c'était du papier qui tombait du ciel. Des feuilles imprimées.

Nos amis nous attendaient sur le perron. Quand Bronwyn, hors d'haleine, nous a fait descendre de son dos, les tracts tapissaient le sol.

– Il est parti ? a gémi Claire. On est en sécurité, maintenant ?

– Il n'a jamais été là, a répondu Emma. C'était encore une de ses projections.

– S'il n'était pas là, comment a-t-il fait pleuvoir du papier ?

– De la même façon qu'il a fait pleuvoir de la cendre et des os, a raisonné Enoch.

Une voix chevrotante a retenti dans les innombrables hautparleurs de l'Arpent :

– Ici Miss Esmeralda Avocette. Nous vous demandons de garder votre calme et de regagner vos chambres. La Courtepointe est pleinement opérationnelle, à présent, et Caul ne peut pas nous atteindre. Ni lui, ni aucun de ses Sépulcreux. Il essaie simplement de vous faire peur.

Un crissement a retenti, suivi d'un bref larsen. Miss Avocette a poursuivi sur un ton confus :

– Et ne touchez pas à ces papiers, ce ne sont que des tracts de propa...

Un bruit sourd l'a interrompue, et les haut-parleurs sont restés silencieux. Une brise a fait danser les papiers autour de nos pieds. Hugh s'est penché pour en ramasser un.

– Propa-quoi ? a-t-il demandé.

– Hugh, non...

Bronwyn a voulu lui arracher la feuille des mains, mais il a anticipé son geste.

– De la propagande, ai-je achevé en me servant par terre.

La vache, regardez ça !

Olive et Noor se sont approchées de moi, et je leur ai montré la page de journal, dont un bon tiers était occupé par le titre :

ACCORD SECRET. LES OMBRUNES PROMETTENT AUX CHEFS DE CLAN LA LIBERTÉ D'ALLER ET VENIR.

Autour de nous, d'autres particuliers déchiffraient le tract.

– Ce n'est pas tout, a constaté Emma en approchant le papier de son visage.

Sous le titre figurait un simulacre d'article.

– Qu'est-ce que ça dit ? a voulu savoir Bronwyn.

L'air penaud, elle a ajouté :

– Je lis lentement.

Emma a parcouru le texte et lui en a fait un bref résumé :

– Caul prétend que les Ombrunes ont promis la liberté d'aller et venir à LaMothe, Parkins et Leo Burnham s'ils acceptaient de signer un traité de paix. Cela ne les concernerait que tous les trois. Et puis...

Elle a secoué la tête en grimaçant.

– Le reste n'est qu'une série d'élucubrations, affirmant que les Ombrunes sont des traîtresses, qu'elles n'aspirent qu'à nous soumettre et à nous priver de liberté, etc.

– Vous croyez vraiment qu'elles auraient fait ça ? a demandé Olive, l'air scandalisé.

– Bien sûr que non ! s'est emportée Claire. L'autre jour, Miss Peregrine nous a dit qu'elles n'avaient toujours pas trouvé comment effectuer une réinitialisation sans danger.

Emma a chiffonné le tract avec colère et l'a jeté au loin.

– Ce n'est qu'un ramassis de mensonges. Il suffit de voir d'où ça vient !

– Je ne sais pas, a réfléchi Hugh. Vous ne trouvez pas ça bizarre que les trois clans se soient soudain mis d'accord pour faire la paix, et qu'ils nous aient aidés à Gravehill ?

– Ce n'était pas « soudain », a objecté Horace. Les négociations ont duré des semaines.

– Et vous ne trouvez pas étrange que Leo m'ait pardonné aussi facilement, alors qu'il se sentait tellement insulté ? a renchéri Noor.

– Ce n'est pas étrange. C'était dans son intérêt, a souligné Emma. Les Américains ont compris que les Estres menaçaient aussi leur peuple, et qu'on devait se liguier pour les vaincre.

– Cela paraît raisonnable, ai-je dit. Et je serais d'accord avec toi, si les clans avaient l'habitude de faire des trucs raisonnables.

– Mettons que les Ombrunes leur aient vraiment fait cette offre, est intervenu Enoch. En quoi ça nous dérangerait ?

Nous nous sommes retournés. Il s'approchait de nous, un tract à la main.

– Ça nous a permis d'obtenir ce dont nous avions vraiment besoin, a-t-il poursuivi. La paix et un partenariat.

– Ça nous dérangerait parce qu'elles auraient menti, a dit Olive. Elles auraient trompé tous ces gens qui voulaient se faire réinitialiser, en leur disant que ce n'était pas possible, parce que le procédé n'est pas encore sûr.

Enoch a haussé les épaules.

– Et alors ? Nous, on peut le faire. C'est tout ce qui m'intéresse.

– Les Ombrunes NE MENTENT PAS ! a crié Claire, le visage écarlate.

– C'est bon, on t'a entendue. Ça ne sert à rien de crier, l'a rabrouée Emma.

– SI ! ÇA SERT À QUELQUE CHOSE !

La porte de la maison s'est ouverte en grinçant et Fiona est sortie en robe de chambre. Elle nous a adressé un sourire ensommeillé et fait un signe de main. Puis elle a considéré d'un air inquiet le ciel vert ainsi que les papiers qui jonchaient le sol. Elle se remettait seulement de notre rencontre avec le Sépulcreux, et avait dormi pendant tout ce temps.

– C'est facile d'oublier ce que signifie la liberté quand on en profite, a dit Hugh.

Il a fusillé Enoch du regard, monté les marches pour rejoindre Fiona et disparu dans la maison avec elle.

– Quelle mouche l'a piqué ? a demandé Enoch.

– Nous ne sommes pas tous libres d’aller et venir, a rappelé Emma. Fiona est toujours obligée de vivre dans une boucle.

Enoch a froncé les sourcils.

– Exact.

– Comment savez-vous si les Ombrunes n’ont pas menti aux chefs de clans en leur promettant de les réinitialiser ? a demandé Noor.

– Parce qu’ils sont...

Avant d’achever ma réponse j’ai vu approcher une patrouille d’Américains menée par LaMothe. Ce dernier, l’air furieux, serrait un tract chiffonné dans son poing. Alors qu’il passait devant nous, ses ratons laveurs nous ont toisés d’un air mauvais. J’ai attendu qu’ils soient hors de portée de voix pour chuchoter :

– Parce qu’ils sont encore là.

Nos deux gardes du corps nous ont rejoints au pas de course.

– Ah, vous voilà ! a haleté le plus grand des deux. Vous devez absolument arrêter de nous fausser compagnie !

– Les Ombrunes veulent vous voir immédiatement dans leur cabinet, a annoncé son acolyte.

Au même instant, un papier m’a frôlé le visage avant d’aller se plaquer contre le mur de la maison, où il est resté collé, comme maintenu par le vent, alors que je n’avais pas senti le moindre souffle d’air. C’était une affiche où figuraient les visages de toutes les Ombrunes du Conseil, alignées comme pour une séance d’identification policière. Tous les clichés étaient estampillés COUPABLE.

– Encore de la propa..., a commencé Olive.

– Oh, tais-toi ! a aboyé Emma.

Elle a voulu arracher l’affiche, qui a glissé le long du mur avant qu’elle ait pu l’attraper. À la deuxième tentative, la feuille s’est dérobée en ondulant. Agacée, Emma a sauté et enfin réussi à la saisir, puis à l’enflammer dans ses mains. Mais elle avait à peine jeté le papier en feu que cinq affiches identiques venaient se plaquer contre le mur, tout autour d’elle.

Elle a poussé un cri de fureur et s’est tournée vers les gardes.

– On veut tous voir les Ombrunes ! a-t-elle déclaré. J’ai besoin de savoir ce qui se passe.

CHAPITRE DOUZE

De nouvelles affiches « COUPABLE » ont surgi sur notre chemin. Elles tapissaient les murs ou s'accrochaient aux lampadaires, comme portées par une brise ensorcelée. « Coupable ». Ce mot scandait nos pas comme un battement de tambour, et nous n'étions pas les seuls à être importunés. Partout dans les rues, les affiches poursuivaient les gens, se plaquaient sur leur visage.

Nous n'étions pas tous présents. Claire avait refusé de participer à l'expédition, estimant que nous ne faisons pas confiance aux Ombrunes. Hugh avait préféré rester avec Fiona, qui était retournée se reposer dans la maison. Horace, visiblement épuisé par les événements de la journée, a déclaré qu'il servirait mieux notre cause en prenant un somnifère et en se mettant au lit. Qui sait : peut-être ferait-il un rêve prémonitoire utile.

Une foule petite, mais bruyante avait envahi le parvis du bâtiment des ministères. Les particuliers mécontents agitaient les tracts et exigeaient qu'on les laisse entrer. Les gardes postés devant les lourdes portes de fer leur barraient le passage, mais ils nous ont laissés entrer sans difficulté, mes amis et moi.

– Je veux qu'on m'explique ce que ça signifie ! braillait une femme en brandissant le tract. Si c'est vrai, je vais...

– Vous allez quoi ? lui a demandé Emma en pointant un doigt enflammé devant son nez. Renverser les Ombrunes ? Sortir pour vous rendre à Caul ?

Avant que la femme ait pu répondre, un homme au visage cramoisi l'a écartée du chemin. Des jets de vapeur s'échappaient de ses oreilles.

– Vous, là ! a-t-il crié. Dites à vos Oiseaux de descendre nous parler. On mérite de savoir ce qui se passe.

Enoch s'est planté devant lui, l'air farouche.

– Elles se tuent au travail pour nous préserver de Caul ! Voilà ce qui se passe !

Emma l'a regardé bouche bée.

– Ne nous arrêtons pas pour discuter avec tous les excités de l'Arpent, ai-je dit en les poussant vers les portes, qui se sont ouvertes en grinçant.

– Vous n'avez rien de plus utile à faire ? a crié Enoch par-dessus son

épaule, tandis qu'on se faufilait à l'intérieur. Bande d'imbéciles ingrats !

Les portes se sont fermées dans un bruit de tonnerre. Enoch, furieux, a frappé le mur.

– Ça alors, Enoch ! Je croyais que tu te moquais de ce que les gens pensent des Ombrunes, s'est étonnée Emma.

– Pas du tout, a-t-il répliqué, embarrassé, en frottant sa main douloureuse.

– Alors, *toi*, tu as le droit de dire du mal des Oiseaux, l'a taquiné Olive. Mais si quelqu'un d'autre s'y risque...

– Je n'ai pas envie d'en parler ! a-t-il ronchonné.

Nous avons traversé l'immense hall d'entrée, quasiment désert, à l'exception de quelques employés de bureau. La plupart des guérites étaient fermées. Puis nous avons emprunté le long et sombre couloir menant à la salle du Conseil des Ombrunes. Deux autres gardes étaient postés devant la porte, au-dessus de laquelle était fixé un écriteau : « Silence, s'il vous plaît ! »

– Eux, oui, a dit l'un d'eux en nous montrant du menton, Noor et moi. Les autres, non.

– Je n'entrerai pas sans mes amis, ai-je décrété.

– Dans ce cas, vous restez tous dehors.

– N'importe quoi ! a lâché Enoch, avant de brailler : MISS PEREGRINE ! C'EST ENOCH ! LAISSEZ-NOUS ENTRER !

Les gardes l'ont traîné dans le couloir, jurant et se débattant. Puis, la porte s'est ouverte et Miss Peregrine est apparue dans l'embrasure.

– Ciel, monsieur Collins, laissez-les entrer !

Le garde a paru contrarié.

– Mais vous avez dit...

– Peu importe ! Laissez-les entrer ! Même monsieur O'Connor, s'il promet de bien se tenir.

Enoch a rebroussé chemin en frottant son gilet et en faisant des gestes obscènes aux gardes qui rêvaient visiblement de l'assommer d'un coup de matraque. Miss Peregrine nous a recommandé de nous faire le plus discrets possible, et nous a introduits dans la salle du Conseil.

C'était la première fois que je voyais la longue table de conférence entièrement occupée. Les douze Ombrunes qui siégeaient de part et d'autre avaient des airs soucieux et concentrés. Il y avait Miss Coucou, Miss Wren, Miss Babaxe, Miss Corbeau, et d'autres qui, se trouvant en

présence de leurs aînées, étaient étonnamment silencieuses. Miss Avocette, assise dans son fauteuil roulant à une extrémité de la table, présidait l'assemblée. Elle a levé la main.

– Monsieur Portman, Miss Pradesh, venez nous rejoindre. Cela vous concerne aussi... ou cela vous concernera bientôt.

Miss Peregrine nous a posé une main dans le dos et nous a guidés vers la table. Comme toutes les chaises étaient occupées, nous sommes restés debout. Sentant quelque chose effleurer mon pied, j'ai regardé par terre et vu Addison, couché sous la table. J'ai articulé un « bonjour » silencieux et il m'a salué en retour. Il n'était pas plus qualifié que nous pour siéger à la table, mais en tant qu'aide de camp de Miss Wren, il était au moins autorisé à se tenir dessous.

Emma et Enoch, qui étaient venus demander des éclaircissements sur cette histoire de chefs de clans américains, se tenaient timidement en retrait. Voir toutes ces Ombrunes absorbées dans des discussions sérieuses avait calmé leurs velléités de confrontation. Pour l'instant, du moins.

– Maintenant que vos pupilles sont bien installés, Peregrine, je reprends, a soufflé Miss Coucou.

Elle portait un grand manteau de style militaire aux poignets ornés de bandes dorées et tenait à la main une longue baguette terminée par un morceau de craie rouge. Bien que Miss Avocette fût la responsable officielle, Miss Coucou semblait avoir été élue stratège de combat. Miss Peregrine a reporté son attention sur la table de bois ciré, où était étalée une immense carte des jours de Londres et de sa banlieue.

– Caul veut nous encercler, a-t-elle déclaré gravement, et il ne fait aucun doute qu'il y parviendra.

Miss Coucou a tapoté la carte avec sa craie. L'Arpent du Diable y était délimité par une ligne verte sinueuse, de forme à peu près carrée. Cette boucle était devenue si centrale dans ma vie que je me l'étais figurée beaucoup plus vaste, occupant la majeure partie de Londres. La voir ramenée à cette petite tache insignifiante m'a causé un choc.

– Il a commencé par prendre la boucle de Miss Pluvier, dans le district de Squatney, a indiqué l'Ombrune.

Elle a fait glisser son bâton jusqu'au bord de la carte pour indiquer une boucle, symbolisée par une spirale blanche. Elle était marquée d'un inquiétant X à la craie.

– Puis, comme nous venons de le constater, il a pris celle de Miss Aigrette.

Le bâton a glissé vers une autre boucle, de l'autre côté de la ville, que Miss Coucou a barrée de deux coups de craie.

– Il ne reste que trois boucles, en plus de la nôtre, qui fonctionnent encore à Londres. Ici, ici et ici, a-t-elle ajouté, en ponctuant ses paroles du bout de son bâton.

– Il les prendra d'ici demain, je pense, est intervenue Miss Peregrine. Après-demain au plus tard.

Elle a regardé Miss Coucou, qui a hoché la tête d'un air sinistre.

– Il va guetter la moindre fissure dans notre armure, a prédit Miss Corbeau, dont le troisième œil tressautait nerveusement. Et quand cela se produira...

– Ça ne se produira pas !

Miss Coucou a frappé la carte si fort que le morceau de craie s'est envolé et a fait sursauter Miss Merle.

– Notre bouclier tiendra. Le Panloopticon, éteint, est impénétrable. Caul et ses amis peuvent nous assiéger s'ils le souhaitent, mais ils resteront bloqués à nos portes. Nous ne nous laisserons pas impressionner.

– Ce n'est pas gagné, a marmonné Enoch. Certaines personnes m'ont l'air carrément impressionnées.

Miss Peregrine l'a fusillé du regard.

– Je vous ai demandé de vous taire. Dois-je ordonner aux gardes de vous traîner dans un cachot ?

Enoch a fixé le sol d'un air farouche.

– En parlant des « amis » de Caul, a dit Emma, au fond de la salle. Quels sont ces monstres qu'il a envoyés dans la boucle de Miss Aigrette ?

Miss Peregrine ne savait plus à qui décocher ses regards assassins.

– Tout va bien, Peregrine, a tempéré Miss Avocette. Vous pouvez nous rejoindre à la table, les enfants.

– C'est vrai ? a demandé Olive, les yeux écarquillés.

– C'est tout à fait contraire aux règles, a protesté l'une des Ombrunes arrivées récemment, dont j'ai appris plus tard qu'elle se nommait Miss Jaseur.

– Nous devons une fière chandelle à tous les pupilles de Peregrine, et pas seulement à monsieur Portman, a rappelé Miss Avocette. Ils ont gagné le droit de s'exprimer.

Nos amis se sont avancés, rayonnants de fierté, et sont venus se placer à nos côtés.

– Pour répondre à votre question, a repris Miss Avocette, nous pensons que ces créatures sont des Estres de haut rang ayant subi une

monstrueuse altération.

– Je serais prête à jurer que la créature gluante était Percival Murnau, a affirmé Miss Merle avec un frisson. J’ai vu apparaître son visage, un bref instant, au milieu de la bouillasse.

– Caul dote les quelques Estres qui restent de pouvoirs semblables aux siens, a dit MissWren. Pas tout à fait du même niveau, mais assez proches. Il a réussi, on ne sait comment, à canaliser en eux l’énergie de la Bibliothèque des âmes.

– Il s’est créé une armée de sous-dieux, a résumé Miss Coucou.

– Mon frère n’est pas un dieu, a contesté Miss Peregrine d’un ton acerbe.

– Ils seront plus nombreux, a déclaré Miss Avocette. Ils formeront son avant-garde, ses soldats de choc, aux côtés de cette nouvelle race de Creux, s’il en existe d’autres qu’il nous a cachés. Malgré sa puissance, Caul est trop lâche pour se lancer le premier dans le combat.

– Quelqu’un l’a-t-il déjà vu en personne ? ai-je demandé. Je ne pense pas qu’il nous ait montré sa vraie forme.

Il avait l’air trop normal dans ses projections. Rien à voir avec le monstre qui m’était apparu en rêve ou dans la tornade de la boucle de V.

Miss Harle, l’Ombrune indépendante du Mozambique, assise tranquillement au bout de la table, a repoussé sa chaise et s’est levée. Elle avait des cheveux roux plaqués contre son crâne, la peau foncée, et paraissait plus jeune que ses semblables. À peine plus âgée que mes amis ou moi.

– Une personne l’a vu, a-t-elle répondu avec un léger accent. Il s’appelle Emmerick Daltwick et s’est sauvé de la boucle de Miss Pluvier quand elle a été prise d’assaut, tôt ce matin.

– Peut-on lui parler ? ai-je suggéré.

– Il est là, a répondu l’Ombrune. Je lui ai demandé de venir nous raconter ce qu’il a vu. Dois-je le faire entrer ?

– Bien sûr ! a dit Miss Avocette.

Miss Harle a fait un signe aux gardes. Ils sont sortis et revenus peu après avec un garçon à l’allure craintive. Son visage était couvert d’égratignures. Ses vêtements étaient sales et déchirés.

Miss Peregrine s’est levée pour l’examiner.

– Pourquoi ce jeune homme n’a-t-il pas été confié à un guérisseur ? a-t-elle demandé.

– Ils soignent les blessés de la bousculade, a expliqué un garde. Ils sont tous débordés.

– Ce garçon a traversé l'enfer. Faites en sorte qu'on s'occupe de lui immédiatement.

– Oui, Miss.

– Merci madame, a dit le garçon avec timidité.

– S'il vous plaît, Emmerick, racontez-nous ce que vous avez vu ce matin.

Il a bégayé, peut-être intimidé par la présence de ces puissantes Ombrunes.

– Contentez-vous de nous parler de Caul, l'a interrompu Miss Coucou. À quoi ressemblait-il ? Qu'a-t-il fait ?

– Eh bien, madame... il était très... grand.

– Oui ? Mais encore ?

– Le, euh... le haut de son corps ressemblait à une personne. Un homme. Mais le bas, c'était un arbre. Un tronc d'arbre, avec des racines qui s'enfonçaient dans le sol. Sauf qu'elles n'étaient pas en bois. Elles étaient faites de... viande.

– De « viande », a répété Miss Avocette.

– De viande pourrie.

Il a plissé le nez.

– Et tout ce qu'il a touché...

Emmerick a fait une pause et légèrement pâli avant d'achever :

– Tout ce qu'il a touché est mort.

Il a baissé la tête en frissonnant.

– Landers Jaquith est devenu vert et noir, comme s'il était pourri. Puis il est mort.

– Par nos ancêtres..., a chuchoté Miss Merle.

– A-t-il tué d'autres personnes ? a voulu savoir Miss Peregrine.

– Oui. Lui et ses... gens... ont attrapé plusieurs de mes amis. Il les a mis dans un filet et les a emportés.

Le garçon tremblait violemment. Miss Avocette s'est levée avec difficulté et s'est approchée de lui en boitant. Elle a retiré son châle et le lui a posé sur les épaules.

– Conduisez-le chez un guérisseur, a-t-elle commandé aux gardes. Merci d'être venu nous voir, Emmerick.

Le garçon a hoché la tête et s'est éloigné avec les gardes. Arrivé à la

porte, il s'est retourné, les yeux agrandis par la peur.

– Caul ne peut pas venir ici, n'est-ce pas ?

– Non, a dit Miss Coucou. Nous ne le laisserons pas entrer.

Après son départ, Bronwyn a fondu en larmes.

– Il faut organiser un sauvetage ! Ramener ces enfants avant qu'il les tue tous !

– C'est impossible, a objecté Miss Corbeau. C'est exactement ce que veut Caul. Il sera en embuscade...

– Je suis sûre que vous avez raison, mais nous devons quand même essayer, a insisté Miss Peregrine.

– Nous allons réunir une équipe de secours, a ajouté Miss Coucou en faisant un signe de tête à Miss Avocette.

Pendant que Francesca aidait l'aînée des Ombrunes, épuisée, à se rasseoir, Bronwyn a levé une main.

– Je suis volontaire !

Miss Peregrine a appuyé doucement sur son avant-bras pour l'obliger à le baisser.

– C'est très noble de votre part, ma chère, mais nous pourrions avoir besoin de vous pour des choses encore plus urgentes.

Miss Coucou a tapoté la carte avec son bâton : *tap-tap-tap*.

– Nous avons déjà donné l'ordre d'évacuer ces trois boucles. Mais on ne peut pas accueillir les réfugiés ici. Si nous désactivons notre bouclier pour les laisser entrer, Caul risque d'en profiter. Nous avons prévu de leur faire descendre la Tamise en secret, à la faveur de l'obscurité. Ils passeront la nuit sur Foulness Island, puis continueront par voie terrestre jusqu'à notre cachette de Ballard's Gore.

– Pourquoi n'ont-ils pas été évacués plus tôt ? a voulu savoir Miss Harle.

– Nous le leur avons suggéré hier, mais ils ont tous refusé de partir, a expliqué Miss Peregrine. Ils craignaient que leurs boucles s'effondrent en leur absence. Et bien sûr, la résurrection soudaine de Caul a surpris tout le monde.

J'ai vu les épaules de Noor s'affaïsser.

– C'est le genre de particuliers qui préfèrent sombrer avec le navire, plutôt que de quitter leurs boucles, a résumé Miss Peregrine.

– C'est ce qu'ils vont faire ? a demandé timidement Olive. Ils vont mourir ?

– Non, a dit Miss Coucou. Si Caul les tue, il n'aura que des enfants

morts. Alors que maintenant, il a des otages, qui lui sont beaucoup plus utiles.

– Je suis d'accord, a déclaré Miss Peregrine. Aussi longtemps que Caul pensera pouvoir déclencher une insurrection dans nos rangs et nous miner de l'intérieur, ils seront en sécurité. Tant qu'il essaie de gagner les cœurs et les esprits dans l'Arpent, il ne tuera pas ces enfants. Cela nuirait à son image.

– Et s'il réussit ? a demandé Horace.

– Quelqu'un a déjà essayé de tuer Jacob et Noor, a fait remarquer Emma.

– C'était du contrôle mental, a rappelé Miss Wren en grattant la tête d'Addison. Entre-temps, nous avons mis au point un dispositif de protection. Deux particuliers capables de détecter les esprits contrôlés sont sur le qui-vive.

Addison a sorti la tête de sous la table.

– Maîtresses, si je puis me permettre... La rhétorique empoisonnée de Caul ne suffira jamais à persuader quelqu'un de vous trahir. Même le plus farouche des manifestants sait ce que nous vous devons. Seul un chien enragé préférerait l'autorité de Caul à la vôtre.

– Merci, Addison.

Miss Wren a sorti un morceau de viande séchée de sa poche et le lui a donné.

– Beaucoup ont déjà expérimenté la domination des Estres, a ajouté Miss Corbeau. Ils ont vécu la misère et la décadence de l'Arpent du Diable. L'esclavage, la toxicomanie, la violence... Sans parler de la cruauté gratuite infligée à nos boucles lors des rafles d'il y a quelques mois.

– Nous ne devons pas considérer la loyauté des habitants comme acquise, a déclaré Miss Coucou. Surtout avec Caul qui balance des tracts de propagande dans l'Arpent.

N'y tenant plus, Emma a finalement posé la question qui nous préoccupait :

– Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ?

– Quoi ? Que nous avons proposé un accord secret aux chefs de clan américains ?

– C'est ridicule, a dit Olive. Emma, comment peux-tu...

– C'est en partie vrai, oui, a dit Miss Peregrine, et Olive s'est interrompue au milieu de sa phrase, bouche bée.

– C'était l'unique moyen de faire signer l'accord par les Américains

et d'éviter la guerre. La liberté d'aller et venir était le seul avantage qui les intéressait les trois.

– M-mais... Miss, a bredouillé Olive, vous... vous avez dit à tout le monde que ce n'était pas possible... que la réinitialisation n'était pas encore sans danger...

Miss Peregrine a levé la main pour l'arrêter.

– C'est la vérité. Mais nous sommes tout près de trouver une solution.

– C'est pourquoi vous avez vu les Américains dans l'Arpent ces derniers temps, a expliqué Miss Wren. Ils attendent leur réinitialisation.

– Ils viennent dans mon bureau tous les deux jours pour me demander quand ce sera prêt, a grommelé Miss Avocette.

– Mais, mais..., a continué Olive, la lèvre inférieure tremblante. Comment avez-vous pu ! Alors que vous ne vouliez la donner à personne d'autre. Même pas à Fiona ?

Elle était si bouleversée qu'elle s'est mise à flotter, malgré ses chaussures de plomb. Bronwyn a dû la rattraper par la cheville avant qu'elle soit hors d'atteinte, et peser de tout son poids pour la retenir.

Miss Peregrine a paru blessée.

– Vraiment, Olive, vous nous estimez si peu ? Dès que ce sera possible, peut-être très bientôt, nous remettons les horloges des chefs à l'heure. Mais ils ne le veulent que pour eux-mêmes. Ils nous ont demandé de cacher la chose, même à leurs propres troupes.

– Surtout à elles, a souligné Miss Coucou.

– Mais cela n'a jamais été notre intention, a ajouté Miss Peregrine. Et maintenant que Caul a éventé le secret...

Elle a étendu les mains avec un sourire malicieux.

– Tout le monde sera réinitialisé ? a demandé Emma.

– Tout le monde, a confirmé Miss Peregrine. Y compris Fiona, bien sûr.

– Dès que ce sera prêt, a ajouté Miss Avocette.

Olive a poussé un petit cri de soulagement.

– Je crains quand même qu'une liberté d'aller et venir universelle ne cause le chaos, a dit timidement Miss Corbeau. Tant de nos pupilles ne savent rien du présent...

– Il y a quelques jours encore, j'aurais partagé vos inquiétudes, a répondu Miss Peregrine. Entre-temps, la situation a changé de façon assez spectaculaire. Si nous devons évacuer soudainement l'Arpent du

Diable...

Miss Coucou a cogné de son bâton sur la table.

– Cela n’arrivera pas.

– Certes. Mais si cela devait arriver, a insisté patiemment Miss Peregrine, il faudrait que nos pupilles puissent se disperser dans le vaste monde et s’y cacher pendant un certain temps. S’ils ne peuvent s’abriter que dans des boucles, de crainte de vieillir en accéléré, Caul les trouvera. Et je préfère de loin les voir perdus dans le présent – même un présent auquel ils ne sont pas préparés – plutôt que tués ou réduits en esclavage par mon impitoyable frère.

Apparemment, personne n’avait d’arguments à lui opposer.

– Eh bien, je pense que l’une de vous devrait expliquer tout ça aux gens qui sont dehors, a dit Enoch. Ils ont l’air assez remontés.

Des cris ont retenti dans le couloir, accompagnés par des bruits de lutte. L’instant d’après, les portes se sont ouvertes. LaMothe est entré en trombe, suivi de Parkins et de plusieurs de leurs partisans. Les quatre hommes de main de Leo maintenaient les gardes au sol. J’ai pivoté, prêt à me battre, et j’ai vu mes amis en faire autant. Mais les Américains se sont arrêtés avant d’arriver à nous.

– Vous avez vendu la mèche, sales menteuses ! a beuglé Parkins depuis son fauteuil roulant, en jetant par terre un des tracts froissés.

Miss Peregrine s’est approchée d’eux en croisant les bras.

– Ce n’est pas nous. Nous ignorons comment Caul a eu vent de notre accord. Pour autant qu’on le sache, c’est l’un des vôtres qui a « vendu la mèche », comme vous dites.

– Ils n’étaient pas au courant ! a rugi LaMothe.

– Si vous pensez que ça change quelque chose, vous vous mettez le doigt dans l’œil, a déclaré Parkins. Vous allez vous en tenir aux termes de notre accord.

– Messieurs, a dit Miss Avocette sur le ton de l’avertissement, vous êtes libres de faire réinitialiser vos horloges en même temps que tout le monde, ou pas du tout.

– Dans ce cas, l’accord est enterré, a déclaré LaMothe. De toute manière, ça ne sera jamais prêt. Vous nous avez roulés dans la farine depuis le début.

– En fait, nous sommes tout près du but, a déclaré Miss Wren, faisant écho aux propos de Miss Peregrine.

– Encore des mensonges ! a grondé Parkins.

– Bonne chance pour combattre Caul sans nous, a déclaré LaMothe.

On rentre chez nous, avec les nôtres.

– Je ne sais pas comment vous comptez vous y prendre, a objecté Miss Peregrine. Le Panloopticon est fermé jusqu'à nouvel ordre.

Les ratons laveurs se sont dressés en sifflant hors du manteau de LaMothe, dont le visage prenait une teinte violette.

– Vous allez nous l'ouvrir. Immédiatement.

– Je pense qu'ils peuvent prendre un vol commercial, a dit Miss Coucou à Miss Peregrine, sur le ton de la conversation. À quelle distance se trouve l'aéroport de Heathrow ? À une heure et demie en taxi ?

LaMothe et Parkins étaient fous de rage, mais ils n'avaient plus d'arguments pour menacer les Ombrunes.

– Vous vous êtes fait un ennemi redoutable ! a postillonné Parkins.

Leurs sous-fifres semblaient confus et de plus en plus inquiets. Un cow-boy maigrichon, vêtu de denim de la tête aux pieds, a ramassé le tract froissé et demandé :

– Patron, c'est vrai que vous vouliez vous réinitialiser sans nous ?

– Qui t'a dit de ramasser ça ? a aboyé Parkins.

– Je peux le voir ? a demandé un homme vêtu de peaux d'ours au cow-boy en jean.

– Arrêtez de lire et cassez quelque chose ! a hurlé LaMothe.

Obéissant, l'homme en peaux d'ours a renversé un guéridon.

– Assez ! Ça suffit, vos crises de colère ! a crié Miss Coucou.

Six gardes ont fait irruption dans la pièce pour encercler les Américains.

– Faites-les sortir, s'il vous plaît. Et s'ils cassent quelque chose ou menacent quelqu'un en chemin, jetez-les en prison.

– Bas les pattes ! a crié Parkins à l'un des gardes, en reculant. Je m'en vais. Venez, les gars.

– Vous n'avez pas fini d'entendre parler de nous ! a crié LaMothe, tandis qu'on l'escortait vers la sortie.

– Que ces petits hommes sont décevants, a soupiré Miss Peregrine en secouant la tête.

Alors que les cris des Américains résonnaient dans le couloir, je me suis demandé s'il était vraiment regrettable qu'ils ne se battent pas à nos côtés. Mais je n'ai pas poussé la réflexion très loin. À peine leurs voix s'étaient-elles éteintes que Matthieu, l'assistant de Perplexus, a fait irruption dans la salle. Il s'est plié en deux pour reprendre son

souffle.

– Mesdames ! s'est-il écrié. Nous avons du nouveau ! Il s'est retourné, haletant.

Avant qu'il ait pu nous en dire davantage, Millard est arrivé à son tour, des cartes roulées sous les bras de sa robe bleue.

– Perplexus a trouvé un itinéraire, a-t-il annoncé. Rapide, mais très désagréable. Il va vous expliquer.

Le plus célèbre cartographe temporel de l'histoire a surgi derrière lui en marmonnant en italien, les bras chargés de cartes.

– *Saluti signore !* a-t-il dit en s'inclinant devant les Ombrunes.

Francesca le suivait de près en essayant de rattraper les papiers qui lui glissaient des mains. Toute la pile a basculé à l'instant où il arrivait devant la table de conférence et s'est étalée à la surface.

– *Mi scusi*, a-t-il dit en regroupant les cartes.

Il m'a salué d'un signe de tête, bien que je ne pusse pas voir ses yeux derrière ses petites lunettes de soleil rondes.

Millard l'a aidé à dérouler une carte d'Europe par-dessus celle des Ombrunes.

– La boucle de Miss Sterne est le lieu de rendez-vous, nous en sommes absolument sûrs, a dit Perplexus dans un anglais teinté d'un fort accent.

Tout en parlant, il palpait frénétiquement ses poches, comme s'il avait perdu quelque chose.

– Elle n'a existé que pendant trois ans, durant la Grande Guerre, ce qui est une fenêtre temporelle *molto, molto piccola* pour du saute-mouton... Elle est très difficile à trouver.

– La boucle de Miss Sterne s'est effondrée il y a plus de cent ans, a enchaîné Millard. Pour y entrer, nous devons donc trouver une boucle qui a existé en même temps que la sienne et qui perdure aujourd'hui. Or, il n'en reste que très peu.

– C'était une période terrible pour les particuliers, a expliqué Miss Peregrine, essentiellement pour Noor et moi. La guerre déchirait l'Europe, et les Creux n'avaient commencé à nous chasser sérieusement que depuis quelques années. Il nous a fallu un certain temps pour comprendre à quoi nous avions affaire, et comment nous en défendre.

– Pour faire court, a dit Millard, seules trois boucles pourraient fonctionner.

– Vous avez besoin de quelque chose ? a demandé Miss Wren à

Perplexus, qui fouillait toujours dans ses poches.

– J’avais une fiole... d’espresso.

Une goutte de sueur a coulé sur son front pâle. Miss Avocette a claqué des doigts.

– Que quelqu’un lui apporte un café serré !

Un garde a acquiescé et quitté la salle en courant.

– Nous espérons trouver un itinéraire qui ne nécessitait pas de traverser des zones de guerre, a poursuivi Millard. Ou alors, très peu.

– Le premier démarre en Mongolie, a dit Perplexus.

Il s’est tamponné le visage avec la manche de son manteau noir, puis a emprunté le bâton de Miss Coucou pour pointer sur la carte.

– Il est sûr, mais assez long. Il faudrait voyager pendant deux semaines pour atteindre la boucle de Miss Sterne en France.

– C’est trop long. Nous ne pouvons pas nous le permettre ! a tranché Miss Avocette.

Perplexus a fait glisser le bâton vers le sud-ouest et l’a arrêté sur une île, quelque part entre l’Italie et la Grèce.

– Le deuxième commence dans la mer Adriatique, en 1918. Beaucoup plus proche. Mais c’est sur un *lazzaretto*... une île de quarantaine.

– En plus d’être très bien gardée, elle est infestée par la grippe espagnole, a expliqué Millard. C’est trop risqué. Et même si l’on trouvait un moyen de vous préserver de la maladie, le voyage prendrait cinq jours. Le jeu n’en vaut pas la chandelle.

Le garde est revenu avec une petite tasse dans les mains.

– Un espresso, a-t-il dit.

Il l’a remise à Perplexus qui l’a vidée en deux gorgées, reconnaissant.

– Ahhh, a-t-il dit en laissant un filet de vapeur s’échapper de ses lèvres. Le café est quasiment la seule chose qui me maintient en vie.

– Et la troisième boucle ? ai-je demandé, la poitrine serrée par l’angoisse.

– Elle est beaucoup plus proche, a répondu Millard. Elle chevauche quasiment celle de Miss Sterne. À seulement quinze kilomètres...

– Mais il y a un piège, a deviné Noor.

– Il y a toujours un piège, non ? ai-je murmuré.

– La boucle de Miss Sterne et celle-ci, créée en 1918 par une certaine Miss Hawksbill, sont situées de part et d’autre du front.

Il a indiqué une boucle dans le nord de la France.

– La voie maritime est exclue. La mer est infestée de navires de guerre et de sous-marins, et cela prendrait de toute façon trop de temps. Il n'y a pas d'autre choix que de traverser la ligne de front, par voie terrestre. L'un des pires enfers que le vingtième siècle ait produits.

Le silence a plané quelques secondes. Puis Noor s'est aperçue que tout le monde la regardait. Elle s'est raidie.

– Quoi ? Je n'ai pas changé d'avis.

Enoch s'est penché vers elle.

– C'est une guerre de tranchées. Balles, bombes, gaz, maladies... Il faudrait un miracle pour y survivre.

Elle l'a regardé comme s'il était un peu lent à la détente.

– Alors, on va devoir l'accomplir.

Noor s'est tournée vers les Ombrunes.

– On n'a pas le choix, si ?

Elles ont secoué la tête.

À cet instant, j'ai songé que je voulais passer le reste de ma vie – quelle que soit sa durée – aux côtés de Noor Pradesh. Puis une pensée m'a traversé, et une peur glaciale a étreint mon cœur.

– On peut discuter en privé ? lui ai-je demandé.

– Il n'y a rien à discuter, a-t-elle répliqué, mais je l'ai quand même persuadée de s'éloigner de la table avec moi.

– Tu n'es pas obligée de faire ça, ai-je chuchoté.

– Toi, tu n'es pas obligé. Moi, si. C'est moi qui ai laissé ce monstre s'échapper.

– Tu n'as pas...

– Ma décision est prise. Je suis la seule ici à pouvoir renvoyer Caul d'où il vient. Je n'ai pas le choix. Si ça doit me tuer, ça me tuera. Mais rien ne t'oblige à venir. En fait, je préférerais que tu restes en vie. Je suis responsable de cette situation. C'est mon combat.

La simple pensée de l'abandonner m'était insupportable.

– Je ne te laisse pas partir sans moi.

– Moi non plus ! a décrété Bronwyn en s'avançant vers nous.

– Moi non plus ! a ajouté Emma.

– C'est trop dangereux, a protesté Noor. Vous n'êtes pas...

– Vous ne pourrez pas faire un kilomètre sans moi, a dit Millard.

Mes connaissances en cartographie sont essentielles.

Sa robe bleue a contourné la table pour nous rejoindre.

– C'est mon itinéraire. Je viens pour vous guider.

Addison a quitté sa place aux côtés de Miss Wren et marché solennellement vers nous.

– J'ai vécu dans une boucle-ménagerie la plus grande partie de ma vie. Si quelqu'un peut vous aider à pénétrer dans celle de Miss Sterne, c'est moi.

Enoch a poussé un soupir irrité.

– Je ne vais pas rester ici à me tourner les pouces. Je m'ennuierais trop !

– Si vous y allez tous..., a commencé Olive, mais un chœur de : « Non ! » s'est élevé avant même qu'elle ait achevé sa phrase.

Elle a paru vexée.

– Désolée, Olive, a dit Emma. Seulement les grands enfants.

Les Ombrunes nous regardaient avec des expressions bizarres : un mélange de fierté et de peur. Miss Peregrine était la plus fière de toutes, mais elle était pâle comme un linge.

– Peregrine, tu approuves ? a demandé Miss Avocette. Elle s'est contentée de hocher la tête.

CHAPITRE TREIZE

Il a été décidé que nous partirions le soir même. Nous n'avions pas une seconde à perdre. Caul gagnait en puissance d'heure en heure, et nos chances de survivre à l'attaque qu'il préparait s'amenuisaient. Miss Coucou, Miss Wren et Miss Peregrine nous ont accompagnés au département des costumes, au rez-de-chaussée du bâtiment. Dans une vaste salle encombrée de portants, Gaston, le directeur, nous a choisi des tenues d'époque dans des tons de brun et de vert susceptibles de se fondre dans le décor d'un champ de bataille. Il n'y avait plus qu'à espérer qu'elles n'attireraient pas l'attention des soldats britanniques et français, aux environs de la boucle de Miss Hawksbill, ni celle des Allemands lorsque nous aurions franchi les lignes de front.

Pendant que nous étions rassemblés autour de la cabine d'essayage, les Ombrunes nous ont expliqué ce qui nous attendait. Elles s'efforçaient de cacher leur anxiété, mais Miss Peregrine ne cessait de tripoter ses épingles à cheveux, Miss Coucou tapait nerveusement du pied et Miss Wren était d'un calme inhabituel. En vérité, elles ne savaient pas grand-chose. Elles connaissaient mal Miss Hawksbill, mais Miss Coucou nous a répété plusieurs fois que nous ne devrions sous aucun prétexte tenter de traverser le front sans son aide.

– Elle a entretenu une boucle à cet endroit pendant presque un siècle. Elle connaîtra certainement un passage sans danger, a assuré Miss Peregrine, pleine d'optimisme.

Cependant, elle n'avait pas l'air très sûre d'elle et je trouvais d'assez mauvais augure qu'on ait entendu parler de cette Ombrune pour la première fois quelques minutes plus tôt. N'allions-nous pas tomber sur une originale, peu encline à nous apporter son soutien ?

– Mais non, Gaston, ça ne va pas du tout ! s'est impatientée Miss Coucou en voyant ma tenue. Il ressemble beaucoup trop à un soldat, avec cette veste.

J'ai ôté la veste, et Gaston est reparti farfouiller sur les portants.

– J'aimerais pouvoir venir, nous a confié l'Ombrune. Je suis originaire du nord de la France et je connais bien la région où vous allez. Pas en temps de guerre, mais tout de même...

– Je donnerais mes deux ailes pour pouvoir vous accompagner, a soupiré Miss Peregrine. Mais les douze Ombrunes doivent rester dans l'Arpent pour maintenir la Courtepointe.

– Ne vous inquiétez pas pour nous, Miss. Nous serons de retour en un clin d’œil, a assuré Bronwyn en souriant.

Miss Peregrine s’est forcée à lui sourire en retour.

Nous sommes retournés à la Maison du Fossé sans les Ombrunes pour faire nos bagages et nous reposer un peu avant le départ. Pour quitter le bâtiment des ministères, nous avons dû traverser la foule des manifestants. Francesca a annoncé au porte-voix que les Ombrunes s’adresseraient bientôt à eux. Cette tempête dans un verre d’eau se calmerait dès que les Américains se retireraient avec leurs troupes, mais ce seraient autant de renforts perdus. Raison de plus pour arrêter Caul avant qu’il parvienne à percer le bouclier des Ombrunes.

À la maison, Claire a fondu en larmes quand nous lui avons parlé de notre nouvelle mission. Fiona et Hugh nous ont souhaité bonne chance d’un air solennel.

– C’était évident qu’elles ne vous laisseraient pas partir seuls tous les deux, a dit Hugh, traduisant les propos de Fiona.

Il a ajouté qu’elle souhaitait rester ici, aux côtés des Ombrunes, pour défendre l’Arpent. Bien entendu, il n’était pas prêt à la quitter. J’étais même sûr qu’il aurait essayé de la retenir si elle avait voulu nous accompagner. Après avoir perdu et retrouvé l’amour de sa vie, il n’aurait pas supporté l’idée que Fiona s’aventure dans les tranchées d’une des guerres les plus meurtrières du siècle. Cela dit, rester dans l’Arpent n’était pas forcément plus sûr.

Horace a été le dernier à apprendre la nouvelle. Nous l’avons trouvé assis sur son lit, comme en transe. Il gémissait et parlait tout bas dans son sommeil. Quand on l’a réveillé, il a sauté à terre et s’est mis à parler avec animation, affirmant qu’il avait peut-être trouvé un moyen d’intercepter les transmissions de Caul.

– Elles sont sur la même longueur d’onde psychique que mes visions. Ce sont des hallucinations collectives, que nous voyons avec notre cerveau plutôt qu’avec nos yeux...

Il s’est interrompu et nous a regardés en clignant des paupières.

– Salut ! Qu’est-ce que vous faites tous dans ma chambre ?

Emma allait lui répondre, mais il l’a devancée.

– Je sais, je l’ai rêvé, a-t-il dit.

Il a claqué des doigts et fermé les yeux.

– La France. Miss... Hortensia. Non... Hawksbill. La mort partout, qui flotte dans l’air, lourde...

Quand il a rouvert les paupières, sa décision était prise :

– Je viens avec vous.

- Euh..., a objecté Emma. C'est très gentil de ta part, Horace, mais...
- Si tu nous fabriquais plutôt des pulls pare-balles ? a suggéré Enoch.
- Ce n'est pas gentil, a objecté Bronwyn, qui essayait de caser tous les livres de Millard dans une grande malle de bateau. Horace a combattu à nos côtés de nombreuses fois, non ?
- Je déteste la guerre et les combats, mais je viens quand même, a-t-il dit. Vous aurez besoin de moi. Je ne sais pas encore pourquoi, mais ce n'est pas pour mes compétences en tricot.

Sur ces mots, il s'est mis en quête d'un sac à dos.

Une fois de plus, nous avions sous-estimé notre ami.

Noor évitait de me regarder depuis que nous avions quitté la salle du Conseil. Elle ne voulait probablement pas m'entendre lui répéter pour la centième fois qu'elle n'était pas obligée de risquer sa vie. Je n'en étais plus là. Elle seule pouvait nous sauver. Le bouclier des Ombrunes pouvait céder, l'Arpent pouvait tomber aux mains de Caul, mais si elle parvenait à rejoindre les six autres, on avait une chance de s'en sortir. Elle n'avait pas besoin que je le lui rappelle. Apparemment, elle gérait le stress en se lançant dans l'action sans trop réfléchir. J'ai fait de mon mieux pour l'aider, sans chercher à capter son regard.

Perplexus et Millard, qui avaient rapporté les cartes à la Maison du Fossé, les ont étalées sur la table de la cuisine afin de les passer une dernière fois en revue. Avec les feuilles qui sortaient de sa veste, coincées dans la ceinture de son pantalon, Perplexus avait l'air d'un oiseau, et la table était déjà jonchée de tasses à café vides. Nous les avons laissés travailler en paix.

Après avoir passé une heure à ruminer nos angoisses, nous avons vu revenir Miss Peregrine, qui poussait Miss Avocette dans son fauteuil roulant. Elles se sont enfermées dans le salon et, peu après, nous ont demandé, à Noor, Horace, Emma et moi, de les rejoindre pour discuter. Un feu brûlait dans l'âtre. Miss Avocette était près de la cheminée, la tête reposant sur des coussins. Ses yeux étaient cernés, mais son regard vif. Le corps de V gisait toujours sur le brancard devant la fenêtre aux volets fermés, dans un cercueil plein de glace. Cela ne me semblait pas correct de la laisser ainsi, mais dans le chaos des dernières heures, nous n'avions pas trouvé le temps d'organiser ses funérailles. Et je soupçonnais les Ombrunes de vouloir la garder à portée de main, pour le cas où nous aurions besoin de lui poser d'autres questions. Miss Peregrine nous a invités à nous asseoir par terre, sur des coussins. Elle est restée debout, éclairée par la lumière vacillante des flammes, et s'est adressée à nous :

– Voici nos dernières recommandations. Nous allons redémarrer le Panloopticon très brièvement, le temps de votre traversée. Nous ne pouvons pas prévenir Miss Hawksbill de votre arrivée. Le message risquerait d’être intercepté. Vous devrez donc la localiser lorsque vous entrerez dans sa boucle.

– J’espère qu’elle est chez elle, ai-je dit.

– Elle y est, a répondu Horace.

Je n’ai pas pris la peine de lui demander comment il le savait.

– N’est-ce pas dangereux de redémarrer le Panloopticon ? s’est enquis Emma.

– Si, a acquiescé Miss Peregrine. Mais nous ne le laisserons ouvert qu’une trentaine de secondes. C’est un risque calculé que nous sommes obligés de prendre.

– Quelqu’un sait-il ce que je suis censée faire quand je trouverai les six autres ? a demandé Noor.

Miss Avocette s’est redressée au prix d’un gros effort.

– J’espérais que Francesca et nos traductrices le découvriraient dans l’*Apocryphon*. Hélas, nous ignorons toujours comment les sept devront s’y prendre pour fermer la porte. La personne qui vous a convoquée – celle qui a passé ces six appels téléphoniques – le saura certainement.

– Je l’espère, a dit Horace.

– Nous allons bientôt vous emmener au Panloopticon, a repris Miss Peregrine. Personne dans l’Arpent ne doit savoir ce que nous avons prévu. Il faut à tout prix éviter que Caul ou d’autres Estres aient vent de votre mission. Il se pourrait que les Estres détenus dans notre prison entretiennent des liens psychiques avec lui. S’il le découvrait, il se lancerait à votre poursuite. C’est pourquoi nous vous conduirons au Panloopticon un par un, enfermés dans des caisses.

– Pardon ? s’est étranglé Horace.

Miss Peregrine a fait la sourde oreille.

– Une fois arrivés en 1918, vous n’aurez plus aucun moyen de me contacter, ni personne dans cette boucle. Et n’essayez surtout pas de le faire. Là encore, le risque d’alerter nos ennemis serait trop grand. Vous serez seuls, livrés à vous-mêmes.

Elle avait prononcé la plus grande partie de son discours face à la cheminée. Quand elle s’est tournée pour nous regarder, elle était au bord des larmes.

– Si je ne devais jamais vous revoir...

Horace s’est levé et l’a enlacée.

- Nous nous reverrons, Miss. J'en suis sûr !
- Vous dites cela pour me rassurer, monsieur Somnusson.
- Non. Je le sais ! a-t-il affirmé.

Que ce fût vrai ou pas, c'est ce que nous avions tous besoin d'entendre.



J'allais suivre les Ombrunes et Horace dans la cuisine, mais Noor m'a retenu par la main.

– Attends.

Elle a regardé le cercueil plein de glace dissimulé dans l'ombre, devant la fenêtre. Une soudaine vague de honte m'a submergé.

– On l'entertera dès que possible.

– Ce n'est pas ça, a-t-elle protesté. J'aimerais lui parler une dernière fois, avant de partir.

– Elle ne peut pas t'entendre.

Noor s'est frotté les bras.

– Je sais. Mais j'en ai envie quand même.

J'ai inspiré profondément. Une légère odeur de formol flottait dans l'air. Même si j'avais perdu mon grand-père, je ne pouvais pas comprendre ce que Noor ressentait. Elle avait perdu un être cher qu'elle venait à peine de retrouver.

Elle a repris ma main.

– Tu restes ?

– D'accord. Si tu veux.

Noor s'est agenouillée près du cercueil. Je m'en suis approché aussi, assez pour la soutenir si nécessaire, sans envahir son espace.

– Maman, je m'en vais, a-t-elle dit. Je vais chercher Penny. Je ne sais pas quand je reviendrai...

Elle a creusé dans la glace pour repêcher la main de V, froide et bleue, qu'elle a pétrie tout en parlant. Je crois qu'elle lui a dit « je t'aime » et « je suis désolée », mais j'essayais de ne pas l'écouter. Ça me semblait trop intime, et ça me brisait le cœur.

Soudain, la glace a bougé et Noor a poussé un petit cri de surprise. Les doigts de V s'étaient enroulés autour de sa main. Quelque part dans sa poitrine, un peu de sang du poète circulait encore.

V a entrouvert les lèvres et émis un son rauque, semblable au

frottement d'un papier abrasif sur du bois. Noor s'est penchée plus près.

– Maman ?

La bouche de V a remué. Sa gorge s'est mise à vibrer. J'espérais qu'elle allait lui dire « moi aussi, je t'aime », ou mieux : « ce n'est pas ta faute ». Mais elle a articulé :

– Horatio...

Noor s'est crispée.

– Qu'est-ce que tu as dit ?

La glace a remué de nouveau. V a tenté de s'asseoir, sans y parvenir. Les yeux clos, elle a prononcé des mots étirés, déformés, à peine intelligibles :

– Horatio. C'était... le dernier d'entre nous. Et autrefois, c'était... le bras droit de Caul. Trouve-le...

Sa bouche est devenue molle. Sa main s'est ouverte et a lâché celle de Noor. Elle était repartie.



Nous nous sommes rués dans la cuisine pour raconter aux autres ce qui s'était passé, mais ils étaient presque tous à l'étage, sauf Horace et Enoch, qui discutaient près de l'évier. Enoch, vêtu d'un tablier taché, un hachoir à viande à la main, découpait une série de poulets alignés sur le plan de travail. Probablement pour récupérer leurs cœurs.

– Oui, ça arrive quelquefois, a-t-il dit en haussant les épaules. Quand il reste assez de liquide de résurrection dans un ventricule, les morts se réveillent durant de courtes périodes. Mais je suis très étonné qu'elle ait fait autre chose que grogner. Elle devait avoir très envie de vous parler. Se redresser demande un effort colossal au défunt.

Noor a pincé les lèvres.

– Elle a dit quelque chose à propos d'« Horatio ».

– Encore Shakespeare ? s'est étonné Horace.

– Non, ai-je objecté. Je pense qu'elle parlait du Sépulcreux de H. Il aurait été proche de Caul, autrefois. Elle nous conseille de le chercher.

– Le chercher et quoi ?

– Elle n'a pas eu le temps de nous le dire, a soupiré Noor. Je pourrais lui poser la question, si tu la réveillais à nouveau.

– Désolé, je ne peux pas vous aider. Je ne peux ressusciter un mort qu'une fois tous les quelques jours, et la qualité de la résurrection

diminue considérablement.

– Ah.

Noor s'est frotté les yeux.

– Désolé, Noor.

Enoch a coincé le hachoir dans un bloc à découper et s'est essuyé les mains sur son tablier.

– Je n'y attacherais pas trop d'importance, à ta place. Quarante-vingt-neuf fois sur cent, les élucubrations postrésurrectionnelles sont un tissu d'absurdités. Comme les rêves. Sans vouloir te vexer, Horace.

L'intéressé lui a tourné le dos.

– C'est raté.

– Je pense que ça signifie quelque chose, ai-je insisté. Je m'interroge sur Horatio. Après nous avoir donné le morceau de carte et l'indice, il a sauté par la fenêtre de l'appartement de H. Où est-il, maintenant ?

– Ça m'est égal, a dit Noor d'un ton amer qui m'a surpris. Sans cette fichue carte, nous n'aurions jamais trouvé V, et elle serait encore en vie.

– Pas forcément. Murnau savait où elle se cachait, et il aurait fini par nous y mener lui-même. H et Horatio n'avaient pas de mauvaises intentions. Ils essayaient de te protéger. Ils ne savaient évidemment pas que le cœur de V figurait sur la liste de courses de Murnau.

– Tu as sûrement raison, a admis Noor à contrecœur. Mais tu crois qu'il est toujours en vie ? Que le vieux croque-mitaine de H est toujours là, quelque part ?

– C'est possible. Mais c'est un Estre maintenant. Je pensais qu'après avoir passé sa vie de Sépulcreux à se soumettre aux ordres de H, il aurait eu envie de prendre des vacances. Mais qui sait ?

– Vous savez à qui j'aimerais parler ? nous a confié Enoch en abattant le couperet sur une tête de poulet. À Myron Bentham.

À la mention de ce nom, un étrange frisson m'a traversé.

– Pourquoi pas à Jésus-Christ et Mahatma Gandhi ? a ironisé Horace.

– Je l'ai rencontré, a affirmé Enoch.

– Qui ça ? Jésus ?

– Gandhi, imbécile ! Il est venu en visite dans l'East End, un jour, dans les années 1930. Un type sympa. Mais je suis sérieux pour Bentham. Si vous mettiez la main sur son cadavre, j'aimerais bien avoir une petite discussion avec lui. Il aurait sûrement des ragots intéressants à colporter sur Caul.

– Il a succombé à l'effondrement de la Bibliothèque des âmes avec son frère, a rappelé Horace. Il n'y a pas de cadavre à récupérer. En tout cas, pas un cadavre que l'on pourrait reconnaître. La dernière fois que je l'ai vu, il s'était transformé en moustique géant.

Enoch a abattu son hachoir sur le billot. Du sang a giclé au plafond.

– Il ne jurerait pas avec le reste, a-t-il commenté.



Je montais à l'étage quand des cris ont fusé à l'extérieur. Par une fenêtre, j'ai vu Millard et Bronwyn se disputer avec Klaus dans la ruelle. Je me suis faufilé par l'ouverture et laissé glisser le long de l'échafaudage, comme Millard me l'avait montré, et je les ai rejoints en courant.

– Que se passe-t-il ?

Klaus portait un grand sac en toile de jute sur l'épaule, et il était rouge à force de crier. Je ne voyais pas le visage de Millard, mais son souffle était bruyant. Bronwyn, qui n'avait pas l'air de comprendre ce qui se passait, semblait prête à le défendre quoi qu'il arrive.

– Ce qui se passe ? s'est emporté Millard, qui s'efforçait en vain de chuchoter. J'ai tout donné à cette fripouille : l'os, la fiole, tout ce qu'il m'a demandé...

– Ah bon ? Quand ?

– J'ai fait appel à mon réseau. Je n'en dirai pas plus. Et maintenant, il refuse de nous rendre le tu-sais-quoi !

– Tu veux parler du...

– Chut ! m'a coupé Millard.

– Je ne peux pas vous le rendre parce que votre bidule a *explosé* ! a protesté Klaus, sans faire aucun effort pour baisser la voix. Il a failli m'arracher le petit doigt !

Il a levé sa main droite bandée en guise de preuve.

– Je vous avais prévenus que ça risquait de ne pas marcher, et voilà !

– Prouve-le et rends-nous les morceaux, l'a défié Millard.

– Impossible ! Il n'en reste qu'un petit tas de cendres bleues.

Millard a soufflé avec mépris.

– Balivernes ! Tu l'as réparé et tu le gardes pour toi.

– Tu mériterais d'être fouetté pour ton insolence !

Klaus a jeté un coup d'œil à Bronwyn, qui venait de lever les poings.

– Au lieu de cela, je t'apporte un dédommagement. Ce n'est pas aussi précieux que le tu-sais-quoi, mais ça pourrait vous sauver la peau.

– N'essaie pas de m'amadouer avec tes gadgets minables.

– Regarde-le, pour l'amour du ciel !

Klaus a ôté le sac de son épaule et détaché la cordelette qui le fermait. L'étoffe a glissé, révélant une pendule de table en bois rectangulaire, d'une cinquantaine de centimètres de haut.

– Est-ce que c'est... ?

– L'horloge en os. Elle-même.

Je l'ai examinée attentivement. Le cadran était en peau tannée, et les aiguilles constituées de longs os délicats.

– Pourquoi accepterais-tu de t'en séparer ? Je croyais que c'étaient les ossements de ton ancêtre.

– C'est dire à quel point je culpabilise, a affirmé Klaus. Je compte bien que tu me la rapportes. C'est juste un prêt, le temps de votre voyage.

– Comment êtes-vous au courant ? a réagi Bronwyn.

Klaus a souri.

– Les secrets ont une demi-vie très courte, dans l'Arpent.

– À quoi sert-elle ? ai-je voulu savoir, ramenant la discussion sur l'horloge.

– Elle permet d'entendre les murmures.

– Quels murmures ? a demandé Bronwyn.

– Ne succombe pas à ses ruses, a grommelé Millard.

Notre amie l'a fait taire d'un geste.

– Ceux de quelqu'un qui vient de mourir, a répondu Klaus. Quand le cœur et le cerveau ont abandonné le fantôme, mais que celui-ci est encore accroché au corps. Ses murmures sont plus rapides que l'entendement, et si bas que l'oreille ne peut les capter. Vous ne pouvez donc pas les comprendre, à moins de ralentir le monde et d'écouter très attentivement...

– Et ça nous avance à quoi ? s'est impatienté Millard.

– L'horloge en os ralentit la course du monde. Elle vous permet d'entendre les murmures, mais peut aussi servir à beaucoup d'autres choses. Déverrouillez le boîtier avec la clé-annulaire, remontez l'horloge avec la clé-pouce, et la manivelle du ressort avec la clé-

index.

Il a sorti un porte-clés de sa poche. Les clés qui tintaient, suspendues à l'anneau de fer, étaient en os.

Millard le lui a arraché des mains.

– Cela ne compense pas le tu-sais-quoi, a-t-il grommelé. Si j'apprends que tu l'utilises, tu seras arrêté et jeté en prison avant d'avoir pu dire « j'ai trahi mon peuple ».

Après un temps, il a soupiré et dit tout bas :

– Bon, eh bien merci.

Klaus a hoché la tête.

– J'espère que vous n'aurez pas à l'utiliser.

Le vieil horloger a sorti une flasque de sa poche, l'a débouchée et portée à ses lèvres.

– Bonne chance à vous tous ! a-t-il dit, avant de boire une lampée.



Nous étions à mi-hauteur de l'échafaudage quand un cri a fusé :

– Qu'est-ce que vous faites là ? Fichez-moi le camp !

Nous avons regardé en bas. Wreck Donovan et Dogface nous épiaient depuis la ruelle. Wreck a plissé les yeux quand il m'a reconnu.

– C'est toi, Portman ?

– Qu'est-ce que vous fabriquez ? a demandé Dogface.

– Doucement ! a sifflé Millard.

– On habite ici, ai-je répondu.

– Alors, pourquoi entrer par effraction ? a ricané Dogface.

– On n'entre pas par effraction. On entre tout court, a rectifié Bronwyn. Et ça ne vous regarde pas.

– Et vous, qu'est-ce que vous faites là ? leur ai-je demandé. Je croyais que vous étiez tous partis avec Parkins et LaMothe.

Dogface a craché par terre.

– Au diable ces dégonflés ! Ces traîtres !

– On a décidé de rester pour soutenir les seuls particuliers qui ont un peu d'honneur, c'est-à-dire vous, a ajouté Wreck. Inutile de nous remercier, et que Dieu nous aide !

Ils ont poursuivi leur chemin, et nous avons repris notre ascension.

– On les a peut-être mal jugés, ai-je suggéré.

– On verra ça, a répondu Millard.

Nous avons enjambé l'appui de fenêtre pour rentrer. Dans la maison, personne ne semblait avoir entendu les éclats de voix, et nous avons convenu de garder ça pour nous. Bronwyn a casé l'horloge avec les livres et les cartes de Millard dans la malle, qu'elle avait équipée de cordes afin de la porter comme un sac à dos. Elle l'avait à peine fermée qu'un brouhaha est monté du rez-de-chaussée. Nous sommes descendus à la hâte. Les douze Ombrunes discutaient avec nos amis dans la cuisine, au milieu du foin et des plumes de poule.

L'heure du départ approchant, elles étaient venues nous dire au revoir. Certaines nous ont offert une plume en guise de talisman. Nous les avons glissées dans nos poches ou coincées dans les œillets métalliques de nos sacs à dos vintage. Horace a distribué les pulls pare-balles en laine de moutons particuliers qu'il nous avait tricotés. Ces accessoires nous étaient devenus indispensables. Ils avaient beau gratter la peau, je me serais senti démuni si j'avais dû me lancer dans une aventure aussi périlleuse sans en être équipé.

Le moment venu, nous avons suivi Miss Peregrine dans la ruelle, derrière la maison, où six grandes caisses ainsi qu'une charrette nous attendaient à l'abri des regards. La mienne était assez grande pour deux personnes, et comme Noor était déjà enfermée seule dans une plus petite, Emma y est entrée avec moi. Nous nous sommes installés côte à côte, les genoux contre la poitrine, le dos à la paroi. Horace confiait aux Ombrunes sa théorie sur l'interception des transmissions de Caul – par diffusion d'une certaine fréquence via les haut-parleurs, afin de perturber l'hypnose –, quand le couvercle s'est refermé au-dessus de nos têtes, étouffant sa voix.

Nous nous sommes cognés l'un contre l'autre quand notre caisse a été hissée sur une charrette.

– Est-ce que tu aurais imaginé que la situation deviendrait aussi critique ? lui ai-je demandé entre deux claquements de dents, quand la charrette s'est ébranlée dans les rues défoncées de l'Arpent.

– Tu veux dire que Caul ressusciterait et s'attaquerait à nous, après avoir absorbé toute la puissance de la Bibliothèque des âmes ?

– Oui. Ça.

J'ai senti qu'elle haussait les épaules.

– Honnêtement ? Je n'aurais jamais pensé que ça deviendrait aussi cool.

J'ai cru que je l'avais mal entendue.

– Ce n'est pas très différent de ce qu'on a toujours connu, a-t-elle

poursuivi. Pendant des années, les Creux nous ont traqués sans relâche. Avant ton arrivée, nous n'avions aucun moyen de nous défendre. Nous étions piégés et impuissants. De ce côté-là, ça n'a pas beaucoup changé. Mais au moins, maintenant, on est tous ensemble, au lieu d'être éparpillés dans des dizaines de boucles. On peut se battre comme un seul peuple. Et on n'est plus impuissants. On t'a toi, et on a Noor. On a une chance de s'en sortir.

J'ai senti mon ego gonfler, tel un ballon de baudruche. Mais aussitôt après, une piqure de terreur l'a fait exploser.

– Ça risque de ne pas fonctionner.

– Comme toute grande entreprise, a-t-elle dit. Mieux vaut mourir en essayant. Mieux vaut brûler franchement que s'éteindre à petit feu.

– Hé, hé !

– Quoi ?

– Tu viens de citer Neil Young. « Better to burn out... » Je t'ai fait écouter le disque, un jour, dans ma chambre.

– Je m'en souviens. On a dansé.

Elle s'est penchée sur moi, et ses cheveux sont tombés sur mon épaule. Je me suis penché aussi, juste un peu, brièvement. Comme un ami. Même si je l'aimais toujours, au fond. C'était un sentiment assourdi, poussiéreux.

Dans les rues, les gens riaient. Au loin, quelqu'un jouait du violon. Les gens essayaient d'oublier l'épée de Damoclès suspendue au-dessus de leur tête, le loup à leur porte, le temps d'une soirée.

– Tu regrettes ? m'a demandé Emma, à voix basse.

– Quoi ?

J'ai retenu mon souffle.

– Ta décision. D'avoir choisi ça... Notre monde, plutôt que ta famille. Si tu pouvais redevenir un lycéen normal, qui s'inquiète pour ses notes et craque sur ses camarades de classe...

– Je ne le ferais pas. Je ne regrette rien. Je ne l'ai pas regretté une seule seconde.

Puis je me suis réellement posé la question. J'ai essayé d'imaginer ce que je ferais à cet instant précis, si rien de tout cela n'était arrivé. Si je n'étais pas allé sur l'île, si je n'avais pas rencontré Emma et les autres. Mais c'était impossible. J'étais allé trop loin, j'avais changé. J'étais devenu quelqu'un d'autre.

Je regrettais quand même une chose.

– Peut-être que ç'aurait été mieux pour tout le monde, si on ne

s'était jamais rencontrés, ai-je dit.

– Qu'est-ce que je suis censée comprendre ? a-t-elle riposté, blessée. Pourquoi ?

– On n'en serait pas là. Je n'aurais pas participé à la bataille de l'Arpent du Diable. Caul ne m'aurait pas traîné dans la Bibliothèque des âmes, et je n'aurais pas pu lui donner une urne d'âme.

– Ne sois pas ridicule !

– C'est vrai. Il convoitait le pouvoir de la Bibliothèque. Sans moi, il ne l'aurait jamais obtenu.

– Tu ne peux pas avoir ce genre de raisonnement. Ça va te rendre fou.

– Trop tard.

– D'ailleurs, si tu n'avais pas été là, Caul aurait obtenu ce qu'il voulait sans avoir besoin de ces terribles pouvoirs, a-t-elle poursuivi. Il venait de créer des Creux capables de s'introduire dans les boucles, souviens-toi. Il les aurait envahies l'une après l'autre, jusqu'à ce qu'il nous ait tous tués ou faits prisonniers. Je suis sûre que s'il avait eu le choix, il aurait préféré ne pas avoir à mourir et ressusciter sous cette forme monstrueuse.

Une roue de la charrette a basculé dans un nid-de-poule si profond que j'ai senti mon cerveau cogner contre mon crâne. J'en ai oublié la repartie incisive que j'avais préparée.

– Ouais, je suppose.

– Sans toi, on serait encore piégés dans nos boucles et menacés de vieillir en accéléré. Tu n'imagines pas quel soulagement c'est ! Ne plus avoir peur de se réveiller le matin avec des cheveux gris, ou de se transformer en tas de poussière si on s'aventure à l'extérieur pour se ravitailler.

– Je n'y suis pour rien. C'est l'œuvre des Ombrunes. Et de Bentham...

– Mais c'est *grâce* à toi qu'elles l'ont fait. Sans toi, on n'aurait même pas su que c'était possible. Et bientôt, grâce à toi, tous les particuliers de l'Arpent du Diable pourront aller et venir à leur guise à l'extérieur des boucles. Enfin, j'espère.

La charrette s'est immobilisée brusquement.

– Tu es prête ? lui ai-je demandé, impatient de changer de sujet.

– Je suis sérieuse, Jacob. S'il te plaît, assume ton rôle. Tu n'as jamais rien fait d'autre que nous aider. Tu es la meilleure chose qui nous soit arrivée depuis longtemps.

J'étais en proie à une centaine d'émotions différentes, mais incapable d'en formuler une seule. Trois semaines plus tôt, je l'aurais embrassée. Là, j'ai cherché sa main dans le noir et je l'ai serrée.

– Merci, ai-je dit. Je retire les regrets et j'accepte les compliments.

– Bien, a-t-elle chuchoté en étreignant mes doigts.

Le couvercle s'est ouvert en grinçant. J'ai libéré ma main au moment où le visage de Miss Peregrine apparaissait au-dessus de nous.

– Jacob, vous êtes écarlate, a-t-elle observé.

Je suis sorti de la caisse comme si j'avais le diable aux trousses.



Les Ombrunes nous ont fait entrer dans la maison de Bentham par une porte cochère donnant dans une ruelle, en échelonnant l'arrivée des caisses pour ne pas éveiller la curiosité des badauds. Bronwyn les a ouvertes avec un pied-de-biche au fur et à mesure qu'elles étaient déposées dans la petite cave aux murs de pierre. Cela m'a fait penser aux vampires des romans, transportés d'un endroit à l'autre dans leurs cercueils capitonnés, à l'abri du soleil.

Seules Miss Peregrine, Miss Wren et Miss Coucou étaient venues assister à notre départ. Nous étions huit en tout, avec Addison, qui avait refusé catégoriquement d'être enfermé dans une caisse et se pavanait comme un général, tandis que nous étirions nos membres engourdis. On nous a distribué d'épais manteaux de laine, qui risquaient vite de devenir étouffants, ajoutés aux pull-overs d'Horace. Millard nous a expliqué que la boucle de Miss Hawksbill avait été créée en plein milieu du mois de novembre. Nous ne serions pas fâchés d'être chaudement vêtus.

Restait à enfiler nos sacs à dos. J'ai trouvé le mien excessivement lourd. Les Ombrunes nous avaient assuré à plusieurs reprises que nous trouverions la boucle de Miss Sterne sans problème, mais le contenu de nos bagages démentait leurs propos rassurants. Elles les avaient remplis de couvertures chaudes, de boîtes de conserve, de pics à glace, de jumelles, et de kits de premiers secours.

– Juste au cas où vous devriez attendre, s'est justifiée Miss Wren.

– Ou si vous avez du mal à trouver Miss Hawksbill, a ajouté Miss Coucou.

Noor a passé en revue le contenu de son sac.

– Il n'y a pas d'armes, a-t-elle constaté.

– Les armes à feu ne feraient qu'éveiller les soupçons si des soldats

vous arrêtaient, a expliqué Miss Coucou. S'ils vous prenaient pour des combattants, vous risqueriez de vous retrouver dans un camp de prisonniers, ou pire.

Réconfortés par cette joyeuse perspective, nous avons monté l'escalier menant au premier niveau du Panloopticon. Je l'avais rarement vu aussi désert. En général, une dizaine de personnes allaient et venaient dans le couloir. Des employés du ministère tamponnaient les passeports et vérifiaient les documents, sous l'œil attentif de Sharon. J'ai repensé à la première fois que j'étais venu ici, quand Emma et moi étions arrivés dans ce couloir par hasard, avant même de rencontrer Bentham. Aujourd'hui, c'était encore plus calme. Il n'y avait aucun amas de neige sur la moquette, pas de sable devant les portes des boucles situées dans le désert. Nous n'entendions ni le sifflement du vent, ni le bruit du ressac. Les portes étaient désertes, inanimées.

Désactivées. Du moins, pour l'instant.

Juste avant d'arriver au bout du couloir, les Ombrunes nous ont fait emprunter un corridor latéral encore plus étroit, qui s'achevait sur une porte à la peinture écaillée. « FRANCE, NOVEMBRE 1918 », indiquait la plaque fixée sur le battant.

On avait un indice de la fréquence à laquelle une porte de boucle était utilisée en examinant son cadre, car Sharon avait l'habitude de faire de petites entailles dans le bois.

Celle-ci n'en avait aucune, signe qu'elle n'avait pas été empruntée depuis longtemps. En tout cas, pas depuis que les Ombrunes occupaient l'Arpent.

– Manteaux, tout le monde ! a ordonné Miss Peregrine.

Nous avons enfilé nos longs pardessus de laine et nos bottes à l'ancienne, qui s'arrêtaient à mi-mollet. Il y avait même un manteau pour Addison, vert, sans manches, et garni de fausse fourrure, que MissWren l'a aidé à enfiler. Millard, qui serait mort de froid s'il était resté nu, mais se serait fait remarquer s'il n'avait pas été emmitoufflé de la tête aux pieds, a enfilé un cache-col, une casquette à rabat et des gants, et suspendu une paire de lunettes noires autour de son cou, qu'il pouvait remonter sur ses yeux si nécessaire.

– J'espère qu'il va faire un froid arctique là-bas, a-t-il ronchonné. J'étouffe !

– Tu ne manques pas d'allure ! l'a félicité Horace. On dirait un explorateur polaire.

– Lequel ? Celui qui s'est perdu et a dû manger ses coéquipiers ? a-t-il ironisé.

Il a desserré son cache-col et s'est éventé.

– Tu es sûr que Miss Hawksbill nous attend ?

– Je l'ai vu en rêve. En ce moment, elle est dans sa maison, tout près de l'entrée de la boucle. On ne devrait pas avoir de mal à la trouver.

Miss Wren nous a prévenus que nous n'aurions que trente secondes, lorsque le Panloopticon aurait redémarré, pour entrer dans la boucle avant que la porte se referme. Sharon attendait le signal dans les entrailles de la machine, au sous-sol de la maison.

– Vous êtes prêts ? a demandé Miss Peregrine.

– Prête ! a répondu Noor.

Nous avons répondu à tour de rôle.

– Très bien.

J'ai jeté un coup d'œil par la fenêtre. À l'horizon, la Courtepointe bordait d'une lueur verte le ciel jaunâtre de l'Arpent. J'ai songé à la vieille Miss Avocette et aux autres Ombrunes, harassées de fatigue. Tant que nous n'aurions pas réussi, aucune ne pourrait dormir. Sans quoi, ce bouclier vert qui tenait nos ennemis à distance disparaîtrait.

Le sol a grondé. La lumière des appliques électriques en forme de bougie qui ornaient le couloir a vacillé. J'ai d'abord cru à un tremblement de terre. Puis des filets de vapeur se sont échappés de sous les portes, et un léger « ding ! » a retenti, tel un minuteur annonçant la cuisson d'un œuf à la coque.

Le Panloopticon avait redémarré.

Miss Peregrine et Miss Wren ont échangé un regard anxieux. Miss Peregrine a tourné la poignée. Un violent courant d'air a aspiré la porte de « FRANCE, NOVEMBRE 1918 », qui est allée claquer contre le mur. L'Ombrune, surprise, a eu un mouvement de recul.

J'ai risqué un coup d'œil dans la pièce. Comme toutes celles du Panloopticon, elle était meublée d'un lit sommaire, d'une armoire et d'une table de chevet. La moquette rouge coquelicot s'arrêtait à l'endroit où aurait dû se trouver le mur du fond, inexistant. À sa place, l'image d'une forêt enneigée se matérialisait en chatoyant. Emma a voulu franchir la porte, mais Miss Peregrine a tendu un bras pour l'arrêter.

– Attendez. Ce n'est pas tout à fait prêt.

L'image s'est éclaircie et le scintillement a cessé. À présent, la forêt semblait aussi réelle que si nous l'avions vue par la fenêtre.

– Bon voyage, les enfants ! nous a souhaité Miss Peregrine. Que nos aînées veillent sur vous.

CHAPITRE QUATORZE

Nous étions sept adolescents et un chien à saluer les trois Ombrunes et à nous engouffrer dans la pièce.

Nos lourdes bottes ont foulé la moquette jusqu'à l'endroit où elle cédait la place à un tapis de feuilles mortes.

– Partez vite, mes chéris, le temps presse ! a lancé Miss Wren en poussant Horace vers nous.

Notre ami s'étant enfin décidé à nous rejoindre, les Ombrunes nous ont fait des signes depuis le couloir, puis ont fermé la porte. Les longs adieux larmoyants n'étaient pas de mise. Elles devaient désactiver le Panloopticon avant que Caul ou l'un de ses monstres l'utilise pour s'introduire dans l'Arpent.

La pièce à trois murs a ondulé dans l'air comme derrière une onde de chaleur, puis disparu. L'instant d'après, nous étions en France, livrés à nous-mêmes. Une rafale a soulevé les feuilles, et son sifflement sinistre s'est propagé entre les arbres. Emma a frappé dans ses mains.

– Bien ! Mission numéro un : trouver Miss Hawksbill !

Nous avons regardé autour de nous. Il n'y avait pas de sentier, pas de piste, aucun panneau de signalisation. Devant, les broussailles étaient denses, difficilement franchissables. Derrière, la forêt grimpait sur la pente d'une colline. Nous n'avions aucune visibilité.

Noor s'est tournée vers Millard.

– Je t'ai vu emporter des cartes.

– Des tonnes. Mais comme on ne sait pas où on est, elles ne nous serviront à rien.

– On est dans une forêt, a dit Bronwyn.

– Merci, je m'en étais aperçu. Il faut trouver un repère.

Des rafales de mitraillette ont crépité au loin, derrière les fourrés.

– La guerre est par là, a dit Horace.

– Bravo, vous êtes tous des génies, a ironisé Enoch.

Addison s'est dressé sur ses pattes arrière.

– Si la boucle de Miss Sterne est de l'autre côté de la ligne de front, pourquoi ne pas se guider au bruit des tirs et la traverser ?

– Parce qu'on risquerait de se faire tirer dessus, a répondu Horace

patiemment.

Plusieurs détonations ont ponctué sa phrase.

– Ou de se faire déchiqueter par un obus, a ajouté Enoch.

Addison a soufflé bruyamment.

– Il suffirait de faire attention. Pour des soi-disant héros, je vous trouve bien frileux.

– Héros n'est pas synonyme d'idiot, a rétorqué Horace.

Addison lui a grogné dessus.

– On peut lui mettre une muselière ? a lancé Enoch à la cantonade.

Emma les a séparés avant que la situation dégénère.

– Vous êtes tous des idiots ! On traversera le front par nos propres moyens si on y est obligés. Mais on va d'abord essayer de trouver Miss Hawksbill.

– Dommage qu'Olive ne soit pas là, a regretté Millard. Elle aurait pu flotter au-dessus des arbres et repérer sa maison.

– Sinon, on peut essayer ça...

J'ai mis mes mains en porte-voix et crié :

– MISS HAWKSBILL !

Horace s'est jeté sur moi pour me plaquer une main devant la bouche.

– Tais-toi ! Tu risques d'alerter les soldats ! En plus, ce n'est pas une façon convenable d'appeler une Ombrune.

– Tu as une meilleure idée ? lui ai-je demandé en me dégageant.

– Si vous voulez employer cette méthode, il faut faire beaucoup plus de bruit, a affirmé Bronwyn.

Elle a renversé la tête en arrière et s'est époumonée :

– MISS HAWKSBILL ! ! !

Horace s'est tapoté le visage en gémissant : « Tu rêves, Horace. Réveille-toi. »

– Si on s'y mettait tous ? a suggéré Emma.

L'instant d'après, notre petit groupe – y compris Horace – hurlait à l'unisson. Quand le silence est retombé, nous avons tendu l'oreille.

Même les canons lointains s'étaient tus. Je commençais à craindre qu'on ait fait une bêtise, et je m'attendais presque à voir une escouade de soldats surgir pour nous abattre.

Mais une petite voix s'est élevée derrière nous :

– Bonjour ?

Nous nous sommes retournés comme un seul homme. Une femme coiffée d'un grand chapeau se tenait au sommet de la colline. Elle était trop loin pour qu'on distingue son visage, mais le spectacle qu'on offrait n'a pas dû lui plaire, car elle a aussitôt tourné les talons et filé entre les arbres.

– Ne la laissez pas partir ! a crié Millard.

Nous nous sommes élancés sur la pente, chargés de nos lourds sacs et chaussés de nos grosses bottes. Arrivé au sommet de la colline, j'ai vu la forêt s'étendre à l'infini. Addison a aboyé, le corps tendu comme un arc, tandis que la silhouette disparaissait derrière un fouillis de broussailles. Nous l'avons suivie en courant jusqu'à une clairière, qui entourait une maisonnette au toit de chaume. Autour, la végétation était carbonisée, et deux cratères de bombes avaient dévasté les parterres de fleurs. Un étroit chemin de gravier ondulait entre les orifices pour rejoindre une porte, qui a claqué au moment où j'ai posé les yeux dessus.

Quelqu'un allait et venait dans la maisonnette.

Devant la façade, un écriteau interdisait en trois langues de marcher sur la pelouse, même s'il ne restait pas un brin d'herbe digne de ce nom.

– Miss Hawksbill ! a crié Bronwyn. Nous devons absolument vous parler !

Les volets se sont ouverts, et le visage d'une vieille femme est apparu à la fenêtre.

– Allez vous faire cuire un œuf ! a-t-elle crié. Débarrassez-moi le plancher ! Je n'ai rien à dire à personne !

Elle a claqué le volet, puis l'a rouvert pour aboyer : « Et ne marchez pas sur la pelouse ! », avant de le refermer.

– S'il vous plaît ! Nous avons besoin de votre aide, a insisté Emma.

– Ce sont les Ombrunes qui nous envoient ! ai-je ajouté.

Le volet s'est rouvert.

– Qu'est-ce que vous avez dit ?

– On vient de la part des Ombrunes.

Elle nous a regardés bouche bée.

– Vous êtes *particuliers* ?

– Nous sommes dans votre boucle, lui a fait remarquer Enoch.

La vieille femme a froncé les sourcils d'un air dubitatif. Elle nous a fixés encore un petit moment, puis s'est retirée sans un mot.

Nous avons échangé des regards stupéfaits. À quel genre d'oiseau

avons-nous affaire ?

Un lourd verrou a tourné et la porte d'entrée s'est ouverte.

– Entrez ! Et que ça saute ! a dit Miss Hawksbill.

Nous nous sommes faufileés à la hâte entre les cratères, en file indienne. L'un d'eux, encore fumant, dégageait une odeur de terre retournée. La bombe venait à peine de tomber. Comme nous étions dans une boucle, elle devait exploser chaque jour, à moins de dix mètres de la porte d'entrée.

Miss Hawksbill, qui maintenait le battant du pied, nous a regardés entrer d'un air farouche. Je lui donnais soixante-dix ans à vue de nez, mais connaissant un peu les Ombrunes, j'ai estimé qu'elle devait être au moins deux fois plus âgée. Ses cheveux gris étaient attachés en un chignon si serré qu'il était douloureux à regarder, et sa longue robe, semblable à une couverture, avait la couleur du sang séché. Mais ce qui nous a tous intrigués, c'était sa main droite plâtrée et son bras en écharpe.

– Dépêchez-vous d'entrer et ne vous asseyez pas sur mes meubles, satanés gamins ! a-t-elle commandé avec un fort accent français.

Son intérieur se composait d'une seule pièce. Une cuisinière noire et une table de cuisine rudimentaire étaient adossées contre un mur. Des étagères et un lit bateau occupaient celui d'en face. Au centre trônait un canapé bosselé. Elle a attendu que nous soyons tous entrés pour claquer la porte.

– Bouchez-vous les oreilles ! a-t-elle crié en plaquant les mains sur les siennes.

Quelques secondes plus tard, une explosion a fait trembler la maison. Les lanternes se sont balancées au plafond et un jet de terre est entré par la petite fenêtre, restée ouverte.

– *Et merde !* a juré l'Ombrune en courant examiner le monticule fumant qui avait atterri sur son plancher.

Horace a découvert sa tête.

– C'était quoi ? Une bombe ?

– Je vous avais pourtant dit de ne pas marcher sur l'herbe ! s'est emportée la vieille femme. Vous m'avez fait ouvrir mes volets, et voilà le travail ! Qui va nettoyer ces saletés, maintenant ?

– Nous, bien sûr ! a affirmé Bronwyn en se précipitant pour l'aider.

Emma a regardé autour d'elle avec curiosité.

– Où sont vos pupilles ?

Miss Hawksbill a ouvert deux autres volets. La lumière du jour est

entrée dans la pièce.

– Mes pupilles ne sont bons à rien, a-t-elle affirmé.

– *Allez vous faire composter !*¹ a tonné une voix grave. Vous ne manquez pas d'air !

La voix venait d'une tête d'élan géante, posée sur la table de chevet.

– Allons, Théo, ne sois pas aussi susceptible ! l'a gourmandé Miss Hawksbill.

L'élan a retroussé les lèvres.

– Ce n'est pas moi qui ai laissé la fenêtre ouverte, a-t-il répondu sèchement.

– La ferme, Théo ! a fait une voix stridente.

– Oui, la ferme ! a renchéri une troisième voix.

Dans la lumière du jour, j'ai constaté que les murs et une grande partie du plafond étaient ornés de trophées. Les animaux empaillés discutaient entre eux.

– Mon Dieu, s'est écrié Addison en s'éloignant de l'Ombrune. C'est une tueuse en série !

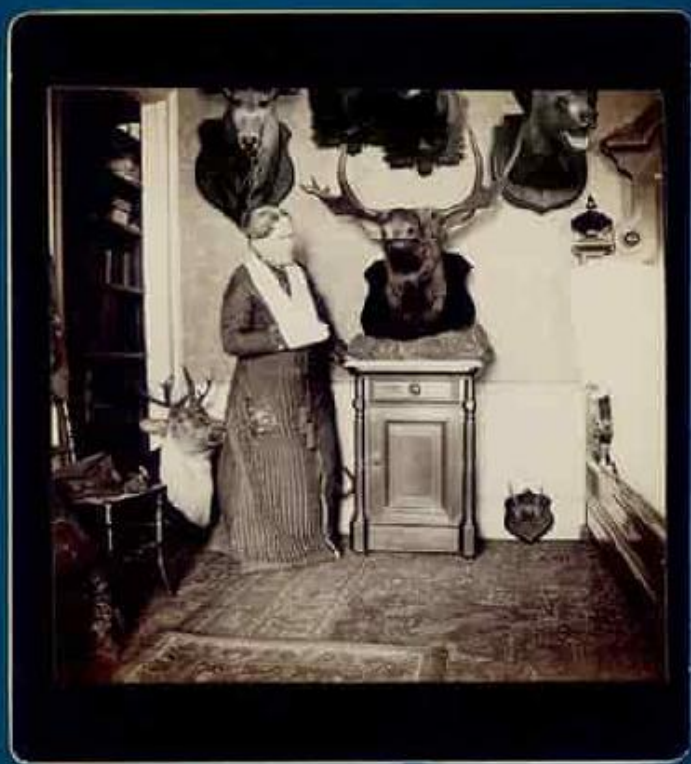
– Quelle odieuse sorcellerie les maintient en vie, alors qu'ils n'ont plus de corps ? s'est indigné Horace.

– Ne l'insultez pas, a sifflé Emma.

– Ce sont vos pupilles ? s'est enquis Millard.

– Une ménagerie de morts ! a gémi Addison.

– Nous ne sommes pas morts ! a rugi une tête d'ours, déclenchant un chœur de protestations :





– Si ! En théorie, nous ne sommes plus en vie !

– Non !

Des insultes ont fusé de toute part : *bâtard ! abruti ! moule à gaufres !*

racure de bidet !² jusqu'à ce que Miss Hawksbill lève les bras en criant :

– Du calme !

Les chamailleries ont cessé aussitôt.

Elle s'est tournée vers nous dans un soupir.

– Je vous dois des explications...

– Au risque de vous paraître impolis, nous sommes très pressés, a dit Emma. Nous aimerions savoir si vous connaissez une certaine Miss Sterne ?

L'Ombrune a fait un gros effort pour masquer sa surprise. Les têtes ont recommencé à jacasser, jusqu'à ce qu'elle leur intime brutalement l'ordre de se taire.

– La boucle de Miss Sterne n'existe plus depuis très longtemps, a-t-elle dit.

Emma a acquiescé.

– En effet. Elle a été détruite quelques années après la création de la vôtre, et...

– Miss Sterne était ma sœur.

Emma a écarquillé les yeux.

– Vraiment ?

– Vous voulez dire par là que toutes les Ombrunes sont sœurs ? a demandé Bronwyn. Ou parlez-vous des liens du sang ?

Miss Hawksbill a levé fièrement le menton.

– Nous étions jumelles. Et une fois devenues des Ombrunes accomplies, nous avons créé des boucles voisines, pour rester proches l'une de l'autre.

Nous étions tous stupéfaits. C'était déjà étonnant que Miss Peregrine ait deux frères particuliers. Il était rarissime qu'une même famille compte plusieurs Ombrunes.

– Ma sœur était surdouée. Elle a obtenu son diplôme de l'académie de Miss Avocette deux ans avant moi. Après avoir achevé ma formation, je l'ai rejointe ici pour créer une boucle près de la sienne, comme nous l'avions prévu. Je comptais rassembler un groupe d'enfants particuliers issus de différents milieux, afin de veiller sur eux.

Miss Hawksbill a détourné la tête. Son visage a disparu dans l'ombre.

– Je n'en ai pas eu le temps. Cette maison n'était pas finie depuis

une semaine qu'un Sépulcreux a tué ma sœur. Sa boucle s'est effondrée quand elle a rendu l'âme. Les bombes qu'elle avait maintenues à distance sont tombées sur la maison. J'ai recueilli tous les animaux qui avaient survécu, ainsi que de nombreux autres, qui avaient péri. Un taxidermiste talentueux en a sauvé beaucoup que je craignais perdus. Il a préservé leur vie et leur voix, faute de pouvoir sauver leur corps entier.

Elle a indiqué les murs d'un geste ample.

– Je les ai amenés ici. Ils sont devenus mes pupilles.

Ainsi, cette boucle était une espèce de mémorial dédié à sa voisine disparue, hébergeant des restes animés d'animaux particuliers. Quel endroit étrange.

– Si vous me permettez une question, a dit Bronwyn, pourquoi n'êtes-vous pas partie après la destruction de la boucle de Miss Sterne ? Vous auriez pu emmener les têtes ailleurs.

– Je voulais pouvoir lui rendre visite de temps en temps. Même si c'est parfois un peu frustrant. Comme c'est toujours le même jour pour elle, elle ne se souvient jamais de ma dernière visite.

– Nous devons la voir de toute urgence, a dit Noor.

Miss Hawksbill s'est tournée pour l'étudier.

– Quelle est votre particularité, jeune fille ?

Son intonation m'a fait soupçonner qu'elle le savait déjà.

Au lieu de lui répondre, Noor a recueilli une poignée de lumière dans l'air, l'a fourrée dans sa bouche et avalée. Miss Hawksbill a contemplé un instant la tache noire qui s'était formée entre elles, puis a souri.

– Vous êtes venue, a-t-elle dit. Enfin.

Noor a plissé les yeux.

– Comment ça, « enfin » ?

– Connaissez-vous un livre écrit par un fou nommé Robert Le Bourge ?

Bob le Révélateur. L'auteur de l'*Apocryphon*.

Noor a poussé une exclamation de surprise, avant de se reprendre.

– Vous êtes au courant de...

Elle a baissé la voix pour achever :

– *La prophétie* ?

– Je sais seulement que vous êtes attendue, a répondu l'Ombrune.

– Je vous avais dit qu'ils viendraient, a réagi la tête d'élan. Le

moment venu...

Millard a jeté les bras en l'air.

– On avait raison ! On a réussi ! s'est-il écrié.

– Je suis la première ? a demandé Noor, tout excitée. Ou d'autres sont-ils déjà arrivés ?

Les têtes ont repris leurs messes basses.

– Peut-être, a répondu Miss Hawksbill, énigmatique. Mais ils ne sont pas passés par ici. Il y a d'autres moyens de rejoindre la boucle de ma sœur, si l'on n'est pas pressé.

– Mais peut-on aller d'ici à là-bas ? a demandé Emma. Sans risquer notre peau, j'entends.

– Naturellement.

L'Ombrune nous a regardés en plissant les yeux.

– L'un de vous peut-il voler ?

– Non, a répondu Emma, les sourcils froncés.

– Ah. Alors, non. C'est possible, mais dangereux.

Emma s'est décomposée. Horace s'est ratatiné et adossé contre un mur.

– On fera avec, a dit Millard. Accepteriez-vous de nous montrer le chemin ?

– Bien sûr, a dit Miss Hawksbill en récupérant une toque en fourrure sur son lit. Vous n'y arriverez pas sans moi.

Elle a enfilé le couvre-chef et fait ses adieux aux têtes :

– À plus tard, *bande de crétins !*

– *Cassez-vous !*³ lui ont-ils répondu en chœur.

Elle a retroussé le bas de sa robe et ouvert la porte.

Miss Hawksbill a slalomé entre les cratères fumants de son jardin – au nombre de trois désormais – avant de s'engouffrer sous les arbres. Les explosions, plus fréquentes qu'à notre arrivée, ne laissaient planer aucun doute sur la direction à suivre. Alors que nous suivions notre guide d'un pas pesant, Noor s'est mise à fredonner le thème du *Magicien d'Oz*, « We're off to see the wizard ». Quant à moi, j'étais en proie à des sueurs froides.

Par deux fois en cinq minutes, l'Ombrune s'est arrêtée à une bifurcation. Elle a brièvement hésité avant de choisir un chemin.

– Habituellement, je fais ce trajet en volant, s'est-elle excusée.

Nous avons échangé des regards inquiets. Millard a sorti une carte de sa poche et tenté de la déchiffrer en marchant.

– Je pense que nous sommes ici, nous a-t-il confié. Et le front est quelque part par là...

Le sentier a quitté le sous-bois pour longer la crête d'une colline. Au loin, en contrebas, nous avons aperçu le champ de bataille pour la première fois. Des tranchées irrégulières et des barrières de fils barbelés traversaient des étendues lunaires, constellées de cratères. Au milieu, on apercevait le *no man's land*, une zone d'ornières encombrée de restes de chars d'assaut et d'arbres déchiquetés. Un épais nuage de fumée flottait au-dessus de ce paysage apocalyptique.

– Mon Dieu..., a murmuré Bronwyn derrière moi.

– Nous sommes du côté des Alliés britanniques et français, nous a expliqué Miss Hawksbill chemin faisant. Les Allemands sont en face. L'entrée de la boucle de ma sœur est dans cette ville, là-bas.

Elle a indiqué le côté opposé.

– Quelle ville ? a demandé Noor en plissant les yeux.

Un obus de mortier a atterri dans le *no man's land* en soulevant une gerbe de boue marron.

– Vous voyez ces ruines, derrière les lignes allemandes ?

– Ça, c'était une ville ? s'est étranglée Emma. Ce n'est plus qu'un trou dans le sol.

– Ce paysage tout entier est un trou, a renchéri Millard.

– On connaît ceux qui sont partis ; mais, au lieu d'hommes, ce sont des urnes et de la cendre qui reviennent dans chaque maison, a récité Addison.

– Eschyle, a reconnu Millard, admiratif.

Addison a acquiescé.

– N'y a-t-il vraiment aucun moyen de *contourner* le champ de bataille ? a demandé Horace. Est-on obligés de le traverser ?

– Aucun, a répondu Miss Hawksbill. La ligne de front va jusqu'à la mer d'un côté, et s'étire sur plus d'une centaine de kilomètres dans l'autre direction.

– Vous n'allez quand même pas nous faire traverser le *no man's land*, à pied ? s'est-il insurgé. On se fera pulvériser à la seconde où on sortira à découvert !

Miss Hawksbill s'est arrêtée pour lui poser un doigt au milieu de la poitrine.

– Non. Pas si vous m'écoutez.

Elle nous a montré les tranchées en contrebas.

– À ce moment précis de l'histoire, cette bande de terre est l'endroit le plus dangereux du monde. À partir de maintenant, je vous conseille de m'observer très attentivement. Imitez-moi. Marchez dans mes pas, faites exactement ce que je fais, et nous arriverons indemnes de l'autre côté. Sans quoi...

Elle nous a regardés avec intensité.

– ... je ne garantis rien.

Nous lui avons promis de suivre ses instructions à la lettre.

Le sentier s'est incliné, et bientôt, les arbres nous ont dissimulé le champ de bataille. Nous nous sommes enfoncés dans une vallée boisée, où flottait un brouillard fantomatique, pour rejoindre une piste de terre. On ne voyait rien au-delà d'une trentaine de mètres, mais Miss Hawksbill marchait avec tant d'assurance que personne ne pouvait douter qu'elle savait où elle allait.

À un moment, elle nous a fait brusquement quitter le chemin pour nous cacher derrière un arbre.

– Attendez ! a-t-elle dit en levant son bras valide.

Nous avons obéi. Quelques secondes plus tard, l'Ombrune a plissé le front, l'air perplexe, et sorti une montre de sa poche. Elle a tapoté le cadran, l'a approchée de son oreille.

– Il y a un problème ? s'est enquis Horace.

– Il est en retard, a-t-elle rouspété.

– Qui ?

Un bruit de moteur nous a alertés. Un véhicule approchait. Je me suis penché sur le côté de l'arbre et j'ai vu la forme d'un gros camion se dessiner dans le brouillard.

– Ce transport de troupes. Il a neuf secondes de retard, a répondu Miss Hawksbill en secouant la tête.

– C'est grave ? a demandé Noor.

Sa question s'adressait surtout à moi.

– Ça signifie que ma boucle s'est légèrement décalée, a expliqué l'Ombrune.

Elle a ouvert le boîtier de la montre et tripoté le remontoir pendant que le camion nous dépassait.

– Je ne suis plus aussi précise qu'avant dans mes réinitialisations. Mes pupilles me laissent faire la grasse matinée. Enfin, il suffit d'un petit calcul arithmétique... Attention, nid-de-poule ! a-t-elle prévenu.

Une fraction de seconde plus tard, le camion tressautait bruyamment sur la piste défoncée.

Elle a regardé sa montre en hochant la tête.

– Neuf secondes un quart.

Millard nous a pris à part.

– Ne vous inquiétez pas. Tout se passera exactement comme elle l’a prévu, avec juste un peu de retard.

Le camion a disparu dans le brouillard. Miss Hawksbill a fermé sa montre.

– Allez, venez !

Une fois de plus, nous allions mettre notre vie entre les mains d’une personne qui serait passée pour une folle dans le monde normal.

Nous avons trottiné encore un moment sur la route, avant de bifurquer sur un sentier. Les détonations s’étaient espacées, mais elles étaient plus fortes à mesure qu’on approchait du front. Le brouillard se dissipait.

– Le gros des combats s’est déplacé ailleurs, nous a dit Miss Hawksbill, mais on risque encore de se faire tirer dessus. Ne me quittez pas des yeux.

Nous avons traversé un champ de bataille jonché de caisses vides. Les débris d’un chariot. Un médecin épuisé, la tête sur les genoux, assis près de cadavres recouverts d’une bâche. Par une brèche entre les arbres, nous avons vu une file de soldats creuser une nouvelle tranchée dans la terre gelée. Une sombre pensée m’a traversé : ce serait bientôt leur maison... et peut-être leur tombe.

De temps à autre, nous croisions un soldat qui allait dans la direction opposée.

– Faites comme chez vous, et ils ne vous embêteront pas, nous a conseillé Miss Hawksbill.

Certains nous ont lancé des regards intrigués. Mais notre guide avait raison : ils avaient d’autres chats à fouetter. Un seul soldat s’est intéressé à nous. Il s’est approché de Miss Hawksbill, le regard ardent.

– Pas de femmes ! Pas d’enfants ! a-t-il crié.

Alors qu’il se détournait, elle a posé une main sur sa joue et passé une plume sous son nez. C’était l’effacement de mémoire le plus rapide que j’aie jamais vu. L’homme, interdit, nous a regardés nous éloigner en clignant des yeux.

Le chemin s’est aplani et les bois se sont clairsemés. Nous avons longé une clairière où deux soldats manipulaient une énorme pièce d’artillerie. L’un d’eux a crié : « Feu ! », et nous avons à peine eu le temps de nous boucher les oreilles avant que le coup parte. L’explosion a secoué le sol et produit une telle onde de choc que j’ai

vu brièvement le paysage se déformer. Quelques secondes plus tard, les artilleurs allumaient leurs cigarettes en plaisantant.

Miss Hawksbill nous a regardés par-dessus son épaule. Addison avait l'air un peu secoué, mais mes autres amis, qui avaient connu des bombardements quotidiens pendant une grande partie de leur vie, étaient aussi impassibles que les soldats.

Nous avons poursuivi notre chemin.



La route s'est inclinée, puis rétrécie, tandis que ses bords montaient progressivement. Un écriteau balafré indiquait « CATACOMBES » et deux autres, en anglais, complétaient le message : « RESTEZ BAISSÉS » et « PORT DU CASQUE EN TOUTE CIRCONSTANCE ».

Miss Hawksbill nous a arrêtés.

– Avez-vous des masques à gaz dans vos sacs ?

Nous n'en avons pas.

– Est-ce vraiment nécessaire ? a demandé Emma.

– Seulement si vous ne voulez pas devenir aveugles. Mais je sais où nous en procurer. Venez.

La route a continué à s'enfoncer dans le sol, bordée par des empilements de sacs de sable et de rondins. Et soudain, nous sommes entrés dans la tranchée, si étroite qu'il aurait fallu plaquer le dos contre la paroi pour s'y croiser. Le sol marécageux aspirait nos pieds avec des bruits de succion. Au bout d'une cinquantaine de mètres, nous étions déjà couverts de gadoue jusqu'aux tibias. La robe de Miss Hawksbill était à moitié trempée.

La tranchée n'était pas complètement abandonnée. Nous avons dépassé des soldats blottis dans des recoins et étendus sur des bancs taillés dans le mur, qui dormaient, fumaient ou lisaient. Certains étaient à peine plus âgés que moi. L'un d'eux paraissait même plus jeune.







Ses joues étaient imberbes, mais la douleur avait fait vieillir prématurément son regard. Je comprenais à présent pourquoi les hommes ne s'intéressaient pas à Enoch, Horace ou moi. Nous aurions pu être à leur place. En revanche, ils dévisageaient Emma, et surtout

Noor, qui, en plus d'être une jeune femme, avait la peau brune.

Le nombre de soldats était réduit au minimum dans cette portion de tranchée. Comme nous l'avait appris Miss Hawksbill, les combats importants faisaient rage à des kilomètres de là. Pour autant, les nids de mitrailleuses de part et d'autre du *no man's land* n'étaient pas désaffectés, et les obus continuaient de pleuvoir. Ce ne serait pas forcément plus facile de passer ici que quelques kilomètres plus loin. Et je me demandais toujours comment l'Ombrune comptait nous faire traverser ce coin d'enfer en plein jour.

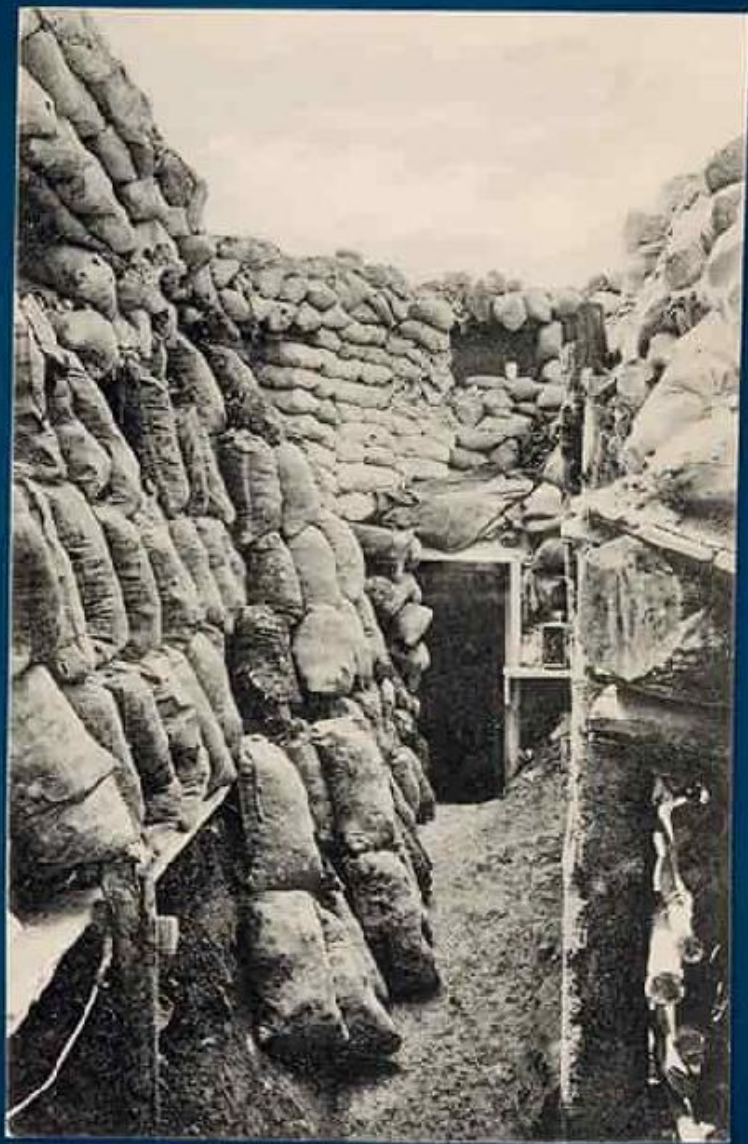
Je me suis cogné dans le dos de Noor, qui venait d'entrer en collision avec Miss Hawksbill.

– Attendez ! a dit l'Ombrune en levant sa main valide. Neuf un quart... Baissez-vous !

À son signal, nous nous sommes accroupis dans la boue. Une gigantesque explosion a secoué le sol, et une fine pluie de terre est retombée sur nous. Puis Miss Hawksbill nous a commandé de nous relever, et nous nous sommes remis en route. Nous avons escaladé un tas de bois brisé et un mur à moitié effondré. J'ai failli trébucher sur la jambe d'un homme qui dépassait de l'éboulis.

– Ne vous arrêtez pas ! a aboyé Miss Hawksbill.

Bronwyn, qui avait ralenti dans l'intention de déterrer le malheureux, a serré les dents et pressé le pas.



– J'ai beau savoir que c'est de l'histoire ancienne, c'est plus fort que moi, a-t-elle dit. J'ai des sentiments.

– Ne me quittez pas des yeux, nous a conseillé l'Ombrune. Sauf si

vous voulez que ces horreurs restent à jamais gravées dans vos mémoires.

N'y tenant plus, je me suis appliqué à fixer le sac à dos de Noor et la nuque de notre guide. Nous sommes passés sous une série de ponts en bois qui enjambaient la tranchée. Miss Hawksbill nous a fait stopper à nouveau, puis s'est engouffrée dans un petit bunker sombre. Après avoir farfouillé à l'intérieur, elle est ressortie avec un tas de masques à gaz, qu'elle nous a distribués.

– J'espère qu'ils vous iront...

Ce n'était pas la première fois qu'une Ombrune me tendait un masque à gaz. Je me suis rappelé le soir où j'avais vu pour la première fois une boucle se réinitialiser, recroquevillé dans le jardin de Miss Peregrine, qui réglait sa montre sur une comptine pour enfants pendant qu'une pluie de bombes tombait du ciel.

– On le met tout de suite ? a demandé Bronwyn.

– Quand je vous le dirai, a répondu Miss Hawksbill.

J'ai passé mon bras dans les sangles et suspendu le masque à mon coude tout en marchant. Nous sommes arrivés devant une rangée d'échelles appuyées contre les sacs de sable. J'en ai dénombré plusieurs dizaines, espacées de cinq mètres environ. Miss Hawksbill a ralenti et s'est penchée pour les inspecter.

– Nous allons traverser... ici, a-t-elle décidé en s'arrêtant devant une échelle au barreau cassé, entourée de mégots.

– Vous êtes sûre ? lui a demandé Horace, perplexe.

Elle l'a fusillé du regard.

– Aussi sûre que peut l'être une Ombrune qui arpente les alentours de sa boucle depuis un siècle.

Elle a indiqué du menton la direction d'où nous étions venus.

– Là-bas, vous seriez mis en pièces.

Puis elle a montré l'autre côté.

– Et là, réduits en charpie. J'ai vu emprunter tous les itinéraires possibles et imaginables, souvent au prix de vies humaines. Alors oui, j'en suis sûre. Sauf si vous préférez attendre sept heures et douze minutes que la sentinelle du poste de garde allemand 7-B s'affale, ivre morte. Mais certains n'aiment pas cet autre chemin. On doit nager dans une eau souillée par les cadavres de victimes du choléra et rester caché douze minutes dans la carcasse d'un cheval.

Horace a fixé ses bottes.

– Celui-ci sera parfait.

Addison a posé les pattes sur le premier barreau de l'échelle.

– Quelqu'un pourrait-il me soulever ?

– Pas encore, a dit Miss Hawksbill en lui tapotant l'encolure. Soyez prêt dans quatre minutes et...

Elle a consulté sa montre.

– Sept secondes. En attendant, mettez-vous à l'aise.

Des coups de feu quelque part dans la tranchée m'ont fait sursauter.

– Mettons-nous à l'aise, a ricané Enoch.

Il s'est débarrassé de son sac, qu'il a laissé tomber dans la gadoue.

– Quelqu'un veut bien me masser les épaules ?

Bronwyn s'est dévouée, mais il s'est déroché en glapissant :

– Aïe, moins fort !

Miss Hawksbill a frotté les taches de boue de sa robe et réajusté son écharpe. Puis elle a paru se rappeler quelque chose.

– Quelqu'un a-t-il besoin d'un discours d'encouragement avant de repartir ? nous a-t-elle demandé. Je ne suis pas très douée pour ça, mais je veux bien essayer, si ça peut vous aider...

Au loin, un homme a hurlé.

– Moi, je veux bien, a accepté Bronwyn.

Miss Hawksbill s'est éclairci la gorge.

– Nous allons tous mourir un jour..., a-t-elle commencé à voix haute.

Bronwyn a grimacé.

– Euh... En fait, je crois que je préfère un peu de silence.

L'Ombrune a haussé les épaules.

– Comme vous voudrez.

Enoch a ramassé une cigarette écrasée. Il l'a détordue et s'est approché d'Emma.

– Tu as du feu ?

Elle a fait une grimace dégoûtée.

– C'est répugnant, Enoch !

Miss Hawksbill s'est éloignée pour effacer la mémoire d'un soldat qui nous regardait avec un peu trop d'insistance. En la voyant revenir, Noor a glissé un bras sous le mien.

– Viens lui parler avec moi, m'a-t-elle proposé.

Nous avons intercepté l'Ombrune avant qu'elle soit à portée

d'oreille de nos amis.

– Je peux vous poser une question ? lui a demandé Noor tout bas.

– Vous avez deux minutes et trois secondes, a répondu Miss Hawksbill.

– Pouvez-vous nous dire autre chose sur la prophétie ? Nous avons appris que j'étais l'une des sept et découvert le lieu du rendez-vous. Mais...

Miss Hawksbill l'a regardée avec impatience.

– Quand nous serons enfin réunis, tous les sept, que devons-nous faire ?

L'Ombrune a plissé les yeux.

– Vous êtes l'une des sept, et vous ignorez ce que vous devez faire ?

Noor a acquiescé. Comme elle n'avait pas grandi auprès de V, elle ne savait probablement pas tout ce qu'elle aurait dû savoir.

– L'Ombrune qui devait m'amener ici est morte avant de pouvoir me le révéler.

Noor n'a pas mentionné la résurrection du cadavre de V.

– Je suis désolée, ma chère, je n'ai pas d'autres informations à vous donner. Balle !

Elle a pointé un sac de sable au-dessus de la tête de Noor. Une fraction de seconde plus tard, une balle allemande l'a transpercé avec un léger « pfff ». Miss Hawksbill a consulté sa montre, épinglée à sa manche.

– C'est l'heure.



Miss Hawksbill nous a demandé d'enfiler nos masques. Avant d'attacher le sien, elle s'est hissée sur le premier barreau de l'échelle et nous a expliqué :

– Un poète a qualifié les deux cent cinquante mètres qui séparent cet endroit de la ligne allemande de « demeure de la folie ». Alors, s'il vous plaît, ne laissez pas vos yeux vagabonder. Fermez-les, ou fixez le dos de la personne qui vous précède.

Elle a reporté son attention sur le cadran de sa montre.

– Neuf et un quart... Nous y sommes !

L'Ombrune a grimpé à l'échelle. Arrivée au sommet, elle s'est hissée hors de la tranchée sans hésiter, sans même prendre le temps de regarder alentour.

– En avant ! a-t-elle crié. Attention au barreau cassé !

J'ai doublé Noor pour monter en seconde position.

– Hé ! a-t-elle protesté d'une voix étouffée par son masque.

J'avais décidé que si les calculs arithmétiques de Miss Hawksbill étaient erronés, il valait mieux que ce soit moi qui prenne la balle, plutôt que Noor. Cela étant, si une bombe nous tombait dessus, peu importe dans quel ordre nous quitterions la tranchée, nous péririons tous.

Pendant que mes amis criaient pour se donner du courage, je me suis hissé au-dessus du mur de sacs de sable. Le ciel m'est réapparu dans toute sa désolation : un tourbillon de fumées mouvantes encadré par des murs de barbelés. Je me suis relevé et j'ai couru, le dos voûté, derrière Miss Hawksbill, qui criait : « Allez, allez, allez ! » Je ne voyais que son dos et, en périphérie, un paysage embrumé, lunaire, jonché de souches d'arbres noircies. « C'était une forêt », ai-je songé.

Nous avons suivi Miss Hawksbill aussi vite que le terrain accidenté nous le permettait. Des échardes de bois et des éclats d'obus jonchaient le sol.



Nous devions constamment regarder où nous mettions les pieds pour ne pas risquer de nous fouler une cheville, ou pire. Noor s'est cognée contre mon sac alors que je m'accroupissais pour franchir une brèche dans les barbelés derrière Miss Hawksbill. Des coups de feu ont

déchiré l'air, mais si quelqu'un nous visait, il avait manqué sa cible.

Nous avons parcouru la moitié du chemin quand l'Ombrune a levé le bras.

– Stop ! a-t-elle crié en nous faisant signe de nous baisser.

Nous nous sommes tous jetés à terre, sauf Enoch, qui s'était retourné pour fixer je ne sais quoi au milieu de la fumée.

– Je pourrais soulever une redoutable armée de morts, ici ! s'est-il extasié.

J'ai bondi pour l'attraper par la taille et nous avons roulé ensemble dans la gadoue.

– Hé ! Qu'est-ce que tu...

Un obus a atterri non loin de nous. L'explosion m'a fait l'effet d'un coup de pied dans la tête, et tout est devenu noir pendant un instant. Quand la terre est retombée, mes oreilles sifflaient. Avant qu'Enoch ait pu me remercier, Bronwyn nous a relevés et nous nous sommes élancés derrière notre guide, qui zigzagait sans raison apparente. Comme par hasard, quelques secondes plus tard, une volée de balles ou un obus de mortier tombait pile à l'endroit que nous venions de quitter.

Miss Hawksbill connaissait par cœur tous les dangers ; elle anticipait le moindre incident, chaque fait minuscule. Elle avait mémorisé le déroulement de cent mille évènements imbriqués. Plus on avançait, plus je l'admirais.



J'avais les poumons qui me brûlaient à force de courir, mais aussi à cause de l'air vicié qui s'infiltrait sous mon masque mal ajusté : des relents de fumée, de mort et de gaz toxiques. Devant nous, j'ai aperçu un mur de barbelés, et au-delà, une autre tranchée. On arrivait du côté

allemand.

Miss Hawksbill nous a guidés vers un mur éboulé et nous nous sommes laissés glisser dans la tranchée. L'Ombrune avait adopté une démarche nonchalante, et ne semblait pas plus stressée que si elle avait fait une simple randonnée. Quant à moi, je n'en menais pas large maintenant que nous étions en terrain ennemi. Mon cœur battait la chamade, et je m'attendais à me retrouver nez à nez avec un soldat allemand. Mais cette portion de tranchée était encore plus déserte que celle que nous venions de quitter.

Nous avons tout de même dû nous cacher une nouvelle fois. Miss Hawksbill nous a poussés dans un bunker le temps de laisser passer deux soldats. Au bout d'une cinquantaine de pas, elle s'est arrêtée à un carrefour.

– C'est désagréable, mais nécessaire, nous a-t-elle prévenus.

Elle a ramassé une planche de bois, qu'elle a utilisée cinq secondes plus tard pour assommer un soldat sans casque qui venait de surgir au détour d'un virage. L'homme s'est effondré.

– Joli travail ! a dit Horace, plein d'admiration.

Nous sommes sortis de la tranchée peu après. La ligne de front était derrière nous. Miss Hawksbill a ôté son masque à gaz, qu'elle a jeté par terre. Nous l'avons imitée. Devant nous se dressaient les ruines de la ville qu'elle nous avait montrée depuis le sommet de la colline. Elle avait été bombardée, puis pillée et abandonnée. Hormis quelques chiens faméliques qui fouillaient les décombres, nous n'avons pas croisé âme qui vive.

L'entrée de la boucle de Miss Sterne était située dans le zoo. Nous avons franchi un portail en fer qui tenait encore debout comme par enchantement pour gagner l'enclos des ours. Miss Hawksbill nous a fait descendre dans la fosse, où nous avons poussé une porte en bois qui s'ouvrait dans le mur. Nous avons aussitôt senti l'accélération familière s'emparer de nous. Nous étions arrivés à bon port.



-
1. En français dans le texte.
 2. En français dans le texte.
 3. En français dans le texte.

CHAPITRE QUINZE

A peine la porte s'était-elle ouverte qu'une tête d'ours est apparue dans la fente, suscitant un petit mouvement de panique dans nos rangs. Seuls Addison et Miss Hawksbill se sont laissé renifler sans broncher.

– Bonjour, Jacques, a dit Miss Hawksbill d'un ton aimable. Je suis venue avec des visiteurs.

L'ours s'est effacé pour nous laisser entrer.

– Jacques est l'un des oursages de ma sœur, a expliqué Miss Hawksbill. Il garde l'entrée de sa boucle.

– Enchanté, a dit Addison.

Jacques a grogné, et Addison s'est offusqué :

– Mais non, je ne me moque pas. J'ai de très bons amis ours.

– Tout le monde n'a pas une aussi bonne opinion des oursages que les Ombrunes, a expliqué Miss Hawksbill. Allez, avancez. Il n'y a plus de bombes dans cette boucle. Vous êtes en sécurité.

Nous avons escaladé les parois de la fosse aux ours sous les regards surpris d'employés du zoo, perchés sur la plate-forme d'observation.



L'oursage rugissait derrière nous. Miss Hawksbill lui a crié au revoir en agitant les mains, et nous avons gagné la sortie.

Le soleil était au rendez-vous dans un ciel sans nuage et sans fumée.

Je n'entendais ni fusils ni explosions, un véritable soulagement pour mes nerfs. La boucle de Miss Sterne avait été créée en 1916, et même si la guerre était proche, cette ville n'avait pas encore été envahie. Cependant, la ligne de front n'était pas loin, et les habitants devaient savoir que la marée pouvait déferler sur eux d'un moment à l'autre.

En quittant le zoo, Addison nous a dit tout le mal qu'il pensait des cages, bien que la plupart aient été vides.

– Ces zoos sont un scandale ! a-t-il maugréé. Que diraient les humains si on les enfermait derrière des barreaux ?

– Bentham avait prévu de créer un zoo humain, nous a confié Millard. Des gens normaux enlevés aux quatre coins du monde, et enfermés dans des maisons imitant leurs habitations d'origine. Il en parle dans son livre.

– Il a écrit un livre ? me suis-je étonné.

– Une ébauche. J'ai trouvé un manuscrit inachevé dans son bureau. *La ménagerie des enfants non extraordinaires*. Ça tient à la fois du catalogue de musée, de l'encyclopédie et de l'histoire particulière.

Nous avons déambulé dans les rues paisibles de la ville en discutant du musée de Bentham et des zoos, aussi bien humains qu'animaux. Cette conversation m'a fait un bien fou. J'étais encore à cran, traumatisé par les horreurs que nous venions de traverser, les explosions et les tirs incessants. J'avais du mal à respirer, et chaque fois que le silence s'installait, je revoyais en pensée des images du *no man's land*. Faire bouger nos langues en même temps que nos pieds était salubre.

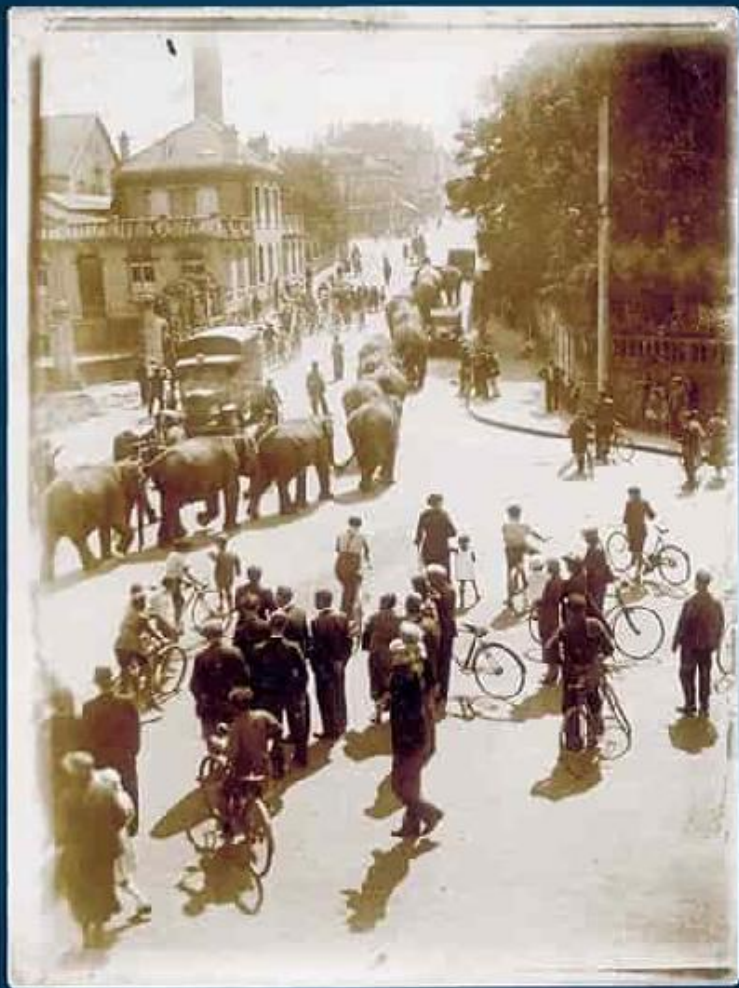
Une petite foule rassemblée sur la place principale regardait passer une sombre et étrange parade d'éléphants. Il n'y avait pas d'orgue à vapeur, pas de clowns ni d'acrobates pour les accompagner. Seulement deux dompteurs sinistres qui les poussaient pour les faire avancer.

– On les évacue vers l'Angleterre, nous a confié Miss Hawksbill. Dans quelques semaines, les habitants de cette ville regretteront de ne pas être partis avec eux.

En arrivant à la périphérie de la ville, elle nous a montré le toit de la maison de sa sœur, pointant entre les arbres d'une colline. Pour la rejoindre, nous avons grimpé un chemin qui serpentait dans un sous-bois. Des statues d'animaux en fer et en bois étaient cachées dans les fourrés, et à plusieurs reprises, j'ai cru apercevoir des créatures dans l'ombre. Probablement des animaux particuliers.

– Je n'en reviens encore pas qu'on ait réussi ! s'est exclamée Bronwyn. Pendant un moment, j'ai vraiment cru qu'on n'y arriverait pas.

- Tais-toi, tu vas nous porter la poisse ! l'a rabrouée Emma.
- Sérieux ! a dit Noor. Attends au moins qu'on ait retrouvé les six autres.
- Si on a un article dans le *Brasse-Gadoué*, on va devenir des héros, a anticipé Enoch. Vous croyez qu'ils l'illustreront avec des photos de nous ? Peut-être que cette coquine de Francesca acceptera enfin de sortir avec moi.



– Je vais raconter à Farish Obwelo comment Jacob t’a sauvé la vie sur le champ de bataille, l’a taquiné Emma. Francesca va adorer.

– Oh, tais-toi ! Il n’a rien sauvé du tout.

– Comment pouvez-vous parler de publicité ? s'est offusqué Horace. Il n'y aura pas de *Brasse-Gadoué*, et encore moins de filles à impressionner si Noor échoue...

Il s'est rendu compte de sa gaffe et a tenté une diversion maladroite :

– Oh, regardez cette magnifique sculpture. C'est une grue ?

Noor a envoyé valser un caillou du bout de sa botte.

– Merci, Horace. J'avais justement besoin d'un peu de pression supplémentaire.

– Ça vaut ce que ça vaut, mais on croit tous en toi, a-t-il affirmé.

– C'est déjà ça. Je ne peux pas en dire autant.

– Allons, ne soyez pas défaitiste, l'a gourmandée Miss Hawksbill.

Noor a soupiré.

– Je serais peut-être plus confiante si j'avais une idée de ce qu'on attend de moi.

– Vous le découvrirez bien assez tôt. En attendant, j'ai une faveur à vous demander. S'il vous plaît, quand vous rencontrerez Miss Sterne, jouez le jeu. Pour elle, nous sommes encore en 1916. Elle ne sait rien de sa mort ni de la résurrection de Caul, et ignore que sa boucle va s'effondrer dans une semaine. Je vous prierai de ne pas l'en informer. Elle en serait bouleversée.

Apercevant une silhouette devant nous, l'Ombrune a pressé le pas et sa physionomie s'est illuminée.

– Ma chérie !

Une jeune femme s'est élancée vers nous. Un large sourire éclairait son joli visage.

– Maud ! Tu m'as tellement manqué !

Miss Sterne avait une vingtaine d'années et portait un élégant manteau kaki, assorti d'un béret. Son sourire s'est effacé quand elle a vu les rides de sa sœur. Mais Miss Hawksbill lui a déposé deux bises sonores sur les joues et l'a serrée dans ses bras avant qu'elle ait pu faire un quelconque commentaire.

Enoch a écarquillé les yeux.

– C'est *elle*, la sœur de la vieille chouette ? Elle est drôlement...

– Jeune ? a achevé Noor.

– Nous sommes dans une boucle effondrée, ne l'oubliez pas, a dit Millard. Miss Hawksbill avait probablement l'air tout aussi jeune quand cette boucle était récente.

– Dire qu'elle sera morte dans une semaine, a soupiré Enoch. Quel gâchis.

– Tu ne l'aurais pas intéressée, de toute façon, a répliqué Bronwyn. Et c'est une Ombrune, nom d'un oiseau !

– Et alors ? Les Ombrunes aussi ont besoin d'amour. Ce n'est pas parce qu'elles n'ont pas le droit de se marier que...

Emma lui a donné un coup de coude.

– Arrête d'être dégoûtant !

– L'amour n'a rien de dégoûtant, bande de puritains victoriens !

Miss Sterne n'avait pas retrouvé le sourire. Elle devisageait sa sœur avec inquiétude, et l'interrogeait en français d'un ton pressant.

– Elle veut savoir ce que Miss Hawksbill s'est fait à la main, a traduit Millard à voix basse. Et pourquoi elle a l'air aussi vieille.

– Je teste un nouveau déguisement du tailleur de peau, a répondu Miss Hawksbill en anglais, en nous adressant un clin d'œil discret. Et mon oursage m'a écrasé la main en se retournant dans son sommeil.

Elle a tapoté le bras de sa sœur, puis l'a de nouveau serrée dans ses bras.

– Je te raconterai ça plus tard.

Les Ombrunes sont revenues vers nous, bras dessus, bras dessous.

– J'en ai des visiteurs, aujourd'hui ! a remarqué Miss Sterne. Que me vaut ce plaisir ?

Miss Hawksbill a répondu à notre place :

– Ils font la tournée des boucles européennes, et ont entendu parler de ta merveilleuse ménagerie.

– Elle est incontournable, a déclaré sa sœur avec fierté. Savez-vous que nous sommes mentionnés dans un conte des particuliers ? Nous sommes devenus des héros de roman !

Noor a hoché la tête.

– *Le conte de Pensevus*, a-t-elle dit.

Miss Sterne a acquiescé. Millard s'est incliné et présenté.

– C'est pour cela que nous sommes venus, a-t-il affirmé. Nous voulions absolument voir de nos propres yeux cet endroit célèbre.

– Penny est-il là ? s'est enquis Noor.

L'Ombrune a arqué les sourcils.

– Vous le connaissez ?

– Il a été à moi pendant quelque temps, quand j'étais petite.

La jeune femme a paru impressionnée.



– Vous devez être une personne très spéciale. Il sera ravi de vous

revoir. Il est dans la maison, avec une fillette prénommée Sophie qui ne le lâche quasiment jamais.

Un bruissement a agité un buisson voisin, et une troupe de poulets a traversé le chemin.

– Aaaah ! a glapi Millard en courant se cacher derrière Bronwyn. Est-ce qu'ils sont explosifs ?

– Je vois que vous vous y connaissez en zoologie particulière, a apprécié Miss Sterne.

– Les poules Armageddon ne pondent que tôt le matin, a signalé Addison. Et seulement dans leur poulailler.

Il s'est dressé sur ses pattes arrière et a tendu une patte à l'Ombrune.

– Addison Mac Henry, septième chiot d'une illustre lignée de chiens de chasse.

Miss Sterne a paru enchantée.

– Vous êtes l'un des compagnons de l'immense Miss Wren, a-t-elle dit en lui serrant la patte. Votre maîtresse est une de mes amies proches. J'ai prévu de lui rendre visite bientôt. J'espère que vous vous plairez ici, même si ma ménagerie n'est qu'une pâle copie de la sienne.

– Ne soyez pas trop modeste...

Addison s'est forcé à sourire, mais avait l'air chagriné. Comme nous, il avait perdu sa maison, mais aussi la plupart de ses amis.

– Merci, a-t-il dit. Je lui transmettrai vos salutations.

– Vous avez parlé de visiteurs ? est intervenue Noor en fixant Miss Hawksbill d'un air insistant.

– Euh, oui ! a enchaîné celle-ci. Nous serions curieux de les rencontrer, et peut-être de nous rafraîchir après notre traversée des lignes...

– C'est un voyage des plus désagréables quand on doit le faire à pied, a convenu Miss Sterne. C'est un peu comme se faire broyer par un hachoir à viande géant...

La jeune Ombrune a frissonné comme un oiseau ébouriffe ses plumes avant d'ajouter, perplexe :

– Mes visiteurs me disent qu'ils sont arrivés il y a quelques jours, mais c'est étrange, je ne m'en souviens pas. Ils étaient là quand je me suis réveillée ce matin.

Elle a haussé les épaules.

– Il se passe toujours des choses curieuses, ici.

– Sa mémoire se réinitialise chaque jour, en même temps que sa boucle, nous a chuchoté Millard, à Noor et moi.

– Ils se sont enfermés dans le salon de l'étage, a repris Miss Sterne. Ils organisent une sorte de réunion, à laquelle je ne suis manifestement pas conviée.

Elle a froncé les sourcils. Elle était tracassée, mais s'efforçait de ne pas le montrer.

– Mais vous pouvez essayer d'aller les voir.

Miss Hawksbill a posé la main dans le dos de sa sœur.

– Si tu nous montrais le chemin, ma chérie...

– D'accord, a-t-elle accepté sans enthousiasme.

La jeune femme semblait contrariée par cette accumulation de bizarreries : ces visiteurs antipathiques, le vieillissement inexplicable de sa sœur, notre arrivée impromptue. Mais elle a poursuivi son chemin sans nous poser davantage de questions. Elle s'est entretenue en français avec Miss Hawksbill.

Notre impatience était telle qu'on devait se retenir de courir. Noor fredonnait tout bas. Ses épaules contractées trahissaient sa nervosité, qui faisait presque crépiter l'air autour d'elle. Passé un virage, la maison nous est enfin apparue. C'était un vieux château majestueux, à l'architecture élaborée : un toit à trois pointes, d'élégantes menuiseries, une avancée à colonnades précédée d'une magnifique entrée en rotonde. Une couverture de lianes et de feuillage le dissimulait en partie, donnant l'impression que la maison était dévorée par la forêt.

– Pardonnez son apparence, s'est excusée Miss Sterne. Ce camouflage servait à protéger la maison des bombardements aériens. Je n'ai pas eu l'occasion de l'enlever avant de faire la boucle, et maintenant, ce n'est plus possible.

– Si Miss P avait camouflé la maison de Cairnholm, on n'aurait pas été obligés de patienter sous la pluie tous les soirs, pendant qu'elle réinitialisait notre boucle, a dit Enoch avec amertume.

– Impossible, a objecté Horace en plissant le nez. Notre maison était beaucoup trop belle pour qu'on lui fasse subir un tel affront esthétique.

Deux chevaux qui paissaient sur la pelouse nous ont regardés avec intérêt. Après que nous les avons dépassés, j'ai cru entendre des murmures et un rire moqueur.

Nous avons suivi une traînée de sabots crasseux jusqu'à l'entrée.

– Les animaux vivent en bas ; je me suis installée à l'étage, nous a

expliqué Miss Sterne.

Nous avons traversé le hall en contournant un âne pour entrer dans un salon digne d'un palais, transformé en étable.



Des chèvres à longues cornes mangeaient des ordures sous les fenêtres sales. Un parquet richement ouvragé disparaissait sous une couche de terre et de paille. Les rideaux de velours arrachés servaient de nids à une volée d'oiseaux à long cou qui cacardaient bruyamment.

Un singe ailé a sauté sur un grand lustre et s'est balancé au plafond en criant, jusqu'à ce que Miss Sterne le réprimande. Il s'est laissé tomber par terre, a replié ses ailes et rejoint deux autres singes qui prenaient le thé, assis autour d'une petite table. Je comprenais mieux pourquoi MissWren avait fait sa boucle sur un vaste terrain au sommet d'une colline, doté d'abris rudimentaires.

– Tout le monde est un peu sur les nerfs aujourd'hui, s'est de nouveau excusée Miss Sterne. Ils n'ont pas l'habitude de voir autant d'inconnus.

– Où sont-ils ? a demandé Noor d'un ton brusque, en promenant un regard autour d'elle.

– Dans le salon. Il faut passer par là...

L'Ombrune a indiqué une grande porte, au fond de la pièce.

– Vous ne voulez pas commencer par visiter la maison ? Boire quelque chose ?

De nous tous, seul Millard était assez patient et bien élevé pour décliner poliment. Les autres, dont je faisais partie, marchaient déjà vers la porte, pressés de rencontrer enfin les autres enfants de la prophétie.

Miss Sterne a voulu nous suivre, mais Miss Hawksbill l'a retenue.

– Allons nous asseoir pour discuter, lui a-t-elle proposé, avant de l'entraîner dehors.

La grande porte donnait sur une pièce plus petite, nettement plus propre et sans animaux. Sans humains non plus, à première vue. Un grand escalier courbe menait à un bow-window au plafond de verre, abondamment éclairé par la lumière du jour.

– Bonjour ? ai-je lancé à la cantonade. On cherche...

Avant que j'aie pu finir ma phrase, nous nous sommes retrouvés dans le noir complet. La lumière avait disparu si soudainement que j'en suis resté sans voix.

– Que s'est-il passé ? a crié Horace.

– Qui a éteint ce fichu..., a commencé Enoch.

L'instant d'après, je l'entendais trébucher et tomber.

– Nous venons en amis ! a affirmé Bronwyn.

Emma a fait jaillir des flammes dans ses mains, éclairant son visage anxieux. Puis une lumière encore plus vive a attiré mon regard au fond du bow-window. Elle émanait d'une femme qui semblait tout entière faite de feu. C'était une géante, vêtue d'une armure de chevalier médiéval, qui tenait dans ses mains un énorme sabre

flamboyant. Ce spectacle nous a arraché des exclamations de stupeur. Nous avons eu le même mouvement de recul, mais aucun de nous ne s'est retourné pour filer.

– Qui êtes-vous ? nous a demandé la femme d'une voix tonitruante. Pourquoi êtes-vous venus ?

– Nous sommes les pupilles de Peregrine Faucon, a répondu Emma sur le même ton.

– Nous accompagnons l'une des sept, a ajouté Horace avec hésitation. Vous savez, selon la prophétie du...

L'inconnue ne l'a pas laissé achever sa phrase.

– Lequel d'entre vous est le mangeur de lumière ?

Le mangeur de lumière ? Ils étaient déjà au courant.

J'ai tendu machinalement un bras pour arrêter Noor, mais elle s'est dégagee et avancée d'un pas.

– Moi ! a-t-elle répondu. Es-tu l'une des sept ?

– Tu devais venir accompagnée seulement d'une Ombrune Où est Velya ?

À la mention de V, Noor s'est raidie, mais s'est vite ressaisie.

– Elle est morte.

– Alors, comment as-tu trouvé cette boucle ?

– V... Velya m'a donné un indice qui nous a permis d'arriver jusqu'ici.

– Sans Ombrune pour se porter garante de toi, tu vas devoir faire tes preuves. Viens à ma rencontre, si tu es vraiment l'une des sept.

La femme-feu a descendu l'escalier. J'ai attrapé Noor par un coude. Bronwyn a saisi l'autre.

– Attends ! C'est peut-être un piège, ai-je sifflé entre mes dents.

– Lâchez-la, a dit Horace. Je crois que c'est ce qui doit se produire.

Nous avons obéi à contrecœur. Noor a rejoint la femme-feu au pied de l'escalier. Elles sont restées un instant face à face, immobiles. Puis la géante a levé l'épée au-dessus de sa tête. Elle flambait encore plus fort, diffusant sa lumière jusque dans les recoins de la pièce.

– STOP ! ai-je hurlé, mais c'était trop tard. L'épée s'abattait déjà.

Noor a levé les mains et saisi la lame. Dans un même geste, elle a arraché l'épée à la femme, l'a changée en boule de lumière entre ses paumes et l'a fourrée dans sa bouche.

L'inconnue a laissé retomber les bras.

– Très bien, a-t-elle dit en souriant. C'est parfait.

Noor a dégluti. Sa gorge s'est embrasée au passage de la boule.

– Comment as-tu deviné que j'étais une mangeuse de lumière ? a-t-elle demandé.

– Nous le sommes tous, a répondu une voix masculine, dans l'obscurité.

Un jeune homme s'est matérialisé dans une tache lumineuse sous l'escalier. Sa tête luisait comme une boule de feu. Il a inspiré, puis expiré un torrent de lumière. En l'espace de quelques secondes, il a retrouvé un aspect normal, et les rayons du soleil ont repris leur place derrière les hautes fenêtres, baignant la pièce dans la chaude lueur de l'après-midi.

Il semblait avoir environ dix-huit ans. Sa peau était noire et glabre, et il était vêtu d'un costume rayé assorti d'un chapeau melon. Il s'est approché de nous en enfilant de fins gants de cuir.

– Je m'appelle Julius, s'est-il présenté, et voici Sebbie.

J'ai reporté mon attention sur la femme-feu, dont l'éclat s'était considérablement atténué. Elle a rétréci à vue d'œil pour former une petite boule de lumière orange scintillante, qui est montée en flottant dans l'escalier. Une fillette pâle, debout dans le bowwindow, a tendu le bras pour la rattraper comme une balle. Elle a refermé l'autre main dessus, l'a écrasée, puis étirée, et avalée comme un spaghetti, avant de lâcher un petit rot.

– Bonjour ! a-t-elle tonné, de la même voix assourdissante que la femme-feu. Ce n'est pas trop tôt !



– Pardon pour cet accueil hostile, s'est excusée Sebbie en descendant les marches. On devait vérifier que tu étais vraiment des nôtres.

Son air renfrogné démentait un peu ses paroles. Elle portait une robe Charleston blanche, s'exprimait avec un accent d'Europe de l'Est et semblait craindre le soleil. En traversant un rai de lumière, elle l'a capturé d'un geste vif pour replonger son visage dans la pénombre.

Julius nous a rejoints au pied de l'escalier.

– Nous attendions une fille et une Ombrune. Pas toute une équipe, a-t-il observé.

– C'est une longue histoire, a dit Noor.

– On a tout le temps, a répondu Julius en croisant les bras. Vous avez faim ?

– En fait, non. On n’a pas le temps, a répondu Millard. Où sont les autres ?

Sebbie a haussé les épaules.

– Il n’y a que nous pour l’instant. Nos Ombrunes nous ont déposés ici il y a quelques jours.

Emma a paru perplexe.

– Elles vous ont déposés... et elles sont reparties ?

– Elles craignaient que leur présence n’attire trop l’attention, a expliqué Julius. Et on n’a pas besoin de baby-sitters.

– Il y avait un autre garçon, a signalé Sebbie. Mais il en avait assez d’attendre, et il est parti.

J’ai cru que les yeux de Noor allaient lui sortir de la tête.

– Comment ça, parti ?

– Vous devez être *sept* pour fermer la porte, s’est affolé Horace.

Julius a balayé son inquiétude d’un revers de main :

– Je pense qu’il reviendra.

Noor semblait tout près de s’arracher les cheveux.

– Et les trois autres ? ai-je demandé. Où sont-ils ?

– Ils sont en route, a affirmé Sebbie.

– Vous avez l’air à cran, a observé Julius. Vous devriez vraiment monter vous restaurer avec nous.

Je commençais à me demander s’ils savaient pourquoi on les avait convoqués dans cette boucle.

– Que savez-vous de la prophétie ? les a interrogés Noor.

– Qu’elle existe, et que c’est à cause d’elle qu’on est ici, a répondu Julius.

– Nos Ombrunes ne nous ont pas dit grand-chose, a admis Sebbie en chassant un rayon de soleil égaré sur son visage. Savez-vous de quoi il s’agit ?

Leurs Ombrunes leur avaient épargné les détails, sans doute pour ne pas les effrayer. Il faut dire que jusqu’à récemment, quasiment personne ne connaissait cette prophétie. Ceux qui la prenaient au sérieux étaient encore plus rares.

– Vous n’avez jamais entendu parler de Caul ? a demandé Emma.

Ils nous ont affirmé qu’ils le connaissaient de réputation.

– Pourquoi ? Ça le concerne ? a demandé Julius.

– Je le croyais mort, a dit Sebbie.

Ils avaient enfin l'air préoccupés.

Nous leur avons fait un bref résumé de la situation et annoncé la mauvaise nouvelle. Caul avait été piégé dans la Bibliothèque des âmes, qui s'était effondrée, ainsi que l'avait annoncé la prophétie. Il venait d'être ressuscité, plus puissant que jamais.

– Et il a un nouveau Sépulcreux, ai-je ajouté.

– Il prévoit de s'attaquer à la boucle de l'Arpent du Diable, notre dernier refuge, a renchéri Horace. S'il parvient à s'en emparer et prend le contrôle du Panloopticon, plus aucune boucle ne sera sûre, même pas les plus éloignées.

Julius a acquiescé d'un air pensif.

– Donc, c'est à nous d'intervenir, dites-vous ?

Il ne semblait pas excessivement inquiet.

– C'est fort probable, a confirmé Millard. À part empêcher Caul d'entrer dans l'Arpent aussi longtemps qu'on le pourra, en espérant qu'il finira par se lasser, je ne vois pas d'autre solution. Vous êtes notre seul espoir, tous les sept.

– On n'est que trois, a objecté Noor.

– Les autres arrivent, a répété Sebbie. Quant au garçon qui est allé faire un tour, Sophie et Pensevus ont dit qu'il ne devait pas être bien loin. Ils sont partis le chercher il y a quelques heures.

– Il était aimable comme un phacochère, a signalé Julius.

Noor était de plus en plus stressée. Elle se grattait nerveusement les mains.

– OK. Oublions ça pour l'instant, vu qu'on n'y peut rien, a-t-elle décidé. L'un de vous sait-il au moins ce qu'on est censés faire ?

Julius l'a regardée en inclinant la tête.

– Faire ? a-t-il répété.

J'ai cru qu'elle allait crier.

– Comment va-t-on combattre Caul ? Fermer la porte ? Personne n'a une idée ?

– Il me semble que la réponse est un peu plus claire maintenant qu'il y a une heure, a souligné Millard.

– Ah bon, tu trouves ? s'est-elle exclamée en pivotant vers lui.

– Mm-hmm.

Il s'est tourné vers Julius et Sebbie.

– Celui qui est arrivé avant vous, que fait-il ?

– C'est un mangeur de lumière, comme nous, a répondu Julius.

– Ah !

Millard a frappé dans ses mains.

– Je parierais que vous l’êtes tous ! On peut donc raisonnablement penser que « fermer la porte » a quelque chose à voir avec le fait de manger de la lumière.

Noor a écarquillé les yeux et hoché lentement la tête.

– Peut-être que Caul est fait de lumière maintenant, a suggéré Emma. Et que vous allez juste devoir... tu sais...

– Le manger ? a achevé Enoch.

– Beurk ! s’est exclamée Bronwyn.

– Mais c’est quoi, cette porte ? ai-je demandé.

– Cela pourrait être une métaphore, a dit Horace. La prophétie, c’est cinquante et un pour cent de poésie et quarante-neuf pour cent de faits.

– Je suis affamé à cinquante et un pour cent, a déclaré Julius. Pensevus saura ce qu’il faut faire. Nous le lui demanderons à son retour. Maintenant, si vous le permettez, Miss Sterne venait de nous servir une collation quand vous êtes arrivés.





CHAPITRE SEIZE

En suivant les dévoreurs de lumière à l'étage, j'ai senti mon moral flancher. J'étais sûr, à présent, que pour vaincre Caul, les sept ne pourraient pas se contenter d'être ensemble dans une pièce et de se tenir la main. À force de fréquenter le monde des particuliers, j'avais compris que les choses étaient rarement aussi simples. Nous allions certainement devoir regagner l'Arpent tous ensemble et affronter notre ennemi en personne. Et ce serait affreux. Violent. Sanglant.

J'avais hâte de passer à l'action. Des tâches difficiles nous attendaient, dont la moindre ne serait pas de ressortir de la boucle de Miss Sterne. Mais comme nous étions obligés d'attendre l'arrivée des quatre autres, j'ai accueilli ce moment de détente avec soulagement. Le voyage m'avait mis les nerfs à vif, j'étais épuisé, et quand l'odeur de la nourriture a chatouillé mes narines, je me suis rendu compte que j'étais affamé.

Sebbie et Julius nous ont fait entrer dans un salon propre, sans animaux, à l'étage. Un buffet était disposé sur une grande table. Nous avons déposé nos sacs et nos manteaux par terre, tandis que Bronwyn se déchargeait de la malle-cabine. Puis nous nous sommes jetés sur le buffet comme une meute de loups.

Nous avons discuté tout en nous restaurant. Noor et les deux autres mangeurs de lumière faisaient l'essentiel de la conversation. Entre deux bouchées de ratatouille accompagnée de pain frais, elle s'est penchée au-dessus de la table et a assailli Julius et Sebbie de questions. À quoi leurs vies ressemblaient-elles ? Quand leurs capacités s'étaient-elles manifestées pour la première fois ? À quel moment leurs Ombrunes leur avaient-elles parlé de la prophétie ? Avaient-ils été surveillés et pris en chasse par les Estres, comme elle ?

Leurs Ombrunes respectives les avaient déposés dans la boucle de Miss Sterne la veille, après avoir emprunté des chemins plus longs, mais moins dangereux que celui que nous avions choisi.

Ils s'appelaient Julius Purcell et Sebbie Mayfield. Tous deux étaient des mangeurs de lumière, même si leurs capacités différaient un peu.

– Je peux projeter ma voix à ma guise, nous a-t-elle confié, avant d'ajouter un peu moins fort : « Et ma lumière. »

Julius possédait un pouvoir redoutable. Il était capable d'obscurcir d'immenses espaces en un clin d'œil, mais ne pouvait pas retenir la

lumière aussi longtemps que Sebbie ou Noor. Il pensait que ses parents venaient du Ghana, mais avait été adopté très jeune par une Ombrune, qui l'avait ballotté d'une boucle à l'autre pendant la plus grande partie de son existence. Ces derniers temps, il vivait en Chine.

– Les boucles là-bas sont merveilleuses, et certaines sont très anciennes, s'est-il exclamé. Savez-vous qu'ils n'ont jamais connu d'âge des ténèbres ? Alors que toute l'Europe – même les rois ! – a été analphabète cinq siècles durant, ils ont créé des chefs-d'œuvre de l'art et de la littérature.

Quant à son âge, il ne le connaissait pas précisément. Il estimait avoir dans les cinquante-cinq ans, mais avait probablement oublié quelques anniversaires en cours de route. Une chose était sûre : pour un particulier, et surtout pour l'un des sept, il avait mené une existence relativement protégée.

– Tu as un très beau costume, lui a dit Horace. D'où vient-il ?

Julius lui a souri avec reconnaissance.

– Je l'ai fait faire par un tailleur de Bamako. C'est mieux que tout ce qu'on peut se procurer dans Savile Row¹, si tu veux mon avis.

– C'est évident.

Horace a hoché la tête avec enthousiasme, puis baissé les yeux, embarrassé.

– Ça ne se voit pas à ma tenue, mais je suis un adepte du surmesure, moi aussi.

– Horace est le particulier le plus élégant que je connaisse, ai-je affirmé.

– À part toi, bien sûr, a dit Horace à Julius, mais celui-ci s'était tourné pour répondre à Millard, qui lui posait une question complexe sur la géographie des boucles.

Sebbie nous a appris qu'elle avait passé de nombreuses années cachée dans une grotte, à l'abri de la lumière du jour qu'elle détestait, et des habitants de son village. Ces derniers, ne la voyant sortir que la nuit, s'étaient convaincus qu'elle était un vampire, et plus d'un avait tenté de lui planter un pieu dans le cœur. À force d'être persécutée, elle avait fini par ne plus quitter sa grotte, où elle subsistait en mangeant des chauves-souris et des lichens, et grâce aux vivres que les rares villageois bienveillants laissaient à l'entrée.

– J'ai arrêté d'y toucher quand l'un d'eux a essayé de m'empoisonner, nous a-t-elle révélé. C'est à ce moment-là que mon talent s'est développé. Je me suis aperçue que je pouvais faire peur aux gens en projetant une illusion de feu accompagnée de ma voix.

À la longue, l'histoire de la fille des cavernes manipulant la lumière était arrivée aux oreilles d'une Ombrune, Miss Lagopède, qui était venue la chercher.

– C'était une belle personne. Elle m'a accueillie dans sa boucle, sur l'île de Sainte-Hélène.

– C'est une chance que Miss Lagopède t'ait trouvée avant les Estres, a dit Emma. Ils ont pourchassé Noor pendant des années.

– Oh non ! C'est vrai ?

Julius lui a lancé un regard compatissant.

Noor en a parlé sans entrer dans les détails, car c'étaient des souvenirs douloureux. Elle a mentionné l'attaque dans la rue, qui avait envoyé V à l'hôpital, et à la suite de laquelle l'Ombrune avait compris qu'elle ne pouvait plus la protéger. Puis les Estres qui, des années plus tard, l'avaient placée sous surveillance après que ses pouvoirs s'étaient manifestés au lycée, avant de la traquer avec des hélicoptères et des commandos. Elle a passé sous silence la bataille de Gravehill, la trahison de Murnau et le meurtre de V. Elle était impatiente de retourner les questions à nos nouveaux amis.

– Et toi ? a-t-elle demandé à Julius. Les Estres ne t'ont jamais trouvé ?

Il a secoué la tête.

– Ils ont failli plusieurs fois, mais mon Ombrune a toujours eu quelques longueurs d'avance sur eux.

Je leur ai demandé s'ils avaient déjà rencontré un Sépulcreux. Les deux ont répondu par la négative.

– Il paraît qu'ils sont redoutables, a dit Julius avec insouciance, la bouche pleine.

– Ce n'est rien de le dire, a répondu Bronwyn.

Sebbie a écarquillé les yeux.

– Vous en avez déjà vu un ? Enfin, *approché* ?

– Vu, combattu, tué... tout ce que tu voudras, a dit Enoch. On aurait des dizaines d'histoires à vous raconter.

– Mon Dieu ! s'est exclamé Julius en se tamponnant la bouche avec sa serviette. Quelles vies trépidantes !

Sebbie a haussé les épaules.

– J'imagine que certaines Ombrunes sont plus douées que d'autres pour protéger leurs pupilles.

– C'est injuste ! a protesté Bronwyn. Nous avons la meilleure Ombrune du monde !

– Certains particuliers ont de la chance, voilà tout, a dit Horace d'un ton acerbe.

Sebbie a écarté les mains.

– Si tu le dis...





– C'est peut-être pour cela qu'ils sont aussi zen, m'a glissé Emma à l'oreille. Ils n'ont jamais eu affaire à un Creux.

– C'est clair qu'ils manquent totalement de préparation, ai-je renchéri.

– Leurs Ombrunes les ont *trop* protégés, a gloussé Enoch.

– Je n’ai plus faim, a déclaré Bronwyn en quittant la table, même s’il était évident qu’elle était vexée.

Le repas s’est achevé. Nous étions repus, et la conversation s’envenimait. J’ai pris Julius à part et je lui ai demandé s’il avait eu des nouvelles de Sophie et Pensevus, partis chercher les autres. J’avais un sursaut d’angoisse chaque fois que je me rappelais que quatre des sept manquaient toujours à l’appel. Il m’a assuré qu’ils seraient là bientôt, mais j’ai senti que je l’agaçais. Cette attitude et sa désinvolture m’ont fait soupçonner qu’ils ne mesuraient pas le danger. Je n’en étais que plus inquiet.

Julius a proposé que les mangeurs de lumière fassent une démonstration amicale de leurs capacités à l’extérieur, où aucun mur ne les limiterait. Je ne sais pas s’il voulait avant tout nous frimer, ou évaluer Noor. En tous les cas, elle était partante. Comme nous n’avions rien de mieux à faire, à part attendre et nous faire un sang d’encre, nous les avons suivis dehors. Postés devant la maison, nous avons regardé les trois mangeurs de lumière gravir la colline derrière la maison de Miss Sterne.

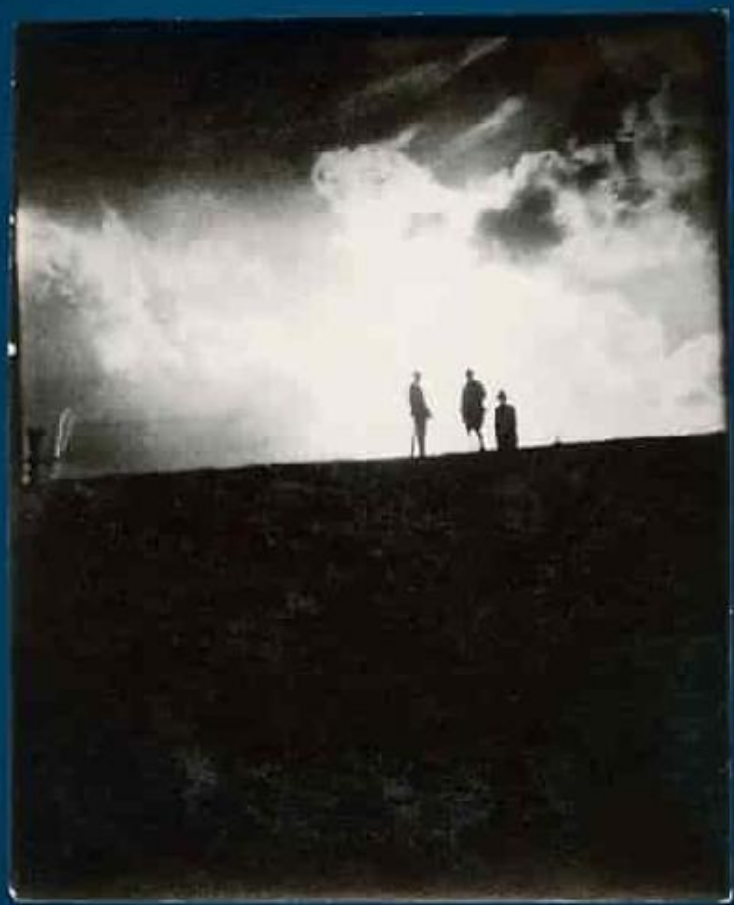
Je savais déjà de quoi Noor était capable, mais c’était toujours un plaisir de la voir à l’œuvre. Elle a couru au sommet de la colline, les bras écartés, rassemblant toute la lumière autour d’elle. Elle en a façonné une boule entre ses mains, qu’elle a avalée en trois gorgées. De petits applaudissements polis ont salué sa performance.

Bien qu’impressionnante, Noor était une débutante comparée à Julius. Il a arraché de larges bandes de lumière, du sol jusqu’aux nuages, plongeant le paysage ensoleillé de midi dans une nuit noire. Je n’avais pas envie d’applaudir ce frimeur, mais c’était l’un des particuliers les plus puissants que j’eusse jamais rencontrés, et je n’ai pas pu me retenir. Je l’ai acclamé avec mes amis, tandis que les animaux de Miss Sterne, qui s’étaient approchés pour assister au spectacle, lui offraient un concert de hennissements, de criaillements et de frappes de sabot.

Son tour venu, Sebbie nous a prouvé qu’elle pouvait capturer la lumière de loin, ce dont même Julius n’était pas capable. Nous l’avons regardée aspirer toute la lumière de la maison de l’Ombrune pour former un dragon incandescent au sommet du toit. La créature a battu des ailes dans le ciel noir et effectué un looping avant de se poser sur le faitage, où elle s’est dissipée dans un nuage de poussière scintillante. L’instant d’après, les fenêtres de la maison s’éclairaient à nouveau. Je me demandais comment nous pourrions utiliser son talent lors d’une bataille, quand les applaudissements ont fusé. Alors que les

mangeurs de lumière saluaient leur public, des cris ont retenti derrière nous. Deux personnes couraient dans l'allée. Une femme que je ne connaissais pas tirait par la main une fillette à l'air hébété. Cette dernière, chaussée de hautes bottes et vêtue d'une robe de fête tachée, tenait sous son bras une grande poupée en piteux état. J'ai deviné que la femme était une Ombrune à sa robe modeste, son regard de braise, et surtout ses cheveux, qui tombaient en cascade jusqu'à ses genoux, telle une paire d'ailes au repos.

Nous avons traversé la pelouse pour aller à leur rencontre : mes amis et moi, Miss Sterne, Miss Hawksbill, Noor et les deux autres mangeurs de lumière.



– Miss ! Vous voilà enfin ! s'est écrié Julius en courant vers la femme aux cheveux longs.

Elle l'a étreint brièvement.

– Mais où sont les autres ? a-t-il demandé, l'air inquiet.

La nouvelle venue s'est adressée au groupe d'une voix fébrile :

– Je suis Miss Pétreil, l'Ombrune de Julius. Nous étions parties à la recherche d'Hadi Akhtar, le mangeur de lumière qui a quitté la boucle hier soir. Il pensait pouvoir trouver son chemin tout seul, mais il ignorait que la route était minée à la sortie de la ville. Le malheureux a marché au mauvais endroit, et...

Elle a sorti une chaussette brûlée de sa poche et nous l'a présentée.

– Oh mon Dieu, s'est étranglée Emma. Il est mort ?

Miss Pétreil a hoché la tête.

– Et les autres ? ai-je demandé.

C'était sans importance, en fait. Si l'un d'eux était mort, ils ne seraient plus jamais sept.

La petite fille tenait la poupée contre son oreille, comme si celle-ci lui faisait des confidences. Elle l'a éloignée et s'est adressée à nous :

– Penny est d'accord pour que je vous le dise. Je m'appelle Sophie, et c'est moi qui ai téléphoné en secret à vos Ombrunes. J'ai réussi à en contacter six, a-t-elle précisé. La septième mangeuse de lumière a été écrasée par un autobus à Buenos Aires en 1978. Malheureusement, elle n'est pas la seule qui ait disparu. Seuls trois d'entre vous sont encore en vie, a poursuivi Sophie.

– Certains particuliers étaient morts depuis des années, a enchaîné Miss Pétreil. L'un d'eux a vieilli en accéléré. Un autre a été tué par des Estres. Tout cela est très triste.

J'étais abasourdi. Noor, raide comme une statue, semblait ne pas comprendre ce qui se disait. Ou alors, elle refusait de le croire.

– Mais vous avez dit que les autres viendraient, a insisté Sebbie. Vous l'avez dit !

– Nous n'avons appris leur disparition qu'en arrivant ici, s'est justifiée Miss Pétreil. Et nous voulions attendre que vous soyez tous présents avant de vous le révéler, a-t-elle ajouté en indiquant Noor d'un signe de tête. Je veux dire tous ceux qui restent.

Soudain, Noor, qui bouillonnait en silence, a explosé :

– C'est complètement dingue ! On a risqué nos vies pour arriver ici, et on n'est plus que trois ? Ce n'est même pas la moitié ! À quoi ça sert ? Quel intérêt de nous faire venir ? C'est perdu d'avance !

– Vous avez mal compris, a répondu Sophie calmement. Vous connaissez la prophétie ?

– Oui. « Les sept devront sceller la porte », a dit Noor avec colère.

– « Les sept *pourront* sceller la porte », a rectifié la fillette, qui écoutait à nouveau les confidences de la poupée. Il n'est pas précisé que vous devez le faire ensemble. N'importe lequel d'entre vous peut accomplir la prophétie à lui seul.

– Les six autres sont des suppléants, a enchaîné Miss Pétrel.

Julius et Sebbie se sont regardés. Ils commençaient à comprendre.

– Vous voulez dire... des renforts ? a demandé Sebbie.

Miss Pétrel a claqué des doigts.

– Exactement.

Sebbie s'est frotté la nuque, perplexe.

– Donc, ça veut dire... on n'a pas besoin d'être...

– Pourquoi ne nous a-t-on rien dit ? s'est emportée Noor. Pourquoi a-t-on dû traverser l'enfer pour le découvrir ?

– Pour trois raisons...

Miss Pétrel a levé trois doigts d'une main.

– Ces informations étaient trop sensibles. Nous devions vous les communiquer de vive voix.

– C'est vrai, a convenu Millard. On a intercepté tous vos appels. Heureusement que vous n'en avez pas dit plus au téléphone.

L'Ombrune a plié un doigt.

– Deux : nous ne pouvions pas risquer que l'un de vous décide de ne pas venir, sous prétexte qu'il n'était qu'un remplaçant. Nous avons besoin de vous tous.

– Pourquoi ? a demandé Julius. Vous avez vu de quoi je suis capable. Je peux me passer d'assistants.

Miss Pétrel lui a lancé un regard pénétrant et a plié un autre doigt.

– Parce que vos pouvoirs se renforcent quand vous êtes ensemble.

– Six remplaçants, ça fait beaucoup, a dit Millard, dubitatif. Ça suppose que le but a peu de chances d'être atteint aux trois premiers essais...

– Merci pour cette remarque encourageante, garçon invisible, a répondu Julius. Mais je connais ma capacité, et elle est sans égale.

– Et quel est ce but ? a demandé Noor.



Miss Guendoline Petril

- « Sceller la porte » et sauver le monde des particuliers.
 - Oui, mais COMMENT ? a insisté Noor avec un geste rageur.
- Sans le vouloir, elle a arraché une bande de lumière devant son

visage. Elle a avancé d'un pas pour sortir de l'ombre.

– Quelqu'un sait-il ce que ça signifie réellement ?

Miss Pétrel a plissé les yeux.

– Une autre partie de la prophétie l'explique plus en détail, mais j'essaie de me rappeler la formulation exacte. Pensevus, t'en souviens-tu ?

Sophie a approché la poupée de son oreille. J'ai entendu les mâchoires en bois de Pensevus cliqueter, pendant que la fillette hochait la tête. La lumière s'est échappée lentement des mains de Noor pour revenir dans la balafre noire qu'elle avait créée. Horace retenait son souffle, les mains plaquées sur son sternum.

Sophie a relevé la tête pour annoncer :

– Penny dit qu'il faut manger l'âme de Caul.

Julius a ajusté ses gants et fixé le sol. Peut-être commençait-il enfin à transpirer un peu.

– Et comment est-on censés faire cela ?

Sebbie a tendu les bras, prélevé une large bande de lumière au-dessus de nos têtes et l'a enfournée.

– Pomme cha ! a-t-elle dit, la bouche pleine.

Puis elle a dégluti et répété :

– Comme ça !

– Ouais... en admettant que Caul soit constitué de lumière, a dit Noor, sceptique. Je croyais que c'était un arbre géant, fait de viande pourrie, ou un truc dans le genre. C'est ce qu'a dit le gamin qui l'a vu.

– Eh bien, dans ce cas, son âme doit être faite de lumière, a dit Julius d'un ton docte.

Sebbie a fusillé Noor du regard.

– Tu oses douter de la parole d'une Ombrune ?

– Tu veux parler des chuchotements d'une poupée ? a rectifié Enoch.

– C'est plus qu'une poupée, a répliqué Sophie, l'air renfrogné. Et Noor Pradesh est bien placée pour le savoir.

– On s'éloigne du sujet, ai-je dit. Essayons de trouver comment rentrer et mettons-nous en route. On discutera de la façon de manger l'âme de Caul en chemin.

Tout le monde a approuvé ce plan. Nous étions enfin d'accord sur quelque chose.

– En effet, il n'y a pas une seconde à perdre ! a déclaré Miss Pétrel.

Les forces de Caul se massent déjà devant la porte de votre boucle, à Londres.

Bronwyn a plaqué une main devant sa bouche.

– C'est vrai ? a-t-elle soufflé entre ses doigts.

– Avez-vous parlé aux Ombrunes qui sont là-bas ? a demandé Millard. Comment se portent-elles ?

Nous étions partis depuis une demi-journée. Il aurait pu se passer n'importe quoi dans l'intervalle.

– L'ennemi a fait plusieurs tentatives pour percer leurs défenses, a répondu Miss Pétrel. Jusqu'à présent, elles ont toutes échoué. Le bouclier est solide, mais pas plus résistant que les Ombrunes qui l'ont fabriqué. Si l'une d'elles était blessée ou perdait connaissance, il risquerait de disparaître.

– Elles ne peuvent même pas dormir ? s'est étonné Julius.

– Non, en effet, a répondu Miss Pétrel. Heureusement, les Ombrunes n'ont guère besoin de sommeil.

Miss Hawksbill et Miss Sterne nous ont rejoints. Comme elles n'étaient pas loin de nous, elles avaient entendu l'essentiel de la conversation.

– Nous vous aiderons de toutes les manières possibles, a affirmé Miss Hawksbill.

– Merci, a répondu Miss Pétrel. La première chose à faire est de renvoyer ces enfants à Londres.



Nous devons récupérer nos sacs et nos manteaux dans la maison. Chemin faisant, les Ombrunes ont échafaudé un plan. Miss Hawksbill trouvait trop risqué de regagner Londres par le même chemin qu'à l'aller, en traversant la ligne de front et le *no man's land* pour rejoindre sa boucle. Les Ombrunes se sont rangées à son avis. S'il n'y avait eu que mes amis et moi, elle n'aurait peut-être pas eu les mêmes réticences. Elle devait craindre que Julius et Sebbie perdent la vie sur le champ de bataille.

Miss Sterne, bien que tendue et de plus en plus troublée, nous a suggéré une option moins dangereuse. Il s'agissait de quitter sa boucle par une petite déchirure dans la membrane, dont elle était la seule à connaître l'existence. En sortant par là, nous nous retrouverions directement dans le présent.

– Votre présent, a-t-elle précisé en fronçant les sourcils. Quel qu'il

soit...

Elle semblait avoir enfin compris que sa boucle s'était effondrée ; qu'elle n'était qu'un vestige du passé, contrairement à sa sœur.

– À la sortie, vous trouverez une gare moderne, nous a dit Miss Hawksbill. De là, vous prendrez l'Eurostar, un moyen de transport confortable qui vous ramènera à Londres en deux heures.

– La membrane n'est pas très loin, a ajouté Miss Sterne, mais vous pourriez tout de même vous perdre. Je vais seller mes chevaux les plus rapides, et ma sœur et moi vous guiderons depuis le ciel.

Miss Hawksbill lui a lancé un regard plein de compassion et de gratitude. Elles se sont étreintes, embrassées sur les deux joues, et Miss Sterne a sauté en l'air. Dans un battement d'ailes, elle a pris sa forme aviaire : un grand oiseau de mer blanc coiffé d'une calotte noire qui rappelait le béret de la jeune femme, gisant par terre avec le reste de ses vêtements.

Elle a poussé un cri rieur et s'est envolée par une fenêtre ouverte.

– Sa vivacité me manque, a murmuré Miss Hawksbill avec nostalgie.

– Au moins, vous la voyez de temps en temps, ai-je dit.

– Oui. C'était agréable. Mais j'ai décidé de fermer ma boucle et de faire mes valises pour rejoindre vos Ombrunes à Londres. Maintenant que les sept – ou ce qu'il en reste – sont réunis, cette boucle a rempli son rôle.

– Si vous la laissez s'effondrer, ne vous sera-t-il pas beaucoup plus difficile de revoir votre sœur ?

– Je suis restée accrochée trop longtemps à elle. Il est temps que je la laisse partir.

S'apercevant qu'elle ne s'adressait pas seulement à moi, mais à nous tous, elle s'est raidie et a changé de sujet.

– Nous n'allons quand même pas gaspiller toute cette nourriture !

Elle s'est approchée de la longue table et nous a lancé à chacun une baguette.

– Mettez-les dans vos sacs. Vous risquez d'avoir faim dans le train, et la nourriture à bord est hors de prix.

Miss Hawksbill me fendait le cœur. En partie parce que son chagrin était évident : il se voyait à ses épaules voûtées, aux rides qui entouraient ses yeux. Mais surtout, parce que je la comprenais. Combien de gens préféreraient passer leur vie en compagnie des ombres et des fantômes, s'ils en avaient la possibilité ? Tous les parents qui ont perdu un enfant, tous les amants qui pleurent un compagnon. S'ils avaient eu le choix, la plupart n'auraient-ils pas fait

comme elle ? Nous avions tous perdu quelqu'un ou quelque chose, et certains jours, j'aurais fait n'importe quoi pour soulager ma peine, ne serait-ce que momentanément. J'étais heureux de ne pas avoir ce choix. Et encore plus heureux de ne pas posséder les pouvoirs d'une Ombrune. La tentation de les utiliser à mauvais escient aurait été accablante.

Nous avons rassemblé nos affaires et, sur ordre de Miss Pétrel, fourré dans nos sacs les restes du buffet. Bronwyn a soulevé la malle bateau, qu'elle a fixée dans son dos avec une corde. Puis nous sommes descendus rejoindre Miss Sterne. La grande salle au sol tapissé de paille était déserte. Les animaux étaient sortis et regardaient avec émerveillement les rayures noires que Julius avait laissées dans le ciel s'estomper peu à peu. Pendant que les autres parlaient, je me suis préparé mentalement à l'épreuve qui m'attendait. Je n'étais pas monté à cheval depuis des mois, et ce n'était pas mon fort. « Si on ne galope pas, ça ira », me disais-je.

« Ça ira. » C'est la dernière pensée qui m'a traversé l'esprit, juste avant que des cris de panique retentissent à l'extérieur.

Nous nous sommes précipités à la fenêtre aux carreaux noircis de suie. Un panache de feu consumait une petite dépendance, et les animaux fuyaient dans toutes les directions. Les deux Ombrunes ont couru vers la porte. Avant qu'elles l'atteignent, celle-ci a volé en éclats et s'est arrachée de ses gonds. Miss Hawksbill est tombée à la renverse. Miss Pétrel s'est figée, avant de reculer en titubant.

Une crampe douloureuse m'a tordu le ventre, et j'ai deviné avant de le voir ce qui allait franchir le seuil : un Creux, marchant à quatre pattes et grognant comme un chien enragé, les yeux noirs, les dents ensanglantées. La créature avait un collier autour du cou, et un homme en uniforme de soldat allemand le tenait en laisse. Il est entré à son tour dans la pièce.

Ses yeux étaient vides.

En me voyant, le Sépulcreux a tiré sur sa laisse.

– Assis ! lui a ordonné l'Estre avec un accent britannique.

Il n'était donc pas allemand.

Le monstre s'est accroupi, les muscles bandés, frissonnants.

– Un Estre, a sifflé Emma.

– Tu peux voir son Creux ? lui ai-je demandé, même si je connaissais déjà la réponse.

Elle a hoché la tête, terrifiée. Mon cœur a sombré. C'était un nouveau Creux. Un de ceux que je ne contrôlais pas, et que je sentais seulement s'ils étaient tout proches.

– Y a-t-il une sortie à l'arrière ? a demandé Bronwyn.

Comme pour lui donner la réplique, un coup de feu a retenti derrière nous. Un second homme, vêtu du même uniforme gris de l'armée allemande, barrait la porte menant à l'escalier. Il tenait un pistolet à lunette moderne dans une main. Dans l'autre, il balançait une espèce de fusil. Sauf qu'une flamme s'enroulait à l'extrémité du canon, et que l'arme était reliée par des tubes à un sac que l'homme portait dans le dos.

Ce n'était pas un fusil. C'était un *lance-flammes*.

– Hé ! a-t-il crié, avant de projeter un jet de flammes au-dessus de nos têtes.

Nous nous sommes baissés *in extremis*, mais nos nuques ont grésillé. D'un geste vif, Sebbie a envoyé valser le chapeau de Julius, qui avait pris feu. Le jeune homme s'est laissé tomber à genoux et l'a frappé contre le sol pour l'éteindre.

– Si vous éteignez les lumières, il vous fera frire comme des poulets, nous a prévenus l'homme à la laisse.

– J-je ne ferai rien, a bégayé Julius.

Miss Hawksbill gémissait, toujours à terre.

– Que voulez-vous ? a demandé Miss Pétrel sur le ton du défi.

– Vous tuer, a répondu l'homme. On n'est pas venus pour négocier, alors inutile de faire des discours.

Il a sorti un pistolet de sa ceinture.

– Allez, Bastian, finissons-en. Caul nous rendra immortels pour nous remercier.

J'ai réfléchi à toute vitesse, mais je ne voyais pas comment nous sortir de ce pétrin.

Emma a tenté de gagner du temps.

– Ne faites pas ça, a-t-elle dit d'une voix calme, posée. On peut trouver une solution...

Le Sépulcreux s'est déplié et dressé de toute sa hauteur, mais l'homme n'a pas daigné répondre.

– Bastian, à toi l'honneur, a-t-il lancé à son acolyte.

– Avec plaisir, a dit l'homme derrière nous.

Il a levé son pistolet et visé.

Un « pop » sonore a retenti, mais contre toute attente aucun de nous n'a été touché. L'Estre qui tenait le Creux en laisse s'est affalé contre le cadre de la porte. Surpris, il a porté une main à sa gorge, dont

jaillissait un torrent de sang. Puis il a lâché la laisse et s'est écroulé à terre dans un gargouillis étranglé.

Le Creux a poussé un cri strident, puis ouvert ses mâchoires en grand. Je ne comprenais pas ce qui se passait, mais mon instinct me commandait de m'occuper du monstre, en espérant que quelqu'un d'autre se chargerait de l'homme au lance-flammes. J'ai écarté Horace et Enoch du passage et foncé vers la créature. Deux de ses langues ont jailli et m'ont emprisonné les jambes. J'ai trébuché. Il a enroulé la troisième autour du cou de Noor, et projeté une quatrième vers Julius, le menottant pour l'empêcher de voler la lumière.

Alors que le Creux me traînait vers sa bouche béante, j'ai entendu quelqu'un crier dans son langage.

Juste avant que je me fasse engloutir, les langues sont devenues toutes molles et m'ont lâché. L'homme au lance-flammes m'a frôlé pour rejoindre le monstre, sans cesser de crier dans un étrange dialecte, que je ne comprenais pas. Le Creux, inerte, regardait l'homme bouche bée. Il a rétracté ses langues dans sa gueule et s'est allongé par terre, près de son défunt maître.

L'homme a baissé son lance-flammes et s'est tourné vers nous.

– Je suis venu vous aider. Je m'appelle Horatio. Monsieur Portman, Miss Pradesh, nous nous sommes déjà rencontrés.

– Qu'est-ce qu'il raconte ? a demandé Julius en se frottant les poignets. Vous connaissez ce type ?

– Oui, ai-je dit, pris d'un soudain vertige.

Je sentais que le Sépulcreux brûlait d'envie de me tuer, mais Horatio lui avait ordonné de se coucher, et il obéissait.

– C'est un Estre.

Horatio a acquiescé.

– Je suis l'ancien Sépulcreux d'Harold Fraker King, que vous connaissez sous le nom de H.

Sa voix était claire, ses paroles distinctes. Son visage était celui d'un homme normal, mais ses yeux n'avaient pas de pupilles.

– J'ai rejoint mes anciens camarades et je leur ai fait croire que j'étais toujours des leurs. Ils vous ont suivie jusqu'ici, a-t-il dit à Miss Pétrel.

– Quoi ? a-t-elle dit. Mais comment ?

– Je pourrai vous l'expliquer plus tard. Pour l'instant, vous devrez vous contenter de me croire. D'autres vont bientôt arriver, qui sont encore pires.

– Pires ? C'est possible ? a demandé Sebbie.

Un rugissement formidable s'est élevé à l'extérieur. Un son que j'associais en pensée à Godzilla ou aux dinosaures de *Jurassic Park*.

– Murnau, a dit Horatio. Plusieurs Sépulcreux l'accompagnent.

– Murnau ? a répété Noor, incrédule.

Au même instant, la voix de notre ennemi a retenti dans le jardin :

– Allez, les enfants ! Sortez de votre cachette !

Nous avons couru à la fenêtre. Un monstre horrible s'avavançait d'un pas pesant dans l'allée. Ce cauchemar ambulant mesurait six bons mètres de haut. La partie inférieure était une masse informe, noire et gluante. Le haut rappelait vaguement Murnau, dans une version fondue et surdimensionnée.

– Mon seigneur m'a offert un nouveau corps et un appétit sans limites..., a-t-il beuglé.

Trois Sépulcreux couraient derrière lui. C'étaient de nouvelles créatures, plus grandes que les anciennes, et visibles de tous.

– Courez ! s'est écriée Miss Hawksbill en se relevant avec l'aide de Bronwyn. Il faut filer... Prendre les chevaux...

Miss Pétrel a poussé Sophie vers moi.

– Emmenez-la. Elle ne fait pas partie de cette boucle. Elle peut partir aussi.

Nous avons détalé vers une porte, à l'arrière de la maison. Elle donnait sur un jardin potager où nous attendaient cinq chevaux sellés. Ils étaient timides et craintifs, et Miss Pétrel a dû les cajoler un instant pour qu'ils laissent mes amis les monter.

Horatio a ôté sa veste de l'armée allemande. Dessous, il portait une chemise de couleur neutre. J'ai posé les yeux sur le Creux tapi derrière lui, qui couvrait les plants de tomates de bave noire.

– Êtes-vous capable de contrôler les autres ? ai-je demandé.

– C'est peu probable, a répondu Horatio en jetant la veste. Celui-ci est le seul dont j'ai été proche pendant quelque temps. Leur langue a changé. Ils ont l'esprit blindé.

Il a dirigé le canon du lance-flammes vers la maison, et, d'une longue pression sur la détente, a rempli de feu la pièce que nous venions de quitter.

– Pour les ralentir un peu, a-t-il expliqué.

Il allait lâcher son arme quand je lui ai attrapé le bras. Il a redressé brusquement la tête, trahissant une violence contenue, mais s'est repris.

– Holà, doucement, ai-je dit.

Mes amis étaient tous en selle.

– Jacob ! Dépêche-toi ! m’a appelé Emma.

J’ai indiqué le Creux de la tête.

– Et lui, vous ne le tuez pas ?

– Ce n’est pas nécessaire, a répondu Horatio.

Je l’ai regardé en plissant les yeux.

– Nous sommes damnés, mais pas irrécupérables, s’est-il justifié.

Il s’est retourné pour grogner quelque chose à la créature, qui est partie vers le sous-bois, aussi inoffensive qu’un chat.

– Il ne nous importunera plus.

Horatio a sauté en selle, puis tendu un bras pour aider Sophie à monter derrière lui.

Les Creux déchaînés saccageaient la maison. J’ai entendu Murnau leur crier de tuer tous les particuliers, sauf Jacob Portman.

Je suis monté en croupe derrière Emma. Excellente cavalière, elle avait proposé de chevaucher avec moi. Noor était avec Enoch, Horace avec Julius, et Bronwyn avec Sebbie, qui s’accrochait tant bien que mal au coffre que notre amie transportait dans le dos.

– Miss Hawksbill et moi allons vous guider jusqu’à la déchirure de la membrane, nous a crié Miss Pétrel. Regardez en l’air !

Les deux Ombrunes se sont transformées en oiseaux, puis envolées vers un bouquet d’arbres, au fond de la propriété, où Miss Sterne décrivait déjà des cercles dans le ciel.

Nos chevaux sont partis au petit trot.

– Attendez ! a crié Bronwyn. Et Addison ?

Notre ami, resté au sol, cavalait à nos côtés.

– Je peux courir ! a-t-il dit fièrement.

– Pas aussi vite que nous, a répondu mon cheval.

Bronwyn s’est penchée vers Addison, l’a soulevé d’une main et calé sous son bras, tout en tenant les rênes de l’autre.

– Hue ! s’est-elle écriée, ignorant ses hurlements de terreur.



Le bruit de notre cavalcade s’est ajouté aux hurlements monstrueux de nos poursuivants. Par-dessus mon épaule, j’ai vu Murnau arracher la cheminée de la maison pour la lancer vers nous. Elle a décrit un arc

de cercle dans l'air avant de retomber dans une explosion de briques. Un nuage de poussière a brièvement obscurci la scène.

J'avais noué les bras autour de la taille d'Emma et je plaquais les jambes contre les flancs de notre monture pour ne pas m'envoler. Emma tenait les rênes, mais le cheval n'avait pas besoin d'être guidé. Il connaissait le terrain, et il était aussi pressé que nous de fuir.

Nous avons dévalé la colline en formation serrée. À la lisière du bois, le chemin s'est rétréci, et nos montures ont dû se placer en file indienne. Emma et moi étions à l'avant, tandis que Julius et Horace fermaient le cortège. En regardant derrière moi, j'ai vu Julius lâcher les rênes et lever une main pour ratisser la lumière dans notre sillage.

« Bien vu ! » ai-je pensé.

Hélas, le jeune particulier n'était pas un as de la voltige. L'instant d'après, il a perdu l'équilibre et failli tomber. Horace l'a remis en selle *in extremis*.

J'ai cherché les Ombrunes dans le ciel et aperçu entre les arbres les ailes de Miss Pétrel, repérables à leurs pointes noires. Nous étions sur la bonne trajectoire, mais les rugissements des Sépulcreux se rapprochaient. Nos ennemis gagnaient du terrain.

À la sortie d'une clairière, le chemin formait une fourche. Comme nous étions en tête, c'était à Emma et moi de choisir. Un cri a fusé au-dessus de nous, et j'ai vu les deux Ombrunes virer à gauche. Au même instant un Creux a hurlé du même côté, au ras du sol. Il n'était pas question d'emprunter ce chemin.

– À droite ! ai-je crié, tandis qu'Emma tirait sur les rênes.

– Pas par là ! a protesté le cheval.

Un autre hurlement du monstre a suffi à le convaincre. Nous avons bifurqué à droite, et nos amis nous ont suivis.

– Les Creux sont-ils devenus plus rapides ? a demandé Emma.

J'ai enfoncé le menton dans son dos en hochant la tête, et resserré mon étreinte autour de sa taille, les yeux mi-clos. Si un cheval trébuchait, ou si l'un de nous tombait, nous finirions dévorés par les monstres. Pendant quelque temps, j'ai eu l'espoir qu'on les semait. Les arbres s'espaçaient. Nous avons quitté le sous-bois et traversé un champ en jachère. La vue était dégagée. Des champs s'étendaient sur notre gauche, à perte de vue. À droite, dans le lointain, on apercevait une flotte de camions et de chars, partiellement dissimulés par un tourbillon de fumée noire. Le bruit des canons a achevé de nous renseigner sur ce qui nous attendait.

– Oh mon Dieu ! s'est étranglée Emma. Tu crois que c'est...

« Mince. Les tranchées. »

Dans la boucle de Miss Sterne, nous étions en 1916, deux ans plus tôt que dans celle de Miss Hawksbill. La guerre faisait déjà rage dans cette partie de l'Europe, mais les combats s'étaient déplacés. Nous nous retrouvions derrière les lignes britanniques. À nouveau.

– À gauche ! ai-je crié.

Un cri venu du ciel m'a aussitôt contredit. Les Ombrunes nous incitaient à continuer en ligne droite, sur un chemin qui éviterait de justesse le champ de bataille.

– Non, pardon ! Tout droit !

Un chœur de hurlements à glacer le sang m'a de nouveau fait changer d'avis. Les Creux étaient sortis du bois, eux aussi, et cavalaient sur notre gauche. Ils étaient encore assez loin, mais se rapprochaient rapidement, en faisant tourner leurs langues comme des pales de moulin à vent.

Mon cheval n'a pas attendu mes ordres. Il a fait une embardée vers la droite, aussitôt imité par les autres. Les Sépulcreux nous poussaient vers le front, et ils étaient incontestablement plus rapides qu'avant. Si celui que j'avais combattu dans l'Arpent appartenait à la version 2.0, ceux-ci étaient la 2.1. Chaque nouvelle mouture de ces créatures était plus dangereuse que la précédente.

« Allez, allez ! » a crié quelqu'un. C'était un des chevaux, qui encourageait ses congénères. Je ne sais par quel miracle nos montures ont réussi à accélérer encore, tout épuisées et transpirantes qu'elles étaient. Les Ombrunes ont crié, s'alarmant de nous voir filer vers le front, mais nous n'avions pas d'autre choix, à moins d'affronter les Creux, un combat perdu d'avance. Tout bien pesé, je préférerais tenter ma chance sur le champ de bataille.

Par-dessus le vacarme des sabots et des hurlements, j'ai entendu Julius crier à Horace :

– Tiens-moi bien !

Je me suis retourné et je l'ai vu lâcher les rênes pour lever les deux bras. Il avait gagné en stabilité et fléchissait les genoux au rythme du cheval. Il a arraché la lumière de l'air, laissant derrière lui une large bande noire. Avec un peu de chance, l'obscurité nous permettrait d'éviter la zone des combats tout en semant nos poursuivants.

Nous avons chevauché ainsi un moment, en tirant les ténèbres derrière nous comme une capuche.

Le fracas des bombes et des mitrailleuses était assourdissant. Nous avons croisé des camions, de petits chars et des groupes de soldats hébétés, qui auraient pu nous tirer dessus, si nous ne les avions pas

plongés dans le noir.

– Maintenant ! À gauche ! ai-je crié à Emma.

J'espérais qu'il y avait assez d'obscurité derrière nous pour masquer notre changement de direction. En continuant tout droit, nous serions entrés dans le *no man's land*, où notre ruban d'obscurité mobile aurait certainement attiré une tempête de tirs.

Au bout d'une vingtaine de mètres, notre cheval a poussé un hennissement de frayeur et s'est cabré devant un mur de chars en stationnement, manquant de nous désarçonner. Les autres chevaux se sont arrêtés derrière nous.

– On fait demi-tour ! a crié Emma.

Quand Julius a dissipé un peu l'obscurité, nous nous sommes aperçus que deux chars et un transport de troupes étaient entrés en collision derrière nous, barrant le passage.

– Encore ! a tonné Sebbie de sa voix de tonnerre. Éteignons tout !

Les mangeurs de lumière ont conjugué leurs efforts pour nous plonger dans le noir complet.

Des soldats terrifiés s'appelaient en criant. J'ai aussi entendu les Creux se percuter violemment. Ils n'étaient pas tout près, mais pas assez loin pour qu'on puisse crier victoire. Pour l'instant, ils étaient désorientés et aveuglés, et la puanteur du champ de bataille – un mélange de poudre à canon, de diesel et de mort – devait masquer nos odeurs particulières.

Soudain, une lumière a fleuri dans les mains de Noor. Une faible lueur, qui a éclairé ses traits aquilins et une petite zone autour de nous.

– Éteins ça ! a commandé Enoch. Les Creux vont nous repérer.

– On ne voit pas loin à travers mon obscurité, l'a rassuré Julius.

Elle est aussi épaisse qu'une soupe de pois.

Un jeune homme en uniforme est entré dans le cône de lumière de Noor. Il l'a regardée avec des yeux comme des soucoupes, la bouche tremblante.

– Je suis mort ? a-t-il demandé. C'est le paradis ou l'enfer ?

Nous n'avons pas pris la peine de lui répondre.

– Les Creux ne vont pas tarder à nous reprendre en chasse, ai-je prédit. Ils ont déjà retrouvé notre piste.

Dans ma boussole interne, les points de douleur qui figuraient les monstres avaient cessé d'errer au hasard et convergeaient vers nous.

– On est fichus ! s'est écrié Horace.

– Peut-être pas, a dit Noor.

Elle a lorgné le char le plus proche, une coque de métal rudimentaire équipée de chenilles.

– Vous savez conduire cet engin ? a-t-elle demandé au jeune soldat.

Trop effrayé pour parler, il s'est contenté de hocher la tête. Noor a lancé une jambe par-dessus la selle et sauté à terre.

– Ça tombe bien. On a besoin d'un chauffeur.

– Tu veux monter là-dedans ? s'est étranglé Enoch.

– Excellente idée, Noor ! a approuvé Emma.

Elle est descendue à son tour, puis a coulé un regard vers notre ami.

– Tu préfères peut-être traverser le *no man's land* avec le pull d'Horace pour toute protection ?

Nous avons tous mis pied à terre.

– Et nous ? a demandé notre monture.

– Attendez que les Creux se lancent à notre poursuite, puis filez ! lui a conseillé Noor.

Le jeune homme montait déjà dans le char. Nous l'avons rejoint à la hâte. Des soldats équipés de masques à gaz nous observaient depuis la pénombre, à la lisière de notre tache de lumière. Ils devaient croire qu'ils rêvaient.

– Les plus petits d'abord ! a dit Noor en aidant Sebbie à se hisser sur l'engin. Ouvrez cette porte !

Le jeune soldat a fait coulisser un verrou et soulevé la trappe.

– Vous êtes sûr qu'on rentre tous ? a demandé Bronwyn.

– Rétrécis s'il le faut, a répliqué Horace. On n'a pas le choix. Le soldat nous a aidés à entrer les uns après les autres. Noor et moi étions les derniers. Alors que Noor montait, il l'a interrogée :

– Êtes-vous des anges ?

– Bien sûr, a-t-elle répondu.

Une seconde plus tard, le hurlement bestial d'un Sépulcreux a déchiré l'air. Les monstres étaient tout près. Le soldat a blêmi.

– Et ceux-là, a ajouté Noor, ce sont des diables.

L'instant d'après, la trappe se refermait au-dessus de nos têtes.



Paradoxalement, l'intérieur d'un char de la Première Guerre mondiale semblait conçu pour tuer ses occupants, de la même manière

que l'extérieur était conçu pour tuer l'ennemi. Nous étions serrés comme des sardines, les vapeurs d'hydrocarbures rendaient l'air irrespirable, le rugissement du moteur était assourdissant, et seules des fentes dans le blindage nous permettaient de voir dehors.

Le jeune soldat s'est installé sur le siège du conducteur, tandis que nous nous entassions autour de lui, dans les étroits compartiments destinés aux artilleurs et aux chargeurs d'obus. Des ordres contradictoires ont fusé dans nos rangs :

- Rebroussons chemin !
- Fuyons les Creux !
- Non ! Suivons les Ombrunes !



– Comment ? On ne les voit pas d’ici !

Bronwyn a haussé la voix pour réclamer le silence.

– Jacob ! Les balles de mitrailleuses tuent les Creux, n’est-ce pas ?

m'a-t-elle demandé, un ton plus bas.

– Je pense que oui, si on leur tire dans la tête. Leur poitrine est blindée.

– Mais elles ne peuvent pas détruire un char d'assaut ?

Cette question s'adressait au conducteur, qui n'a pas réagi. Enoch lui a tapoté le bras.

– Mon amie vous a posé une question.

– Euh, non, a-t-il répondu. Le blindage est trop épais.

Il a cogné de l'index la trappe au-dessus de lui. La tôle a émis un bruit sourd.

Bronwyn a hoché la tête.

– Alors, attirons les Sépulcreux sous une pluie de balles. Laissons les Britanniques et les Allemands nous en débarrasser, puis on suivra les Ombrunes.

– C'est de la folie, a marmonné Julius.

Il a haussé les épaules et aboyé à l'intention du soldat :

– Vous avez entendu la dame ? Allons nous faire tirer dessus !

Le jeune homme a regardé à travers une fente dans la paroi.

– Il fait trop sombre... Je ne vois pas où je vais.

– Oh, ça va ! a grommelé Julius. Je la recrache.

Sur les indications du jeune soldat, il a ouvert la culasse du plus gros canon. Il a collé la bouche contre l'ouverture, fermé les yeux, et émis une série de sons étranglés, comme s'il vomissait. Par une fente dans le blindage, j'ai vu des torrents de lumière s'échapper du canon pour aller éclairer l'horizon. Ce devait être magnifique à observer de l'extérieur, et j'ai regretté de ne pas pouvoir assister à ce spectacle à la place des soldats sidérés qui nous entouraient.

La lumière revenue, le conducteur s'est repéré sans difficulté. Quand il a enfoncé l'embrayage, l'engin s'est mis en branle dans un affreux grincement de métal.

Peu après, un « clang » formidable nous a fait sursauter. Un Sépulcreux avait sauté sur le char et abattait furieusement ses langues sur le châssis. Voyant que le blindage lui résistait, il a poussé un hurlement de rage.

Le soldat s'est ratatiné sur son siège.

– Qu'est-ce que c'était ?

– Ne cherche pas. Avance ! lui a crié Millard, pour couvrir le vacarme du moteur.

Le soldat a tiré les deux leviers parallèles devant lui dans des directions opposées – apparemment, c'était comme ça que l'on dirigeait cet engin –, et nous avons fait une embardée pour éviter un obstacle. Un second Sépulcreux a sauté sur le char, tandis qu'un troisième, qui avait formé un lasso avec sa langue, essayait sans succès de nous tirer en arrière. Heureusement, leurs dents et leurs appendices ne faisaient pas le poids contre notre mastodonte de fer et d'acier.

À l'approche de la ligne de front, le jeune homme est sorti de sa torpeur et a commencé à paniquer, mais les encouragements de Millard et les menaces d'Enoch l'ont convaincu de maintenir le cap.

– Mettez vos masques pare-éclats et accrochez-vous ! a-t-il crié.

Il a récupéré un masque effrayant sous son siège et s'en est couvert le visage. Des plaques métalliques percées de fentes couvraient les yeux et une barbe en cotte de mailles pendait sur le bas du visage et le cou. Nous avons trouvé les mêmes sous nos sièges et les avons enfilés. Ils étaient lourds et réduisaient considérablement la visibilité, mais personne n'a songé à discuter de leur utilité.

Le char a basculé dangereusement en avant, puis s'est écrasé contre quelque chose et redressé. Nous avons traversé les tranchées et avançons dans le *no man's land*. Un bref silence a plané. On n'entendait plus que le grondement du moteur et le crissement des chenilles. Même les Creux s'étaient tus.

Les armes se sont réveillées dans un roulement de tonnerre. Les tirs ont commencé à pleuvoir autour de nous, sur la terre déjà constellée de cratères. Une grêle de balles s'est abattue sur notre refuge, dans un vacarme ahurissant. Aucune n'a pénétré dans le char, mais de minuscules éclats de métal se sont détachés des parois pour voler dans l'air. J'ai compris à quoi servaient ces masques à l'allure médiévale.

J'ai senti mourir un des Creux. Il n'a même pas eu le temps de crier. Les autres ne s'en sont pas privés. Ils étaient blessés, et se sont déplacés du côté abrité du char, face aux lignes britanniques.

J'ai crié au soldat de faire demi-tour et de repartir dans l'autre sens. Il a hésité, mais il était tellement dépassé qu'il n'a pas songé à protester. Il a tiré le levier de droite vers lui, tout en repoussant celui de gauche, et nous avons décrit un virage à cent quatre-vingts degrés. La volée de tirs a atteint l'autre côté du char. Un Sépulcreux, qui n'a pas réagi assez vite, a été mis en pièces. L'autre a rampé comme une araignée à l'arrière, et j'ai senti qu'il se faufilait dessous, dans l'espace entre les chenilles. Il a griffé et martelé le fond de la caisse, cherchant désespérément un moyen d'entrer. Alors que le métal résonnait sous nos pieds, je me suis demandé si la salive de ces nouvelles créatures était assez corrosive pour percer l'acier. J'ai chassé cette pensée et

ordonné au soldat de faire demi-tour. Il a actionné les leviers. Je me suis levé, j'ai fait quelques pas mal assurés dans le char agité de violentes secousses, et regardé par la fente la plus proche. De l'autre côté du champ de ruines fumantes, j'ai aperçu un cratère rempli de barbelés enchevêtrés.

J'ai commandé à notre conducteur de foncer dedans.

– On risque de rester coincés ! a-t-il objecté.

Des grincements inquiétants ont succédé aux martèlements venus du sol. Le Sépulcreux devait tenter d'arracher les panneaux du blindage.

– On n'est pas venus jusqu'ici pour mourir dans une boîte de conserve, a crié Emma. Faites ce qu'il dit !

Le soldat a enfoncé une pédale. Le char a accéléré, mais on avait toujours l'impression d'avancer au ralenti. L'air ondulait dans l'habitacle, où le moteur surmené diffusait une chaleur infernale. L'accumulation de vapeurs menaçait de nous asphyxier.

Nous avons basculé dans le cratère. Le Creux a poussé un cri strident quand les barbelés l'ont déchiqueté. Le conducteur a accéléré au maximum, dans l'espoir de nous faire ressortir de l'autre côté, mais la chenille gauche était bloquée, coincée dans les barbelés, tandis que la droite, qui tournait encore, nous faisait pivoter. Une nouvelle pluie de balles s'est abattue sur nous, et soudain, quelque chose a cédé. Un instant plus tard, l'avant du char s'est soulevé et nous sommes sortis du trou.

Des acclamations ont fusé, des poings se sont levés. Puis un obus de mortier est tombé tout près, et une explosion géante nous a fait basculer sur le côté.

Tout est devenu noir. Je ne sais pas pendant combien de temps je suis resté inconscient. Peut-être une minute ou deux, ou seulement quelques secondes. Quand je suis revenu à moi, un masque terrifiant me fixait. J'ai failli hurler.

Ce n'était qu'Emma.

– On a été touchés par un mortier ! a-t-elle crié.

Le char renversé gisait sur un flanc. À l'intérieur, tout était sens dessus dessous.

Le soldat était mort. Son masque avait glissé juste avant l'explosion, et son visage était en sang. Les trois Creux étaient morts aussi, je le sentais, mais nous n'étions pas tirés d'affaire pour autant. Même immobilisés, nous étions toujours la cible de tirs nourris.

J'ai promené un regard autour de moi, encore étourdi par l'explosion. Les voix de mes amis se mélangeaient dans ma tête.

Horace s'occupait d'Enoch, blessé au bras. Un flot de sang coulait de la manche de son manteau. Millard et Bronwyn fouillaient frénétiquement dans la malle bateau. Sebbie, traumatisée, sanglotait :

– Je ne veux pas mourir ici !

Nous non plus. Nous devons absolument sortir de ce char avant qu'il soit touché par un nouvel obus. Seulement, à la seconde où nous sortirions la tête de l'écoutille, nous serions aussi morts que les Creux.

– Je pourrais manger la lumière, a proposé Julius.

– Ça ne changerait rien, a dit Horatio. Ils continueront de tirer à l'aveuglette.

Personne n'avait de solution miracle. Nous n'étions pas loin de céder à la panique, quand Millard s'est écrié :

– Regardez !

Nous nous sommes retournés tous ensemble. Bronwyn et lui avaient ouvert la malle bateau en grand et sortaient avec précaution l'horloge en os de Klaus. Je l'avais complètement oubliée, celle-là.

– Cette chose étrange pourrait nous aider, a enchaîné notre ami. Ou pas...

– Il faut tout essayer ! a affirmé Horace.

– Elle a un peu souffert du voyage, mais si elle fonctionne toujours... Et si elle fonctionne comme l'a dit Klaus...

Millard nous a présenté un porte-clés garni d'os de phalanges.

– Voyons voir... Quel doigt pour l'ouvrir ? Le pouce ou l'index ?

Une explosion l'a interrompu. Un nouvel obus, tombé tout près, a secoué le char et fait bourdonner mes oreilles.

– Dépêche-toi, Millard ! a crié Noor.

Dans la précipitation, notre ami a fait tomber les clés par terre. Il les a récupérées à tâtons et en a inséré une dans le coffret de l'horloge. Par chance, il s'est ouvert du premier coup.

– Je ne sais pas trop comment ça marche ! a-t-il avoué en remontant l'horloge avec un deuxième os. Mais, quel que soit l'effet produit, ça ne devrait pas durer longtemps.

Il a donné un dernier tour de manivelle, et les aiguilles en os se sont mises à tourner sur le cadran, si vite qu'elles nous apparaissaient floues. Puis un « BONG » a retenti, et elles se sont arrêtées pour marquer douze heures. Le crépitement des balles sur la carcasse du char s'est assourdi en même temps que le carillon de l'horloge, et une sensation de chute familière m'a soulevé le ventre, comme si le char était tombé d'une falaise. Nous avons fait un saut dans le temps. Et

soudain, comme par magie, le monde s'est tu.

J'ai paniqué un court instant, me demandant si nous étions morts.

Puis Millard a escaladé le soldat tombé au combat pour aller dévisser la trappe. Horrifié, j'ai voulu lui attraper une jambe pour le retenir, mais j'ai manqué mon coup. Il avait déjà ouvert l'écoutille et sorti la tête.

Le même silence planait à l'extérieur.

Millard a rentré la tête peu après.

– Il n'y a plus aucun danger ! a-t-il dit, tout excité.

Nous avons quitté le char dans l'ordre où nous y étions entrés : les petits les premiers, Noor et moi en dernier. Je suis sorti les pieds d'abord. Autour de nous, ce n'était que boue, fils de fer barbelés et morceaux de Sépulcreux déchiquetés.

Le monde extérieur était différent de celui que nous avions quitté. Le moteur du char s'était tu et les tirs avaient cessé, mais cela ne suffisait pas à expliquer ce nouveau silence, si profond. Sans les murmures étonnés de mes amis, j'aurais cru que j'étais devenu sourd. Les soldats avaient-ils tous été transportés par magie dans une autre dimension ?

Noor a examiné un objet suspendu dans l'air. C'était une balle, figée en plein vol. Elle était légèrement étirée et un peu floue, comme un objet mobile photographié en vitesse lente. Des essaims de balles identiques flottaient autour de nous. Au loin, un obus de mortier avait été saisi en pleine explosion, entouré d'un geyser de terre en forme de parapluie.

Noor a levé une main pour effleurer la balle.

– Attends ! suis-je intervenu. À ta place, je...

Elle a chassé le projectile d'une tape et il est tombé dans la boue, inoffensif.

– Par nos ancêtres ailées ! a murmuré Sophie en serrant Penny contre sa poitrine.

Enoch a sifflé entre ses dents.

Addison a grimpé sur une souche déchiquetée pour mieux voir.

– Comme je ne pouvais m'arrêter pour la mort, aimablement, elle s'arrêta pour moi², a-t-il déclamé.

– Ce n'est pas le moment de réciter de la poésie, l'a rabroué Emma, qui se frayait un chemin entre les barbelés. Partons vite, avant que cette vieille horloge n'arrête de faire... ce qu'elle fait.

– Tout à fait d'accord, a dit Horace.

Bronwyn avait attaché l'horloge dans son dos. Son tic-tac sonore m'évoquait un compte à rebours, et je me suis demandé, si je m'attardais près de l'un des innombrables morts étendus dans la boue, si je l'entendrais chuchoter.

Nous avons suivi Emma, qui empruntait le chemin le plus direct pour sortir du *no man's land*, côté britannique. Ou était-ce le camp allemand qui se profilait devant nous ? Les vapeurs toxiques et les explosions m'avaient mis la tête à l'envers, et, d'un côté comme de l'autre, on ne distinguait qu'un flou confus de ruines et de barbelés. J'étais sonné et complètement désorienté.

« Où sont les Ombrunes ? » ai-je pensé en chassant une nuée de balles d'un revers de main.

– Formez une chaîne, que personne ne se fasse semer ! nous a commandé Bronwyn.

Elle a remonté le rang pour vérifier qu'on se tenait bien par la main. Puis elle a pris Sophie sous un bras et Addison sous l'autre.

– Attention à l'horloge ! l'a réprimandée Millard.

– Rappelez-vous le conseil de Miss Hawksbill ! a crié Emma d'une voix forte et claire, qui portait loin dans le silence. Regardez droit devant vous, si vous ne voulez pas faire de cauchemars jusqu'à la fin de vos jours.

Soudain, un énorme mugissement a retenti derrière nous. Nous nous sommes arrêtés net, et retournés pour voir d'où venait le bruit.

– Qu'est-ce que c'est encore ? a râlé Noor.

Horatio a hoché la tête, comme s'il venait de se rappeler quelque chose.

– Ce ne peut être que Percival Murnau, a-t-il affirmé.

Comme pour lui donner raison, le lieutenant de Caul nous est apparu sous sa nouvelle forme monstrueuse, tel un cauchemar ambulante. C'était un géant haut comme deux maisons et constitué de deux parties. Sa moitié supérieure, vaguement humaine, était juchée sur un amalgame tourbillonnant de substance noire visqueuse, de boue du champ de bataille, de débris et de cadavres. Il a ouvert sa bouche trop large pour hurler mon nom, en postillonnant des fragments de ce chaos.

L'horloge en os n'avait aucun effet sur lui. Il n'appartenait pas à cette boucle.

– Courez ! a crié quelqu'un.

Nous avons détalé dans le champ de ruines, aussi vite que nos jambes nous le permettaient, en traversant des nuages de balles.

Murnau, qui se déplaçait sans jambes, était plus rapide que nous. La masse tourbillonnante de sa partie inférieure balayait le sol comme l'entonnoir d'une tornade. Soudain, des cris stridents venant du ciel se sont joints à son rugissement.

– Miss Pétre! a crié Julius.

– Et Miss Hawksbill ! a complété Bronwyn.

Les deux Ombrunes nous avaient retrouvés et décrivaient des cercles au-dessus de nous. Miss Sterne, qui faisait partie de cette boucle, devait être figée quelque part, en plein vol.

Elles ont foncé en piqué sur Murnau, l'ont harcelé sans relâche pour le faire ralentir. La tranchée s'ouvrait devant nous. Il ne nous restait plus qu'à piquer un sprint pour quitter le *no man's land*.

Profitant de ce que Murnau était aux prises avec les Oiseaux, nous nous sommes faufileés par une brèche dans les barbelés. Miss Hawksbill a surgi devant nous à tire-d'aile pour nous indiquer une passerelle qui enjambait la tranchée. Dans cette zone, les nuages de balles étaient aussi denses qu'une averse de grêle. Sur notre passage, les projectiles tombaient au sol avec un bruit de machine à sous crachant le jackpot.

En traversant la passerelle, j'ai regardé dans la tranchée. Des dizaines de soldats étaient figés en contrebas, telles des statues sinistres, le visage maculé de terre et de sang.

C'étaient des Allemands, pas des Anglais. Nous venions de franchir les lignes allemandes, quand un fracas de tonnerre a retenti derrière nous. Murnau était tout près, à une cinquantaine de mètres à peine, et gagnait du terrain. Le sol accidenté ne le ralentissait pas. Les tranchées ne seraient pas davantage un obstacle pour lui.

Un cri est venu du ciel. Miss Pétre! a fondu sur Murnau et l'a frappé au visage avec son bec. Il a grogné et fait mine d'esquiver l'attaque, puis s'est retourné brusquement en levant le bras. Il a saisi Miss Pétre! dans sa main, l'a broyée et jetée dans la boue.

Julius s'est laissé tomber à genoux en hurlant. Sebbie et Enoch l'ont relevé et traîné derrière eux.

Elle était morte. Je n'avais jamais vu une Ombrune se faire tuer, et l'horreur a failli me pétrifier sur place. Je me suis fait violence pour suivre mes amis. Nous ne pouvions pas gaspiller le cadeau qu'elle nous avait fait. Le sacrifice de Miss Pétre! avait ralenti Murnau, qui se débattait encore contre le dernier mur de barbelés du *no man's land*.

Julius criait comme un possédé. Il s'est dégagé de l'étreinte de Sebbie et Enoch pour foncer vers Bronwyn en hurlant quelque chose comme « La casser ! la casser ! » Avant que l'on comprenne où il voulait en venir, il a arraché l'horloge du dos de Bronwyn, l'a soulevée

au-dessus de sa tête et l'a jetée contre un rocher.

Un soubresaut m'a secoué le ventre, tandis qu'un brusque changement de pression comprimait mes tympans. Un vacarme assourdissant a englouti les cris de Millard, qui hurlait après Julius. Le temps avait repris son cours.

Un millier de mitrailleuses ont fait feu. Dans la tranchée derrière nous, les soldats se sont remis à courir. Et Murnau, emporté par un ouragan de métal volant, s'est désintégré sous nos yeux.

Un cri a fusé dans le ciel. Miss Hawksbill nous pressait de continuer à fuir. Tout en courant, Sebbie et Noor ont prélevé de la lumière pour nous dissimuler dans l'ombre. Bronwyn portait Julius, qui s'était à nouveau effondré.

Nous avons slalomé entre les tentes d'infirmier et le matériel stationnés à l'arrière, jusqu'à une zone floue et diaphane – la membrane de la boucle –, que nous avons traversée en courant. Un monde d'une normalité troublante nous attendait de l'autre côté.

-
1. Savile Row est une rue de Londres célèbre pour ses tailleurs.
 2. Extrait d'un poème d'Emily Dickinson traduit par Pierre Messiaen, Aubier, 1956.

CHAPITRE DIX-SEPT

Nous n'étions plus sur un champ de bataille ni dans un champ tout court, mais sur la pelouse d'un jardin public, dans une petite ville française. Miss Hawksbill n'avait pas traversé la membrane avec nous. Peut-être ne le pouvait-elle pas. Ou alors, elle devait regagner les tranchées pour récupérer le corps de Miss Pétrel. Mais nous avons entendu sa voix à travers la déchirure :

– Je ne peux pas vous suivre, les enfants. Partez, maintenant. Partez vite ! Nous pleurerons nos défunts quand tout cela sera fini.

Le parc était entouré de maisons et de petites boutiques. Les cloches d'une église sonnaient agréablement. Nous n'avions pas voyagé dans le monde, seulement dans le temps. Pourtant, nous étions arrivés dans un pays complètement différent. Horatio a enfilé des lunettes de soleil pour cacher ses yeux vides et, dans un français impeccable, a demandé à un passant où se trouvait la gare ferroviaire.

– Suivez-moi, nous a-t-il commandé. Ne pensez pas, ne parlez pas. Contentez-vous de marcher.

Nous lui avons obéi sans protester. C'était peut-être un Estre, mais il s'était montré plus loyal que certains particuliers. Comme il faisait chaud, nous avons retiré nos lourds manteaux et nous les avons abandonnés par terre, dans une rue bordée de boutiques. Personne ne s'intéressait à nous. Les gens d'ici étaient peut-être habitués à voir des reconstitutions de la Première Guerre mondiale. J'avoue qu'à ce stade, je ne me souciais plus trop des gens normaux.

– Vous croyez qu'il est vraiment mort ? a demandé Horace en jetant un coup d'œil inquiet derrière lui.

Enoch a acquiescé.

– Il s'est pris dix milliards de balles dans le corps. Les Allemands en ont fait de la chair à pâté.

– Si les balles peuvent tuer un Sépulcreux, elles peuvent aussi le tuer, c'est évident, a souligné Emma.

Bien que j'eusse vu Murnau se faire déchiqueter, je ne partageais pas leur optimisme. Ce n'était pas un Creux. Je n'étais même pas sûr qu'il était encore mortel. Cependant, j'ai gardé mes doutes pour moi. Inutile d'accabler mes amis. Nous avons assez de soucis comme ça.

Arrivés à la gare, nous avons acheté des billets pour Londres

(Horatio avait de l'argent) et attendu l'arrivée de notre train dans un hall presque désert. Julius pleurait tout bas son Ombrune disparue. Horace s'est assis à côté de lui. Il a posé un bras sur son genou et lui a murmuré des paroles de réconfort. Emma est allée chercher des serviettes en papier dans un café pour soigner la coupure au bras d'Enoch, qui nous a offert un concert de plaintes et de grimaces. Addison humait l'air, aux aguets, mais ses petits yeux se fermaient malgré lui.

– Que se passera-t-il si on échoue ? a demandé Sebbie à voix basse.

Enoch a inspiré bruyamment.

– Pas grand-chose, a-t-il répondu. Caul prendra le contrôle du monde des particuliers et nous asservira tous, avant de transformer le monde en abattoir.

– S'il est de bonne humeur, a ajouté Emma.

Horace lui a tapoté l'épaule.

– Nous n'échouerons pas.

– Pourquoi ? Parce que tu l'as rêvé ?

– Parce qu'on ne peut pas. Voilà tout.

Nous étions accablés de fatigue et traumatisés par les horreurs que nous venions de traverser. J'ai essayé de me réconforter en me disant qu'on rentrait à Londres plus forts qu'on ne l'était en partant. Nous avions réuni trois des sept mangeurs de lumière de la prophétie. C'était amplement suffisant. Et nous avions Horatio. Ce dernier, assis bien droit sur un banc de bois, tournait la tête toutes les quelques secondes pour surveiller le portail et les quais, tel un Terminator bienveillant.

Le train est entré en gare en grondant. Nous nous sommes entassés dans un compartiment privé sous les regards intrigués des autres passagers. Je n'y accordais plus vraiment d'importance ; c'est à peine si je les remarquais encore. Tout en s'installant, Emma s'est inquiétée à voix haute des Ombrunes et de l'Arpent. Miss Avocette était plus faible que jamais la dernière fois que nous l'avions vue, et la solidité du bouclier dépendait de la santé des douze Ombrunes qui l'avaient créé. Miss Pétreil nous avait appris que Caul avait posté une armée à la porte de notre boucle.

– Je me demande ce qu'il attend pour attaquer, a dit Bronwyn.

– L'éclosion de son armée de Creux, a répondu Horatio. Il les conçoit à Abaton. Chaque Sépulcreux abrite une âme volée dans les urnes de la Bibliothèque.

– Je croyais qu'il ne pouvait pas les manipuler, ai-je observé.

– Les choses ont changé depuis sa résurrection. Il a même réussi à figoler ses créatures.

– C'est pour ça qu'on les voit ? a demandé Horace.

– Exact. En plus d'être visibles, ses nouveaux Sépulcreux sont blindés, plus grands, et...

Horatio a posé les yeux sur moi avant d'achever :

– Plus difficiles à contrôler.

Je me suis senti nul. Jugé, même si je savais que telle n'était pas son intention.

– Mais vous, vous avez réussi à en contrôler un, ai-je dit. À lui parler...

– Il m'a fallu du temps. J'ai passé des jours auprès de ce Sépulcreux, et j'ai appris sa nouvelle langue peu à peu. Mais ils sont plus réfractaires que nous ne l'étions.

L'Estre faisait allusion à la période où il était lui-même un Creux.

Emma l'a interrogé à voix basse :

– Ça fait quoi, d'être un Sépulcreux ?

Horatio a réfléchi un instant.

– C'est une torture, a-t-il finalement lâché. Tout en vous est à moitié formé. Votre corps, votre esprit, vos pensées. Vous avez tellement faim que même vos os vous semblent vides. Vous n'éprouvez un semblant de soulagement que lorsque vous mangez, de préférence un être humain, et si possible un particulier. Et même alors, le répit est de courte durée.

– Et vous ne détestiez pas H ? a demandé Noor. Lui qui vous a maintenu dans cet état pendant si longtemps ?

– Si, a-t-il répondu spontanément.

Il a incliné la tête.

– Et non, a-t-il ajouté. Tous les Creux détestent leurs maîtres. Mais il m'a aidé à développer mon esprit. Il m'a appris à lire, à comprendre l'anglais et à me distraire de ma faim. J'ai compris pourquoi il me gardait, pourquoi il avait besoin de moi. Avec le temps, j'ai fini par l'aimer autant que je le détestais.

Le train s'est ébranlé. Les bancs et les guichets de la gare ont défilé derrière la vitre.

– Pouvez-vous m'apprendre leur nouvelle langue ?

– Je veux bien essayer. Mais c'est un apprentissage plus intuitif qu'intellectuel. De l'imprégnation.

– Je suis prêt à tout, ai-je affirmé.

– Une dernière question avant la leçon de vocabulaire, est intervenue Noor. Quand vous parlez d'une « armée » de Creux, à combien de créatures pensez-vous ?

– Des dizaines, assurément, a répondu Horatio. Peut-être plus...

Il s'est tu un instant, pensif. Derrière la vitre, la gare a laissé la place à des prairies en fleurs.

– Ils doivent être tous nés, ou presque, maintenant, a-t-il repris. L'heure est proche.

Enoch a pouffé.

– *L'heure est proche*, a-t-il répété d'une voix rocailleuse. Tous les Estres parlent-ils comme les méchants des films d'horreur ?

Horatio a haussé un sourcil.

– Si j'avais encore mes langues, je te giflerais avec les trois.

Enoch a pâli et s'est renversé sur son siège. L'instant d'après, Horace s'est levé d'un bond.

– Les amis ! s'est-il exclamé, le nez collé contre la fenêtre. C'est quoi, ça ?

Nous nous sommes agglutinés derrière lui. Un géant se déplaçait à toute vitesse dans le champ. Il était torse nu et semblait chevaucher un tourbillon de blé et de fleurs jaunes.

– C'est lui, a chuchoté Emma.

– Oh non ! a gémi Bronwyn.

Murnau glissait vers nous à travers champs, et nous commençons seulement à prendre de la vitesse.

– Je croyais que c'était un train rapide ! a pesté Enoch en frappant contre la vitre. Allez, toi ! Accélère !

Murnau se rapprochait. Le train a tressauté sur un passage à niveau et dépassé un parking. Murnau l'a traversé dans la foulée, juché sur sa mini-tornade, laissant dans son sillage une traînée de débris d'asphalte et de carrosserie.

– Je vais parler au conducteur ! a décidé Enoch en sortant du compartiment.

Nous avons couru derrière lui dans l'étroit couloir, comme si cela pouvait suffire à nous éloigner de Murnau. Les autres passagers nous regardaient passer, perplexes. La plupart n'avaient pas remarqué la créature de cauchemar qui fonçait sur nous.

Après une nouvelle secousse, le train a enfin accéléré.

– Ouf ! a crié Horace. C'était moins une...

Nous nous sommes pressés contre la fenêtre de la voiture restaurant. Murnau perdait du terrain. Dans un ultime effort, il a sprinté vers nous, mais s'est désintégré en pleine course, criblant le train d'une grêle de fleurs, de terre et de petits morceaux de voiture, qui sont retombés le long des voies.



Nous avons claqué la porte de notre compartiment et nous nous sommes effondrés sur les sièges. Pour tenter de calmer mes amis, j'ai avancé l'idée que Caul n'aurait plus les moyens de s'en prendre à nous avant qu'on arrive à l'Arpent. Enoch a déboutonné sa chemise et fait tomber sur nos genoux une douzaine de sandwichs volés à la voiture-bar. Personne ne lui a reproché son larcin. Nous avons abandonné le pain de Miss Sterne sur le champ de bataille avec nos sacs trop lourds, et nous étions affamés. J'avais déjà remarqué qu'une peur intense et prolongée causait ce genre de fringale.

En parlant de peur, je n'essayais même plus d'analyser les choses qui nous étaient arrivées. J'avais l'impression que les horreurs déferlaient sur nous en permanence, telles des vagues géantes. Si je survivais à ce calvaire, je risquais d'être affecté de tics nerveux, ou à nouveau tourmenté par des cauchemars effroyables. Peut-être qu'un jour, un psy m'aiderait à décortiquer tout ça. Mais pas un charlatan engagé par mes parents, ni un Estre déguisé. Un thérapeute particulier. Quand j'ai demandé à mes amis s'il existait des guérisseurs de cerveaux, ils m'ont regardé bizarrement. Je n'ai pas insisté.

Il nous restait deux heures de voyage avant d'arriver à Londres. Addison et Bronwyn se sont assoupis, bercés par le bavardage des autres. Certains étaient trop excités pour dormir, et ils avaient besoin de parler de ce qui nous était arrivé. Sophie s'est blottie contre la fenêtre avec Pensevus et a regardé défiler le paysage. Julius et Horace, assis côte à côte, discutaient à voix basse, les pieds nus et les genoux ramenés contre la poitrine. De temps à autre, leurs têtes se touchaient.

Noor et moi avons profité de l'occasion pour faire plus amplement connaissance avec Horatio. La première fois qu'on l'avait vu, c'était un demi-Creux informe, à peine capable de parler. Il avait sauté par la fenêtre de l'appartement new-yorkais de H, au sixième étage, et on l'avait cru mort. Entre-temps, il avait repris la forme humaine d'un Estre, plutôt bel homme au demeurant. Mais comment s'était-il retrouvé en France, dans une boucle effondrée ? Et surtout, comment avait-il réussi à infiltrer les rangs des fidèles serviteurs de Caul ?

– Oui, a dit Noor, qui le fixait en hochant la tête. Que vous est-il arrivé ?

Horatio a eu un sourire bizarre. C'était une expression qu'il ne maîtrisait pas encore très bien.

– C'était une période... mouvementée. Après ma chute par la fenêtre, je me suis caché dans les égouts. J'y suis resté plusieurs jours, le temps d'achever ma métamorphose. Je m'étais imposé une certaine discipline mentale durant les longues années passées auprès d'Harold Fraker King. Grâce aux facultés que j'ai acquises, j'ai pu conserver mes souvenirs, contrairement à la plupart des Sépulcreux qui se transforment.

Son langage était châtié, sa diction impeccable. Avec son léger accent new-yorkais et sa syntaxe parfaite, on aurait dit un robot imitant un chauffeur de taxi.

– Je n'ai pas oublié Harold Fraker King, et sa générosité. J'étais déterminé à poursuivre sa mission : protéger Noor Pradesh et contribuer à l'accomplissement de la prophétie des sept.

– Eh bien, merci, a dit Noor.

– Votre timing laissait un peu à désirer, a souligné Enoch, qui venait de rejoindre notre conciliabule.

– Ou pire, a objecté Emma.

– En tout cas, il n'a pas manqué sa cible, a dit Sebbie en se massant la gorge à l'endroit approximatif où la balle d'Horatio avait transpercé celle de l'Estre.

Tout le monde participait à la conversation, à présent.

– Une question, a ajouté Millard. Si vous étiez au courant pour la prophétie, pourquoi ne nous avez-vous pas dit que le cœur de V figurait sur la liste des ingrédients pour ressusciter Caul ?

– Maître King ne le savait pas, car maîtresse Velya ne le lui a jamais confié, a-t-il répondu avec franchise.

– S'il l'avait su, H ne nous aurait pas envoyés à sa recherche, ai-je raisonné.

– Elle ne voulait peut-être pas lui révéler qu'elle était une Ombrune, a suggéré Emma.

Enoch a agité la main en signe d'impatience.

– Cette énigme est terriblement ennuyeuse. Je suis pressé d'apprendre comment vous avez infiltré les Estres. Ne savaient-ils pas qui vous étiez ?

– Non. Parce que je me suis déguisé. Le visage que vous voyez n'est

pas celui dont j'ai hérité. Il a été cousu par-dessus.

Emma a grimacé, dégoûtée.

– Quoi ! s'est étranglée Noor.

– Une fois ma métamorphose achevée, j'ai tué un Estre et prélevé son visage pour l'apporter à Ellsworth Ellsworth, le célèbre tailleur de peau des Intouchables. Et voilà le résultat.

Il a tourné la tête et effleuré sa joue d'un revers de main, comme un mannequin dans une publicité pour une crème de jour. Une fine ligne de points de suture apparaissait à la racine de ses cheveux blonds.

– J'ai volé son identité, a poursuivi Horatio. J'ai imité ses manières et rejoint un groupe d'Estres opérant à NewYork, parmi les derniers aux États-Unis. Il était déjà trop tard pour arrêter le complot visant à faire évader Percival Murnau et ses camarades de votre prison de l'Arpent du Diable, et trop tard aussi pour les empêcher de ressusciter Caul. Mais j'ai appris qu'ils avaient intercepté l'un de vos appels téléphoniques...

Il a pointé un doigt vers Sophie, qui a caché son visage, mortifiée.

– ... et j'ai su qu'ils voulaient suivre Miss Pradesh pour tenter de découvrir le lieu du rendez-vous.

– Caul était donc au courant pour les sept, a raisonné Bronwyn, qui venait de se réveiller et clignait des yeux, groggy. Et pour la prophétie.

– Bien sûr, a dit Emma. C'est pour ça qu'il a envoyé des Estres après Noor quand elle était petite.



– C'était dans l'*Apocryphon*, à la portée de n'importe quel imbécile, a souligné Horace.

– Caul n'est pas un imbécile, a objecté Millard.

Il s'est tourné vers les mangeurs de lumière.

– Sans vouloir vous vexer, ça m'étonnerait que votre existence l'empêche de dormir. Mais il n'allait pas se donner tout ce mal pour mourir et ressusciter sans avoir pris la peine de vous tuer, par précaution.

– On est tombés dans un piège, a dit Noor à Horatio. Et vous avez fait tout ce chemin pour nous sauver.

– Oui, a-t-il répondu simplement, sans orgueil, mais sans modestie.

Noor a joint les mains.

– Merci !

– Il essaiera encore de nous tuer, a prédit Julius.

Il s'était remis de ses émotions, et j'ai remarqué que ses doigts et ceux d'Horace étaient entrelacés sur le siège entre eux.

– On a échappé à son piège, tué ses Creux, et humilié son monstrueux lieutenant en chef. À sa place, j'aurais des pulsions de meurtre. Pas vous ?

CHAPITRE DIX-HUIT

Une légère paranoïa s'est emparée de moi quand notre train est entré au ralenti dans la gare de St Pancras. Nous étions arrivés au centre du Londres actuel. Il y avait trop de gens, trop d'yeux, trop de corps, mais la foule ne serait jamais assez compacte pour nous dissimuler. Notre groupe attirait l'attention, c'était le moins qu'on pût dire, même si nous avions tous passé une éternité dans les toilettes exigües du train à nettoyer la boue qui maculait nos visages et nos vêtements.

Caul et ses agents devaient nous chercher, et ils pouvaient être n'importe où. Murnau l'avait certainement prévenu de notre arrivée. Peut-être même ses nouveaux pouvoirs surnaturels lui permettaient-ils de nous suivre à la trace.

Nous avons quitté le train en groupe compact, rassurant. C'était troublant de débarquer dans cette ruche bourdonnante du vingt et unième siècle. Il y avait des écrans et des panneaux lumineux partout, et presque tous les piétons marchaient en regardant leur téléphone. Au moins, ils ne s'intéressaient pas à nous. Emma tenait Addison, mort de honte, au bout d'une laisse improvisée à partir d'une ficelle, pour se conformer aux règles sur les animaux dans les lieux publics. Ce n'était pas le moment de causer un esclandre.

– Il nous faut un téléphone, a dit Millard.

Avec son foulard sur la tête et ses grosses lunettes noires, il me rappelait une vieille photo de Jackie Kennedy.

Enoch a failli arracher son portable à un passant, mais Millard a retenu son bras.

– Pas comme ça. Un vrai, dans une cabine. Je dois appeler l'Arpent.

Nous avons quitté le quai pour rejoindre le vaste hall : une cathédrale de science-fiction dédiée au culte du fast-food. Nous ne cessons de regarder autour de nous, à l'affût d'éventuels agresseurs et d'un téléphone du siècle dernier. La plupart des célèbres cabines téléphoniques rouges n'abritaient plus de véritables téléphones. Elles avaient été converties en espaces privés pour passer des appels et recharger les mobiles. Au bout de longues minutes de recherches infructueuses, nous avons enfin trouvé une cabine délabrée équipée d'un vieux téléphone, dans un coin crasseux près des toilettes.

Nous nous sommes entassés à l'intérieur, jusqu'à ce que ce ne soit plus possible. Une bonne moitié d'entre nous a dû rester dehors, faute de place. J'avais le nez collé contre l'aisselle de Bronwyn, ce qui laissait à désirer en termes de confort. Millard a feuilleté un gros annuaire téléphonique suspendu à un cordon.

– Il y a plein de pages déchirées, a-t-il grommelé.

J'ai jeté un coup d'œil à travers la vitre. Une foule de gens était massée sous une grande télévision à écran plat, mais je ne voyais pas ce qu'ils regardaient.

– Qu'est-ce qu'il fait ? m'a chuchoté Noor à l'oreille.

– Les Ombrunes apparaissent dans l'annuaire téléphonique sous de faux noms. On peut se connecter à certaines de leurs boucles en sifflant le chant d'oiseau qui convient.

Elle a enlacé ma taille par-derrière, et j'ai posé instinctivement les mains sur les siennes. Comment un geste aussi simple pouvait-il être aussi rassurant ? C'était un mystère doublé d'un miracle.

– Tu me manques, a-t-elle chuchoté.

J'ai hoché la tête. Elle me manquait, à moi aussi. Nous ne nous étions quasiment pas quittés depuis plusieurs jours, mais nous avions eu si peu de temps pour nous que Noor me paraissait lointaine. Cette chose qu'il y avait entre nous était toute neuve, et ne demandait qu'à s'épanouir. Je craignais qu'elle se flétrisse à jamais si nous n'en prenions pas soin maintenant. Nous n'avions pas le temps d'aller au restaurant ou au cinéma. C'est à peine si l'on pouvait se parler une minute en tête à tête. Il y avait toujours quelque chose de plus important à faire : échafauder un plan, fuir, se battre, ou s'offrir une heure de précieux sommeil. Peut-être qu'un jour, si ce combat prenait fin, je pourrais aimer Noor Pradesh comme elle le méritait.

Millard a tapoté l'annuaire avec enthousiasme.

– Bingo !

Il a décroché le téléphone de son support, retiré son foulard et approché le combiné de son oreille invisible. Après quelques fausses notes, il a sifflé un cri d'oiseau incroyablement réaliste.

– Ça sonne, nous a-t-il confié.

– Ohé ! a fait une voix flûtée au bout du fil.

– Ohé, ici Millard Nullings. Pourrais-je parler à Peregrine Faucon, s'il vous plaît ? C'est très urgent !

Miss Peregrine devait attendre près du téléphone dans la maison de Bentham, car il ne s'est écoulé que quelques secondes avant qu'elle prenne la communication. Nous avons approché la tête du combiné

pour tenter de l'entendre.

– Millard, c'est vous ?

La ligne était mauvaise et crachotait, mais j'ai quand même perçu l'inquiétude dans sa voix.

– Oui, c'est moi, Miss.

Je n'ai pas entendu ce que Miss Peregrine disait ensuite. Seulement Millard qui lui répondait :

– On va bien. Oui, on a les sept. Enfin, pas tous. Deux de plus qu'avant, donc trois en tout. Exact. Mais ça suffit... On a appris qu'ils n'étaient pas tous indispensables. Les deux autres sont des remplaçants.

Julius s'est renfrogné.

– Oui, c'est vrai. Murnau et plusieurs Sépulcreux nous ont pris en chasse. Mhmmh... dites, on se demandait si on devait... Enfin, il serait question de dévorer son âme... Ah ? Entendu, je transmets.

Il a éloigné la tête du combiné et l'a recouvert d'une main.

– Miss P dit qu'on ne doit sous aucun prétexte affronter Caul de notre propre initiative. Elle nous demande de rentrer immédiatement à l'Arpent.

Bronwyn lui a arraché le combiné.

– Miss, c'est Bronwyn. S'il vous plaît, évacuez tous les petits de l'Arpent. Caul est en route avec une armée de Creux. Ils sont très mauvais, et Jacob ne pourra pas les contrôler. Il doit bien exister une boucle de Panloopticon où les enfants seraient en sécurité pendant quelque temps... Quoi ?

Elle a plissé le front.

– Ah.

La surprise a rendu sa voix plus grave.

– Oh non !

– Laisse-nous écouter ! a râlé Enoch.

Il a décollé le récepteur de l'oreille de Bronwyn pour qu'on puisse distinguer la voix de Miss Peregrine.

– ... juste après que vous êtes entrés dans la boucle de Miss Hawksbill, disait-elle, et quelques instants seulement avant qu'on referme le Panloopticon, un des monstrueux lieutenants de Caul est entré dans la maison par une des portes du premier étage. Il a semé le chaos, tué deux gardes et grièvement blessé Miss Pluvier et Miss Babaxe. Heureusement, elles ont survécu. Sans quoi notre bouclier temporel se serait instantanément dissous. Nous avons mobilisé de

nombreux particuliers pour le combattre, et nous l'avons vaincu. Hélas, les dégâts sont considérables. Je crains que le Panloopticon ne soit plus en état de fonctionner. Et même s'il l'était, ce serait beaucoup trop dangereux de l'utiliser.

– Alors vous êtes coincés dans l'Arpent, a dit Emma. Vous ne pouvez plus fuir nulle part.

– Fuir ne servirait à rien.

– Et on ne peut vous rejoindre qu'en passant par l'entrée de la boucle, a dit Enoch. Une entrée qui doit grouiller de...

– Avez-vous envisagé de vous rendre pour préserver des vies ? a demandé Addison. Manifestement, l'ennemi est d'une supériorité écrasante.

Nous l'avons regardé comme s'il était devenu fou.

– Jamais ! a déclaré Emma. Je ne capitulerai jamais devant Caul !

– Tu préfères mourir ? Et voir mourir tous ceux que tu aimes ?

Elle a hésité brièvement avant d'acquiescer : plutôt mourir qu'être prisonnière – ou esclave – de Caul. Nous étions tous du même avis.

– Bien, a approuvé Addison. C'était pour vous tester.

Nous avons discuté de stratégie avec Miss Peregrine. Il a été question de « saper » les forces de Caul de l'extérieur, pendant que l'Arpent préparerait une attaque-surprise de l'intérieur. Millard a suggéré d'attendre que Caul et son armée essaient de percer le bouclier. Nous profiterions de leur distraction pour les prendre à revers. À ce moment-là, les Ombrunes dissiperaient la Courtepointe et attaqueraient à leur tour.

– Un mouvement en tenaille classique, a-t-il résumé.

– Ou bien nous, les trois mangeurs de lumière, pourrions trouver Caul et l'attaquer, a proposé Julius. Vous compliquez trop les choses.

Miss Peregrine a réitéré son interdiction :

– Vous ne devez *rien* tenter contre Caul. Dès que vous pourrez regagner l'Arpent sans danger, je veux tous vous voir revenir. D'ici là, vous vous cacherez dans notre maison sécurisée, près de l'entrée de la boucle, et vous attendrez qu'on vous fasse signe.

– Mais, Miss, les nouveaux mangeurs de lumière et Sophie sont obligés de vivre dans une boucle, a objecté Bronwyn. Ils ne peuvent pas rester plus d'une journée dans cette maison, sous peine de vieillir en accéléré.

– Ça n'arrivera pas, a assuré Miss Peregrine. Nous viendrons dès que possible. En attendant, nous allons attaquer Caul et son armée. Ils

n'ont pas le monopole des désolations.

J'étais tellement concentré sur notre conversation téléphonique que je n'avais pas remarqué ce qui se passait à l'extérieur. La foule massée sous la grande télévision avait grossi, et les spectateurs étaient comme pétrifiés. J'ai tendu le cou pour regarder l'écran à travers la vitre teintée. Au même instant, la caméra a zoomé sur un homme aux yeux lumineux, semblables à des projecteurs.

– Oh mon Dieu ! ai-je soufflé en sortant de la cabine.

J'ai traversé la foule sur des jambes flageolantes. Le reportage suivait des gens terrorisés qui couraient dans les rues de la ville. Une vue aérienne, prise d'un hélicoptère ou d'un drone, montrait un homme et une femme qui venaient manifestement d'ingérer d'importantes quantités d'ambrosie. Ils se tenaient au milieu d'un pont, et les rayons lumineux qui jaillissaient de leurs orbites noircissaient le béton partout où ils posaient le regard. La femme a arraché la portière d'une voiture abandonnée et l'a balancée sur deux personnes tapies derrière une camionnette de livraison. Puis un homme a surgi de derrière le véhicule, les mains levées, et la voiture a glissé vers le parapet du pont, menaçant de renverser la femme. Elle a fait un bond de côté juste avant que le véhicule bascule dans le fleuve.

Nous assistions à une bataille entre des particuliers, diffusée en direct à la télévision !

– Ils se battent ! s'est écriée Bronwyn, qui m'a rejoint en courant. Et n'importe qui peut les voir !

Mes amis avaient laissé le téléphone suspendu à son fil, dans la cabine. Ils se sont rassemblés autour de moi, bouche bée.

Un sous-titre défilait au bas de l'écran : ATTAQUE DE MONSTRES DANS LE CENTRE DE LONDRES.

– J'en reconnais une ! a dit Emma. Celle qui a lancé la portière. C'est cette horrible femme...

Je me suis aperçu que je la connaissais aussi. C'était Lorraine, la fumeuse invétérée, propriétaire d'un commerce de vente de particuliers, à qui nous avions soutiré des informations sur les Estres¹. Elle avait dû fuir l'Arpent avant que les Ombrunes ne lancent leur série d'arrestations. Cette ancienne mercenaire, doublée d'une traîtresse, était tombée encore plus bas : elle consommait de l'ambrosie et avait rejoint le camp de Caul.

– Et moi, je connais les particuliers cachés derrière la camionnette, a signalé Millard. Ils font partie de l'équipe de sauvetage qu'on a envoyée pour libérer les otages de Caul.

Le voisin de Lorraine a pivoté vers une voiture de police qui venait

d'arriver. Il a vomi un puissant jet de liquide argenté, semblable à du métal en fusion, qui a percé un trou dans le capot. Les deux policiers sont sortis précipitamment du véhicule, avant de détalier.

– C'est affreux ! C'est terrible ! a gémi Horace. Éteignez cette télévision, avant qu'on soit tous démasqués !

– Trop tard, mon pote, a dit Enoch.

Il a pointé du doigt trois autres écrans à proximité, qui diffusaient les mêmes images.

Étonnamment, les gens autour de nous semblaient plus sceptiques qu'effrayés.

– Ce doit être une mise en scène, a dit un homme en se détournant.

– Encore un coup de promo pour un film, a acquiescé son voisin.

Ils n'arrivaient pas à croire que c'était réel.

C'est alors que j'ai entendu une voix commenter :

– Une attaque de *monstres* ! Ils n'ont encore rien vu ! Attendez un peu la suite...

Je me suis retourné. L'individu qui avait parlé se tenait juste derrière moi. C'était un homme de taille moyenne, avec une chemise et une cravate ordinaires, campé sur une paire de jambes on ne peut plus normales. Et pourtant, j'ai cru que j'allais faire une crise cardiaque.

C'était Caul. J'aurais reconnu entre mille son nez busqué et son menton proéminent. Ses yeux étaient pleins de raillerie, malgré leur blancheur. Son sourire révélait des canines pointues.

– Rebonjour, Jacob.

Emma, plus prompte que moi à réagir, lui a asséné une gifle d'une main flamboyante. Caul a fait un tour sur lui-même et s'est effondré à terre.

Des cris de panique ont fusé autour de nous et la foule s'est éparpillée dans une onde concentrique. Caul se tordait sur le sol en hurlant :

– Les monstres ! Ils sont ici ! Là !

Puis son corps s'est liquéfié sous nos yeux, formant une flaque noire.

– Je fonds ! a-t-il crié. Je foooooonds !

L'instant d'après, il ne restait plus qu'un tas de vêtements au milieu de la flaque, qui s'étendait rapidement. Nous avons reculé précipitamment. La flaque émettait une lumière bleutée, qui pulsait comme un cœur battant.

– Il faut faire quelque chose ! a crié Sebbie à Noor et Julius. C'est l'occasion ou jamais !

– Oui, mais quoi ? a demandé Noor.

– Ça ! a répondu Julius.

Il s'est avancé, les bras tendus, comme pour extraire la lumière de la flaque. Aussitôt, un bras a jailli du liquide et une main griffue s'est refermée sur sa gorge. Un ricanement sinistre a fusé, tandis que Julius tombait à genoux en suffoquant. Sa peau a pris une teinte grise, cadavérique.

– Julius ! a hurlé Sebbie.

Noor s'est arrachée à mon étreinte et a couru vers la flaque. La lueur bleue a disparu et un second bras a jailli du liquide. J'ai plaqué Noor au sol *in extremis*. La menace n'est passée qu'à quelques centimètres de son cou.

Emma a approché ses mains enflammées du bras, qui s'est rétracté comme un serpent furieux.

– Ne le touchez pas ! a crié Millard.

Bronwyn, qui allait tenter de délivrer Julius, s'est arrêtée net. Sophie s'est avancée en brandissant Pensevus, dont le visage s'était animé. Les yeux de la poupée luisaient de colère et ses mâchoires claquaient, menaçantes. La fillette l'a lancée vers le bras restant. Pensevus y a planté une rangée de dents coupantes comme des rasoirs, et les a enfoncées jusqu'à l'os. Caul a poussé un hurlement perçant. Sa main sectionnée a lâché la gorge de Julius, qui s'est effondré dans les bras d'Horace. Bronwyn les a traînés à l'écart.

Une nouvelle forme s'est aussitôt élevée de la flaque. C'était Caul, plus grand, torse nu et tout dégoulinant d'une substance noire, tel un Sépulcreux. Il s'est dressé lentement, sous nos regards horrifiés. Il était vaguement humain, mais mal fichu : sa tête était étirée en longueur, son cou quasi inexistant, sa poitrine concave et son dos arqué. Ses bras épais, trop longs, s'agitaient comme des langues de Creux. Sa main droite repoussait à vue d'œil. Sa moitié supérieure, grossièrement humaine, était greffée sur une espèce de tronc d'arbre, fait non pas de bois, mais d'une chair grise et tachetée. Ses racines semblaient ancrées dans les profondeurs de la flaque. Il a continué de grandir, jusqu'à ce que sa tête heurte un chevron, cinq mètres au-dessus de nous. C'était Caul sous sa véritable forme, le monstre qu'il était devenu.

– Nous ne sommes pas obligés de nous battre, a-t-il roucoulé.

Sa voix était double : à la fois grave et aiguë, comme si un homme et un enfant partageaient une seule âme.

– Prosternez-vous devant moi, mes enfants, et priez votre nouveau

maître.

Nous avons continué à reculer. Nous ne voulions pas fuir, mais nous ne savions pas encore comment le combattre.

– Dommage. C’est vous qui voyez...

Il a étendu brusquement un bras, qui nous a manqués de peu avant de percuter la vitrine d’un fleuriste. Le verre s’est brisé et les bouquets de fleurs ont noirci. J’ai regardé Julius, appuyé contre Horace. Il avait du mal à respirer.

Emma a balancé une grosse boule de feu sur notre ennemi, qui a arqué la nuque et la colonne vertébrale de façon grotesque pour esquiver le tir. Il a rugi, nous enveloppant dans son souffle infect. Puis il a foncé sur nous en surfant sur sa flaque noire, tel un génie malfaisant.

Nous avons fait demi-tour et détalé. Tant que nous n’aurions pas identifié ses faiblesses, c’était la seule option.

Caul a de nouveau tenté de nous attraper, sans succès. Nous avons dépassé en courant un kiosque à café, qui s’est renversé avec fracas quelques secondes plus tard. Puis nous nous sommes précipités dans une allée étroite, bordée de boutiques, poursuivis par un vacarme de verre brisé. Nous avons bifurqué à la première occasion et foncé vers la sortie en bousculant des passants terrorisés.

Nous avons fait irruption dans la rue et slalomé entre les touristes qui tiraient leurs valises et les voyageurs qui attendaient les taxis. Alerté par une nouvelle déflagration, j’ai risqué un regard derrière moi et vu Caul voler à travers une baie vitrée. Tandis que la foule se dispersait, Bronwyn a saisi au vol la valise d’un passant pour la jeter sur notre poursuivant. Elle a rebondi sur sa poitrine sans même ralentir sa course.

Dans une ruelle, Caul a laissé traîner ses mains le long des étals de fruits et légumes d’un marché, qui ont pourri instantanément.

Il nous a hélés de son étrange voix double :

– Regardez-les courir ! Voyez comme ils nous craignent ! On sait à quelle vitesse la peur se change en haine. Et la haine, en meurtres et en purges. Ils s’en prendront à vous, soyez-en certains. Ils vous brûleront, vous pendront et vous planteront des pieux dans les mains, comme ils l’ont toujours fait !

Une fontaine assez large, mais peu profonde, se dressait devant nous, et une foule de marchands paniqués bloquait le passage de part et d’autre. Nous avons sauté dans l’eau et pataugé en ligne droite, avant de redescendre de l’autre côté, puis de contourner une barrière. Un policier terrifié avait dégainé son arme et visait Caul.

– Mauvaise idée ! lui a crié Emma. Sauvez-vous !

Trois coups de feu ont retenti derrière nous, puis un cri a fusé. Le policier se tordait de douleur sur le sol. La flaque noire de Caul s'est brièvement teintée de bleu vif.

Juste avant qu'on tourne dans une rue latérale, Caul nous a servi un nouveau sermon :

– Finissons-en avec nos luttes fratricides. Vous avez perdu toutes les batailles. Si vous continuez, vous perdrez vos vies. Alors que notre guerre contre eux ne fait que commencer !

Il s'est arrêté pour gifler quelques badauds blottis sous un abribus, qui sont devenus gris et se sont affalés.

Je suis la Mort, le destructeur des mondes.

– Quelqu'un doit l'arrêter ! a crié Sebbie.

– Pas nous ! a rétorqué Noor en lorgnant Julius. On n'est pas prêts.

– Il faut conduire Julius chez un guérisseur, a rappelé Horace.

Arrivés à l'extrémité de la ruelle, nous avons fait volte-face. L'envie de fuir nous taraudait, mais nous ne pourrions vaincre notre ennemi qu'après l'avoir étudié.

Caul s'approchait de nous, les bras écartés comme des ailes de chauve-souris.

– Prêtez-moi allégeance, et je ferai de vous mes soldats ! a-t-il beuglé.

Son dos s'est cambré et sa flaque noire s'est à nouveau nimbée d'une lumière d'un bleu vif. Représentait-elle son âme ? Était-ce elle que nos amis devaient manger ?

– Défiez-moi et vous périrez dans d'atroces souffrances ! Je suis un dieu bienveillant, mais c'est votre dernière chance !

– Je ne pense pas qu'il puisse traverser l'eau, a dit Millard, qui s'était déshabillé tout en courant. Il a contourné la fontaine.

– On est tout près de Regent's Canal, a dit Addison. Essayons de le semer là-bas.

Caul ne cessait de grandir. Son tronc s'épaississait, et s'élevait bien au-dessus de la flaque noire. Il a levé les bras et renversé la tête, comme pour canaliser l'énergie du ciel.

– Les enfants ! a-t-il rugi. Venez à moi !

– Je crois qu'il ne s'adresse plus à nous, a dit Emma, effarée.

Une tornade miniature s'est rassemblée autour du tronc de Caul, et une violente crampe m'a tordu l'estomac.

- Il appelle ses adeptes, ai-je deviné.
- De nouveaux Creux ? a demandé Noor.
- Et Dieu sait quoi encore.

Nous avons tourné les talons et détalé. Caul nous a emboîté le pas en rugissant. Cette fois, je n'ai même pas songé à regarder derrière moi. Je ne pensais qu'à une chose : sauver notre peau.



Le canal était une bande d'eau sombre d'une dizaine de mètres de large, qui courait entre deux murs de brique délabrés. Si nous n'avions pas été poursuivis par ce monstre infernal, je n'aurais jamais imaginé sauter là-dedans.

L'eau était froide et infecte. Nous avons nagé vigoureusement, mais au milieu de la traversée, j'ai entendu quelqu'un crier sur la rive d'en face. J'ai reconnu le particulier shooté à l'ambrosie que j'avais vu à la télévision. Il ne nous a rien demandé ; il ne nous a même pas laissé le temps d'implorer sa pitié. Il s'est contenté d'ouvrir la bouche pour vomir un jet de métal liquide.

– PLONGEZ ! a crié Enoch en agitant frénétiquement les bras.

Le métal en fusion est tombé dans l'eau en soulevant un gigantesque panache de vapeur. Nous avons profité de ce qu'il nous dissimulait pour nous éloigner de notre agresseur. Bronwyn tractait les petits en battant de ses jambes puissantes. Devant nous, le canal disparaissait sous un pont. Un second jet de métal liquide a manqué sa cible, mais on a reçu des éclaboussures brûlantes en plein visage. Emma a lancé une boule de feu au milieu de la vapeur, en direction du toxicomane – elle visait de mieux en mieux –, tandis que Sebbie prélevait la lumière autour de nous. J'ai entendu Caul pousser une exclamation de fureur. Millard avait vu juste : notre ennemi ne s'aventurait pas dans l'eau.

La crampe dans mon ventre ne se relâchait pas. Un Creux rôdait dans les parages, mais je n'arrivais pas à le localiser précisément.

Nous sommes entrés dans le tunnel sous le pont. Le particulier accro à l'ambrosie ne pouvait pas nous suivre, à moins de sauter à l'eau, ce qui lui aurait fait perdre tout avantage sur nous. Bronwyn nous a entraînés vers une paroi, et Sebbie a recraché un peu de lumière. Une petite plate-forme dépassait du mur, sous une porte rouillée. Ressortir du tunnel à la nage n'était pas une option : nos ennemis nous attendraient forcément de l'autre côté.

Nous nous sommes hissés sur la plate-forme. Bronwyn a donné plusieurs coups de pied dans la porte, qui a commencé par se

cabosser, avant d'aller claquer contre le mur, révélant un étroit passage.

– J'espère que personne n'est claustrophobe, a-t-elle dit.

Même si nous l'étions, ai-je songé, ce n'était rien comparé à la peur que Caul nous inspirait.

Sebbie est entrée la première, soufflant un nouveau filet de lumière. Julius l'a suivie en boitant, toujours appuyé contre le bras d'Horace. Bronwyn s'est baissée pour prendre Sophie par la main et la guider dans le passage. Millard, Enoch, Addison, Emma et Noor les ont suivis. Horatio et moi fermions la marche.

– Sentez-vous la présence du Creux ? lui ai-je demandé.

– Non. Mais je sens son odeur.

– Ce qui veut dire qu'il sent la nôtre.

Le passage était long, bas de plafond, et empestait l'urine.

– J'espère que ce n'est pas une impasse, a grommelé Horace.

Ce n'en était pas une. Le tunnel se terminait par une échelle qui montait dans un long tube de béton fermé par une trappe. En arrivant au sommet, Bronwyn, le dos contre la paroi et les pieds sur les barreaux, s'est aperçue qu'elle était verrouillée de l'extérieur. Elle a juré – ce qui ne lui arrivait presque jamais – et l'a martelée de ses poings pendant que nous attendions en bas.

Ma crampe s'est accentuée, signe qu'un Sépulcreux était entré dans le tunnel avec nous. Il fallait toujours que ça arrive aux plus mauvais moments, dans les pires endroits.

– Dépêche-toi d'ouvrir ! ai-je crié à Bronwyn. *Creux !*

Tandis qu'elle redoublait d'efforts, j'ai poussé mes amis vers l'échelle et je leur ai commandé de monter. J'entendais la créature courir dans le passage sur ses trois appuis : deux pieds et une langue. Un bruit inimitable.

Un vacarme métallique a retenti et la lumière du jour a éclairé l'échelle. Bronwyn avait réussi ! Mes amis ont grimpé vers la liberté – ou ce qu'il y avait là-haut. Mais nous étions nombreux, les barreaux étaient glissants, et le Creux était tout près. Certains d'entre nous devraient rester ici pour l'affronter et couvrir la fuite des autres.

Emma a poussé Noor vers l'échelle sans lui laisser le temps de protester, puis a fait jaillir des flammes dans ses mains et s'est postée à mes côtés, en position de combat. Horatio a sorti de sa ceinture un objet de la taille d'une grande lampe torche. D'un geste du poignet, il en a fait jaillir une longue lame étincelante.

– Un des outils de maître King, a-t-il commenté.

Il a crié des ordres dans le nouveau dialecte des Creux, que je ne comprenais pas. Si je n'étais plus capable de contrôler ces créatures, en revanche, je pouvais encore les tuer. Je me suis préparé à l'affrontement, le cœur battant.

Des dents ont scintillé dans l'obscurité. Le monstre courait vers nous, les mâchoires béantes. Horatio a levé son épée. Emma s'est placée devant lui et a projeté un mur de feu dans le passage. Le Creux a ralenti. Puis Horatio s'est élancé et a plongé son épée à travers les flammes, tel un escrimeur. La créature a poussé un cri strident.

Un de nos amis nous a appelés. La voie était libre. Emma a lancé une nouvelle boule de feu dans le couloir, puis m'a poussé vers l'échelle et m'a tourné le dos.

– VAS-Y ! m'a-t-elle ordonné.

Je n'ai pas discuté. Ça n'aurait servi qu'à nous faire perdre un temps précieux. Je me suis retourné, j'ai soulevé Addison, qui patientait au pied de l'échelle, et j'ai grimpé les barreaux avec notre ami sous un bras.

En bas, Horatio a crié, le Sépulcreux a poussé un grognement, et j'ai entendu un bruit métallique, comme si une lame rebondissait contre le mur de brique. Alors qu'Emma s'engageait sur l'échelle, la main de Bronwyn est apparue au-dessus de nos têtes et nous a hissés à l'extérieur, Addison et moi. Emportée par l'élan, elle est tombée à la renverse et nous avons culbuté les uns sur les autres. Un train de banlieue est passé à quelques centimètres de nous, à la vitesse de l'éclair. Nous étions au milieu des voies, dans une gare de triage visiblement très fréquentée.

À peine remis de nos émotions, nous avons couru vers la trappe. Alors que je me penchais au-dessus du vide pour appeler Emma, une langue a jailli de l'obscurité et manqué de peu mon visage. L'instant d'après, le Creux est sorti, précédé par deux de ses langues, qui balayaient l'air pour nous tenir à distance, Bronwyn et moi. La troisième était enroulée autour de la taille d'Emma. Une coupure barrait son front et son corps inanimé était suspendu en l'air, tout mou.

J'ai foncé vers le monstre en hurlant. Une de ses langues m'a frappé à la gorge, me coupant le souffle. Bronwyn l'a saisie à deux mains comme pour l'arracher, mais elle était glissante et lui a échappé. Sur ces entrefaites, Horatio est arrivé en haut de l'échelle. Sa chemise était déchirée, sa poitrine en sang. Sentant sa présence, le Sépulcreux s'est retourné. Avec la grâce d'un danseur, l'Estre a balancé son épée et tranché la langue qui se tendait vers sa gorge. Elle a volé en aspergeant le sol de sang noir. Profitant de la surprise du monstre,

Horatio a levé l'épée à deux mains, couru vers lui et sectionné la langue qui emprisonnait Emma. Elle est tombée brutalement sur les rails. Avant que l'Estre ait pu réitérer son geste, une langue lui a arraché l'épée des mains, tandis que l'autre s'enroulait autour de son cou. L'instant d'après, le Sépulcreux le hissait au-dessus de ses mâchoires béantes.

Les mâchoires se sont refermées et le visage d'Horatio s'est crispé de douleur. J'ai voulu me relever, mais je n'arrivais pas à respirer. Bronwyn s'est dépêchée de traîner Emma à l'écart de la voie ferrée, tandis qu'un train approchait à grande vitesse. Le Creux s'est accroupi pour attaquer son repas. Autour de ses pieds, son sang noir se mêlait à celui d'Horatio.

Nous aurions pu abandonner ce dernier à son sort funeste, accepter qu'il se soit sacrifié pour nous sauver la vie. Mais je n'en étais pas capable, et mes amis pas davantage. Surtout pas Noor, qui savait tout ce qu'Horatio avait fait pour nous. Elle s'est ruée vers le monstre. Je lui ai crié de s'arrêter, en pure perte. Ses joues étaient gonflées de lumière concentrée, et on aurait dit qu'elle voulait la cracher dans la figure du Sépulcreux. Elle n'en a pas eu l'occasion. Les deux dernières langues de la créature l'ont frappée aux jambes, et elle est tombée brutalement sur le ballast. L'attaque a déséquilibré et distrait le Creux. Horatio – toujours prisonnier de ses mâchoires, mais pas aussi mort qu'il voulait le faire croire – a levé un bras et planté quelque chose dans un œil du monstre, qui a basculé sur le dos avec un cri strident. Voyant le train arriver, et dans un mouvement qui a dû lui causer une douleur atroce, Horatio s'est redressé violemment. Son geste a contraint le Creux à baisser la tête, qui s'est retrouvée sur un rail.

Le train a klaxonné et un nuage de sang noir a rempli l'air, tandis que le convoi passait comme l'éclair. Après son départ, le Creux n'avait plus qu'une moitié de crâne et Horatio, la poitrine béante et le bras gauche sectionné au niveau du coude, gisait sur le corps agonisant du monstre.

Nous l'avons recueilli dans nos bras, Noor et moi. Alors que nous quittions à la hâte la gare de triage, Horatio a bredouillé :

– Il m'a montré des choses.

D'une voix pâteuse, presque inaudible, il a ajouté :

– J'ai... tout vu.



Nous avons repris notre course en boitant, en nous poussant pour nous donner du courage, jusqu'à ce que nos poumons soient tout près

d'exploser. Après avoir traversé un terrain où stationnaient des wagons de chemin de fer, enjambé une clôture grillagée et dévalé un remblai de béton, nous nous sommes effondrés, à bout de forces, à la lisière d'un parc abandonné, contre des pierres qui entouraient un bel arbre au tronc imposant.

Horatio avait perdu connaissance. Ses vêtements étaient imbibés de sang. Emma était réveillée, mais groggy. L'emplacement et la gravité de sa blessure faisaient l'objet de toutes les inquiétudes, mais apparemment, elle n'avait reçu qu'un coup à la tête.

– Dans ma poche..., a-t-elle dit.

Elle y a glissé une main en grimaçant et sorti un petit paquet de coton et de ficelle, qu'elle n'a pas réussi à débiller avec ses doigts tremblants.

Horace, expert en couture, l'a ouvert, dévoilant un morceau d'annulaire et un petit orteil.

– Ça vient de Mère Poussière ? s'est enquis Millard.

Emma a acquiescé.

– Elle est venue me trouver dans la maison de Bentham, juste avant notre départ. Elle m'a quasiment obligé à les prendre.

Bronwyn a fait rouler avec précaution les petits morceaux de doigts entre ses paumes pour les réduire en poudre. Elle en a saupoudré la coupure qu'Emma avait au front. Puis Enoch, habitué à voir des plaies ouvertes, a répandu de la poussière sur le moignon du bras d'Horatio et sur sa poitrine béante. Le saignement s'est arrêté aussitôt. Horace a ensuite préparé une pâte en combinant la poussière avec l'eau d'une flaque, et l'a appliquée sur la gorge de Julius, avant d'improviser un pansement dans une chemise déchirée. Sa peau avait repris une teinte plus normale, mais elle était toujours cendrée, et des ecchymoses en forme de doigts dessinaient un collier là où Caul l'avait agrippé. Quand la pâte a commencé à agir, il a battu des paupières et s'est détendu.

Horace l'a adossé confortablement contre une grosse pierre.

– Tu as meilleure mine, lui a-t-il dit gentiment.

Julius a fermé les yeux et secoué lentement la tête.

– Je sens son poison se répandre, a-t-il murmuré.

Horace s'est détourné en se mordant la lèvre.

Nous sommes restés assis quelques minutes dans le parc, le temps que notre cœur reprenne un rythme normal. Une brise légère soufflait entre les arbres. Mon cerveau, comme engourdi, était envahi de picotements agréables. Sans doute un effet de l'épuisement. Mais

soudain, une pensée m'a arraché à ma torpeur. Je me suis redressé brusquement.

– Qu'est-ce qui t'arrive ? m'a demandé Noor.

– Horatio m'a dit un truc à l'oreille avant de s'évanouir. Il m'a dit : « Il m'a montré des choses. J'ai tout vu. »

Emma a froncé les sourcils.

– Qui lui a montré des choses ? Caul ?

– Non. Le Creux. Enfin, je crois.

– Eh bien, réveille-le, a suggéré Enoch en haussant les épaules.

– Laissez-le tranquille ! Il a failli mourir, a protesté Bronwyn.

Horatio avait les lèvres bleues et sa poitrine se soulevait lentement, avec très peu d'amplitude.

– Il n'est pas tiré d'affaire, ai-je observé. Laissons la poussière faire son effet encore une minute.

– Vous avez vu ces lumières, dans la flaque de boue de Caul ? a demandé Sebbie. Julius, tu m'entends ?

– Oui, a-t-il répondu entre ses dents. Et oui, je les ai vues.

– Elles sont apparues chaque fois qu'il a tué quelqu'un. Comme si elles représentaient l'âme de ses victimes, qui descend dans le liquide, après qu'il l'a avalée.

Sebbie parlait vite. Comme elle avait prélevé une portion de lumière autour de sa tête pour protéger ses yeux sensibles, je ne voyais pas son expression.

– C'est peut-être de là qu'il tire sa force, a suggéré Millard. Je me souviens d'avoir vu le même genre de lumière dans la Bibliothèque. Elle émanait des urnes contenant les âmes.

– On doit trouver un moyen de la lui prendre, a dit Noor. De la voler... pour la manger.

Sebbie s'est penchée vers Sophie, qui se taisait, le regard perdu dans le lointain. Puis elle s'est adressée à Pensevus d'une voix forte :

– C'est vrai, Penny ? On doit manger sa petite âme-lumière ?

Sophie a tourné les yeux vers elle, l'air absent.

– Penny s'est endormi, a-t-elle marmonné. Peut-être pour toujours.

Noor a redressé brusquement la tête.

– Quoi ? Pourquoi ?

Sophie pressait Pensevus contre sa poitrine. Elle l'a retourné à contrecœur pour nous le montrer. Son ventre était ouvert en deux et il avait perdu une grosse partie de son rembourrage de sciure.

Noor s'est approchée, le front plissé.

– Tu crois qu'il est réparable ? a-t-elle demandé doucement.

C'était la première fois qu'elle manifestait de l'intérêt pour sa vieille poupée.

Sophie a secoué la tête.

– Je ne sais pas, a-t-elle répondu.

Enoch a arraché une poignée d'herbe et l'a offerte à la fillette.

– Tiens ! Mets-lui ça dans le ventre.

– Ça ne marche pas comme ça. Il y avait quelque chose d'ancien et de précieux en lui. Et maintenant, c'est parti.

– Je suis sûre que les Ombrunes pourront nous aider, a dit Emma, qui émergeait tout doucement de sa torpeur.

– Oh, pour l'amour des chiens, c'est juste un jouet ! s'est exclamé Addison.

– Merci, Addison, a approuvé Enoch.

Les filles les ont fusillés du regard.

– Peut-on plutôt se demander sérieusement comment les mangeurs de lumière vont s'y prendre pour approcher Caul ? a continué Enoch. S'il ne fait ne serait-ce que vous effleurer...

Il a regardé Julius d'un air entendu.

– Personne n'a dit que ce serait facile, a souligné Sebbie.

– Exactement, a renchéri Millard. C'est pourquoi vous êtes sept.

– On est remplaçables, a murmuré Julius.

Horace a lancé un regard assassin à Enoch.

– Certainement pas ! a-t-il affirmé.

J'ai entendu Emma faire un bruit étrange, totalement inattendu de sa part. Elle s'était mise à pleurer.

– Oh, Miss Emma !

Bronwyn s'est approchée d'elle et lui a passé un bras autour des épaules.

Emma a reniflé et essuyé ses larmes d'un geste rageur.

– Je suis tellement fatiguée de me battre. Tellement fatiguée de tout ça.

– Moi aussi, a dit Millard. J'ai l'impression que ces épreuves ne finiront jamais.

– Elles finiront ! a affirmé Horace. Bien ou mal, par la victoire ou par la mort... Elles s'achèveront bientôt.

– Plutôt par la mort, si on en croit la tournure des évènements, a dit Enoch.

Puis, s'adressant à moi :

– Ta vie a pris un mauvais tournant quand tu nous as trouvés, jeune Portman. Tu n'aurais jamais dû rester. Regarde ce que ça t'a rapporté : un aller simple pour le cimetière.

Il a indiqué d'un signe de tête les pierres contre lesquelles nous étions adossés. Alors, seulement, je me suis aperçu que ce n'étaient pas de simples dalles, mais des stèles funéraires. Elles étaient mangées par la mousse, et si anciennes que les noms avaient été effacés.

– Si Caul arrive à ses fins, on sera bientôt aussi oubliés que ces gens-là. Et on aura fait tout ça pour rien.

Voir Enoch céder au désespoir m'effrayait. Il était souvent horripilant, mais inébranlable. Sans le savoir, je comptais depuis longtemps sur son esprit invincible pour me redonner du courage dans les moments difficiles.

Noor a effleuré les pierres usées par le temps.

– Ce n'est pas parce que personne ne se rappelle votre nom que votre vie ne vaut rien.

– Si Caul gagne et prend les commandes du monde des particuliers, a insisté Enoch, on se sera battus pour rien.

– Qu'est-ce que tu proposes ? a demandé Emma d'un ton brusque. Qu'on abandonne ? Qu'on se rende pour avoir la vie sauve ?

– Non ! Je dis juste qu'on sera *morts*.

– Quand bien même, ça n'aura pas été pour rien, est intervenu Millard. On se souviendra que nous étions ses adversaires. Dans des années, quand les particuliers que Caul aura épargnés auront prêté allégeance à son empire du mal, ils se réuniront en secret pour raconter l'histoire de ceux qui se sont battus pour l'arrêter. Et peut-être que cela les incitera à recommencer.

– Tu parles d'un réconfort, Nullings, a soupiré Enoch.

– Il vaut mieux avoir combattu et perdu que ne pas avoir combattu du tout, a récité Addison.

– Mieux vaut brûler franchement que s'éteindre à petit feu, a ajouté Emma.

– Tiens, tiens ! ai-je gloussé.

– Hé oui, a-t-elle répondu.

– Ne nous attardons pas. Si Caul a réussi à nous trouver dans la foule de la gare, il nous trouvera ici aussi.

– Mais Julius et Horatio..., a protesté Horace.

– Je peux marcher, a affirmé Julius.

Cependant, il avait toujours l'air très faible. Quant à Horatio, il était inconscient.

– Je peux porter l'Estre sur mon dos, a proposé Bronwyn.

– On ne sait même pas où on va, a objecté Addison.

– À la planque, a dit Horace. Comme Miss Peregrine nous l'a demandé.

– J'ai l'impression d'entendre Claire, s'est moqué Enoch. Et ce n'est pas ce que j'ai prévu. Miss Peregrine sait nous protéger, mais elle est nulle pour planifier les batailles. On ne gagne pas une guerre en refusant d'exposer ses soldats au danger.



Horatio s'est réveillé avec un cri soudain. Il a ouvert les yeux et haleté, comme s'il avait retenu son souffle pendant plusieurs minutes. Emma et moi nous sommes précipités vers lui. Il s'est assis, raide comme une planche, et a marmonné à toute vitesse, dans le langage

des Creux.

– On ne vous comprend pas, a dit Emma.

Il s'est interrompu, l'air hagard, comme possédé. Puis il a continué à parler en anglais, de manière décousue :

– Quand ce Creux m'a mis dans sa bouche... j'ai failli mourir.

Il a plissé les yeux avant de rectifier :

– Je *suis* mort.

– Bon retour parmi nous, a ironisé Enoch en haussant un sourcil.

Bronwyn lui a ordonné de se taire.

– Mon esprit... et celui du Creux... ont fusionné.

Il a regardé en l'air, dérouté.

– Ils sont tous unis. Tous leurs esprits. Comme une grande ruche... unie dans une même douleur.

Il s'est tu. Doucement, je l'ai invité à continuer :

– Vous avez dit qu'il vous avait montré quelque chose...

Horatio a de nouveau plissé les yeux, puis les a fermés en hochant la tête.

– Je sais où ils sont. L'armée de Creux de Caul. Ils sont près d'ici.

– À quelle distance ? ai-je voulu savoir. Où ça ?

Il a pressé les poings contre ses tempes en grimaçant.

– Ils sont nés dans la Bibliothèque des âmes. Ils devaient passer par une porte... mais elle était bloquée. Alors, ils sont partis à pied. Ils ont traversé un désert pour rejoindre la mer, où on les a entassés sur un bateau. C'est là qu'ils se trouvent maintenant.

– Ils arrivent à Londres ? a demandé Noor. En bateau ?

Horatio a acquiescé :

– Ils arrivent. Ils descendent la Tamise en ce moment même.

– Mon Dieu ! a soufflé Millard. Ils ont dû vouloir passer par le Panloopticon. Mais ils n'ont pas pu, car les Ombrunes l'ont fermé.

Emma a frissonné.

– Remerciez-les. Si elles n'avaient pas été aussi réactives, la bataille serait déjà perdue. Ils auraient tout envahi.

– Il faut intercepter ce navire avant qu'il arrive au centre de Londres, ai-je déclaré. Et le couler.

– Génial ! a raillé Enoch. La Tamise grouille de bateaux. Va-t-on devoir tous les couler ?

– Éventuellement.

Horace s'est levé brusquement et a titubé en gémissant, comme ivre. Bronwyn a bondi sur ses pieds et l'a rattrapé avant qu'il tombe.

– Que se passe-t-il, monsieur Horace ?

Il s'est pris la tête dans les mains et l'a secouée.

– J'ai une intense sensation de déjà-vu. J'ai rêvé cette conversation, je l'ai rêvée précisément. Le bateau, les Creux, Horatio allongé sur le sol, dans cette position...

Il a levé les yeux, le regard perçant.

– Ce qu'il nous faut, c'est...

– Un bateau rapide et une cargaison d'explosifs ?

Nous nous sommes retournés. Sharon s'avancait vers nous. Les pans de son grand manteau noir ondulaient dans la brise. J'ai cru un instant que je rêvais.

– Sharon ! s'est écriée Emma. Qu'est-ce que vous faites là ?

Le géant s'est approché d'Horace et a posé une main osseuse sur son épaule.

– Ce garçon est venu me voir hier, dans un état d'agitation extrême.

– J'ai fait ça ? s'est étonné notre ami.

– Vous m'avez demandé de vous retrouver près du Hardy Tree, dans le vieux cimetière de l'église St Pancras, de préparer mon bateau le plus rapide et d'apporter une caisse de puissants explosifs.

– Je ne m'en souviens pas du tout ! a insisté Horace.

– Tu as dû faire une crise de somnambulisme, a deviné Emma.

– Et donc ? a-t-il demandé en fixant le trou noir sous la capuche de Sharon. Vous avez apporté ce que je vous ai demandé ?

– Oui. Vous étiez assez convaincant. Vous m'avez dit que nos vies en dépendaient et que je devais garder le secret.

Un rat a sorti la tête de sa manche et couiné.

– Non ! Bien sûr que non, papa ne te cache rien, Percy ! a répondu Sharon.

Horace était si reconnaissant qu'il a fondu en larmes. Bronwyn l'a pris dans ses bras.

– Mais comment êtes-vous sorti de l'Arpent sans vous faire repérer ? a demandé Emma à Sharon.

– Mon bateau a un mode furtif, souvenez-vous. J'ai passé ma longue carrière à entrer et sortir de l'Arpent incognito.

Il a consulté une montre imaginaire à son poignet.

– Vous n'ignorez pas que de méchants particuliers rôdent dans les parages, et je suis certain qu'ils vous cherchent. Ils ont mis la ville sens dessus dessous. Il est temps de nous atteler à la tâche, quelle qu'elle soit.

– Nous devons intercepter un bateau sur la Tamise et le couler, ai-je dit.

– Et j'ai une vague idée de l'endroit où il se trouve, a ajouté Horatio.

– Épatant ! Mais à quoi ressemble-t-il ?

– Il est rose et vert et il a un, euh...

L'Estre a tracé un S dans l'air avec son doigt, mais les mots exacts lui manquaient.

– Un..., a répété Enoch, sarcastique, en imitant son geste. Vous êtes sûr de ne pas nous décrire un camion de glaces ?

Horatio l'a fusillé du regard.

– Oui. C'est un navire. Je l'ai vu à travers les yeux du Creux.

– Si vous le dites.

Enoch a poussé un soupir résigné.

– De toute façon, je ne viens pas, a-t-il annoncé.

– Quoi ? s'est exclamée Emma. Pourquoi ?

– Je servirai mieux la cause en restant dans ce cimetière, pour ressusciter une armée de morts. Ou du moins, un petit escadron. Quand ce sera fait, je vous retrouverai à l'Arpent. En plus, j'ai le mal de mer.

– Ne sois pas stupide ! s'est exclamé Horace. On ne peut pas se séparer maintenant.

– Mon bateau est petit, a signalé Sharon, en considérant notre groupe d'un air dubitatif.

– Plus nous serons nombreux, plus la tâche sera compliquée, a ajouté Millard. Vous aurez besoin de vous déplacer rapidement et en silence. Pas comme un cirque itinérant.

– Comment ça, « vous » ? a relevé Horace. Tu ne vas pas nous quitter, toi aussi ?

Il a essayé d'attraper le bras de Millard, mais a manqué son coup.

– Si. Je suis en contact depuis quelque temps avec un détachement d'invisibles localisé à Croydon². Ils attendent mon signal pour rejoindre nos rangs, et je crois qu'il est temps de passer à l'action.

– Quant à moi, je connais quelques oursages qui adoreraient mordre

les adeptes de Caul, a enchaîné Addison.

– Sophie, Sebbie et Julius, vous devez rejoindre sans tarder la maison sécurisée, a rappelé Emma. Nous vous y retrouverons après avoir coulé le navire. Horatio, vous venez ?

L’Estre a hoché la tête. Puis Emma s’est tournée vers Noor.

– Et toi, Noor, je pense que...

– Pas question ! a-t-elle répondu sèchement. Je ne vais certainement pas vous laisser faire ça sans moi.

Emma a compris qu’il ne servirait à rien de discuter.

– C’est sans doute préférable que tous les mangeurs de lumière ne soient pas au même endroit, a avancé Sebbie. Au cas où...

– Ça ne me plaît pas du tout, a soupiré Bronwyn. Mais j’irai là où on aura le plus besoin de moi.

Même si j’aurais adoré qu’elle vienne avec nous, les mangeurs de lumière avaient besoin de sa protection.

– Dans ce cas, tu devrais conduire Sophie, Julius et Sebbie à la planque, et veiller sur eux jusqu’à ce qu’on vous rejoigne.

– Et moi ? a demandé Horace, l’air malheureux.

– Si tu m’accompagnais ? a proposé Millard. Je suis sûr que tu ferais un excellent guetteur.

Horace a lancé à Julius un regard navré.

– Ce n’est pas un adieu, ai-je assuré. C’est un « à bientôt, quand on aura zigouillé une douzaine de Creux ».

En voyant Horatio grimacer, j’ai compris qu’ils devaient être beaucoup plus nombreux.

– Ne vous inquiétez pas pour nous, a dit Emma.

– Autant nous dire de ne pas respirer, a répliqué Bronwyn.

Sharon s’est accroupi pour se mettre à notre hauteur.

– Ne traînons pas, a-t-il dit d’une voix basse, pressante. Nos ennemis rôdent dans les parages.

Enoch a promené un regard autour de lui.

– Je prends un taxi pour Highgate³, a-t-il décidé. Je vais tenter de rallier le plus grand nombre possible de ses habitants à notre cause.

Nous avons échangé de brefs adieux et nous sommes partis chacun de notre côté. Millard et Horace dans une banlieue, en quête d’invisibles. Bronwyn à la planque avec les deux mangeurs de lumière et Sophie. Enoch au cimetière de Highgate, de l’autre côté de la ville. Et Addison, rejoindre ses amis oursages. Après avoir voyagé si

longtemps en groupe, nous étions soudain deux fois moins nombreux, et je me sentais comme amputé de plusieurs membres. Emma, Noor, Horatio et moi avons quitté le cimetière par une porte dérobée et couru derrière Sharon en rasant les murs.

-
1. Voir *La Bibliothèque des âmes*, vol. 3.
 2. Croydon est une ville de la banlieue sud de Londres.
 3. Le quartier de Highgate, au nord de Londres, abrite un célèbre cimetière.

CHAPITRE DIX-NEUF

– **J'** ai amarré le bateau près du Temple de Satan, nous a confié Sharon en nous guidant vers un alignement de petits immeubles trapus.

Emma a eu un hoquet de surprise.

– Je sais, les gens ont souvent du mal à croire que je suis végétalien, a-t-il ajouté.

– *Végé-quoi ?*

Nous sommes passés en trotinant devant un restaurant aux rideaux *tie and dye*. Sur son auvent, une enseigne indiquait « LE TEMPLE DU SEITAN ».

– Les gargotes de l'Arpent baignent littéralement dans le sang des animaux, nous a expliqué le géant sans cesser de courir. Pour éviter de mourir de faim, j'ai pris l'habitude de venir ici discrètement, les jours où je ne transportais pas de passagers. Tiens, salut, Steven !

Il a fait signe à un type à queue de cheval qui sortait de l'établissement. À ma grande surprise, l'homme a répondu à son salut.

Nous nous sommes engouffrés dans la ruelle entre le Temple du Seitan et l'immeuble voisin, qui débouchait sur une portion courbe et déserte du canal.

– Votre carrosse vous attend, a dit Sharon en s'arrêtant sur la berge.

Nous avons fixé l'eau trouble, perplexes.

– Il n'y a pas de bateau. Vous nous faites marcher ? a demandé Emma.

– Au temps pour moi. Un instant, s'il vous plaît.

Il a tendu un bras et lancé à la cantonade :

– Où est ma clé de sécurité ?

Un rat est sorti de sa manche avec un porte-clés dans la gueule. Il l'a lâché dans la paume de Sharon avant de battre en retraite. Un petit objet noir, de la taille d'une clé de voiture moderne, était pendu à l'anneau. Quand Sharon a appuyé sur le bouton, un gazouillis électronique a retenti au-dessus de l'eau et le bateau s'est matérialisé devant nous.

C'était un étrange assemblage steampunk d'un vieux rafiot en bois,

légèrement plus grand que l'embarcation dans laquelle Sharon nous avait fait traverser l'Arpent, et d'un moteur horsbord digne de *Deux flics à Miami*. À l'arrière, une caisse en bois disparaissait en partie sous une bâche. J'ai deviné qu'elle contenait les explosifs qu'Horace avait demandés.

Nous avons dévalé les marches du quai et sommes montés à bord avec l'aide de Sharon, qui nous a invités à nous installer sur les deux rangées de sièges.

– Ce bateau est équipé de ceintures de sécurité, a-t-il précisé. Je vous conseille de les mettre.

Sa télécommande a émis un nouveau gazouillis, et l'air a ondulé autour de nous. On distinguait encore le bateau, mais Sharon nous a expliqué qu'il était devenu invisible pour les autres. Il a tourné une clé et le moteur a vrombi. Puis il a enfoncé l'accélérateur, si fort que nos têtes ont basculé brusquement en arrière. L'embarcation s'est éloignée du quai comme une fusée, tandis qu'une vague énorme déferlait contre le mur derrière nous.

Nous avons suivi les méandres du canal à une vitesse vertigineuse. À ma gauche, Emma, toute pâle, serrait les dents. Addison s'est caché sous son siège. Quelques minutes plus tard, alors que j'avais le cœur au bord des lèvres, nous avons quitté le canal pour rejoindre une étendue d'eau si vaste qu'on aurait pu se croire en mer. Nous étions sur la Tamise. Horatio s'est accroupi près de Sharon et lui a crié des instructions à l'oreille. Il se portait remarquablement bien, compte tenu de ses blessures. Je me suis à nouveau demandé si les Estres n'étaient pas à moitié robots. La poudre de Mère Poussière était puissante, mais pas à ce point.

Nous avons dépassé des barges et des cargos, des bateaux de croisière et des yachts. Horatio scrutait l'aval du fleuve. Notre trajectoire plus rectiligne m'a fait oublier ma nausée. J'ai eu une pensée pour nos amis restés dans l'Arpent. Claire et Olive devaient être mortes d'inquiétude. Hugh et Fiona s'étaient promis de quitter la boucle en catimini pour aller lever une armée qu'ils étaient les seuls à pouvoir rassembler. Je les ai vus en pensée se lancer dans la bataille en chevauchant une nuée d'abeilles et d'arbres courroucés. Leur survie dépendait de nous. Pourrions-nous empêcher ce navire plein de Sépulcreux d'atteindre l'Arpent ? C'était une tâche si colossale et si hasardeuse qu'elle dépassait mon imagination. Mon cerveau, si prompt d'habitude à anticiper les obstacles et produire des scénarios démoralisants, était aux abonnés absents.

Je n'ai pas tardé à être fixé sur ce qui nous attendait. Quelques minutes plus tard, Horatio s'est raidi et a pointé du doigt un bâtiment.

J'ai cligné des yeux plusieurs fois pour m'assurer que je n'avais pas la berlue. Il nous avait parlé d'un bateau rose et vert, mais j'avais oublié ce détail et je m'attendais à un savant mélange de galion pirate décrépit et de barge fantôme rouillée. Rien à voir avec le bateau de croisière sur lequel Sharon mettait le cap, couleur piña colada. Le pont principal était surmonté d'un énorme toboggan en spirale – le S qu'Horatio avait tracé dans les airs – et son nom était inscrit sur son flanc : *Ruby Princess*.

– Les Creux arrivent sur ce bateau ? s'est étonnée Noor.

Elle s'est penchée vers Horatio.

– Vous en êtes sûr ?

– Je l'ai vu très clairement dans l'esprit de ce Creux, a-t-il acquiescé.

– Évidemment ! s'est exclamée Emma avec un rire sinistre. C'est le dernier endroit où on s'attend à les trouver.

– C'est typique des Estres, ai-je approuvé.

Plus on s'approchait du *Ruby Princess*, plus il me semblait immense : haut de cinq étages et long de plusieurs centaines de mètres. Là encore, ce n'était pas ce que j'avais prévu.

– On a un problème, ai-je annoncé. Nos explosifs ne pourront jamais détruire un tel colosse. Au mieux, ils le feront couler.

– Et ? a demandé Emma.

– Et les Creux savent nager.

Elle a pâli.

– C'est vrai.

– Il faut monter à bord, trouver les Creux et les faire exploser, ai-je conclu.

– Ils sont dans un endroit sombre, nous a révélé Horatio. Tous ensemble. Je les ai aperçus brièvement, avant que le train fracasse la tête du Creux.

– Une cale ? a suggéré Sharon.

– C'est possible.

Nous avons échaufaudé un plan, un peu trop sommaire à mon goût, qui faisait la part belle à la chance. Il consistait à grimper sur le navire par l'échelle de secours, trouver la cale, y jeter les explosifs et regagner en courant le bateau de Sharon. Et, si possible, éviter de croiser des Estres armés jusqu'aux dents.

Sharon a mis le moteur au ralenti et nous nous sommes approchés du mastodonte vert et rose, qui nous dominait de toute sa hauteur. On ne distinguait aucune activité à bord, aucun visage derrière les hublots

de la cabine, aucun signe de vie. Quand nous avons contourné la poupe et traversé le sillage bouillonnant du navire géant, de violents remous ont agité notre embarcation. Sharon a accéléré brièvement pour rejoindre l'échelle, fixée à la coque par des boulons, qui s'arrêtaient juste au-dessus du niveau de l'eau. Elle montait jusqu'à une plateforme branlante, où elle était relayée par des marches métalliques conduisant au pont inférieur. Sa seule vue me donnait le vertige.

Sharon m'a demandé de retirer la bâche couvrant la caisse d'explosifs. Je m'attendais à découvrir un tas de bâtons de dynamite, comme dans les dessins animés. Mais elle ne contenait qu'un petit paquet de briques jaunes reliées par du ruban adhésif, posé sur un lit de frisure de bois d'emballage. J'avais vu assez de mauvais films d'action pour reconnaître des pains de plastic. Ils étaient accompagnés du déclencheur radio : une télécommande munie d'un loquet de sécurité et d'une manette. Le tout pesait environ trois kilos. Ce n'était pas grand-chose, mais Horatio, qui portait toujours sa capote de la Première Guerre mondiale, était le seul à avoir des poches assez grandes pour le transporter, même s'il était trempé de sang et s'il lui manquait un bras. J'ai hésité une seconde avant de lui tendre les explosifs. Mon trouble ne lui a pas échappé.

– Vous me faites confiance ? m'a-t-il demandé en prenant les cinq briques jaunes.

– Oui, ai-je répondu en toute sincérité.

Il a glissé les explosifs dans son manteau, puis hésité à son tour et m'a tendu la télécommande. Je l'ai soupesée un instant, avant de la ranger dans la poche de mon pantalon.

Sans elle, m'a expliqué Sharon, les explosifs n'étaient pas plus dangereux qu'une boîte d'allumettes.

– Attendez d'être à trente mètres, au moins, avant d'activer le détonateur, a-t-il ajouté. L'idéal serait que vous soyez revenus sur ce bateau et qu'on s'en éloigne à la vitesse de l'éclair.

Il était temps de mettre notre projet à exécution. Sharon a collé son bateau contre la coque. Emma a empoigné un barreau et s'est hissée sans difficulté sur l'échelle. Noor l'a suivie tout aussi lestement. J'avais failli lui demander de rester avec Sharon, mais comme je connaissais d'avance sa réponse, j'ai économisé ma salive. Horatio a utilisé son bras valide pour grimper derrière Noor, puis mon tour est venu. Rassemblant le peu de courage qu'il me restait, je me suis levé brusquement, et j'ai failli tomber à l'eau. Sharon m'a retenu par un bras avec un « tsk », puis m'a enlacé la taille et soulevé pour m'aider à me suspendre à un échelon. Après avoir pédalé quelques secondes dans le vide, je me suis rétabli tant bien que mal. J'ai grimpé quelques

barreaux et je me suis retourné.

L'éclat blanc d'un sourire est apparu sous la capuche de Sharon.

– Je vous attends là, m'a-t-il lancé en brandissant un livre de poche. Prenez votre temps. J'ai apporté de la lecture !



J'ai enjambé le bastingage et fait quelques pas sur le pont, les jambes en coton. Une affiche festive invitant les passagers à un luau¹ était placardée au mur. Elle a retenu mon attention, car elle était éclaboussée de sang. Non loin de là, un escarpin rouge gisait sur le pont, abandonné.

Qu'importe. Nous étions montés à bord sans nous faire repérer, sans glisser sur les barreaux de l'échelle et sans déclencher d'alarme. Ce bateau était-il réellement plein de Sépulcreux ? Notre plan était basé sur les hallucinations d'un Estre, ancien Sépulcreux lui-même. Je n'aurais pas été surpris de tomber sur une croisière de *boomers* sirotant des margaritas. Mais les lieux semblaient complètement déserts.



Nous n'avons croisé personne sur l'étroit pont promenade où l'échelle nous avait menés, personne dans le triple jacuzzi que nous avons longé pour rejoindre une autre volée de marches. Elle donnait sur une passerelle surplombant le pont principal, où le toboggan en

tire-bouchon rose vif se dressait au-dessus d'une piscine géante.

Là ! Il y avait quelqu'un dans la piscine ! Une femme en robe de soirée noire flottait dans la partie la moins profonde, le visage dans l'eau.

Et une autre personne, allongée dans un transat, les membres tordus comme si elle était tombée du ciel ! Et une troisième, affalée au-dessus du bar tiki en bambou, au milieu d'une flaque de sang...

Un malaise m'a envahi. Il s'est accentué quand j'ai identifié la sensation, comme si un million d'aiguilles se plantaient dans mon ventre. Les autres ont compris en me voyant grimacer.

Emma nous a poussés derrière une rangée de faux palmiers.

– Baissez-vous ! a-t-elle sifflé.

À travers les palmes, nous avons vu un homme en tenue de combat noire patrouiller sur le pont en contrebas. Il portait une mitraillette en bandoulière.

– C'est un Estre ? ai-je demandé.

– Un normal sous emprise mentale, a rectifié Horatio. Mais il y a forcément quelques Estres à bord, ainsi qu'un particulier renégat, capable de contrôler les esprits.

Emma s'est assombrie.

– Je méprise les Estres comme n'importe quel particulier – sans vouloir vous vexer, Horatio –, mais je voue une haine passionnée à ces traîtres. On devrait les suspendre par les talons et les écorcher.

– Il ne peut y avoir de justice avant la victoire, a rappelé Horatio.

– S'il vous plaît ? Peut-on trouver ces Creux, les faire sauter et décamper ? s'est impatientée Noor.

La douleur dans mon ventre s'est focalisée pour prendre sa forme familière d'aiguille de boussole. Quand le garde a disparu, j'ai chuchoté aux autres de me suivre. Nous avons redescendu les marches et nous nous sommes faufilés de cachette en cachette, jusqu'à une salle de restaurant livrée au chaos. Les tables étaient retournées. Du verre brisé jonchait le sol taché d'éclaboussures de nourriture et de sang. On devinait sans mal ce qui s'était passé. Le bateau de croisière avait été réquisitionné par les Estres, qui avaient donné les passagers et l'équipage en pâture à leur armée de Creux.

– Je suis prête, a signalé Noor, qui prélevait un peu de lumière dans l'air à chaque pas.

– Moi aussi, a dit Emma en frottant ses mains l'une contre l'autre.

Nous nous sommes engouffrés dans un corridor bordé de cabines,

avons poussé une lourde porte réservée à l'équipage et descendu un escalier menant à un long couloir de service, totalement nu. Passé un virage à angle droit, nous avons aperçu une porte de cage, vers laquelle ma boussole pointait sans équivoque.

C'était là. La cale.

– Là-dedans, ai-je dit, sûrement trop fort.

La porte s'est ouverte et un homme est sorti, vêtu d'un pantalon jaune tacheté de sang et d'une chemise hawaïenne. Il se séchait les mains avec de l'essuie-tout, quand il a levé la tête et nous a vus. Il s'est figé. Ses yeux étaient blancs.

– Qu'est-ce que...

Horatio m'a attrapé par le bras et tiré brutalement vers lui.

– *Malaqya, eaxl gestealla*, l'a-t-il salué dans une langue que je ne connaissais pas, probablement de l'ancien particulier. Je l'ai trouvé qui se cachait dans les cuisines.

Nous n'étions que tous les deux ; Emma et Noor, qui marchaient derrière nous, n'avaient pas encore passé le virage. J'ai fait semblant d'être blessé et terrifié. L'Estre s'est détendu.

– Je viens de les nourrir, a-t-il annoncé, mais ils sont insatiables. Horatio lui a dit autre chose en ancien particulier, et ils ont ri.

Puis il a lâché mon bras et balancé un coup de poing dans la gorge de l'Estre, qui est tombé à genoux en suffoquant.

– STOP ! a crié une voix.

Nous avons pivoté brusquement. Deux hommes armés venaient vers nous en poussant Noor et Emma devant eux. Mon pouls s'est affolé.

– Entrez là-dedans ! a crié l'un des types, en indiquant la porte de la cale. Allez !

Horatio a tenté de donner le change. Il a aboyé quelque chose en ancien particulier et ajouté en anglais :

– Sauf si vous préférez expliquer à Caul pourquoi vous avez donné le Prélat des Boucles à manger aux Creux !

Sa ruse n'a pas fonctionné. Un des hommes a tiré une balle dans le sol. Nous ne pouvions pas fuir, et leurs armes à feu surpassaient tous nos talents particuliers. La seule option était de se laisser enfermer dans la soute avec les Creux.

L'homme a tiré une seconde fois par terre près des pieds de Noor, qui a poussé un cri de frayeur. Nous avons franchi la porte avec Horatio. Quand l'autre homme a tiré un coup de feu au-dessus de nos têtes, nous nous sommes réfugiés dans la pénombre. Les hommes ont

claqué et verrouillé la grille, avant de tirer derrière une deuxième porte, lourde et solide, qui a fait barrage à la lumière.

Des spasmes douloureux contractaient mon estomac. Je me suis maudit d'avoir laissé Noor et Emma nous accompagner. Elles allaient mourir inutilement, alors que nous aurions pu nous sacrifier, Horatio et moi. À ce moment-là, j'aurais volontiers péri pour débarrasser le monde de ses derniers Sépulcreux. Mais aucune victoire ne valait les vies de Noor ou d'Emma.

Une puanteur de viande pourrie nous a assaillis avant même que l'on entende les os craquer sous les dents des monstres. Ils terminaient en grognant le repas que l'Estre à la chemise hawaïenne leur avait apporté. Dans la flamme d'Emma, nous les avons vus, rassemblés au fond de la gigantesque cale. Accroupis sur le sol rouillé, ils festoyaient en nous tournant le dos. J'ai cherché une issue, en vain. Le sol était une étendue de fer sans soudure. Les murs en métal nervuré s'incurvaient pour rejoindre le plafond, à une hauteur vertigineuse. Quelques caisses de métal étaient empilées dans un coin, mais il n'y avait pas d'autre porte. Nous étions seuls avec les Creux.

– Jacob, a chuchoté Noor. S'il te plaît, dis-moi que tu as trouvé comment contrôler ces...

– Non, ai-je répondu, terrifié. Et même si c'était le cas, je ne pourrais en contrôler qu'un seul à la fois. Ils sont...

– Des dizaines, a sifflé Emma, qui les voyait aussi.

– On fait quoi maintenant ? a chuchoté Noor. On utilise les explosifs ?

– Ils sont trop puissants. On mourrait à coup sûr.

– Je ne suis pas sûr qu'on ait le choix, a avancé Horatio.

Un Sépulcreux s'est retourné. Il a fixé ses yeux noirs sur nous et craché un membre à moitié mâché. Il avait flairé notre présence. Un autre monstre a pivoté, puis un autre, et un autre encore. L'instant d'après, ils délaissaient tous leur repas pour nous regarder.

Nous n'étions pas un mets comme les autres. Nous étions particuliers. Nos âmes étaient la nourriture qu'ils convoitaient le plus.

Ils se sont avancés vers nous sans se presser. Ils savaient que nous étions pris au piège.

Noor a attrapé Horatio par le coude.

– Parlez-leur.

– Je vais essayer.

Il a aboyé quelque chose. Les Creux se sont arrêtés en désordre, comme une foule attendant le petit bonhomme vert au passage pour

piétons.

– Au mieux, je les retiendrai un court instant, nous a-t-il avertis. Mon emprise sur eux n'est rien comparée à celle de Jacob.

– Je vous l'ai déjà dit : je ne peux pas les contrôler ! ai-je crié, agacé, mais surtout furieux contre moi-même. Je ne connais pas leur langue !

Les Creux ont poussé d'étranges gémissements avant de reprendre leur lente progression, méfiants.

– Votre connexion va bien au-delà de la langue, a insisté Horatio. Si tu pouvais y accéder...

Il a crié de nouveaux ordres aux monstres. Cette fois, seuls certains se sont arrêtés.

– Jacob.

Emma s'est tournée vers moi, épouvantée.

– Tu te souviens, dans la forteresse des Estres, quand tu es tombé dans ce nid de Sépulcreux, et que tu en es ressorti en les contrôlant tous en même temps ?

J'ai secoué la tête.

– C'était différent. On était assommés par la poussière de sommeil...

Elle a éteint la flamme qui brûlait dans une de ses mains pour fouiller frénétiquement dans sa poche.

– C'est le dernier morceau, a-t-elle dit en déballant un pouce enveloppé dans du coton. Je l'ai gardé en cas d'urgence. Tu n'as qu'à recommencer. Fais comme la dernière fois.

J'ai hésité.

– Ils sont trop nombreux, et on n'a pas de moyen de diffuser la poussière.

– Si !

Horatio m'a confié les explosifs.

– Attache le pouce à la brique et répète ce que je dis, m'a-t-il commandé.

J'ai compris où il voulait en venir, mais c'était de la folie. Les explosifs étaient trop puissants. L'explosion nous tuerait. Mais comme c'était ça ou attendre la mort, je me suis laissé faire. J'ai pris le pouce que me tendait Emma, la brique d'explosifs d'Horatio, et je les ai attachés avec de la ficelle. Pendant ce temps, Horatio lançait des ordres aux Creux pour les ralentir. Sans cesser de crier, il s'est adressé à moi, intercalant des phrases en anglais entre ses ordres en creux :

– Répète après moi !

J’ai essayé, mais il parlait trop vite et alignait des syllabes que mon cerveau ne reconnaissait pas.

– Tu réfléchis trop ! m’a-t-il crié.

J’ai fini d’attacher le pouce aux explosifs et enfin pu lui accorder toute mon attention. Les mots que je prononçais commençaient à ressembler aux siens. Je ne savais pas ce qu’on disait, mais nos ordres conjugués avaient plus d’effet sur les monstres que la seule voix d’Horatio.

Tout en criant, il nous a poussés de l’épaule les uns contre les autres, Emma, Noor et moi. Puis il m’a arraché les explosifs, a pris son élan et les a jetés le plus loin possible. J’ai entendu le baluchon rebondir contre le mur du fond et atterrir quelque part, dans l’angle opposé.

Les Creux étaient tout près. Ils avançaient vers nous comme un mur, affamés, les mâchoires dégoulinantes de bave. Nos cris les empêchaient de nous dépecer, mais je sentais leur désir grandir, tandis que la volonté d’Horatio faiblissait.

Noor s’est blottie contre Emma et moi.

– Je vous aime, a-t-elle dit en sanglotant. Vous êtes ma famille. J’étais occupé à crier des ordres gutturaux à pleins poumons.

Je lui ai fait un signe de tête et je l’ai prise dans mes bras. Emma, qui ne pouvait pas nous enlacer sans nous brûler, a écarté les mains en pressant le dos contre nous.

– Nous aussi on t’aime, a-t-elle répondu. Ça va marcher, non ?

– Bien sûr ! ai-je assuré.

Je ne voulais pas que le désespoir soit le dernier sentiment qu’elles éprouvent avant de mourir.

– PRÊT À DÉCLENCHER ? m’a demandé Horatio, entre deux ordres en creux.

Je commençais à comprendre le sens des mots qu’il adressait aux créatures. Il ne leur disait pas « stop », « dormez », ni même « reculez », mais « doucement », « du calme », « lentement ».

Il a continué à leur parler en se tournant vers moi : « les bras, doucement, donnez-moi vos bras ».

Horatio a levé le sien pour toucher celui d’Emma, et lui a fait comprendre d’un signe de tête qu’elle devait éteindre sa flamme. Elle s’est exécutée, plongeant la pièce dans l’obscurité. L’instant d’après, j’ai senti une de ses mains, encore chaude, se poser dans mon dos.

Et soudain, comme en réponse aux cris d'Horatio, un Sépulcreux a enroulé ses bras, puis ses langues autour de nous. En sentant son souffle toxique nous envelopper, j'ai prié pour que notre mort soit rapide.

Le Creux n'a pas fermé les mâchoires. Il ne nous mordait pas, n'essayait pas de nous étrangler avec ses langues.

Doucement. Avance. Doucement. Donne-moi tes bras.

Un autre monstre a obéi, puis un autre encore. Ils nous enveloppaient de leurs corps. J'éprouvais leur faim comme si j'étais moi-même affamé. Je sentais qu'ils brûlaient de nous tuer, d'ouvrir nos crânes, d'aspirer nos âmes. Pourtant, l'un après l'autre, ils se sont simplement ajoutés à notre étreinte. Une minute plus tard, nous étions entourés de leurs bouches ouvertes, intoxiqués par leur souffle immonde.

Horatio changeait leurs corps blindés en boucliers. Mais il s'épuisait, sa voix s'enrouait. J'ai senti des dents s'enfoncer dans mon épaule et hurlé de douleur : *stop, stop, stop*, dans ce dialecte que je connaissais à peine. Mes cris ont suffi à arrêter la morsure, mais les dents n'ont pas reculé.

– MAINTENANT ? ai-je demandé à Horatio.

– Pas encore !

Il a lancé un nouvel ordre en creux, puis ajouté à mon intention :

– Considère-toi comme un pont... un conduit... un vaisseau pour canaliser leurs esprits...

Les langues ont resserré leur étreinte, avides. Noor a poussé un cri étranglé. Horatio a hurlé, des os ont craqué et sa voix s'est éteinte. Je n'avais pas besoin de lumière pour savoir qu'il était grièvement blessé. Et je savais ce qu'il me restait à faire.

J'ai appuyé sur le détonateur. Et tout est devenu noir.

Pendant une éternité, rien d'autre n'a existé que l'obscurité, le tumulte de l'eau et une sensation de flottement. Je m'étais perdu, mais je ne me rappelais pas comment.

Mes oreilles sifflaient. Un son aigu et persistant, semblable à du larsen. Il n'y avait que ça, l'obscurité et l'eau qui coulait, jusqu'à ce qu'un autre son s'y ajoute. Une voix féminine. Des bras me tiraient. Puis quelqu'un m'a giflé, et une constellation d'étoiles a clignoté dans l'obscurité, s'accompagnant de nouvelles sensations.

J'ai froid.

Je suis plongé jusqu'au cou dans l'eau froide.

J'ai retrouvé peu à peu la vue. J'étais dans une pièce pleine d'eau et d'ombres mouvantes. J'ai vu un visage terrifié, encadré de cheveux trempés. Ses yeux sombres étincelaient dans la lueur d'une flamme. Elle les a écarquillés en voyant que je la regardais, a crié mon nom. J'ai ouvert la bouche pour répondre et avalé une gorgée d'eau salée.

Ma vue s'est brouillée. J'ai vomi. Quelqu'un d'autre m'a appelé. J'ai distingué une pièce pleine de vagues où se débattaient des silhouettes indistinctes. Une fille faisait jaillir une flamme dans sa paume.

Quelqu'un me tenait par-derrière, m'empêchant de me noyer.

Je suis ici, mais ailleurs aussi.

J'étais blotti dans un coin, sourd et terrifié. Une rivière de sang noir s'échappait de ma moitié inférieure.

J'étais sous l'eau, en pièces, menacé de disparition.

Je flottais sur le dos dans l'eau agitée. Cent kilos de muscles bandés, furieux, attendant leur heure.

J'étais tout cela à la fois.

Jacob, tu m'entends ?

« Oui », ai-je voulu répondre, mais mon esprit était éclaté en cinquante morceaux. Je ne trouvais pas le corps où vivait ma voix.

Jacob, mon Dieu, s'il vous plaît...

Nous étions dans un bateau. Piégés dans le ventre obscur d'un bateau. Dans une pièce qui se remplissait d'eau.

Ah. Voilà.

Jacob, on va se noyer.

J'ai retrouvé ma langue.

J'ai dit : *Non. On ne se noie pas.*

J'arrivais à remuer mes bras. Mes jambes. Mon corps.

Et puis,

volant en éclats,

Je peux

tous

les

contrôler.

-
1. Une fête hawaïenne.

CHAPITRE VINGT

Noor, Emma et Horatio étaient toujours en vie. Nous avions tous miraculeusement survécu à l'explosion, protégés par notre armure de Sépulcreux, eux-mêmes blindés par un exosquelette en plaques d'acier qui leur couvrait la poitrine et le dos. L'explosion avait fait de nombreux morts dans leurs rangs, et beaucoup étaient trop gravement blessés pour m'être utiles. Cependant, à en croire le nombre vertigineux de chemins que mon esprit avait empruntés, il restait une majorité de Creux intacts, prêts à obéir à mes ordres.

Cette situation n'était pas complètement inédite. Je l'avais déjà vécue une fois, après qu'un redémarrage collectif de cerveaux avait fait fusionner mon esprit avec ceux d'un troupeau de Sépulcreux. L'expérience m'avait permis de passer au-delà de leur langage, que je maîtrisais mal, pour m'introduire en eux, puiser dans le cœur inconscient de mon pouvoir. Apparemment, le fait que ces Creux soient d'un nouveau modèle n'avait rien changé. Malgré leurs différences avec les créatures du passé, les profondeurs de leurs cerveaux étaient les mêmes. Je ne me contentais pas de les contrôler, je les habitais. J'agissais comme eux, je ressentais une version atténuée de leurs douleurs, je voyais à travers leurs yeux aussi bien qu'avec les miens. Au début, c'était terrifiant. Ce sentiment d'être à la fois nulle part et partout, mon « moi » qui passait de l'un à l'autre, comme on bat un jeu de cartes.

L'un des moi, sous l'eau, fixait un trou en forme d'étoile dans la paroi, où la Tamise s'engouffrait. Une lumière pâle et diffuse luisait de l'autre côté.

Notre issue de secours.

Accrochez-vous à moi, ai-je tenté de dire en tant que Jacob. Prenez une profonde inspiration.

Mais les mots sont sortis déformés, par la mauvaise bouche. J'ai interrompu un instant le fil de mes pensées pour me concentrer, me retrouver. J'étais là : je regardais fixement devant moi et mes amis s'affolaient.

J'ai réintégré mon corps comme on enfle un vieux vêtement confortable.

– Tout le monde s'accroche à moi et inspire à fond ! ai-je répété.

Cette fois, ils m'ont compris et obéi.

J'ai rassemblé mes Sépulcreux, qui nous ont enlacé la taille et tirés sous l'eau. J'avais à peine besoin de penser ce que je voulais qu'ils fassent qu'ils l'avaient déjà accompli.

Je n'avais pas perdu la main.

Les Creux étaient de bons nageurs. Leurs langues ondulaient comme des nageoires et s'agrippaient à des objets pour nous tracter. Ils sont sortis par le trou dans la paroi et ont emprunté un couloir plein d'eau, si vite que mes joues palpaient dans le courant. Nous n'aurions jamais pu sortir par nos propres moyens.

Nous avons longé la pente d'un escalier partiellement englouti et troué la surface à mi-hauteur. Des bras flétris et des langues musclées ont pris le relais pour nous porter, nous dispensant de toucher le sol.

Notre escorte a enfoncé une porte donnant sur le pont et nous sommes sortis à l'air libre. Le navire gîtait fortement, le pont était incliné comme une rampe de mise à l'eau. Les Sépulcreux se sont rassemblés tel un essaim autour de nous, ravis d'être libérés, et furieux parce que la colère était leur nature. Ils me haïssaient, mais étaient prêts à m'obéir aveuglément. Ils étaient plus nombreux que je ne l'avais cru au départ : trente-cinq, peut-être quarante créatures qui sautaient en l'air et frappaient le pont de leurs langues. Un Estre a accouru en aboyant des ordres. Avant qu'il ait fini sa phrase, ils lui ont arraché la tête et l'ont jetée dans la Tamise.

J'ai ordonné à nos porteurs de nous poser. Une rafale de tirs a déchiré l'air, en provenance du toboggan dangereusement incliné, et ricoché derrière nous. J'ai poussé mes amis dans la cage d'escalier et bloqué l'entrée avec deux Creux, avant d'envoyer les autres débarrasser le navire de nos ennemis.

En une minute, c'était chose faite. Trois hommes ont été désarmés et mis en pièces. Le particulier renégat qui les contrôlait est tombé au milieu du jeu de palet, le dos brisé. Un autre Estre s'est rendu dans la timonerie, les mains en l'air et les genoux tremblants.

Le navire, ou ce qu'il en restait, était à nous. Nous n'avions plus qu'à trouver un moyen de le quitter. J'ai fait agenouiller deux Creux pour que Noor et Emma les chevauchent.

– En selle, mesdames...

Noor a décliné l'invitation :

– Je préfère marcher.

– Ça ne risque absolument rien quand Jacob les contrôle, l'a rassurée Emma. Et c'est beaucoup plus rapide.

Elle a sauté sur le dos du Creux, qui a enroulé une langue autour de sa taille en guise de ceinture de sécurité.

– C’est vrai, a renchéri Horatio en grim pant derrière Emma.

– Faisons équipe, ai-je proposé à Noor.

Elle a cédé et s’est installée derrière moi sur le dos du second Sépulcreux.

– Dis-moi que je rêve, m’a-t-elle chuchoté à l’oreille.



Un hélicoptère de la police décrivait des cercles à basse altitude autour du navire. Au loin, des sirènes hurlaient. À un moment donné, alors que nous étions prisonniers de la cale, le navire avait accosté dans un port industriel, sur la Tamise. D’immenses réservoirs de pétrole se dressaient derrière un dédale de cargos.

Mon escadron de Sépulcreux nous a escortés jusqu’au bastingage. J’aurais voulu qu’ils nous déposent sur le quai, mais la distance était trop grande. J’ai envoyé deux créatures chercher une corde – on devait pouvoir trouver ça, sur un bateau – pendant que j’imposais une petite séance de gymnastique aux autres. Je les ai fait sauter et se réceptionner en roulades sur le pont pour leur dégoûdir les jambes, achever de les réveiller et renforcer nos liens. Ce devait être une scène surréaliste, mais mon esprit était trop fractionné pour en saisir toute l’étrangeté. Par moments, connecté en même temps à tous ces Sépulcreux, je perdais le nord. Mon cerveau était envahi par un bruit de fond continu, semblable à un signal radio grésillant.

– Jacob ! Où étais-tu ? m’a demandé Emma d’une voix inquiète.

Depuis combien de temps essayait-elle de me parler ?

– Désolé.

J’ai secoué la tête et actionné mes mâchoires, douloureuses à force d’être crispées.

Horatio, assis à califourchon sur le dos arrondi de son Creux, me fixait en souriant.

– Quoi ? lui ai-je demandé.

– Tu es un sacré numéro, Jacob Portman.

Il a regardé un Sépulcreux faire un saut acrobatique du haut du toboggan, puis reporté son attention sur moi.

– Abraham Portman avait raison à ton sujet.

– Mon grand-père ? Pourquoi ? Que disait-il ?

– Que tu pourrais devenir le particulier le plus puissant de notre temps, si tu avais l'occasion de faire tes preuves.

Son sourire s'est effacé.

– Mais que cela t'exposerait à un terrible danger, a-t-il complété.

« Un danger dont il voulait me protéger à tout prix », ai-je songé.

Le Sépulcreux a de nouveau sauté du toboggan. Les deux que j'avais envoyés en quête d'une corde n'étaient pas revenus. J'ai appelé celui qui gardait l'Estre dans la timonerie. Trente secondes plus tard, il est apparu en tirant son prisonnier par les cheveux. L'homme sanglotait, nous implorant de lui laisser la vie sauve.

Je l'ai ignoré. Mon attention venait d'être captée par les Creux partis chercher de la corde, qui avaient fait une mauvaise rencontre. J'ai entendu sa voix par leurs oreilles :

– Bonjour, mes chéris ! Que faites-vous dehors ? Oh, mais c'est très vilain, ça !

L'instant d'après, Caul est apparu de l'autre côté du navire, perché sur un tourbillon de vent noir comme sur une espèce de piédestal.

Noor s'est raidie. Emma a poussé un juron.

Notre ennemi était devenu géant. De la tête jusqu'à la taille, il avait une forme plus ou moins humaine, quoique déformée, distendue, tandis que sa moitié inférieure ressemblait à l'entonnoir d'une tornade. Ses bras étaient normaux, mais ses doigts disproportionnés, semblables à des racines d'arbres, faisaient pourrir tout ce qu'ils touchaient.

Il a levé les mains, dressé ses longs doigts vers le ciel et hurlé des imprécations où se mêlaient les mots de *vengeance* et de *vie éternelle*. Puis une bande de particuliers accros à l'ambrosie s'est lancée à l'assaut du bastingage.

Le premier arrivé à bord a craché un jet de métal liquide sur le Creux le plus proche. Le cerveau de la créature a fondu et j'ai senti sa conscience s'éteindre. Trois de ses semblables ont sauté sur le toxicomane. Puis d'autres adeptes de Caul sont arrivés, comme autant de fléaux. L'un d'eux a fait pleuvoir un nuage d'acide qui a brûlé un de mes Creux jusqu'à l'os. Un autre était doté d'une force hallucinante. Deux particuliers se sont ligués pour faire jaillir un éclair rouge qui a transpercé la poitrine d'une autre de mes créatures, frôlant nos têtes et laissant dans l'air une odeur de cheveux brûlés.

Mes Creux se sont jetés sur eux comme des chiens enragés. En moins d'une minute, ils sont venus à bout d'une petite dizaine de ces redoutables particuliers, tandis que les deux Sépulcreux qui nous servaient de montures se tenaient à une distance prudente de la mêlée.

À l'issue de cette attaque, j'avais perdu trois Creux, tandis que tous les drogués à l'ambroisie gisaient sur le pont, morts ou agonisants.

Caul était furieux. Dans un rugissement de tempête, il a traversé l'eau en volant pour venir planer au-dessus du pont. Sa tornade miniature déchiquetait les planches, aspirait les transats et les débris dans son entonnoir.

J'avais été trop optimiste en pensant que l'eau était un obstacle pour lui. Apparemment, lui aussi avait évolué, à toute vitesse.

Sans lui laisser le temps de s'orienter, j'ai envoyé trois Creux à l'assaut de notre ennemi. Il s'est contenté de tendre les bras, les a emprisonnés dans ses longs doigts, puis les a pressés contre son torse – qui faisait désormais deux fois leur taille – comme des bébés. J'ai réussi à leur faire ouvrir la bouche, mais pas à sortir leurs langues pour l'attaquer. Caul leur parlait tout bas, et ils n'étaient plus aussi disposés à m'obéir.

– Que se passe-t-il ? a demandé Noor, paniquée, alors qu'ils devenaient tout mous dans les bras de Caul. Pourquoi ils ne le tuent pas ?

J'aurais voulu lui répondre, mais mon esprit était trop occupé. Il se passait quelque chose de grave. Je sentais l'influence de Caul traverser l'esprit des trois Sépulcreux, telles des lianes rampantes, et s'infiltrer dans mon propre cerveau.

Bonjour, Jacob.

J'ai fermé les yeux et fait appel à toute ma volonté pour chasser Caul de mon esprit. Mais mon attention était trop dispersée.

Tue la fille.

Le Sépulcreux qui nous servait de monture a tressailli. Puis il s'est tendu, et j'ai dû me concentrer sur lui, afin d'éviter qu'il déroule ses langues de notre taille pour étrangler Noor.

Il n'a pas tardé à se détendre, mais l'influence de Caul était insidieuse, et chacun des Creux éparpillés sur le pont du bateau était une porte donnant sur mon cerveau.

Il m'en restait trente-quatre. Je me suis consacré aux deux que nous chevauchions, et à celui qui était le plus proche du visage de Caul. Quand j'ai déserté leurs cerveaux, les autres se sont avachis, puis effondrés sur le pont dans un bruit sourd.

– Oh mon Dieu ! s'est écriée Emma. Que leur arrive-t-il ?

J'étais incapable de lui répondre. Toute mon attention était focalisée sur Caul et les deux Creux. J'ai fait barrage au premier, empêché notre monture de tuer Noor, puis repris le contrôle de la

troisième créature, sous l'emprise directe de notre ennemi.

– Arrête-toi ! Qu'est-ce que tu fais ? lui a crié Caul quand je l'ai forcée à ouvrir la bouche.

J'ai envoyé ses quatre langues à l'attaque. Les deux premières se sont enfoncées dans les orbites de notre ennemi, les deux autres dans sa gorge, avec une telle puissance qu'elles lui ont transpercé la nuque.

Caul a basculé en arrière en hoquetant, comme ivre. Sa tornade a ralenti et il s'est ratatiné peu à peu, avant de s'effondrer dans sa flaque, emportant les trois Creux dans ses bras. Quand le liquide l'a englouti, j'ai senti les créatures mourir.

Le calme a plané un instant sur le pont du bateau. On n'entendait plus que le vacarme de l'hélicoptère et le gémissement des sirènes.

– La lumière bleue ! s'est écriée Noor en se penchant vers la flaque. Si je pouvais...

– Attention, c'est une ruse ! l'a avertie Emma. Il nous a déjà fait le coup de la mort ! C'est comme ça qu'il a eu Julius.

Comme pour lui donner raison, Caul a jailli de la flaque tel un diable de sa boîte. Le souffle du vent a balayé nos cheveux et renversé les chaises qui restaient sur le pont. Il semblait encore plus grand qu'avant, et parfaitement indemne. Il s'était retiré dans son trou et régénéré en quelques secondes.

– Un millier de Creux ne m'arrêteraient pas ! a-t-il fanfaronné. La mort ne fait que me rendre plus fort !

Il commençait vraiment à m'énerver.

– Ah bon ? ai-je demandé tout bas. Essayons, pour voir.

J'ai baissé la tête et fermé les yeux. Un étrange courant électrique m'a traversé, tandis que mon esprit se fragmentait pour rejoindre les corps inertes de vingt-neuf Sépulcreux. Ils se sont réveillés en frémissant comme de vieilles guimbardes démarrant dans le froid, puis se sont levés l'un après l'autre.

Malgré son bluff, Caul ne se sentait pas de taille à tous les affronter. Il a reculé vers le bastingage.

– C'était un plaisir de vous revoir, a-t-il crié. Je resterais bien jouer avec vous, mais j'ai un rendez-vous avec de vieilles amies...

– Vous ne traverserez jamais leur bouclier ! a crié Emma.

Un sourire a illuminé le visage de Caul.

– Merci pour le rappel ! Carlo, s'il te plaît...

L'Estre dont j'avais oublié l'existence a remonté sa manche et aboyé dans une montre connectée :

– Vigsby, ici Eagle ! Frappe maintenant ! Je répète...

J'ai enroulé la langue d'un Creux autour de son poignet et tiré si violemment que j'ai entendu son bras se casser. Hélas, le message était déjà parti.

Caul a profité de ma distraction pour enlacer le Creux le plus proche de ses longs doigts. J'ai aussitôt senti la vie le quitter. À travers ses oreilles, j'ai entendu Caul murmurer : « Rentre à la maison, mon chéri, tu as toujours été mon préféré. »

Les vingt-huit autres ont foncé sur lui, mais avant qu'ils l'atteignent, Caul s'est propulsé en altitude sur sa tornade. Une centaine de langues ont tenté de le capturer, en vain. Il a laissé tomber le cadavre du Creux, puis agité les doigts à notre intention, l'air taquin.

– Ciao ! À bientôt pour la suite !

Sur ces mots, il s'est élancé dans le ciel – car, bien sûr, il était désormais capable de voler. Puis il a envoyé sa tornade dans le rotor de l'hélicoptère de police.

Le pilote a perdu le contrôle de l'engin, et nos montures ont plongé à couvert, tandis que l'hélicoptère décapitait le toboggan, avant d'aller s'écraser dans le fleuve.

Quand les débris de plastique ont cessé de pleuvoir, Noor s'est débarrassée de sa ceinture de langues, a glissé sur le dos de notre Sépulcreux et couru vers l'Estre au bras cassé. Il était à genoux et n'avait pas mis fin à l'appel passé avec sa montre. Au bout du fil, on entendait se déchaîner le chaos.

– Qui est Vigsby ? lui a crié Noor. Qu'est-ce que vous avez fait ?

Il a troqué son air inexpressif contre un large sourire. Emma nous a rejoints en courant, affolée.

– Je viens de me rappeler ce nom. C'est une des pupilles de Miss Babaxe !

– Je peux vous le dire, maintenant, a répondu l'Estre. C'était l'une des nôtres. Une tueuse accomplie.

Un cri d'angoisse s'est échappé de la montre :

– Ravenne !

– C'est le prénom de Miss Babaxe, s'est écriée Emma.

– Oh mon Dieu ! a hoqueté Noor. Ça signifie que notre bouclier...

– N'existe plus ! a achevé l'Estre. Bientôt, maître Caul reprendra possession de notre foyer légitime et empilera vos cadavres sur un bûcher !

Emma l'a frappé à la bouche avec une boule de feu. Il a reculé en

hurlant, la tête comme une allumette embrasée, puis trébuché dans un jacuzzi.

– Rentrons vite à l’Arpent, nous a pressés Emma. Avant qu’il ne soit trop tard !

Mais nous connaissions tous la terrible vérité. Il était sans doute déjà trop tard.

CHAPITRE VINGT ET UN

Les Creux se sont rassemblés autour de nous, excités, haletants. La substance noire qui dégoulinait de leurs orbites rendait le pont glissant. Noor s'est collée contre moi, toute raide. Je lui ai assuré que je les maîtrisais, et elle a fait semblant de me croire, mais je savais d'expérience qu'on ne peut pas lutter contre l'instinct qui nous commande de fuir devant un Sépulcreux. Surtout quand on voit le monstre de ses propres yeux.

Faute de corde, il ne nous restait plus qu'à improviser un moyen de rejoindre la terre ferme. Sharon avait dû décamper dans son bateau après l'apparition de Caul.

À mon commandement, vingt-huit Sépulcreux ont dévalé le pont en pente jusqu'au bastingage et sauté par-dessus bord. Une fois dans l'eau, ils se sont agrippés les uns aux autres pour former un pont menant au quai. J'ai conseillé à mes amis de s'accrocher, puis ordonné à nos montures de nous maintenir plus solidement que jamais sur leur dos, avant d'emprunter ce pont improvisé. Elles se sont exécutées à une vitesse qui a arraché des cris de frayeur à Emma et m'a laissé étourdi.

Arrivé à bon port, j'ai formé un cercle de Sépulcreux autour de nous, et nous nous sommes mis en route, protégés par ces gardes du corps patibulaires. Les monstres étaient rapides et utilisaient leurs langues pour se propulser comme des quadrupèdes. On aurait pu s'imaginer chevauchant de fougueux étalons, sauf que j'étais connecté psychiquement à nos montures, et que je me sentais infiniment plus à l'aise à dos de Creux qu'à cheval.

Trouver l'Arpent n'était pas difficile : il suffisait de suivre le sillage de destruction de Caul, aussi large qu'un pâté de maisons. Il avait renversé des voitures, brisé des vitres, et ratissé de ses bras mortels tous les êtres vivants qui avaient eu le malheur de croiser son chemin. Des dizaines de personnes normales gisaient au milieu des débris, malades, la peau grise. Des incendies, de la fumée, des cadavres... Tout cela m'a paru bien cruel, même venant de Caul, et étonnamment secondaire par rapport à son objectif. Pourquoi avait-il ainsi perdu son temps ? Puis j'ai vu les gens fuir en hurlant devant notre monstrueuse troupe, comme ils avaient dû fuir devant Caul lui-même, et j'ai compris ses intentions. En terrorisant les gens, il poursuivait le même but que lorsqu'il avait décidé de rendre ses Sépulcreux visibles : faire

en sorte que les gens normaux nous craignent et nous haïssent. Il semait les graines d'une guerre apocalyptique, telle que l'annonçait la prophétie du Révélateur. Une guerre qui nous obligerait tous à choisir un camp et à nous battre, ne serait-ce que pour nous défendre.

Mais chaque chose en son temps.

Nous avons rejoint la boucle à la vitesse de l'éclair. Heureusement, le navire avait accosté à moins d'un kilomètre de l'Arpent. J'espérais que Bronwyn et les mangeurs de lumière avaient pu atteindre la planque sains et saufs, mais nous n'avions pas le temps de les y retrouver comme promis.

Aux abords de l'Arpent, Caul s'était littéralement déchaîné. Les berges de l'étroit affluent de la Tamise menant à l'entrée de la boucle étaient dévastées. Les immeubles de bureaux et les appartements aux larges baies vitrées qui bordaient le cours d'eau avaient subi des dégâts considérables. Des cadavres flottaient dans l'eau et jonchaient le béton des berges. La plupart des victimes étaient des gens normaux qui s'étaient trouvés au mauvais endroit, au mauvais moment. Il y avait aussi quelques toxicomanes, drogués à l'ambroisie, dont les yeux luisaient encore. J'ai reconnu plusieurs particuliers, que les Ombrunes avaient postés devant l'Arpent pour défendre l'entrée de la boucle. Les malheureux avaient péri quand le bouclier des Ombrunes avait cédé.

Noor s'est serrée contre moi tandis que notre Sépulcreux galopait sur la berge. Celui d'Emma et Horatio courait sur notre gauche, au même rythme. La mer de Creux haletants qui nous servait d'escorte laissait dans son sillage une légère brume noire et nauséabonde.

L'entrée de la boucle était droit devant nous : une voie d'eau qui s'engouffrait sous un tunnel de béton, et que nous avions maintes fois empruntée pour entrer et sortir de l'Arpent du Diable. Nous n'étions plus qu'à une centaine de mètres du but, quand un géant s'est extrait du tunnel et redressé de toute sa hauteur. L'homme, haut comme un chêne centenaire, était vêtu de mousse et de feuilles. C'était un des lieutenants de Caul, l'un de ces Estres qui s'étaient métamorphosés dans la Bibliothèque des âmes.

Il avait de l'eau jusqu'à la taille et bloquait l'entrée de la boucle en frappant sa poitrine comme un gorille. Il s'est retourné, a saisi une petite voiture garée sur la passerelle et l'a lancée sur nous. Mes Creux ont esquivé le tir. Le véhicule a atterri derrière nous et glissé dans l'eau.

– Tu crois que tu peux le tuer ? m'a demandé Noor.

– Oui. Mais ça va nous prendre du temps.

Caul savait que son Estre ne nous arrêterait pas. Il essayait juste de

nous ralentir.

J'ai arrêté mes Creux à une cinquantaine de mètres de l'entrée, j'en ai fait sauter deux sur la rive opposée, et envoyé quatre au géant, deux sur sa gauche, et deux sur sa droite. Il en a chassé un d'un revers de main. La créature a fait un vol plané avant de se fracasser contre le béton et de tomber dans l'eau, démantibulée. Un autre a sauté à la tête de notre adversaire et l'a enveloppé de ses langues, telle une pieuvre de ses tentacules. Le géant a rugi et tenté de se libérer. Profitant de ce que ses mains étaient occupées, les deux autres ont enroulé leurs langues autour de son cou et serré de toutes leurs forces. Le géant a pivoté vers la passerelle et cogné le Creux qu'il tenait contre le tablier à plusieurs reprises, jusqu'à ce que je sente la vie le quitter. Mais son visage était violet et il ne pouvait plus respirer. Il a titubé, frappé les deux autres Sépulcreux et tenté d'arracher leurs langues de sa gorge, sans succès. Finalement, il a perdu connaissance et est tombé dans l'eau la tête la première. Les Creux ont dévoré ses yeux.

– Bien joué, Jacob ! m'a félicité Emma.

– Deux Creux pour un Estre énorme, a commenté Noor. Pas mal !

– Ça dépend combien il en reste. Maintenant, accrochez-vous et reprenez votre souffle. On va se faire mouiller !

D'un imperceptible hochement de tête, j'ai invité mes Creux à reprendre leur course. Nous avons remonté les berges jusqu'à la passerelle, puis sauté dans l'eau près du géant inanimé. Les deux Sépulcreux qui l'avaient abattu nous ont rejoints, et j'ai senti en eux quelque chose qui ressemblait au vertige de l'euphorie. La décharge d'adrénaline qui suit une mise à mort, chez les prédateurs.

Nous avons traversé le tunnel à la nage, de l'eau jusqu'au cou, tractés par les langues des Creux, jusqu'à ce que le cercle de lumière derrière nous fasse le même diamètre que celui de devant. La pression s'est accentuée dans nos oreilles, et une fraction de seconde plus tard, nous étions de l'autre côté, en pleine guerre.



L'Arpent semblait réduit à l'état de ruines fumantes. Une bataille avait fait rage à l'entrée, puis s'était déplacée, laissant dans son sillage des cratères et des bâtiments détruits, ainsi que de nouveaux cadavres : des toxicomanes de Caul, mais aussi de nos particuliers.

Mes Creux ont gagné la rive à la nage. Ils étaient à peine sortis de l'eau qu'une nuée d'abeilles les a assaillis. Alors que nous battions frénétiquement des mains pour les chasser, une voix familière a crié :

– Jacob ! C’est toi ?

Hugh était allongé par terre, le dos contre un pilier du pont, haletant, sale et en sueur, mais vivant.

– Hugh ! Vous êtes revenus !

Alors qu’il bondissait vers nous, la nuée d’abeilles s’est dissipée.

– On n’est pas partis, a-t-il précisé. On n’a jamais réussi à sortir d’ici ! Mais qu’importe nos déboires. Tu es de retour ! Et Emma, et Noor aussi ! Merci les Oiseaux, vous êtes sains et saufs !

Il s’est arrêté brusquement devant le cercle de nos gardes du corps et a pâli.

– Tu les contrôles, n’est-ce pas ? Comme la dernière fois ?

– Ça ne risque rien, l’ai-je rassuré en venant à sa rencontre, juché sur notre monture.

– Hugh, quel bonheur de te voir ! a crié Emma. Que s’est-il passé ?

– Le bouclier a disparu. À la seconde où c’est arrivé, des dizaines de particuliers ont couru vers l’entrée de la boucle, parce qu’on s’attendait à une attaque. On pensait avoir affaire à des Sépulcreux, pas à ces monstres géants. Les Américains leur ont envoyé un ouragan et la foudre. Ils leur ont tiré dessus, mais ça ne les a pas arrêtés. Et Caul...

Il a coulé un regard vers un particulier étendu non loin de nous, la peau grise, respirant avec difficulté.

– On sait de quoi il est capable, a dit Noor sombrement.

– Il faut juste trouver comment le tuer, ai-je ajouté. Viens, grimpe.

J’ai fait agenouiller un Creux devant lui. Hugh a hésité.

– Allez, monte ! lui a crié Emma.

– Tu es sûr que tu les as bien en main ?

– Absolument sûr.

Hugh nous a décoché un sourire radieux.

– Alors, on a une chance.

Il s’est hissé sur l’échine du monstre. Le Creux a enroulé une langue autour de sa taille et s’est levé. Hugh a ouvert la bouche pour accueillir la nuée d’abeilles dans sa gorge.

Puis notre ami nous a montré la direction des combats, mais j’aurais pu me passer de ses indications. À en croire le ciel obscurci par les débris et les explosions qui retentissaient au loin, la bataille faisait rage au cœur de l’Arpent. Nous avons emprunté le dédale de ruelles tortueuses où vivaient les normaux prisonniers de la boucle, qui

n'avait pas été épargné par les destructions, puis traversé une partie de l'Arpent en flammes, où la fumée avait changé le jour en nuit.

J'ai fait cheminer le Creux de Hugh près du nôtre pour pouvoir discuter. Nous avons entamé une conversation à tue-tête :

– Où sont les Ombrunes ? lui ai-je demandé.

– Elles se battent ! m'a-t-il répondu en s'accrochant au cou de son Sépulcreux pour ne pas se faire désarçonner. La plupart se sont transformées en oiseaux et lancent des attaques depuis le ciel.

Nos cris résonnaient entre les murs des ruelles.

– Et Fiona ? a demandé Emma.

– Elle tend un piège aux géants ! Près du bâtiment des ministères !

Mon estomac s'est soulevé quand les Creux ont bondi pardessus une charrette renversée, avant de prendre un virage serré.



– Combien y a-t-il d’Estres géants, en plus de Caul ? a voulu savoir Emma.

– Cinq, dont un à l’entrée de la boucle ! Ils sont hauts comme des

maisons !

– Et combien de toxicomanes ?

– Des dizaines, sans doute ! Nous sommes plus nombreux qu’eux, mais ils ont pris des doses massives d’ambrosie, et ils sont *puissants*.

– Bronwyn est-elle revenue ? s’est enquis Noor, tendue. Était-elle accompagnée par un garçon et deux filles ?

Hugh n’a pas eu le temps de lui répondre. Nous venions de quitter le labyrinthe du quartier résidentiel pour nous engouffrer dans la rue Dissolue, où de nombreuses boutiques brûlaient. Presque aussitôt, un de mes Creux a reçu quelque chose dans une jambe, qui s’est brisée. Un monstre géant est apparu au milieu de la fumée : un hybride entre un cornet de glace fondu et Jabba le Hutt. Il crachait par la bouche des projectiles pointus à la vitesse d’une mitrailleuse, et la rue était jonchée de ces fragments blancs, semblables à des morceaux d’os. Un trio d’Américains abrité derrière un muret tirait sur le monticule de chair avec des fusils. En nous voyant débouler, ils nous ont tiré dessus. Plusieurs balles ont rebondi sur la poitrine blindée de mes Creux.

Comme je connaissais les Américains de vue –Wreck Donovan était parmi eux – j’ai supposé que le monticule de chair était un drogué à l’ambrosie, et je lui ai envoyé trois Creux. L’un d’eux a reçu un projectile en pleine tête, et il est mort sur le coup. Les autres ont sauté sur le toxicomane, dont ils n’ont fait qu’une bouchée.

Les Américains ont cessé le feu. Wreck m’a reconnu et s’est redressé, l’air inquiet.

Quelqu’un qui ne me connaissait pas aurait pu croire que nous avions été capturés par les Sépulcreux, qui s’apprêtaient à nous dévorer. Mais Wreck a souri et levé le poing en signe de victoire.

– Merci ! a-t-il crié en invitant ses camarades à quitter leur abri :Venez, les gars ! C’est par là que ça se passe !

Les trois hommes ont sprinté à nos côtés vers le cœur de l’Arpent. Nous avons contourné les brasiers de la rue Qui-fume et coupé par l’avenue Atténuée, où mes Creux ont tué un drogué accroupi dans l’embrasure d’une porte, qui penchait la tête pour s’administrer une nouvelle dose d’ambrosie dans les yeux. Le contenu de sa fiole a dessiné un arc d’argent étincelant en l’air, avant d’aller éclabousser le sol. Nos ennemis possédaient des stocks de cette substance plus importants que prévu, et semblaient décidés à les employer jusqu’à la dernière goutte pour nous asservir ou nous exterminer. Je me suis demandé – vu que j’avais tout le temps de me poser des questions – comment ils en avaient obtenu autant. Caul avait-il distillé de nouveaux lots d’âmes dans la Bibliothèque ?

Emma mitraillait Hugh de questions : Où étaient nos amis ? Où était Miss Peregrine ? Les forces de Caul avaient-elles envahi tout l'Arpent, ou étaient-elles concentrées en un seul lieu ?

Hugh n'était pas connu pour la clarté de ses explications, même quand il n'était pas dopé à l'adrénaline, et la situation évoluait si vite que des renseignements obtenus quelques minutes plus tôt étaient déjà caducs.

Nous avons traversé Old Pye Square, où quelques toxicomanes harcelaient deux gardes débordés. Je leur ai envoyé deux Sépulcreux en renfort, et nous avons continué notre chemin. Je n'avais pas le temps de m'arrêter pour superviser le combat ; la bataille principale faisait rage devant nous.

De loin, on ne distinguait pas grand-chose, hormis des géants déchaînés et des débris volants qui jaillissaient par moments de la fumée. Les puissants faisceaux oculaires des toxicomanes traversaient la brume tels des projecteurs lors d'un bombardement aérien. L'armée de Caul avait balayé la grande avenue, laissant dans son sillage une zone de désolation. J'ai renforcé mon emprise sur nos Creux et je les ai fait accélérer. Peu à peu, la situation nous est apparue avec plus de clarté. L'avant-garde de Caul était constituée de plusieurs dizaines de particuliers drogués à l'ambroisie, des troupes de choc qui servaient de boucliers vivants aux Estres, et attaquaient avec férocité tous ceux qui se trouvaient sur leur chemin. En plus de les rendre puissants, l'ambroisie les avait rendus intrépides. Derrière eux venaient les quatre derniers Estres de Caul, des géants plus monstrueux les uns que les autres. Trois d'entre eux avançaient d'un pas lourd en défonçant les murs des bâtiments, dont ils jetaient des pans entiers dans la rue comme des boulets de canon. L'un d'eux était Murnau, revenu combattre aux côtés de son maître. Le quatrième faisait vibrer l'air de ses énormes ailes de cuir, tout en pulvérisant des torrents de liquide corrosif. Au milieu de cette parade grotesque, Caul – ou plus exactement, sa tête bleue scintillante, semblable à un gros ballon de défilé de Thanksgiving – arborait un sourire de dément. Un contingent moins nombreux de drogués à l'ambroisie courait derrière eux, prêt à parer les attaques venant de l'arrière. Mes Creux se feraient un plaisir de les mettre en pièces.

J'ai envoyé un unique Sépulcreux en éclaireur, qui m'a fourni un aperçu encore plus précis des forces en présence. Nos particuliers résistaient avec courage. Depuis les portes, les fenêtres et les toits, de petits groupes de défenseurs tiraient au fusil et utilisaient tous leurs talents offensifs – télékinésie, éclairs électriques ou simple puissance musculaire – pour ralentir l'ennemi. Ceux des nôtres qui s'étaient lancés dans la mêlée avaient été écrasés. Leurs corps gisaient dans les

rues.

Mon éclaireur a dépassé un Estre géant qui hurlait de colère, tandis que des lianes épineuses lui entravaient les jambes. L'œuvre de Fiona, sans aucun doute. Une troupe de cadavres ambulants, forcément menée par Enoch, s'attaquait à la hachette à un groupe de toxicomanes. D'autres accouraient en renfort. Un oursage a foncé sur Murnau et l'a jeté à terre. L'animal a été éjecté presque aussitôt et l'Estre s'est relevé, le visage tailladé, mais toujours combatif. Des œufs explosifs tombaient sur la horde de Caul, largués par les Ombrunes qui tournoyaient au-dessus de leurs têtes. L'Estre aux ailes de cuir leur a lancé un jet d'acide noir et les Ombrunes se sont sauvées à tire-d'aile, avant de lâcher deux autres œufs juste devant l'Estre entravé par les lianes de Fiona, qui est tombé à la renverse.

Rien de tout cela n'avait suffi à arrêter l'armée de Caul, ni même à la ralentir. Les quatre Estres étaient toujours en vie et progressaient lentement, mais sûrement, vers le bâtiment des ministères. Un peloton de défenseurs les attendait dans la cour, derrière une muraille de plaques de métal et de sacs de sable. Si les choses continuaient ainsi, ils se feraient réduire en bouillie.

Heureusement, j'avais amené ma propre armée.

– Jacob !

Noor me secouait par les épaules.

– *Jacob !*

Elle m'a montré du doigt un toxicomane qui courait vers nous, armé d'une massue à pointes. J'avais freiné mes troupes pendant que l'éclaireur reconnaissait le terrain, et laissé je ne sais comment un ennemi traverser notre bouclier de Creux. Juste avant qu'il nous atteigne, j'ai commandé à notre monture de lancer une langue autour de son cou et de le jeter à terre. Il a atterri sur le dos, et les rayons émanant de ses yeux m'ont brûlé les jambes. Il visait mon visage et m'aurait aveuglé si Noor n'avait tendu une main pour capturer sa lumière. L'instant d'après, sa tête disparaissait entre les mâchoires de notre Sépulcreux. J'ai senti son crâne craquer.

– Pardon, je me suis laissé distraire, ai-je dit.

– Qu'est-ce que tu attends ? a crié Emma. Envoie les Creux !

– Une seconde !

Ma cohorte de monstres s'est préparée, tels des sprinteurs sur les starting-blocks.

– OK... maintenant !

Vingt et un Sépulcreux sont partis comme des flèches, les derniers

qu'il me restait, hormis nos trois montures. En quelques secondes, ils avaient dispersé l'arrière-garde des drogués à l'ambroisie et s'attaquaient aux Estres. Les tuer était ma priorité, et j'ai assigné quatre Creux à chacun. J'en ai envoyé trois autres sur les toxicomanes avec de vagues instructions, du genre « tuez-les », et affecté les deux derniers à Caul. Ils ne pouvaient pas faire grand-chose de plus que l'agacer, et leur espérance de vie était ridicule, mais leur sacrifice occuperait notre ennemi pendant que les autres décimaient ses troupes.

Hugh m'a averti que de nombreuses personnes, y compris des Ombrunes, étaient réfugiées dans le bâtiment des ministères. À travers la fumée, j'ai vu des gens tirer sur la horde depuis les portes, des gardes lancer des filets métalliques par les fenêtres des étages, tandis que des Ombrunes décrivaient des cercles autour du toit. C'était le bâtiment le plus solide de l'Arpent, et probablement le plus défendable, mais si mes Creux n'interceptaient pas l'armée de Caul, elle le démolirait et massacrerait tous ses occupants.

– Il faut essayer d'entrer ! m'a crié Emma. On doit rejoindre les Ombrunes et les prévenir que tu contrôles les Sépulcreux !

Nous sommes repartis en rasant les murs, sur le trottoir opposé. J'espérais nous faire contourner la zone des combats sans nous faire repérer. J'y ai consacré la moitié de mon cerveau, tandis que l'autre était toujours plongée dans la mêlée. Si mes Creux avaient déjà tué plusieurs drogués, deux étaient tombés au combat en les affrontant. J'avais espéré que les autres régleraient rapidement leur compte aux Estres, mais les quatre géants étaient beaucoup plus gros et plus redoutables que celui que nous avions affronté à l'entrée de la boucle. J'étais parti du principe que le plus petit était le plus vulnérable. Après l'avoir vu changer quatre de mes Creux en cierges magiques, j'ai compris qu'il enflammait tout ce qu'il touchait. La mise à mort par contact direct, spécialité des Sépulcreux, n'était pas une option avec lui. La technique a mieux fonctionné sur un Estre gargantuesque, avec des yeux de mouche. Les Creux l'ont démembré et laissé se tortiller au milieu de la chaussée. Là encore, trois de mes créatures y ont laissé leur tête, arrachée par les terrifiantes pinces qui lui servaient de bras.

Il m'en restait douze, plus nos trois montures. Nous avons décrit un grand arc de cercle, évitant de justesse un jet d'acide de l'Estre ailé. Les deux Sépulcreux que j'avais envoyés combattre Caul sont revenus bredouilles. La tête géante de notre ennemi n'était qu'une projection immatérielle, semblable à celle qu'il avait envoyée pour nous effrayer durant l'assemblée de l'Arpent. Le vrai Caul était ailleurs, et il ne s'était pas encore manifesté. Son hologramme criait et fulminait comme un aboyeur de carnaval, même si ses paroles étaient à peine

audibles dans le vacarme de la bataille :

– Regardez, les enfants, la débâcle de vos Ombrunes ! Regardez, et cédez au désespoir !

Nous étions arrivés à l'avant de la bataille. Nos trois montures avaient doublé l'avant-garde des toxicomanes, trop occupés à repousser les assauts de mes autres Creux pour nous prêter attention, et s'élançaient vers le bâtiment des ministères.

Dogface m'a reconnu et a ordonné à sa cohorte de cesser le feu. Je l'ai remercié d'un signe de tête. Il m'a souri quand nous les avons dépassés pour foncer vers la porte, où nous attendaient Miss Peregrine et Bronwyn.

Nous avons sauté à terre et nous sommes précipités vers elles, Noor, Emma et moi.

– Merci les Oiseaux ! Merci mon Dieu ! a crié Bronwyn en me soulevant dans ses bras.

J'ai vu Miss Peregrine fixer l'Estre.

– C'est Horatio, l'ex-Sépulcreux de H, lui ai-je dit. Vous pouvez lui faire confiance.

Elle a hoché la tête, puis m'a regardé de bas en haut.

– L'un d'entre vous est-il blessé ?

– On va bien, l'a rassurée Emma en la serrant dans ses bras. Je suis tellement heureuse que vous soyez saine et sauve !

– Où sont les autres mangeurs de lumière ? ai-je demandé à Bronwyn, soudain inquiet.

– À l'intérieur, a répondu Miss Peregrine.

J'ai poussé un soupir de soulagement.

– Quand vous nous avez téléphoné de la gare et que j'ai entendu la voix de Caul, j'ai craint de ne jamais vous revoir. Et quand Miss Bruntley et vos nouveaux amis sont revenus dans l'Arpent et m'ont confié votre projet, j'ai failli perdre tout espoir.

Elle a souri en regardant les Sépulcreux.

– Mais je vois que vous avez encore réussi.

– Je pensais que tu voulais tous les tuer, a dit Bronwyn.

– C'est mieux comme ça, tu ne trouves pas ?

Je me suis retourné. Un trio de Creux décrochait un Estre à pattes d'araignée du mur d'un immeuble. La paroi s'est effondrée avec lui, les écrasant tous les quatre.

– Assurément, a approuvé Miss Peregrine, rayonnante de fierté.

Un projectile a ricoché contre l'arche de la porte au-dessus de nos têtes, et son sourire s'est évanoui.

– Allons, venez vite ! Ce serait dommage de perdre la vie pendant qu'on fête nos retrouvailles !

Elle a indiqué d'un geste nos trois destriers.

– Pas eux. Ils risqueraient de déclencher un mouvement de panique, et une ruée vers la sortie.

J'ai ordonné aux Creux de rester dehors pour aider l'équipe de Dogface à défendre le bâtiment. Miss Peregrine et Bronwyn nous ont poussés devant elles. Miss P m'a pris à part.

– Dites-moi de quoi vous avez besoin. Aidez-moi à vous aider.

– Il me faudrait une fenêtre d'où je puisse observer les combats. Et du silence pour me concentrer.

– Vous les aurez.

Elle m'a pris par le bras et entraîné dans le vaste hall du bâtiment. Une foule de particuliers y était rassemblée, mais ce n'étaient pas les habitués fonctionnaires en uniforme. Des guérisseurs soignaient des blessés étendus sur le sol de marbre. Des gens massés devant les grandes fenêtres observaient la bataille. Des gardes montaient et descendaient en courant l'escalier menant aux étages supérieurs, où on les entendait tirer des rafales de balles. Plusieurs Ombrunes anxieuses avaient rassemblé les enfants les plus jeunes et les plus vulnérables au fond de la pièce, prêtes à les évacuer. Les autres se préparaient à la bataille comme ils le pouvaient, improvisant des casques avec des bols et chaussant des lunettes de soudure empruntées à l'ancienne fonderie d'étain de l'Arpent. C'était un spectacle à la fois touchant et pitoyable. Nous n'étions absolument pas équipés pour le combat. Nous n'avions rien de superhéros. Nous n'étions pas nés combattants, nous avions juste été contraints de le devenir. Nous étions tout simplement particuliers.

Et soudain, nous avons eu la joie de revoir nos amis. Horace, Olive et Claire, qui couraient vers nous, les bras écartés. Millard, qui circulait parmi un groupe d'invisibles en vêtements modernes. Sebbie et Sophie, qui entouraient Julius, affalé sur une chaise, l'air pas bien du tout. Enoch et Josep, debout près d'une fenêtre, et Fiona, que Hugh avait déjà rejointe devant une autre. Ils étaient absorbés par le contrôle de leurs armées respectives de cadavres et de lianes. Francesca veillait à ce que personne ne vienne troubler leur concentration.

Miss Peregrine m'a fait de la place près de Fiona et Hugh. Fiona m'a regardé et souri avant de se remettre au travail. Le moment était mal

choisi pour célébrer nos retrouvailles. J'avais moi aussi l'esprit focalisé sur la bataille. Miss Peregrine a repoussé tous les badauds d'un revers de bras, puis elle a reculé et s'est campée derrière moi, tel un garde du corps.

La bataille tournait à notre avantage. L'assaut de Caul avait été interrompu. Ses soldats, surpris par l'attaque éclair de mes Creux, ne pensaient plus qu'à défendre leurs jugulaires et autres parties vulnérables. Mais ce n'était pas fini pour autant. Si la horde de Caul était réduite de moitié, c'était aussi le cas de ma troupe de Sépulcreux. Ceux qui combattaient encore étaient blessés et s'essouffaient.

Nous étions dans une impasse. Faute d'un sursaut de notre part, nos ennemis risquaient de vaincre mes Creux et d'envahir le bâtiment. Je me suis tourné vers Miss Peregrine.

– J'ai besoin de renforts. Toute la puissance de feu dont on pourrait disposer sans mettre davantage de vies en péril.

Elle a hoché gravement la tête.

– Notre assaut final.

Elle a regardé Miss Coucou, qui se tenait au garde-à-vous dans sa combinaison bleu vif.

– Isabel, tu as entendu le garçon.

L'intéressée a glissé deux doigts dans sa bouche et poussé un cri d'oiseau strident, aussitôt repris par toutes les Ombrunes de la salle.

– Fiona leur a préparé une petite surprise, a dit Hugh. C'est peut-être le moment...

– Oui, Fiona, à vous de jouer ! a approuvé Miss Peregrine.

Notre amie a souri, puis baissé la tête pour se concentrer. Emma a mis les mains en porte-voix.

– TOUT LE MONDE SUR LE PONT ! a-t-elle crié.

Elle a foncé dans l'escalier pour lancer des boules de feu depuis le toit. Enoch a pris son ami américain par le coude.

– Allons-y, Josep !

Au passage, il m'a confié :

– On a des tas de cadavres qui attendent en coulisses. Il suffit de leur refiler quelques cœurs...

– Ne sortez pas ! s'est exclamée Miss Peregrine. C'est beaucoup trop dangereux !

Avant qu'elle ait pu les arrêter, les deux garçons avaient filé. Quelques secondes plus tard, Millard et ses amis invisibles les ont suivis, se débarrassant de leurs vêtements afin de jeter des œufs

explosifs sur les Estres à bout portant sans être vus. Leur courage m'impressionnait, mais j'étais inquiet de les savoir sur le champ de bataille avec nos ennemis. Je craignais que mon esprit fragmenté n'ait du mal à distinguer les uns des autres.

J'ai inspiré lentement et tenté de me concentrer. La rue était un maelström de balles, d'explosions et de débris volants qui causaient autant de victimes dans les deux camps. Caul, toujours sous sa forme d'hologramme, flottait au-dessus du chaos, en apparence invulnérable. J'ai changé de stratégie et envoyé tous mes Creux sur Murnau, l'un des deux Estres encore debout. Pendant qu'ils se jetaient sur lui, l'Estre ailé et les drogués paraient de nouvelles attaques : un troupeau de morts d'Enoch et de Josep sur la droite ; sur la gauche, une grêle d'œufs explosifs lancée par les invisibles. À cela s'ajoutaient les tirs nourris des gardes et les boules de feu qu'Emma lançait du toit.

Nos ennemis étaient coincés sur trois côtés et ne pouvaient plus que battre en retraite, ce que Caul ne leur permettrait jamais.

Les drogués à l'ambrosie tombaient comme des mouches. Mes Creux ont déchiqueté Murnau. Ils n'ont pas eu le temps de l'achever : l'Estre ailé a projeté un torrent d'acide qui a fait fondre la tête de son chef et plusieurs Sépulcreux dans le même temps. Des spasmes douloureux m'ont traversé, puis ils ont disparu de mon radar.

Murnau était mort, mais le combat continuait.

Les tirs avaient cessé. Nos défenseurs sur le toit et dans la cour devaient être à court de balles et d'œufs. Les toxicomanes ont profité de l'accalmie pour se ruer sur le bâtiment. Fiona a poussé un cri et levé les mains. L'instant d'après, tous les drogués se sont affalés, trébuchant sur les lianes épineuses tendues devant leurs pieds. Puis Fiona a tourné les paumes vers le ciel et fait danser ses doigts comme un pianiste. Les lianes ont entravé les assaillants, les ligotant au sol. Ils étaient à peine immobilisés que l'armée de morts d'Enoch et Josep se jetait sur eux pour les mettre en pièces.

Des vivats ont fusé autour de nous, mais j'étais trop concentré sur mon prochain objectif pour laisser éclater ma joie. Derrière la vitre, une immense forme noire s'approchait à toute vitesse, masquant le ciel.

– Éloignez-vous des fenêtres ! a crié Bronwyn.

Elle nous a plaqués au sol, Fiona, Hugh et moi. Une fraction de seconde plus tard, un torrent d'acide noir faisait exploser les vitres et éclaboussait le sol derrière nous. Les dalles de marbre se sont mises à fumer.

– Par les anciens, ce n'est pas passé loin ! s'est écrié Hugh.

C'est à peine si j'ai remarqué que ma tête avait cogné le sol. Dans mon esprit, j'étais dehors, escaladant la façade du bâtiment avec mes huit derniers Creux. L'Estre ailé qui avait failli nous faire fondre lançait une nouvelle offensive. Cette fois, j'étais prêt à l'affronter.

C'était un bâtard pataud, mi-homme, mi-dragon, presque trop lourd pour ses ailes de lézard. Sa trajectoire était facile à anticiper. J'ai disposé mes Creux sur le toit. Ils ont pris leur élan et sauté sur l'Estre au moment où il projetait un nouveau jet d'acide. Cette fois, il les a pris pour cible. Deux Creux l'ont reçu en pleine poitrine et sont morts aussitôt. Un troisième a manqué son but et est tombé de plusieurs étages avant de s'empaler sur une pique des morts-vivants – complètement morts, à présent. Les autres ont utilisé leur langue pour s'accrocher à l'Estre ailé, tel Spider-Man. Il a rugi, déséquilibré par leur poids, et s'est écrasé sur le toit, manquant de peu Emma et un contingent de gardes.

Un combat féroce s'est engagé entre l'Estre et mes Creux, qui tentaient de le dépecer, tandis qu'il essayait de les faire fondre avec sa salive corrosive, envoyant des torrents de vapeur sur le toit. Même si j'avais besoin de tous les Creux, j'ai extrait une créature de la meute pour obliger Emma et les gardes à se mettre à l'abri.

Une minute plus tard, les quatre Sépulcreux étaient morts et l'Estre agonisait, les ailes brisées, le visage en sang. Le cinquième est revenu pour l'achever en l'étranglant de ses langues. Avant de mourir, l'Estre a lancé un dernier jet d'acide qui a fait fondre la tête de son agresseur. Il ne me restait plus que les trois Sépulcreux que nous avions chevauchés.

Mais Caul n'avait plus personne. Il était seul désormais.

J'ai rassemblé mes esprits, réintégré mon corps et regardé par la fenêtre brisée. Il n'y avait plus âme qui vive.

– On a gagné ? a demandé Hugh avec un optimisme prudent. Ils sont tous morts ? Même Caul ?

– Ça m'étonnerait, a dit Miss Peregrine en plissant les yeux. À moins qu'il n'ait été lié d'une manière ou d'une autre à sa cohorte...

– Et qu'il ait utilisé sa force vitale pour les transformer, a achevé Miss Coucou.

– C'est possible, a dit Miss Wren, en ôtant du bout des doigts les fragments de plâtre qui constellaient ses cheveux. Nous ne possédons, hélas, que peu d'informations sur la Bibliothèque et ses pouvoirs.

Un tonnerre de pas a retenti. Josep et Millard sont entrés en trombe.

– Venez vite ! a crié Josep. Enoch a été blessé. J'ai peur que ce soit grave !

Nous nous sommes précipités dehors. Hugh, Noor et Miss Peregrine couraient à côté de moi. Alors que je dépassais la rangée de toxicomanes neutralisés par les lianes de Fiona, une main m'a saisi la cheville. J'ai trébuché. L'un des drogués vivait encore, malgré la hachette plantée dans son dos. Un filet de sang s'échappait de sa bouche édentée.

– Tout se passe... selon les plans du maître..., a-t-il articulé avec difficulté.

Indifférent aux divagations de ce traître, j'ai balancé un coup de pied dans son visage rongé par l'ambrosie et repris ma course. Enoch était étendu sur la chaussée, le visage tailladé, la chemise tachée de sang. Ses yeux étaient fermés et la douleur crispait son front.

– C'est bon, mon vieux, on s'occupe de toi ! lui a dit Hugh.

Nous l'avons soulevé à quatre, le plus délicatement possible.

Puis un grondement s'est élevé au loin, semblable à un tremblement de terre. Nous nous sommes retournés. Un banc de nuages d'orage rouge sang fonçait vers nous. Dessous, glissant sur un tourbillon de vent bleu, se trouvait Caul. Le vrai, cette fois.

– Peregrine ! Peregrine ! Je rentre à la maison ! a-t-il crié d'une voix de tonnerre.

– Rentrons ! a ordonné Miss Peregrine.

Josep a aidé Bronwyn à charger Enoch sur son épaule et nous avons détalé. Je n'ai regardé en arrière qu'une seule fois. La tornade de Caul s'échappait d'un trou noir se déplaçant sur la chaussée. Notre ennemi avait les bras écartés et ses doigts frétilants s'allongeaient à volonté pour ratisser les immeubles des deux côtés de la rue, semant la destruction. Sur son passage, le bois noircissait ; le métal rouillait ; les corps des blessés se changeaient en cadavres desséchés.

Miss Peregrine et les autres Ombrunes ont organisé l'évacuation du bâtiment par la porte arrière.

– Nous allons chez Bentham ! a-t-elle annoncé. Les Ombrunes sont assez nombreuses pour produire une version réduite de la Courtepointe autour de sa maison. Quand ce sera chose faite, nous nous enfuirons par le Panloopticon.

– On ne peut pas abandonner maintenant ! a gémi Horace. Pas après avoir vaincu toute l'armée de Caul !

– Nous n'abandonnons pas, a objecté Miss Coucou. Ce n'est qu'un repli tactique.

Noor s'est précipitée vers les Ombrunes.

– C'est le moment de le combattre ! Vous voyez cette lumière

bleue ? Je crois que c'est son âme, celle qu'on est censés manger, nous, les mangeurs de lumière. Au début, elle ne faisait que clignoter, mais maintenant, elle est constante, et je crois que...

– C'est hors de question ! a répliqué Miss Peregrine en la poussant vers la sortie. Vous faites une simple supposition, et nous ne vous laisserons pas attaquer Caul sur une supposition.

– C'est plus que cela ! a riposté Noor. Et c'est peut-être notre seule... Attendez !

Soudain inquiète, elle a regardé autour d'elle.

– Où est passée Sebbie ? Elle était là à l'instant !

Au même moment, une apprentie Ombrune postée à la fenêtre a poussé un cri de frayeur. Sebbie était dehors, et courait vers Caul en prélevant de la lumière autour d'elle. De longues bandes d'obscurité oscillaient dans son sillage.

– SEBBIE, ATTENDS ! a hurlé Noor.

Les trois Ombrunes l'ont attrapée pour l'empêcher de partir.

– Que les anciens lui viennent en aide, a dit Miss Wren, l'air peiné. Nous ne pouvons pas retourner la chercher. Il faut faire vite.

Noor s'est débattue, implorant mon aide du regard, mais j'étais occupé à me démultiplier pour envoyer mes trois derniers Creux à la rescousse. Ils ont traversé la cour, les fortifications désertées par les Américains, et doublé Sebbie.

En les voyant arriver dans la rue, Caul a poussé un cri de joie.

– Mais oui, venez, mes chouchous !

Un Creux a enroulé ses langues autour de son cou, tandis que les deux autres saisissaient ses bras. Caul a répliqué en entortillant ses doigts interminables autour de leurs corps. Je les ai sentis dépérir. Leur sacrifice a permis à Sebbie de s'approcher de notre ennemi sans qu'il la touche. Elle a couru bravement vers lui, un court instant ralentie par le vent de la mini-tornade. Puis elle a plongé les mains dans le vent, griffé la lumière bleue et l'a fourrée dans sa bouche. L'instant d'après, c'est elle qui était bleue et luisante. La tornade de Caul a ralenti et s'est rétrécie, et il a disparu dans le trou noir. Sebbie titubait, au bord de l'évanouissement. Puis elle a basculé vers l'avant, et elle est tombée dans le trou.

J'ai entendu les cris de mes amis. Ceux de Noor.

Mes Creux se mouraient.

– Regardez ! a crié Miss Coucou.

Une main était apparue au bord du trou. Quelqu'un se hissait à

l'extérieur.

Mais ce n'était pas Sebbie.

Noor s'est pris le visage dans les mains.

Caul luisait d'un bleu éclatant, plus vif que jamais. Et la dernière chose que mon dernier Sépulcreux a vue avant de mourir, c'est son sourire triomphant.

– Ça fait du bien de rentrer chez soi, a-t-il déclaré.

Puis il a croisé les doigts et fait craquer ses articulations.

CHAPITRE VINGT-DEUX

Quatre-vingt-dix-neuf enfants particuliers, leurs alliés et leurs Ombrunes ont pris la fuite à travers l'Arpent du Diable, poursuivis par une averse de sang, de cendres et de fragments d'os, ainsi que par le démon qui les faisait pleuvoir.

Quand nous sommes arrivés chez Bentham, haletants, exténués, nous étions couverts d'une pâte collante qui nous donnait des allures de fantômes. Noor et moi fermions la marche, suivis par notre trio d'Ombrunes : Miss Peregrine, Miss Coucou et Miss Wren. Sharon et Addison ont verrouillé les grandes portes d'entrée à l'instant où nous avons franchi le seuil.

Sachant qu'un verrou ne nous protégerait guère contre Caul, les Ombrunes se sont immédiatement mises au travail pour déployer un nouveau bouclier autour de la maison. Miss Peregrine nous a expliqué qu'elles n'avaient pas tenté l'expérience sur le bâtiment des ministères, car cela n'aurait pas fonctionné. Heureusement, certains éléments présents dans le Panloopticon permettaient de pallier l'absence de Miss Babaxe, leur sœur assassinée. Et même si cela avait été possible, ce n'était pas une option. Notre ennemi nous aurait assiégés, affamés, alors que le Panloopticon et ses nombreuses portes étaient notre ticket de sortie.

Pendant que leurs pupilles s'abritaient au sous-sol, les Ombrunes ont tissé leur Courtepointe en chantant en rond dans le grand hall. Les désolations étaient de pire en pire. Du sang s'infiltrait par les fissures du plafond et des fragments d'os brisaient les carreaux. Même depuis le sous-sol, on entendait Caul approcher, jubiler, ricaner. Le grondement de sa tornade était de plus en plus menaçant.

Puis un énorme tremblement de terre a secoué le sol, comme si notre adversaire avait arraché la maison à ses fondations. Francesca a affirmé qu'il s'agissait de la Courtepointe. Malgré ses paroles rassurantes, mes amis et moi sommes montés en courant regarder par la fenêtre. En effet, la lumière était filtrée par la membrane verte du bouclier.

Caul était toujours là, comme en témoignaient ses hurlements de rage. Mais pour l'instant, nous étions en sécurité. On allait pouvoir réfléchir, planifier notre prochaine action, tandis que Rafael, le seul guérisseur ayant survécu à la bataille, s'occuperait des blessés. Enoch

était le plus mal en point. Rafael s'est aussitôt employé à soulager sa douleur.

Nous étions tous fatigués, blessés, éprouvés. J'avais la tête pleine de fantômes, l'écho de mes Creux morts. Emma a trouvé les toilettes, où nous nous sommes enfermés à tour de rôle pour nous débarbouiller et laver nos mains couvertes de sang séché. Au bout de cinq minutes d'efforts, j'avais encore la tête grise, comme si j'avais vieilli prématurément. Ça ne m'aurait pas surpris : j'avais l'impression d'avoir cent ans. Qui sait si, lorsque je me laverais enfin les cheveux, je ne découvrirais pas qu'ils avaient réellement blanchi ?

Ulysse Critchley est venu nous chercher pour nous conduire dans la bibliothèque de Bentham, où nous attendait Miss Peregrine. Elle était en pleine conversation avec Miss Wren, Miss Avocette et Perplexus Anomalous. Rassemblés devant la cheminée éteinte, la mine grave, ils préparaient notre fuite, et voulaient notre avis. Nous avons pris place sur un long canapé couvert de fourrure pour écouter les différentes options.

Elles étaient nombreuses, mais aucune ne semblait convaincante. Le Panloopticon comptait cent quarante-trois portes, dont quatre-vingt-six seulement étaient encore utilisables après le raid destructeur des Estres, plus tôt dans la journée. Quatre-vingt-six portes menant à quatre-vingt-six boucles. Mais en existait-il une seule où nous serions à l'abri de Caul ?

– Ce sont Bentham et lui qui ont créé ces portes. Ils connaissent les boucles comme leur poche, a souligné Millard. Et une fois qu'on aura choisi une destination, on sera piégés là-bas. On ne pourra plus utiliser le Panloopticon.

– À moins de trouver une membrane de sortie dans l'une d'elles, et de nous échapper vers le passé extérieur, a affirmé Miss Wren.

– Nous pourrions aussi employer la technique du saute-mouton pour rejoindre un lieu encore plus ancien et *oscuro*, a suggéré Perplexus.

– Oui ! a approuvé Horace. On pourrait se dégotter une cachette dans l'Espagne médiévale, par exemple.

– Ou *Italia*, a marmonné Perplexus dans le col de sa chemise.

Emma a secoué la tête.

– Caul nous a trouvés très vite dans la vieille boucle effondrée de Miss Sterne. Et nous n'étions qu'une poignée. Je ne crois pas que quatre-vingt-dix-neuf particuliers puissent rester cachés bien longtemps, où qu'on aille.

Sa remarque a été accueillie par des hochements de tête pensifs.

– Sauf si vous créez une nouvelle boucle quelque part, a proposé

Olive. Une boucle dont Caul n'aurait pas connaissance.

– Trop de nos pupilles sont contraints de vivre dans des boucles anciennes, a objecté Miss Wren. Nous devons nous réfugier dans une boucle existante, vieille d'au moins un siècle. Sans quoi, certains vieilliront en accéléré.

– Si ce satané processus de réinitialisation était sans danger, nous aurions pu nous disperser dans le présent, a soupiré Miss Coucou.

Perplexus a baissé la tête, penaud.

– Mes excuses, *signore*. Nous avons fait de notre mieux.

– Ce n'est pas votre faute, monsieur, a affirmé Millard, recueillant de nouveaux hochements de tête.

Fiona a chuchoté à l'oreille de Hugh.

– Elle dit « au diable la sécurité », a-t-il traduit. La situation est désespérée.

– Pas à ce point, a rétorqué Miss Peregrine. Si la réaction de réinitialisation tournait mal, nos pupilles perdraient la vie, et l'effondrement de la boucle pourrait raser un kilomètre carré du Londres actuel. Nous avons assez terrifié les gens normaux.

Fiona s'est renfrognée. J'ai imaginé ce qu'aurait dit Enoch s'il avait été parmi nous, mais il se remettait de ses blessures dans un lit de dortoir. J'ai croisé les bras.

– Alors ? Qu'est-ce qu'on fait ?

– Je suis toujours là, moi.

Noor s'est levée du canapé et avancée vers les Ombrunes.

– Tout le monde a-t-il oublié la prophétie ?

– Personne ne l'a oubliée, a répondu Miss Peregrine. Mais vous êtes la seule mangeuse de lumière encore debout, Miss Pradesh, et nous ne savons toujours pas comment vous utiliser au mieux.

– On ne voudrait pas qu'il t'arrive malheur comme à Julius et Sebbie, a ajouté Bronwyn.

– Tu es notre meilleur atout, a affirmé Hugh. Notre seule chance.

Noor a serré les dents. J'ai deviné qu'elle préparait une repartie mordante, mais elle s'est contentée de soupirer et s'est rassise.

– Quelle option nous reste-t-il ? ai-je demandé. Fuir en abandonnant le Panloopticon à Caul.

– Ce qu'on s'était juré de ne jamais faire, a rappelé Emma.

– Caul nous a ruinés, a dit Claire, au bord des larmes. Il a dressé le monde entier contre nous !

– C'est intolérable, a murmuré Miss Peregrine. Hélas, c'est la triste réalité.

– Et maintenant, on va être exilés de l'endroit où on a été exilés, a gémi Horace. N'existe-t-il pas un seul foyer pour nous sur cette terre maudite ?

Miss Peregrine a levé le menton.

– Nous en trouverons un, monsieur Somnusson. Un jour, nous trouverons un vrai foyer. Je vous le promets.

– Pour l'instant, nous en cherchons un provisoire, a dit Miss Coucou en se tournant vers une carte de boucle accrochée au mur.

– Excusez-moi..., a fait une voix polie venue du couloir.

Horatio se tenait dans l'embrasure de la porte. Il s'était lavé, avait enfilé un pantalon et une chemise d'été à large col trouvée dans un placard de Bentham. Une de ses manches pendait, vide.

– Je connais un endroit sûr, a-t-il affirmé.

– Je ne prends pas conseil auprès d'un Estre sur cette question, a rétorqué Miss Coucou, les mains sur les hanches.

– Vous pouvez lui faire confiance, ai-je dit. Il travaillait pour H, le partenaire de mon grand-père. Il nous a sauvé la vie je ne sais combien de fois.

Miss Coucou a coulé un regard sceptique vers Miss Peregrine, qui regardait par la haute fenêtre de la bibliothèque. Caul avait enroulé les doigts autour du bouclier vert translucide qui protégeait la maison, et le bruit de sa tornade était de plus en plus assourdissant. Dans la pièce, l'air s'était considérablement refroidi.

– Mon frère ne se contentera pas d'attendre, a-t-elle prédit. Il fera tout ce qui est en son pouvoir pour nous chasser.

Elle s'est tournée vers Horatio.

– S'il vous plaît, fermez la porte et venez nous parler de votre cachette.

L'Estre a traversé la pièce pour venir se placer devant les Ombrunes.

– Mon maître, Harold Fraker King, m'a parlé un jour d'une boucle spéciale, dans les marais des Everglades, en Floride.



Une boucle ancienne, que peu de gens connaissent. Un lieu où les particuliers se réfugiaient parfois pour échapper aux persécutions. Son emplacement est un secret bien gardé. L'un des protocoles d'urgence des chasseurs de Creux consistait à évacuer leurs protégés dans cette

boucle. D'après Harold Fraker King, l'itinéraire pour la rejoindre se trouverait dans la maison d'Abraham Portman, à l'abri avec ses autres secrets.

– Dans le bunker d'Abe, ai-je raisonné. Il y a toutes sortes de livres à l'intérieur.

– Dont un qui s'intitule *Protocoles d'urgence*, s'est rappelé Noor.

– Cette boucle de marécage est-elle assez ancienne ? a voulu savoir Miss Wren.

– Elle l'est, a répondu Horatio.

Noor a claqué des doigts.

– On peut emprunter la boucle de poche pour rejoindre le jardin de Jacob.

– C'est la seule que Caul ne connaît pas parfaitement, car c'est moi qui l'ai faite, a affirmé Miss Peregrine.

– Et c'est nous qui l'avons reliée au Panloopticon, a ajouté Miss Wren, qui semblait approuver ce projet.

Au moins, c'était un plan réalisable, une denrée rare en ce moment. Et si Caul arrivait à nous suivre là-bas, on pourrait le faire sauter avec le système de défense de mon grand-père... ou ce qu'il en restait.

– Je détruirai la boucle de poche dès que nous l'aurons quittée, a décidé Miss Peregrine. Ainsi, il ne pourra pas nous suivre.

– Il trouvera un autre moyen d'atteindre la Floride, a prédit Miss Coucou.

– Ce sera plus long, a répondu Miss Wren. Ça nous laissera le temps de disparaître.

– Pour nous retrouver au stade où nous étions en 1908 ! a tempêté Miss Coucou. Des réfugiés terrorisés, terrés dans une boucle, pendant que Caul dresse le monde entier contre nous !

– Les humeurs des gens normaux sont le cadet de mes soucis, a répondu Miss Peregrine. Surtout comparées à la colère de mon frère ressuscité.

– Nous serons des réfugiés, mais nous serons vivants, Isabel, a rappelé Miss Wren.

Elle a voulu prendre Miss Coucou par le bras, mais l'Ombrune s'est dérobée.

– Restons et battons-nous, a-t-elle proposé. En fuyant maintenant, nous ne ferons que retarder le moment d'affronter Caul, en lui laissant la possibilité de lever une nouvelle armée.

– Ça nous permettrait aussi de découvrir comment le combattre, a

objecté Horace. On n'a pas eu une seconde pour souffler depuis son retour, et encore moins pour chercher ses points faibles.

– Il ne sera jamais plus vulnérable qu'en ce moment, a dit Noor, les yeux brillants. Si vous me laissiez sortir...

– Tu trouves qu'il a l'air vulnérable ? a demandé Horace en montrant la fenêtre.

Les doigts de Caul faisaient deux fois le tour du bâtiment. Il était de plus en plus immense, et je me suis demandé avec effroi s'il n'avait pas le projet de devenir assez grand pour avaler la maison.

– Vous ne sortirez pas, point final ! s'est emportée Miss Peregrine, les yeux exorbités. Miss Pradesh, vous êtes notre dernier espoir. Je ne vous laisserai pas jouer votre vie sur un coup de tête.

– Allons, allons, ne nous enflammons pas ! a fait une voix chevrotante.

Nous nous sommes retournés brusquement. Bettina entrait dans la pièce en poussant le fauteuil roulant de Miss Avocette. La doyenne des Ombrunes était d'une pâleur mortelle, comme si parler avait suffi à l'épuiser.

– Esmeralda ! s'est écriée Miss Wren. Je croyais que tu te reposais !

– Perplexus m'a fait un café. Vous savez que je ne peux pas me permettre de dormir. Aucune de nous ne le peut. Sans quoi, ce maigre bouclier que nous avons dressé disparaîtrait.

– Je m'en remets à vous, maîtresse, s'est inclinée Miss Coucou. Que voudriez-vous faire ?

Bettina a stationné la chaise de l'Ombrune devant la cheminée vide. Miss Avocette s'est emmitouflée dans son châle et redressée péniblement.

– Si nous fuyons, il risque de nous retrouver. Si nous restons pour nous battre et subissons une nouvelle défaite, les survivants seront asservis et forcés d'accomplir les basses œuvres de Caul...

Elle a fixé les trois Ombrunes à tour de rôle.

– Notre mission consiste à protéger la vie de nos pupilles, mais pas à n'importe quel prix. Caul veut changer le monde en cimetière, et faire de nous ses bourreaux. Cela, nous ne pouvons le permettre.

– S'il vous plaît ! a insisté Noor. Je sais ce qu'il faut faire. Je dois prendre sa lumière et m'enfuir avec. Sebbie a échoué parce qu'elle est restée sur place.

– Miss Pradesh, calmez-vous, a dit Miss Avocette. Je pense comme vous que Julius et Sebbie ont vu juste. La lumière bleue de Caul est très certainement la clé de son âme ressuscitée. Mais ils se sont

attaqués aux branches de son pouvoir, et non à la racine.

– Où est la racine ?

– Dans la Bibliothèque des âmes. J'imagine que c'est de là que vient sa lumière bleue, et là aussi que sa tornade a son origine.

– Mais ce n'est pas possible d'y...

– Je croyais qu'il y avait une porte ici permettant de rejoindre Abaton et la Bibliothèque des âmes, a avancé Noor.

– Elle a été détruite, a affirmé Miss Peregrine.

– Et c'est là que notre discussion s'achève, a tranché Miss Avocette. Nous irons en Floride dès que le Panloopticon sera réparé et stabilisé. Il a subi de gros dégâts ce matin.

– Combien de temps faudra-t-il ? a demandé Emma.

– Je viens de m'entretenir avec Sharon et Miss Corbeau. D'après eux, cela pourrait prendre plusieurs heures. Je suggère donc à tous ceux qui ne sont pas des Ombrunes de dormir un peu.



La nuit est tombée sur l'Arpent du Diable. Les fenêtres se sont obscurcies, et la lueur verte de la Courtepointe a empli les pièces d'une lueur glauque. Les lampes à gaz ne fonctionnant plus, sans doute par la faute de Caul, Emma est allée de pièce en pièce pour allumer des bougies. Sharon, Perplexus et la plupart des Ombrunes travaillaient au sous-sol à réparer le Panloopticon. On entendait le cliquetis de leurs outils à travers le sol. L'Estre qui s'était introduit dans la maison quand nous étions allés dans la boucle de Miss Sterne avait détruit de nombreuses portes au premier niveau du Panloopticon, mais aussi saboté une importante canalisation reliant les salles à la machinerie du sous-sol. Aux dires de Sharon, la réparer n'était pas compliqué, mais ce serait long et laborieux.

Caul assiégeait toujours la maison. Depuis une heure, il chantait en boucle une vieille chanson dans une langue ancienne. Sa voix, qui traversait les murs, était d'une fréquence si basse qu'elle en était presque subliminale. Était-ce une incantation ? Une tentative de torture psychologique ? Ou avait-il définitivement perdu la boule ? Entre-temps, ses doigts s'étaient tellement allongés qu'ils faisaient dix fois le tour de l'édifice. Par les fenêtres, on les voyait se chevaucher, se tortiller et onduler comme un nid de serpents. Faute de pouvoir nous chasser, il semblait bien décidé à nous étouffer.

Il n'en avait pas les moyens, bien sûr. Du moins, pas tant que la mini-Courtepointe des Ombrunes tenait bon. Le bouclier l'empêchait

également de faire pleuvoir des désolations à l'intérieur de la maison, mais il avait trouvé une autre manière de nous tourmenter : une sorte de désolation insidieuse qui s'attaquait à nos esprits. L'air était froid et vicié, l'atmosphère oppressante. Si cette sensation avait été moins intense, et sans l'étrange démangeaison qui l'accompagnait, je l'aurais mise sur le compte de l'épuisement et des séquelles émotionnelles de notre bataille perdue. Mais elle était si artificielle, si tangible qu'on pouvait presque s'en saisir. Caul infectait la maison de désespoir.

Les Ombrunes avaient conseillé à tous leurs protégés de se reposer en dormant à tour de rôle. Certains devaient veiller pour alerter les dormeurs en cas d'urgence. Nous étions allongés dans un dortoir improvisé dans la petite bibliothèque, où s'entassaient les livres qui n'avaient pas trouvé leur place dans la bibliothèque principale de Bentham. On avait retiré les canapés et les bureaux pour y déployer des lits de camp militaires.

Certains parlaient tout bas. Quelques-uns ont réussi à dormir, ou fait semblant. D'autres recevaient des soins de Rafael, qui avait recruté l'Américaine Angelica comme assistante. Un petit nuage sombre les suivait, alors qu'ils traînaient de lit en lit une table roulante couverte de cataplasmes et de remèdes. Dans un coin, l'un des pupilles de Miss Corbeau a chanté un air doux et triste en s'accompagnant au banjo.

Je me suis allongé sur le dos, espérant trouver le sommeil, mais mes paupières se rouvraient malgré moi. Tandis que je regardais les anges rococo peints au plafond, des pensées morbides m'ont envahi. Les anges se sont changés en une foule furieuse, brandissant des torches. J'ai rêvé les yeux ouverts d'hommes en costume avec des sourires d'assassins, allant de porte en porte avec des listes de noms. De camps cernés de barbelés, équipés de miradors. Pas ceux où mes arrière-grands-parents avaient été internés, mais de nouveaux, construits exprès pour nous – pour les particuliers.

À la lisière de ma conscience, une voix calme et sensée me répétait inlassablement : *Viens. Je veux te dire quelque chose.*

Je me suis redressé en suffoquant, repoussant ma fine couverture.

– Ça va ? m'a demandé Noor, étendue sur le lit de camp voisin. Tu as crié.

– J'ai fait un cauchemar. Enfin, je crois...



Emma s'est assise sur son lit.

- Avez-vous entendu une voix vous commandant de sortir ?
- Oui ! a dit Millard. C'était très troublant.

– J’ai cru que je rêvais, a avoué Emma en se frottant les bras.

– Je suis g-g-gelée, a grelotté Claire en s’enroulant dans sa couverture.

– Moi aussi, a dit Noor. Que se passe-t-il ?

Un petit nuage de vapeur s’est échappé de sa bouche.

– Caul désole nos cerveaux, a dit Bronwyn. Il essaie de nous faire perdre espoir.

– Ou de nous convaincre de le laisser entrer, a ajouté Hugh. J’espère que quelqu’un garde la porte.

– Eh bien, ça ne marchera pas ! a déclaré résolument Olive.

– J’espère que non, a dit Claire en claquant des dents.

Olive lui a frotté les bras pour la réchauffer.

– Il faut juste tenir bon jusqu’à demain matin. Ensuite, on ira en Floride. Personne n’a jamais froid, en Floride.

J’ai souri, ce qui ne m’était pas arrivé depuis une éternité. J’aimais Olive et son optimisme à toute épreuve. Je les aimais tous.

Je me suis tourné vers Horace. Il était assis près du lit où Julius était étendu, inconscient.

– Qu’en penses-tu ? lui ai-je demandé pour lui changer les idées. Prêt pour une journée à la plage ?

– Somnusson serait fichu d’attraper un coup de soleil à l’ombre, a articulé doucement Enoch, depuis son lit.

Mon cœur a fait un bond. C’était la première fois que je l’entendais parler depuis qu’il avait été blessé.

– J’aimerais bien savoir s’il a fait des rêves plus intéressants, a-t-il poursuivi. Celui que tu as raconté à Sharon pendant ton sommeil était génial, Horace.

L’intéressé n’a pas répondu. Il me regardait. Ou plus exactement, il regardait à travers moi.

– Horace ?

Je suis sorti péniblement de mon lit, les articulations douloureuses, et j’ai agité une main devant son visage.

– Coucou ! Tu dors ?

Il est devenu tout raide. Puis il a étendu brusquement les jambes, ouvert et refermé la bouche sans un bruit, et m’a montré du doigt en criant :

– MONSTRE !

J’ai eu un mouvement de recul.

– CRÉATURE DE L'ENFER !

Nos amis étaient aussi choqués que moi.

– Horace, arrête de brailler ! a commandé Olive.

Tous les regards s'étaient tournés vers nous. Horace criait toujours :

– Le monstre sorti du gosier d'Abaton ! Assemblé à partir d'un millier d'âmes mortes ! Il s'élève de la terre et se secoue, monstre de poussière et de charogne...

Quelqu'un lui a asséné une gifle retentissante et il s'est tu, les yeux écarquillés.

Miss Peregrine, toute rouge d'avoir couru, se tenait au-dessus de lui, prête à le gifler à nouveau.

– Tout va bien ! a-t-elle lancé à la cantonade. Occupez-vous de vos affaires, s'il vous plaît !

Horace s'est frotté la joue en clignant des yeux.

– Pardonnez-moi, monsieur Somnusson, lui a-t-elle dit.

– Ce n'est rien. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

Il m'a lancé un regard penaud.

– Désolé, Jacob.

– Peut-être que tu rêvais des Creux de Jacob, a suggéré Emma.

– Oui, s'est-il empressé de répondre. C'était sûrement ça.

Mais il avait l'air perturbé, comme s'il nous cachait la vérité.

Miss Peregrine s'est accroupie près de lui et lui a posé une main sur le genou.

– En êtes-vous sûr, Horace ?

Il a acquiescé.

– Les suggestions mentales de mon frère ne peuvent pas vous blesser, nous a-t-elle rappelé. Il peut nous infliger des sensations désagréables, mais pas nous atteindre physiquement. Ne l'oubliez pas.

De l'autre côté de la pièce, quelqu'un s'est réveillé en criant. J'ai cru reconnaître la voix de Wreck Donovan.

Miss Peregrine s'est levée. Elle devait s'occuper de quatre-vingt-dix-huit autres particuliers.

– Tout cela sera bientôt terminé, a-t-elle assuré avant de filer au chevet de Wreck.

Horace s'est à nouveau excusé auprès de moi, mais je n'avais pas envie d'en parler. Je me sentais bizarre, irritable.

– On se revoit tout à l'heure.

- Où vas-tu ? m’a demandé Noor.
 - Me promener. J’ai besoin de me vider la tête.
- Elle a glissé les jambes hors du lit.
- Je t’accompagne ?
 - Non, merci.

Je savais que ma réponse la blesserait, mais j’avais vraiment besoin d’être seul.



J’ai erré dans des salles éclairées par des bougies, pleines d’ombres rampantes, en sursautant devant des formes vaguement humaines. J’éprouvais toujours cette espèce de démangeaison, qui me pressait de faire quelque chose. L’écho d’une voix résonnait dans ma tête, différente de celle de Caul.

Viens.

Ce n’était pas la seule chose qui me dérangeait. L’étrange emportement d’Horace m’avait contrarié. Il arrivait que ses rêves ne signifient rien, mais le plus souvent, ils étaient chargés de sens, même s’il n’était pas évident au premier abord. Il m’avait traité de monstre, et je ne comprenais pas pourquoi. Peut-être avais-je passé tant de temps à habiter l’esprit des Sépulcreux qu’ils avaient fini par coloniser le mien. Ou peut-être étais-je un monstre de nous avoir amenés si près de la victoire, pour finalement échouer. Malgré tous mes efforts, en dépit de toutes les batailles que nous avons remportées, Caul n’avait jamais été aussi près de nous détruire. Après notre départ, il n’aurait plus d’ennemis, plus d’obstacles. Il disposerait de tout le temps nécessaire pour créer une nouvelle armée de Creux encore plus forts, encore plus difficiles à contrôler. Et il ne commettrait plus l’erreur de les enfermer dans un espace réduit.

« Tout cela sera bientôt terminé », avait dit Miss Peregrine. Elle n’avait pas l’habitude de nous mentir. Pourtant, je savais que ce n’était pas vrai. Nous avons rendu les armes, et nous nous apprêtions à fuir la bataille. Caul ne renoncerait jamais à nous traquer.

J’ai monté l’escalier sans m’en apercevoir, perdu dans mes pensées. Je ne m’en suis rendu compte qu’en arrivant au niveau inférieur du Panloopticon. La démangeaison dans mon cerveau s’était changée en traction. Elle m’incitait à monter encore.

Je veux te dire quelque chose.

Je connaissais cette voix, mais j’étais incapable de mettre un nom dessus.

J'ai monté un autre étage, puis encore un autre. L'air était de plus en plus glacial. Quand je suis arrivé dans le musée de Bentham, mon souffle se cristallisait devant ma bouche, formant des panaches fantomatiques.

L'attraction, de plus en plus forte, m'entraînait dans des allées sombres, bordées de curiosités particulières.

Soudain, une silhouette a surgi devant moi. J'ai sursauté si fort que j'ai failli me jeter sur elle. La forme s'est recroquevillée.

– C'est Nim !

Le vieux serviteur de Bentham s'est avancé dans une flaque de lumière verte, les cheveux dressés sur la tête comme un plumeau, les yeux larges et tourmentés.

– Mon maître souhaite vous parler, a-t-il affirmé.

J'ai incliné la tête, l'air soupçonneux. Avait-il rêvé, lui aussi ?

– Votre maître est mort, ai-je objecté.

Il a secoué vigoureusement la tête.

– Non, monsieur. Il est dans les toilettes.

Il est reparti dans la direction que j'empruntais déjà. Et là, derrière une petite fenêtre, j'ai vu Bentham en personne, nimbé d'une lueur bleue fantomatique. Son long cou se tortillait comme un des doigts de Caul. Était-il attaché à son frère, tel un parasite ?

– Vous voyez ? a dit Nim.

Bentham a remué les lèvres, mais je n'entendais pas ce qu'il disait.

– Approchez-vous du verre, m'a conseillé son serviteur.

La vitre était glacée et couverte de givre. Quand j'ai collé l'oreille dessus, le froid m'a brûlé.

– Laisse-nous, Nim, a ordonné Bentham d'une voix rauque.

Elle m'a fait l'effet d'une décharge électrique. C'était celle que j'avais entendue en rêve !

Nim s'est retiré.

– Je n'ai pas beaucoup de temps, a continué Bentham. Mon frère s'est endormi...

Il haletait comme un homme qui se noie.

– La porte est derrière un tableau, dans le couloir. J'ai une serrure dans l'oreille et la clé est dans la valise à pets.

– Dans la *quoi* ?

– Les dernières flatulences de Sir John Soane. Ce ne sont qu'un prétexte pour empêcher les gens de l'ouvrir et de trouver la clé

invisible.

– La clé de quoi ?

– De la Bibliothèque des âmes, a-t-il répondu.

Sa voix était presque inaudible. Le contour bleu de son visage s'est effacé un instant avant de revenir. Son lien avec notre réalité semblait ténu.

– Ne la cherchais-tu pas ? m'a-t-il demandé.

– Je croyais que la seule porte avait été détruite.

– Toutes les portes qui se trouvaient dans la tour effondrée des Estres...

Il s'est arrêté pour reprendre son souffle.

– ... auraient existé en double dans cette maison. *Sauf* celle-là ?

Il a agité un doigt.

– Bien sûr que non ! C'était la plus importante de toutes. Elle est ici, mais personne ne doit la trouver. Personne à part toi, mon garçon.

J'ai écarté la joue de la vitre glacée pour le regarder. Son visage se déformait, s'allongeant et se raccourcissant de façon grotesque.

– Pourquoi moi ?

– Parce que tu es le bibliothécaire. Ton pouvoir est encore plus immense que tu ne l'imagines.

Mon esprit est entré en ébullition.

– Je peux manipuler les urnes d'âmes. Mais à quoi cela me sert-il ?

– Il ne s'agit pas seulement de *manipuler*. Pour faire ressortir la totalité de ton pouvoir, tu dois *boire*.

J'ai failli m'étouffer.

– Boire des âmes ?

Un frisson glacial m'a traversé.

– Jamais ! Je deviendrais comme eux.

Je me suis rappelé les cris d'Horace. *Monstre. Créature de l'enfer.*

– Pas comme eux, a objecté Bentham. Comme toi.

Le volume de sa voix a encore baissé. Il luttait pour se maintenir en place. J'ai recollé l'oreille contre le verre glacé.

– Ne t'es-tu jamais demandé pourquoi tu pouvais contrôler les Sépulcreux ? Pourquoi ton esprit pouvait habiter le leur ? m'a-t-il demandé.

– Si. Je me suis posé la question.

– Parce qu’il y a une partie d’eux en toi, Jacob. Un vestige très ancien. Les Sépulcreux de notre époque sont des abjections sans âme, mais du temps de nos ancêtres, il existait des particuliers à trois langues qui possédaient une âme. Ils étaient redoutés, car assoiffés de sang, mais brillants et respectés. Tu appartiens à leur lignée comme ton grand-père, même si, chez Abe, cette hérédité était beaucoup moins marquée. Bois, et tu deviendras le plus redoutable Sépulcreux que le monde ait connu.

Un éclat de glace m’a transpercé le cœur. L’idée était terrifiante, mais aussi étrangement exaltante.

– Assez fort pour tuer votre frère ?

– Assez fort pour protéger ceux qui en ont le pouvoir.

– Il ne reste que Noor. Julius ne tient pas debout, et personne n’a su dire à Noor ce qu’elle est censée faire !

Bentham a gémi. Il s’est accroché au battant de la fenêtre, résistant à une force invisible qui tentait de l’éloigner de moi.

– Il faut le vider de sa lumière, a-t-il réussi à articuler. Le vider jusqu’à la lie !

– Mais comment ? Les autres ont essayé. Ils ont tous...

Soudain, la force l’a arraché à la fenêtre. J’ai frappé le carreau du poing.

– Revenez ! ai-je crié, désespéré. Dites-le-moi ! J’ai besoin de savoir !

Alors, aussi soudainement qu’il avait disparu, Bentham est revenu en volant. Son visage a cogné la vitre. Il a repris la parole, les yeux gonflés, au prix d’un effort colossal.

– Celui... qui est censé le tuer, a-t-il dit en grimaçant, est celui... qui saura.

– Qu’est-ce que ça veut dire ?

Avant de pouvoir répondre, Bentham a été à nouveau emporté. Son corps – ou son image – s’est désintégré dans une pluie d’étincelles bleues.



En sortant des toilettes, j’ai cherché Nim dans le couloir, craignant qu’il n’ait tout entendu, mais il était parti. Tant mieux. Je n’avais pas le temps de m’occuper de lui.

J’ai essayé de rassembler mes pensées. Avant tout, je devais récupérer la clé de la bibliothèque pour éviter qu’elle tombe dans de

mauvaises mains. Puis j'irais rejoindre Noor pour lui confier ce que Bentham m'avait dit – sur elle, pas sur moi. Je n'avais pas l'intention de boire des urnes d'âmes ni de me transformer en... je ne sais quoi.

J'ai couru vers l'allée où j'avais vu pour la dernière fois la vitrine dont Bentham m'avait parlé. Elle était à l'endroit prévu. J'ai fait sauter la serrure d'un coup de pied, et un léger brouillard marron s'est échappé de la caisse. J'ai retenu mon souffle et tâtonné à l'intérieur, jusqu'à ce que ma main rencontre un objet invisible. À sa forme, j'ai reconnu une grosse clé.

Après l'avoir empochée, j'ai couru vers l'escalier. À ma vive surprise, les marches étaient encombrées d'une foule de particuliers qui montaient au deuxième étage. Bronwyn m'a attrapé par le bras, essoufflée.

– Jacob ! Je te cherchais ! Les Ombrunes et Sharon ont réussi à réparer le Panloopticon plus tôt que prévu. On part dans dix minutes !

J'allais lui demander la raison d'une telle précipitation, quand j'ai vu les apprenties Ombrunes transporter Miss Avocette. Ses yeux étaient vitreux et elle faisait un gros effort pour garder la tête haute. Si elle s'évanouissait, s'endormait ou mourait – que Dieu l'en préserve – la Courtepointe disparaîtrait.

– Hein, quoi ?

Bronwyn m'avait parlé, mais je n'avais pas entendu ce qu'elle disait.

– On cherche toujours Noor, a-t-elle répété. Elle n'était pas là-haut avec toi ?

– Non.

Ma poitrine s'est contractée.

– Quelqu'un a vu Noor ? a crié Emma.

– Vous avez regardé dans les cuisines ? a demandé Enoch, qui montait l'escalier en boitant, soutenu par Francesca. Elle avait peut-être envie d'un casse-croûte...

– J'y vais.

J'ai croisé Miss Peregrine en redescendant.

– Porte de la boucle de poche ! m'a-t-elle crié. Dans neuf minutes !

– Je vais chercher Noor, ai-je répondu sans m'arrêter.

J'ai traversé en courant le hall du rez-de-chaussée en direction des cuisines. La vaste salle était quasiment vide. Il ne restait que quelques personnes qui rassemblaient leurs affaires à la hâte. Je me suis arrêté devant Olive, qui pliait les draps de son lit de camp comme si on avait une chance de revenir un jour...

- Tu as vu Noor ?
- Tu ne la trouves pas ? C'est drôle.
- Drôle ? Pourquoi ?

Elle est devenue toute rouge.

- Je ne devrais pas te le dire...

– Olive, tu es *obligée* de me le dire. On quitte l'Arpent du Diable, et personne ne sait où elle est passée.

Elle a soupiré.

– Elle m'a fait promettre de ne pas te donner ça avant qu'on soit en Floride. Je te jure que je ne l'ai pas ouverte !

Elle a sorti une enveloppe cachetée de sa poche et me l'a tendue. Elle contenait une lettre.

Cher Jacob,

Je t'écris ce mot pendant que tu es parti réfléchir. Moi aussi, j'ai réfléchi. Tu dois savoir maintenant que je n'ai pas rejoint la boucle de poche avec vous. Je suis toujours dans l'Arpent du Diable.

Si la porte de la boucle n'est pas encore fermée, je t'en prie, ne viens pas me chercher. Tu ne me trouveras pas. Comme tu le sais, je suis très douée pour me cacher.

Mon destin est ici. Je ne peux plus le fuir. Je te retrouverai, si c'est écrit ainsi. Je l'espère de tout mon cœur.

Affectueusement,

Noor

Le désespoir m'a envahi. Je savais exactement ce qu'elle avait prévu. Elle attendait qu'on soit partis et que le bouclier se dissipe pour affronter Caul. Seule.

Noor savait comme moi ce qu'impliquait notre retraite. Caul lèverait une nouvelle armée. Il envahirait de nouvelles boucles, détruirait des villes, et ferait en sorte que l'humanité entière nous haïsse, si ce n'était pas déjà le cas. Noor était prête à sacrifier sa vie pour l'arrêter.

Mais je ne la laisserais pas faire. Du moins, pas seule.

– Qu'est-ce qu'elle dit ? m'a demandé Olive, le visage chiffonné d'inquiétude.

– Des trucs gentils, ai-je menti en me forçant à sourire.

J'ai plié la lettre pour la glisser dans ma poche.

- Elle nous retrouve à la porte de la boucle dans quelques minutes.
- Je ne te crois pas.
- Rendez-vous là-haut, lui ai-je lancé – encore un mensonge –, avant de tourner les talons. Dépêche-toi, OK ?
- Attends ! Où tu vas ?

J'ai prétexté un dernier passage aux toilettes. Je ne voulais pas que quiconque devine les intentions de Noor.

Nos amis essaieraient de la retrouver. Renonceraient à partir. Et, quand le bouclier céderait, Caul les tuerait.

Même s'ils étaient restés, ils n'auraient pas pu faire grand-chose pour la protéger de notre ennemi. Moi non plus. Pas dans mon état actuel.

Je n'avais plus un seul Creux. Aucun pouvoir. Je n'étais qu'un garçon faible.

J'ai empoigné la clé dans ma poche.

En revanche, je pouvais me transformer.

En me précipitant dans l'escalier, j'ai entendu la voix d'Horace résonner dans ma tête :

Monstre.

CHAPITRE VINGT-TROIS

Bentham ne m'avait pas menti. La clé ouvrait une serrure dans l'oreille du tableau, un des nombreux portraits du maître de maison accrochés dans sa demeure, mais le seul accroché au plafond, devant son bureau. Le seul aussi où on le voyait esquisser un sourire. Pour y accéder, j'ai déplacé une échelle à roulettes sous la peinture, et j'y suis monté avec ma clé, tel Michel-Ange peignant le plafond de la chapelle Sixtine. Quand j'ai tourné la clé, le tableau a basculé sur une charnière, révélant un conduit sommaire, équipé de poignées.

J'ai grimpé jusqu'à ce qu'un soudain changement de pression, suivi d'une sensation d'accélération familière, m'informe que j'avais quitté l'Arpent du Diable. Le couloir avait disparu. La lumière venait d'en haut, à présent. J'ai grimpé dans sa direction et je suis sorti dans une espèce de grotte.

Une porte sculptée dans la pierre s'ouvrait devant moi. De l'autre côté brillait un ciel orange, sans nuages.

J'étais à Abaton, la boucle perdue. Une ancienne ville taillée dans la roche, dont les habitants protégeaient autrefois la Bibliothèque des âmes contre les envahisseurs.

Des envahisseurs comme Caul.

La ville avait été rasée. Ses collines étaient couvertes de ruines fumantes. Ses flèches rocheuses, détruites, bosselaient la terre tels des châteaux de sable effondrés. Les rares qui se dressaient encore vers le ciel portaient les marques des griffes des monstres. C'était ici que Caul les avait entraînés, avant de les lâcher dans le monde.

J'ai couru. Le chemin rocailleux ne cessait de se diviser, mais j'ai continué sans hésiter. Le trajet était gravé dans ma mémoire.

Je me sentais surveillé. Les sentinelles étaient nombreuses. Furieuses. À juste titre : leur lieu de repos avait été violé.

Je me suis arrêté devant un pan de mur étouffé par les lianes. Une porte et deux fenêtres disposées dans la paroi dessinaient un visage grimaçant. Elles donnaient sur une pièce aux murs de pierre, à ciel ouvert.

La bibliothèque.

Derrière la porte, les murs étaient criblés d'alcôves vides. L'air était froid et humide. Au fond de la pièce, plusieurs portes s'ouvraient sur

des tunnels obscurs.

Une peur soudaine s'est emparée de moi. Et si Caul avait volé toutes les urnes ? Et s'il n'en restait plus une seule ?

J'ai choisi une porte au hasard et je me suis engouffré dans le noir. Cette fois, Emma et sa flamme n'étaient pas là pour éclairer mon chemin. Mes yeux se sont accommodés à la pénombre et j'ai vu, au loin, une lueur bleue m'appeler.

Ma peur s'est estompée, tandis qu'une étrange paix s'installait en moi. Je connaissais cet endroit. Je savais ce que j'avais à faire.

Passé un virage, j'ai découvert la source de la lueur : une coulure de suul bleu vif sur le sol. Des tessons de poterie étaient éparpillés tout autour. Les niches de la paroi contenaient des urnes intactes.

Quel gaspillage de bonnes âmes.

Une voix résonnait dans le noir. Non : dans ma tête.

Celle de Bentham.

Il était insatiable. Il voulait toutes les absorber. Mais même après sa résurrection, il ne pouvait les manipuler qu'une par une, et il était incapable de les distinguer les unes des autres.

– Que dois-je faire ? lui ai-je demandé. Laquelle je prends ?

Pas ici. Dans la salle d'incubation... Rassemble toutes les urnes que tu pourras porter et emporte-les dans la piscine spirituelle...

Alors que je suivais une traînée de gouttelettes de suul dans un couloir, une voix a crié mon nom. Je me suis figé, interdit.

– Jacob ? Tu es là ? !

C'était Emma.

– JACOB ! a tonné la voix de Bronwyn.

Elles avaient trouvé l'échelle, la trappe dans le plafond. Je me suis maudit de ne pas l'avoir refermée.

– Jacob !

Hugh, à présent. Ma surprise s'est changée en colère. Mes amis se mettaient en danger inutilement. J'ai failli leur répondre, leur crier de fuir pendant qu'il en était encore temps. Mais ils ne m'auraient pas obéi. Ils se seraient simplement guidés au son de ma voix pour arriver plus vite.

– Jacob, reviens !

Il n'en était pas question. Je devais aller au bout de mon projet. C'était le seul moyen de protéger Noor, en lui donnant une chance de réussir. Pour vider Caul de sa lumière, elle aurait besoin de mon aide.

Même si je devais me transformer en Sépulcreux. Peut-être définitivement.

J'ai couru de pièce en pièce en suivant les gouttelettes lumineuses. Les alcôves étaient pleines. Avec toutes ces âmes, Caul pourrait créer une armée assez puissante pour dominer le monde.

La piste menait à une pièce remplie d'urnes et de dizaines d'enveloppes blanchâtres dégonflées, semblables à des sacs de couchage.

La salle d'incubation.

C'était l'endroit où Caul avait donné naissance à ses nouveaux Sépulcreux. Les enveloppes étaient vides. Sur le sol, près du mur, un panier de paille tissé me tendait les bras.

– C'est là ? ai-je crié.

Oui, a répondu Bentham.

J'ai sorti plusieurs urnes de leurs alcôves. Elles étaient lourdes, pleines d'âmes liquides. Je les ai entendues chuchoter, tandis que je les déposais dans le panier.

Je l'avais presque rempli quand mes amis sont arrivés. Bronwyn et Hugh ont accouru derrière Emma, qui éclairait la voie avec ses flammes.

Et Miss Peregrine.

– Jacob, arrêtez ! s'est-elle écriée. Nim nous a dit ce que vous vouliez faire, et... et il ne faut pas !

– Si, ai-je crié en reculant, le panier à la main. C'est le seul moyen !

– Tu perdras ton âme, m'a prévenu Emma. Tu deviendras un monstre !

J'ai regardé son visage dans la lumière du feu, ses traits contractés par la douleur. Miss Peregrine était terrorisée. Bronwyn et Hugh me suppliaient. Les voir me déchirait le cœur. Je savais qu'en agissant ainsi, j'augmentais nos chances de salut, mais à quel prix ? Reverrais-je un jour mes amis ? Je me suis rappelé la description qu'Horatio avait faite de l'état de Sépulcreux : une souffrance atroce, de tous les instants.

Allez mon garçon. Le temps presse, a fait la voix de Bentham dans ma tête.

Mon talon a heurté quelque chose et j'ai failli trébucher. J'ai regardé derrière moi. Un Creux sans bras gisait par terre. À moitié formé, il n'avait pas réussi à s'extraire de son sac.

Mes amis s'approchaient.

- S’il te plaît, Jacob, disait Hugh. Tu n’es pas obligé de faire ça.
- On t’aime, a ajouté Bronwyn. On va combattre Caul ensemble.

Leurs intentions étaient claires. Ils voulaient m’attraper et me traîner hors d’ici. Je ne pouvais pas les laisser faire.

J’ai posé le panier, puis je me suis agenouillé pour enfoncer les doigts dans le crâne encore mou de l’embryon de Sépulcreux.

Lève-toi.

- Q-que faites-vous ? a bégayé Miss Peregrine. Jacob, non...

Bronwyn a foncé sur moi. La mâchoire du Creux s’est ouverte et ses langues se sont déployées brusquement pour l’intercepter. Elle s’est débattue en criant.

– Jacob !

- Désolé ! ai-je lancé en ramassant le panier. Je vous aime tous.

Sur ces mots, j’ai détalé, abandonnant mes amis sidérés. J’espérais qu’ils comprendraient. Et qu’un jour, ils me pardonneraient. J’en étais sûr à présent : je ne les reverrais jamais. Après avoir aidé Noor à détruire Caul, je disparaîtrais. Je trouverais la boucle la plus reculée possible et je m’exilerais dans un coin oublié du passé.

Je serais bientôt méconnaissable. Dangereux.

Je ne leur infligerais pas ma monstrueuse présence.



La traînée de gouttelettes menait à la chambre principale de la Bibliothèque : une immense caverne en forme de ruche, large à la base, dont le diamètre rétrécissait à mesure que les parois s’élevaient. Le sommet s’était effondré, ainsi qu’une partie du mur du fond, sans doute détruits par les Estres géants. Par-delà le mur manquant, je ne distinguais qu’un vide orange. Le son du ressac emplissait l’air. C’était le bord d’une falaise.

Les murs étaient percés de milliers d’alcôves, contenant toutes des urnes lumineuses. L’eau jaillissait d’un robinet en tête de faucon et coulait dans un canal qui faisait le tour de la pièce, avant d’aller se déverser dans un bassin peu profond. Une pulsation semblable à un battement de cœur l’éclairait à intervalles réguliers. C’était comme dans mon souvenir, à un détail près : une colonne de lumière bleue s’élevait de la piscine en tourbillonnant lentement vers le plafond éventré.

Dans le canal, mon garçon. Verse-les toutes.

J’ai posé mon panier, puis vidé les urnes une à une. L’eau s’est mise

à bouillonner au contact du suul, et s'est nimbée d'une vapeur blanc argenté quand les âmes ont atteint le bassin de pierre noire. Dans la colonne de lumière, le tourbillon s'est accéléré et la fréquence de la pulsation a augmenté.

Je me suis avancé vers le bassin, hypnotisé par sa beauté, mais empli d'effroi à l'idée d'entrer dans l'eau.

Ce serait ma fin. La naissance d'une chose méconnaissable.

Mais je n'avais pas le choix. Pour éviter à mes amis d'être traqués jusqu'à la fin de leurs jours, s'ils ne perdaient pas la vie dans un avenir proche, j'ai continué de marcher vers la piscine. Pour débarrasser le monde d'un tyran meurtrier qui se prenait pour un dieu, j'ai fait quelques pas de plus. Pour sauver la vie de Noor Pradesh, prête à mourir pour sauver la nôtre, je me suis approché encore plus.

Pour Noor.

Je devais le faire.

Le bassin me repoussait. La colonne de lumière tournoyait de plus en plus vite, projetant des gerbes d'étincelles azur et argent. Un vent violent faisait voler mes cheveux. J'avais du mal à lui résister.

Quelque part, au fond de mon cerveau, j'ai senti que le Sépulcreux de la salle d'incubation avait été maîtrisé. Je l'ai abandonné à son sort.

La lumière et le vent se renforçaient mutuellement. À la lisière de mon champ de vision, j'ai vu une forme s'introduire dans le trou du plafond, dissimulant le disque de ciel orangé. Puis une voix a tonné là-haut :

– Intrus ! Voleur ! Sors de ma bibliothèque !

Le vent a hurlé. Je suis tombé à genoux, puis sur les mains.

Dépêche-toi, mon garçon ! a fait la voix de Bentham dans ma tête. Il nous a retrouvés !

Mon instinct me criait de me relever et de fuir. De laisser le vent me chasser vers la porte. Mais je me suis forcé à avancer, à quatre pattes, alors que Caul descendait du plafond. Il était plus énorme que jamais et se faufilait avec difficulté dans l'étroit orifice. Sa tornade est entrée la première, rejoignant la lumière bleue au centre du bassin. Et soudain, j'ai compris : en réalité, Caul avait toujours été là. Il s'y trouvait déjà quand j'étais entré dans la salle. Le bassin était son origine, sa source. Il y était relié par sa tornade, comme par un cordon ombilical.

Un bruit assourdissant a résonné là-haut. Le plafond de roche s'effondrait. Les bras et les doigts de Caul rampaient le long des murs, semblables à des araignées.

J'ai enjambé le rebord du bassin. De l'autre côté de la salle, Bronwyn a crié mon nom. Je ne me suis pas arrêté pour répondre, ni même pour réfléchir à ce que je faisais. Ce n'était pas le moment de douter.

Le suul ruisselait tout autour de moi, visqueux, émettant des éclairs bleu vif. J'ai mis les mains en coupe et attendu qu'elles soient pleines pour les porter à mes lèvres. Et j'ai bu.

Je n'ai rien ressenti de spécial. Je ne me suis pas transformé. Rien.

Le corps géant de Caul emplissait la moitié supérieure de la caverne. Bronwyn continuait de s'approcher à reculons, le dos au vent, protégeant les autres de sa carrure robuste.

J'ai replongé les mains dans le bassin et bu à nouveau.

Caul a rugi. S'il avait voulu prononcer des mots intelligibles, du genre « Peregrine, quelle bonne surprise ! », c'était raté. Il a tendu les mains en écartant les doigts. L'un d'eux, épais comme un python, s'est enroulé autour de ma taille. Il m'a soulevé et balancé au loin.

J'ai fait un vol plané et culbuté plusieurs fois sur moi-même avant d'atterrir brutalement sur le sol de pierre et de glisser jusqu'à la paroi. Une fraction de seconde plus tard, tout est devenu noir.

Je n'aurais jamais dû survivre à une telle chute. Mes os devaient être en miettes. Pourtant, j'ai réussi à lever la tête. Caul avait capturé mes amis et les suspendait dans les airs. Emma, Bronwyn, Hugh, et Miss Peregrine étaient à sa merci.

Un froid glacial m'a envahi. Un poids terrible s'est abattu sur ma cage thoracique, et ma vision s'est assombrie. Je me suis penché en avant pour vomir.

Quand mes spasmes ont cessé, j'ai vu Caul me sourire. Il tenait mes amis, inertes, dans sa main géante. Leur vie les quittait lentement. Son autre main, vide, était fermée et s'approchait de moi à toute vitesse.

Il m'a asséné un coup de poing magistral. J'ai passé la porte en volant et glissé dans le tunnel jusque dans la chambre d'incubation. J'étais complètement sonné. Quand j'ai retrouvé mes esprits, une fille traversait la pièce en se guidant au faisceau de lumière scintillante qu'elle soufflait par la bouche.

Noor.

« Lève-toi », me suis-je ordonné. Je ne sais par quel miracle, mon corps m'a obéi. Je ne ressentais aucune douleur. Seulement le froid, le poids qui comprimait ma poitrine et une vague nausée. Mes jambes ont supporté mon poids et je me suis levé. Longtemps. Je n'en finissais plus de me lever. J'ai cru un bref instant que je flottais comme Olive, au-dessus du sol. Puis j'ai regardé mes jambes, qui m'ont paru

étranges. Trop longues. Comme si elles appartenait à quelqu'un d'autre...

Noor m'a fixé en reculant, la tête renversée pour me voir tout entier. En voulant prononcer son nom, j'ai laissé échapper un cri aigu.

Alors, seulement, j'ai compris ce que j'étais devenu.

Je n'avais pas envie de la tuer. Aucun cerveau reptilien n'avait pris le contrôle de mes pensées. Dans ma tête, au moins, j'étais toujours le même.

Je me suis agenouillé et j'ai posé le front au sol en guise d'invitation. Noor a dû comprendre qu'il s'agissait de moi car elle a laissé le vent la pousser dans ma direction. Elle s'est hissée sur mon dos.

J'ai ouvert la bouche et sorti une langue, que j'ai enroulée autour de sa taille.



Quand j'ai fait irruption dans la caverne, Noor sur le dos, Caul a reculé avec effroi, comme un éléphant devant une souris. Il a fait forcer le vent, qui m'a un peu ralenti, mais une force nouvelle se répandait dans mon corps. Je me suis penché, j'ai assuré ma prise sur la taille de Noor et foncé la tête la première.

J'aurais voulu confier à Noor ce que Bentham m'avait dit, mais j'étais toujours incapable d'articuler des sons humains.

Soudain, la voix de Bentham a résonné dans la salle :

– Aspire sa lumière ! Aspire-la jusqu'à la lie !

J'avais presque atteint la piscine spirituelle, quand Caul m'a balancé une nouvelle claque qui m'a fait valser en l'air. Avant de retomber au sol et d'écraser Noor sous mon poids, j'ai projeté mes deux autres langues vers son bras. Dans le même élan, je me suis hissé vers lui et accroché à son avant-bras géant.

Noor l'a griffé d'une main. Une bande de lumière bleue a aussitôt disparu du torse de Caul. Il a poussé un cri de rage et tenté de se débarrasser de nous, mais mes langues, tels des élastiques, nous ont ramenés vers lui. Noor l'a griffé à nouveau, arrachant une large bande de lumière, qu'elle a fourrée dans sa bouche.

Caul a lâché nos amis pour libérer sa seconde main.

– On ne tue pas un dieu ! a-t-il grondé. Tu n'es rien, avec ta prophétie ridicule !

Néanmoins, il grimaçait et hurlait à chaque coup de griffe de Noor,

comme brûlé. Plus elle avalait de lumière, plus il s'affaiblissait et rétrécissait.

Caul a levé le bras auquel nous étions accrochés et tenté de nous atteindre de son autre main, grande comme une table de cuisine. Il était lent et pataud. Avant qu'il nous réduise en bouillie, j'ai lâché prise, et nous avons entamé un plongeon de quinze mètres vers le bassin. J'ai détaché Noor de ma taille pour amortir la chute avec mes langues, et elle a atterri dans l'eau, indemne.

Elle a avalé goulument la source de la lumière. Si Caul avait eu des pieds, il l'aurait piétinée, mais il n'avait que ses bras et ses mains, qui rétrécissaient à vue d'œil, tandis que Noor consommait sa force vitale. Il ne faisait plus que la moitié de sa taille du début, mais n'en était pas moins terrifiant. Il a attrapé Noor d'une main. De l'autre, il m'a frappé violemment et j'ai fait un nouveau vol plané pour atterrir au bord de la piscine.

Noor a crié. J'ai voulu intervenir, mais j'étais à peine capable de relever la tête. J'ai vu Caul l'approcher de son visage, tandis qu'elle prélevait la lumière de sa main et de la colonne bleue qui l'entourait.

– Rends-moi mon ââââme ! a-t-il hurlé, en la suspendant au-dessus de sa bouche ouverte comme une friandise.

Noor était devenue toute molle. J'ai enfin réussi à me lever, mais mes langues, inertes, refusaient de m'obéir.

Caul allait la lâcher dans sa gorge, quand Miss Peregrine a fondu sur lui sous sa forme d'oiseau. Elle lui a lacéré la joue de ses serres. Il s'est détourné pour la menacer :

– Tu ne perds rien pour attendre, sale peste...

Un épais nuage d'abeilles s'est engouffré dans sa bouche, puis dans sa gorge. Noor, qui faisait seulement semblant d'être évanouie, a tendu la main et arraché la lumière des yeux de Caul.

Aveuglé, suffoquant, il l'a laissée tomber. Elle était presque au sommet du toit. Une chute d'une telle hauteur l'aurait probablement tuée. J'ai foncé vers le bassin et déployé mes langues pour la rattraper en vol, et nous avons plongé dans l'eau ensemble.

Caul s'agitait frénétiquement. Il tapait aveuglément dans la piscine pour tenter de tuer Noor, qui prélevait toujours plus de lumière. Quelques bouchées plus tard, notre ennemi avait rétréci aux dimensions d'un vulgaire géant de cirque. Il ne voyait plus rien, sa gorge était obstruée par les abeilles et sa lumière s'amenuisait. Noor l'avait presque entièrement capturée, et elle brillait par tous ses pores, d'un éclat si intense qu'on pouvait à peine la regarder.

Le vent de Caul s'était changé en brise. Son torse, qui ne reposait

plus sur grand-chose, s'est affalé sur le rebord de pierre du bassin. Ses longs bras gisaient au sol, semblables à des lignes électriques abattues.

Mes amis ont entouré la piscine, tandis que Noor s'approchait de Caul pour lui porter le coup de grâce. Il a voulu parler, implorer sa pitié, mais n'a émis qu'un gargouillis étranglé.

Une tache de lumière bleue subsistait au centre de son front.

Noor a trébuché. J'ai étiré une langue pour lui éviter de tomber.

– Je ne peux pas... la retenir...

Elle a inspiré avec difficulté.

Caul l'avait affaiblie. Elle était si pleine de sa lumière qu'elle risquait d'exploser. Dieu seul savait ce qu'il lui faisait.

– Une dernière bouchée ! a crié Bronwyn.

J'ai aidé Noor à traverser la piscine. Nous y étions presque, quand elle a repoussé ma langue.

– Je dois le faire seule.

Je l'ai lâchée. Elle a fait un pas chancelant, puis un autre, jusqu'à ce qu'elle se retrouve face à Caul.

Il a fait l'effort de relever la tête pour affronter sa mort avec un minimum de dignité.

D'un doigt, Noor a capté la lumière sur son front.

– Va au diable ! a-t-elle dit.

Puis elle l'a fourrée dans sa joue et avalée.

Caul s'est craquelé. Sa peau s'écaillait. Des trous sont apparus dans sa poitrine, et les abeilles de Hugh se sont envolées en soulevant un nuage de cendres.

D'une voix rauque, il a prononcé ses dernières paroles :

– Si je dois... tu viens avec moi.

Il a tendu un bras vers Miss Peregrine, qui l'a réduit en poussière d'un battement d'ailes.

Caul n'était plus.

La caverne menaçait de s'effondrer. Le sol tremblait sous nos pieds. De nouvelles pierres se sont détachées du plafond. L'une d'elles est tombée dans le bassin, nous aspergeant d'eau glacée.

Noor m'a rejoint en titubant, au bord de l'évanouissement. Je l'ai soutenue avec Bronwyn pour l'aider à sortir de la piscine spirituelle. Puis nous avons couru vers l'ouverture béante dans la paroi, talonnés par Emma et Hugh. Miss Peregrine volait au-dessus de nous.

Nous nous précipitions vers le bord d'une falaise. En bas, il n'y avait

que des rochers battus par les vagues et une mer noire, mais c'était notre seule option si nous ne voulions pas mourir écrasés sous les décombres de la Bibliothèque. Miss Peregrine planait au-dessus du vide, cherchant désespérément un autre moyen de quitter Abaton.

– Lâchez-moi ! Reculez ! a soudain crié Noor.

Elle s'est dégagee pour courir vers le précipice.

– NOOR ! ont hurlé les autres.

Elle s'est arrêtée, est tombée à genoux. Puis son corps a été pris de spasmes violents, et elle a vomi dans le vide un long jet de lumière bleu argenté, si éblouissant que nous avons reculé de quelques pas en nous couvrant les yeux.

Noor a vomi pendant une éternité, si longtemps que je me suis inquiété. Quand elle s'est redressée, exténuée, les dernières lueurs de l'âme de Caul se dissipaient, charriées par le vent et les vagues noires.

Nous avons couru vers elle. J'ai glissé mes bras sous son corps et je l'ai soulevée. Elle a posé sur moi ses yeux voilés. J'ai voulu lui parler, mais je ne pouvais pas. J'étais encore un Sépulcreux.

– Tu rayannes. C'est à l'intérieur de toi, m'a-t-elle dit.

– Mon Dieu, s'est étranglée Emma, au bord des larmes. Jacob, qu'est-ce que tu as fait ?

– Il nous a sauvés, a dit faiblement Noor.

– Non, c'est toi, a objecté Hugh.

– Pose-moi, m'a commandé Noor.

J'ai obéi avec précaution.

Elle s'est tournée vers moi, vacillant sur ses jambes instables.

– Ouvre la bouche.

J'ai écarté les mâchoires au maximum en prenant soin de rétracter mes langues.

Elle a passé une main entre mes dents tranchantes comme des lames de rasoir, et l'a enfoncée dans ma gorge jusqu'au coude. Quand elle l'a retirée, j'ai senti le froid qui m'habitait s'estomper.

Noor tenait dans sa main une boule de lumière bleue brillante. Elle l'a mise dans sa bouche, a fermé les yeux, puis s'est retournée et l'a crachée au bord de la falaise avec le reste.

J'ai entendu Miss Peregrine crier, tandis que la falaise se dérobait sous nos pieds.

CHAPITRE VINGT-QUATRE

Les ténèbres. Le lointain roulement du tonnerre. Une vague sensation de chute. Pendant une éternité, rien d'autre n'existe. L'orage et l'obscurité règnent en maîtres, jusqu'à ce que d'autres sons se mêlent au grondement du tonnerre. Le hurlement du vent. Le crépitement de la pluie.

Le vent, le tonnerre, la pluie et la chute.

Et soudain, une sensation après l'autre, je suis revenu à la vie.

J'ai cligné des yeux. Des formes floues se sont précisées. Un tissu vert et râpeux. Une rangée de plantes suspendues aux chevrons, qui oscillaient tels des balanciers d'horloges. Une moustiquaire frissonnait et claquait.

Je connais cette véranda.

Je connais ce sol vert.

Depuis combien de temps étais-je ici ? Depuis combien de jours ? Le temps me jouait à nouveau des tours.

– Jacob ?

Je me suis retourné et assis, surpris d'y arriver aussi facilement. J'avais l'impression que mon cerveau glissait d'un côté à l'autre de mon crâne. La pièce tanguait.

– Jacob !

Noor est apparue en titubant dans mon champ de vision, puis s'est laissée tomber à côté de moi et m'a saisi le bras.

Je n'étais pas encore capable d'articuler des mots. Des cheveux noirs trempés encadraient son visage comme une capuche. Ses yeux étaient larges, perçants. Elle a entrouvert les lèvres comme pour me parler, mais n'a rien dit. Son visage était couvert d'égratignures. J'avais une folle envie de l'embrasser.

– C'est toi ! a-t-elle dit.

– C'est *toi*, ai-je répondu.

Cette fois, les mots sont sortis dans ma vraie langue.

– Non, je veux dire... C'est bien toi ! a insisté Noor.

Elle a effleuré ma poitrine, mon visage, comme pour s'assurer que j'étais réel.

– J’ai eu tellement peur de te blesser quand j’ai pris ta lumière. J’ai prié pour que ça marche. Tu n’es pas blessé, n’est-ce pas ?

Un coup de tonnerre nous a fait sursauter. J’ai regardé mon corps. Mes jambes avaient retrouvé leur taille normale dans mon pantalon en lambeaux. J’ai remué ma langue. Je n’en avais qu’une.

J’étais moi.

Je me suis jeté au cou de Noor en riant, fou de joie, ivre de soulagement.

– On est vivants ! Sains et saufs !

Elle m’a serré très fort dans ses bras, puis je l’ai embrassée, et pendant un long moment, empli de douceur, plus rien n’a existé que nous, ses lèvres contre les miennes, son visage dans mes mains. Quand nous nous sommes séparés, Noor a regardé dehors, où soufflait un vent de tempête.

– Tu crois qu’on a tout rêvé ?

– Non. Regarde...

L’Estre que Noor avait tué n’était plus là. À l’endroit où il était tombé s’étendait une large tache couleur rouille. La moustiquaire du porche était éventrée, et la plupart des montants en aluminium gisaient dans le jardin, tordus.

– C’est le Sépulcreux qui a fait ça.

– Oui, mais tout le reste, après ?

Une pensée effroyable m’a traversé. Et si l’explosion que nous avions déclenchée depuis le bunker nous avait assommés, et que nous venions seulement de nous réveiller ?

Et si nous n’avions jamais quitté la maison de mon grand-père ?

Et si notre cauchemar ne faisait que commencer ?

Mon Dieu.

Des horreurs telles qu’on ne peut les nommer.

Des coups ont retenti dans la maison et nous nous sommes figés, tous les sens en alerte.

– Aïe ! s’est exclamée Noor. Tu crois que c’est...

– Là, ai-je sifflé en montrant une silhouette qui se déplaçait à la lisière du bois. Une arme, vite ! Prends quelque chose, n’importe quoi.

En voulant nous précipiter chacun dans une direction, nous nous sommes cognés l’un dans l’autre, avant de tomber à la renverse.

– Jacob ! Noor !

Emma est sortie en trombe de la maison.

– Emma ? a crié le jeune homme sous les arbres, en courant vers la véranda.

– Hugh !

Bronwyn a surgi à son tour, suivie de Miss Peregrine, qui avait retrouvé sa forme humaine et portait une vieille robe de chambre de ma grand-mère. Une seconde plus tard, nous étions enlacés sur le sol, tout à la joie de nos retrouvailles.

– Que s’est-il passé ? a demandé Hugh. On a tué Caul ou pas ?

– Il s’est passé ça, a dit Emma.

Elle a sorti de sa poche une espèce de chronomètre noirci par la suie. L’expulseur.

– Millard me l’a remis juste avant qu’on entre dans la boucle d’Abaton. Il a dit que le vieil homme avait menti en affirmant l’avoir perdu, et qu’il l’avait réparé. À la seconde où Caul est apparu, j’ai appuyé sur le bouton, et cinq minutes plus tard..

La montre de V nous avait encore sauvés. Nous étions en vie. Et en Floride.

– Alors... Caul est mort ? a vérifié Bronwyn. On a gagné ?

Miss Peregrine a souri.

– Oui. On a gagné.

Elle nous a serrés dans ses bras, entrechoquant nos têtes.

– Oh, mes enfants, mes enfants, mes enfants ! Je le jure sur nos ancêtres : à partir d’aujourd’hui, je ne vous quitte plus des yeux.

– Il y a un truc que je ne comprends pas, a dit Emma. Comment Caul a-t-il pu nous suivre jusqu’à la Bibliothèque des âmes, alors qu’il était derrière votre bouclier, dans l’Arpent ?

– Mon frère était définitivement ancré dans la Bibliothèque, a-t-elle expliqué. En le ressuscitant, Murnau a simplement allongé sa laisse. Beaucoup. Suffisamment pour lui permettre d’aller où bon lui semblait. Mais une partie de lui s’y trouvait toujours. Quand Jacob est arrivé, le reste a pu revenir assez vite.

Elle s’est tournée vers moi.

– C’était très imprudent, ce que vous avez fait. Vous précipiter là-bas...

– Noor allait affronter Caul seule. J’étais obligé de l’aider.

– En affrontant Caul seul ? a demandé Emma.

– Je ne pensais pas qu’il m’attendrait.

Bronwyn a frissonné.

- C’était terrible de te voir comme ça.
- Franchement, moi, j’ai trouvé ça assez cool, a affirmé Hugh. Même si je suis content que tu ne sois plus un Sépulcreux.
- Il m’a lancé un regard oblique.
- Tu n’en es plus un, rassure-moi.
- J’ai ri.
- Apparemment non.
- Miss Pradesh a réussi à retirer le suul que vous avez avalé avant qu’il ne soit complètement fixé, a expliqué Miss Peregrine. Dieu merci !
- C’est *elle* qu’il faut remercier, ai-je affirmé. J’avoue que finir dans la peau d’un Creux ne m’enchantait pas.
- Emma s’est tournée vers Noor.
- Tu étais prête à te sacrifier pour nous sauver. Merci.
- Je suis sûre que tu en aurais fait autant, a répondu Noor.
- Je l’espère. Mais je connais ces gens depuis plus longtemps que toi.
- Noor a haussé les épaules. Elle ne savait pas quoi ajouter.
- Si nous allions nous reposer quelque part ? a proposé Miss Peregrine en se levant. Vos amis vous attendent dans la maison de Jacob. Ils se font un sang d’encre, et sont impatients de vous revoir.
- Je n’ose pas imaginer ce qu’ils pensent, a dit Bronwyn.
- Ils nous croient morts, forcément, a deviné Hugh.
- Miss Peregrine a souri.
- Allons vite les rassurer, voulez-vous ?



Nous sommes sortis sous la pluie battante, clopin-cloplant, appuyés les uns contre les autres, indifférents au mauvais temps et à l’état de nos vêtements. Quelqu’un avait fixé une bâche bleue devant le mur éventré de la salle de bains. Elle claquait dans le vent. Nous nous sommes faufilés sous un ruban de signalisation de la police et nous avons longé la rue en frappant à toutes les portes, jusqu’à ce qu’un voisin vienne nous ouvrir. Miss Peregrine a effacé sa mémoire pendant que je subtilisais ses clés de voiture, trouvées dans un saladier dans l’entrée. Une minute plus tard, on s’entassait dans son véhicule. Nous avons traversé la ville, puis le pont de Needle Key pour aller chez moi. Dans l’intervalle, la tempête s’est éloignée et le ciel s’est dégagé.

Une foule impressionnante était massée dans mon jardin. Quarante-vingt-quatorze particuliers et dix Ombrunes, tous ravis de nous revoir. Je n'avais pas encore coupé le contact qu'ils couraient déjà vers nous en poussant des cris de joie.

Tout le monde voulait entendre le récit de nos aventures, mais c'était trop long à raconter, et je craignais de voir la police débarquer d'une minute à l'autre. Je n'avais pas assez d'énergie pour gérer un problème de plus, même mineur. Nous nous sommes contentés de dire que Caul était mort, et que tout danger était écarté. J'ai passé sous silence ma brève transformation en Sépulcreux. Mes amis qui avaient assisté à la scène ont compris que je préférais garder cela pour moi.

J'aurais cru qu'après nos retrouvailles, les particuliers regagneraient rapidement l'Arpent, mais les Ombrunes ont réclamé notre attention.

– Nous avons une excellente nouvelle à vous annoncer, a commencé Miss Peregrine. Après un travail et des études rigoureux, nous avons mis au point la réaction de réinitialisation. Tous ceux qui souhaitent réinitialiser leur horloge interne pourront bientôt le faire.

La foule était stupéfaite. Plusieurs personnes lui ont fait répéter ses paroles, de crainte d'avoir mal entendu. Puis, les particuliers ont poussé des hurlements de joie. Hugh a fait tourner Fiona dans ses bras. Ulysse Critchley, qui n'était pourtant pas connu pour son exubérance, a escaladé le tronc d'un palmier en chantant à tue-tête.

Mes amis et moi nous sommes précipités autour de Miss Peregrine.

– Comment avez-vous réussi ? lui a demandé Millard, estomaqué.

– Remercions mon frère Bentham, a-t-elle répondu à voix basse. Grâce à la présence de Caul tout près de sa maison, hier soir, il a pu s'en approcher aussi. Il est apparu à Perplexus dans les toilettes et lui a glissé la réponse. Une incantation légèrement modifiée, prononcée par dix Ombrunes, au lieu de douze.

– Vous êtes sûre que ce n'est pas une ruse ? a demandé Hugh, un bras autour des épaules de Fiona.

– Plusieurs Ombrunes viennent de la tester sur la vieille boucle de Miss Babaxe, hélas devenue inutile. Ça fonctionne.

Dogface s'est immiscé dans notre conversation.

– Et alors ? a-t-il tonné. Vous pouvez faire ça quand ?

– Maintenant, si cela vous convient, a répondu Miss Peregrine sur le même ton.

De nouveaux cris de joie ont fusé dans le jardin. La liberté était enfin à la portée de tous. Les seuls qui n'étaient pas là pour profiter de la victoire – ni de la réinitialisation – étaient les chefs de clan

américains qui avaient fui le combat.

Frappé par une pensée inquiétante, j'ai tapoté l'épaule de Miss Peregrine, qui discutait avec Miss Wren. En voyant mon air affolé, elle s'est excusée auprès de sa sœur Ombrune et m'a accordé son attention.

– Vous allez détruire cette boucle ?

– C'était peut-être présomptueux de ma part. Elles ne sont plus très nombreuses...

– Mon quartier ne risque-t-il pas d'exploser ?

Elle a souri.

– Non. C'est un effondrement non destructif. Mais si je fais disparaître cette boucle de poche, il vous sera beaucoup plus difficile de revenir ici. Peut-être ai-je mal évalué votre attachement à cet endroit. Si vous préférez la préserver, je peux discuter des alternatives avec les autres Ombrunes.

J'ai regardé autour de moi. Mon ancienne maison, ma ville. Mes parents, assis sur le porche, fixaient placidement Lemon Bay, comme si leur jardin n'était pas envahi par des inconnus. Une Ombrune avait à nouveau effacé leur mémoire.

– Non, ce n'est pas un problème, ai-je répondu.

J'ai montré mes parents d'un signe de tête.

– J'aimerais juste avoir une minute pour leur dire au revoir.

– Je peux vous en donner cinq. Nous allons bientôt commencer.

– Ça devrait suffire.

Pendant que Miss Peregrine allait rejoindre Perplexus, j'ai traversé la pelouse. Mes parents étaient assis à un mètre l'un de l'autre, sur un banc rembourré. Je me suis juché sur la balustrade du porche, non loin d'eux. Je ne savais pas par où commencer.

– J'ai quelque chose à vous dire...

Ils ne me regardaient pas. J'ai claqué des doigts pour attirer leur attention, sans résultat.

C'était peut-être mieux ainsi. Je pouvais leur faire mes adieux et partir. Ils ne me blessaient pas plus qu'ils ne l'avaient déjà fait. Je me suis lancé :

– Je voulais vous dire que je ne suis plus en colère contre vous. Je vous en ai voulu pendant longtemps, mais c'est passé, maintenant. Vous n'avez pas compris ce qui m'arrivait, et c'est normal. Vous n'êtes pas particuliers. Il paraît que zéro pour cent des parents le comprennent. Vous auriez sans doute pu faire davantage d'efforts, être plus ouverts d'esprit, mais qu'importe. Vous n'aviez rien demandé. Au

moins, vous ne m'avez pas attaché, ni essayé de me vendre à un cirque, comme les parents d'Emma.

J'ai soupiré. Je me sentais un peu ridicule de parler à des zombies qui ne m'entendaient pas.

Les particuliers s'étaient rassemblés à l'entrée de la boucle de poche, qui scintillait au fond du jardin. Les Ombrunes formaient un cercle, main dans la main. Francesca soutenait Miss Avocette, qui avait quitté son fauteuil roulant pour l'occasion.

Résistant à l'envie de les rejoindre, je me suis tourné vers mes parents. Même s'ils ne pouvaient pas m'entendre, j'avais encore des choses à leur dire :

– J'ai pris une décision. J'ai pas mal hésité, depuis que Grandpa est mort et qu'il m'est arrivé toutes ces choses particulières. J'ai d'abord cru que je pourrais vivre avec vous à temps partiel. Avoir cette vie et l'autre. Mais ça n'a pas marché. Pas pour moi, et encore moins pour vous. Votre mémoire a été effacée si souvent que vous avez probablement oublié jusqu'à vos dates d'anniversaire. Ou la mienne. Bref, je pars pour de bon, cette fois.

Mon père a soupiré. J'ai sursauté.

– C'est bon, champion, a-t-il dit avec raideur. On comprend.

J'ai failli tomber de ma rambarde.

– C'est vrai ?

Il a continué de fixer l'eau.

– On achète un bateau. N'est-ce pas, chérie ?

Ma mère, le visage totalement inexpressif, s'est mise à pleurer. Un étai a comprimé ma poitrine.

– Maman. Arrête, s'il te plaît.

Elle a continué, sans bruit, les yeux dans le vague. Je suis descendu de mon perchoir pour aller m'asseoir près d'elle, et je l'ai serrée dans mes bras.

– Mon garçon, a-t-elle murmuré. Mon petit garçon...

Ses bras pendaient mollement contre ses flancs.

Je suis resté là pendant une éternité. Mes amis me regardaient de loin. Les Ombrunes avaient entonné un chant sinistre et mélodieux, dont le volume montait à chaque couplet. Ma mère a cessé de pleurer. Elle ne parlait plus. Quand je l'ai enfin lâchée, ses paupières étaient closes. Elle s'était endormie sur mon épaule.

Je l'ai allongée sur le banc, un coussin sous la tête. Puis je suis allé voir mon père, qui s'était avancé au bout du quai, dépassant la foule

des particuliers sans leur accorder un regard. Il était allongé sur le dos, ses mocassins dans l'eau, et fixait les nuages.

Mon ombre l'a recouvert.

– Au revoir, papa. Merci d'avoir essayé, quelquefois.

– Au revoir, papa, a-t-il répondu, les yeux révulsés.

Se moquait-il de moi ? Ou avait-il cru, un instant, qu'il s'adressait à mon grand-père ?

Je me suis tourné pour partir.

– Bonne chance, Jake !

J'ai fait volte-face. Il me regardait dans les yeux.

J'avais l'impression d'être à un million de kilomètres de lui, et pourtant, plus proche que jamais.

J'ai ouvert la bouche, mais j'avais la gorge trop serrée pour parler. Je me suis contenté de hocher la tête.

– Je t'aime, a-t-il dit.

– Moi aussi, je t'aime.

Il était temps de partir. Mon père m'a regardé m'éloigner. Le scintillement de la boucle de poche s'était changé en une tache lumineuse aveuglante. Semblable au reflet du soleil dans un miroir, elle oscillait dans l'air, instable. Les Ombrunes faisaient traverser leurs pupilles par groupes de trois. J'ai patienté sur la pelouse avec mes amis. De nous tous, seule Fiona avait besoin de cette réinitialisation. Elle est passée juste avant les autres. Puis, les Ombrunes ont quitté la Floride une à une. Avant de partir, Miss Peregrine s'est approchée de moi.

– Je pourrais toujours vous faire une autre boucle de poche, un jour. Si vous le souhaitez.

Je lui ai souri avec reconnaissance. Puis j'ai secoué la tête.

– Merci. Mais je ne crois pas.

Elle a acquiescé. Puis, sentant que je voulais partir le dernier, elle a tourné les talons et s'est engouffrée dans la lumière.

J'ai attendu quelques secondes dans le silence. Une brise humide s'est levée. Je n'avais aucune envie de rester. Aucun regret. Arrivé sur le seuil de la boucle, je me suis retourné pour faire un dernier signe à mon père. Il a levé une main, mais son visage était si inexpressif que je me suis demandé si ce n'était pas un simple réflexe.

Étouffant une bouffée d'émotion, j'ai franchi la porte.

CHAPITRE VINGT-CINQ

Miss Avocette est morte à l'aube. Elle s'était longtemps battue, mais elle était faible et épuisée.

Elle a rendu son dernier soupir dans les bras de ses sœurs Ombrunes, dont la plupart avaient été ses élèves, et de sa chère Francesca. Ses derniers mots étaient une citation d'Emerson :

« Rien n'est mort : les hommes font semblant d'être morts, ils endurent des parodies de funérailles et des nécrologies lugubres, et les voilà, qui regardent par la fenêtre, bien vivants, dans un étrange et nouveau déguisement. »

Aucun de nous n'avait encore assisté aux funérailles d'une Ombrune. Il y a eu trois cérémonies, ce jour-là, mais il ne s'agissait pas de creuser des sépultures ni d'enterrer les défuntes, et encore moins de les pleurer, ainsi qu'on nous l'avait clairement signifié. Miss Avocette, Miss Babaxe et V étaient enveloppées dans de fins linceuls blancs. Tous les particuliers de l'Arpent se sont rassemblés pour accompagner leurs corps dans une procession aux allures de fête, accompagnée de démonstrations de capacités particulières et de chants dans la langue ancienne. Le défilé s'est achevé dans une petite rotonde de pierre où l'on faisait autrefois germer de l'épimède, l'ingrédient de base d'un alcool frelaté, dont la fabrication avait rendu tristement célèbres les éleveurs d'asticots de l'Arpent du Diable. C'était sans importance. Le *bælstede*¹ d'une Ombrune devait simplement avoir des portes susceptibles de se fermer et un toit percé de trous. Celui-ci n'en manquait pas.

Il n'y a pas eu de discours. Après que la dernière Ombrune a été déposée à l'intérieur, et la porte scellée, on nous a conduits si loin du bâtiment que je m'attendais presque à le voir exploser. Il ne s'est rien produit de tel. Miss Peregrine a poussé un cri d'oiseau sonore et une volée d'étourneaux est descendue du ciel, avant de s'introduire bruyamment dans les trous de la toiture.

– Que font-ils ? ai-je chuchoté à Enoch.

– Ils nettoient leurs os, a-t-il répondu, les yeux pleins de larmes. Ils seront réduits en poudre et transformés en remèdes. Les os des Ombrunes ont de nombreuses vertus thérapeutiques, et ce serait un crime de les gaspiller.

Ça ne m'a pas surpris. La vie des Ombrunes était placée tout entière

sous le signe du dévouement. Même dans la mort, elles accomplissaient leur œuvre.

Quand les oiseaux sont ressortis du toit, plusieurs Ombrunes et apprenties Ombrunes sont allées jeter un coup d'œil par le trou de la serrure pour s'assurer que les os étaient propres.

Je me suis tourné vers Noor, qui s'appuyait contre moi. Ses yeux étaient fermés.

– Ça va ? lui ai-je demandé, comme à mon habitude.

Elle a glissé sa main dans la mienne et rouvert les paupières.

– Je lui dis juste au revoir. Pour la dernière fois, j'espère.

Le nuage d'étourneaux s'est éparpillé avant de disparaître dans le ciel jaune.



Il restait beaucoup à faire dans l'Arpent : d'autres obsèques à organiser, beaucoup de choses à nettoyer, à réparer. Des discussions à mener... Mais tout cela pouvait attendre une journée, ou au moins quelques heures. Nous avions mérité un peu de repos. Un vrai repos, maintenant que nous étions débarrassés de cette menace qui planait au-dessus de nos têtes.

La foule s'est dispersée. Chacun est rentré chez soi ou dans son dortoir. Les particuliers ne se sont pas précipités à la sortie de la boucle pour gagner le présent, comme les Ombrunes l'avaient redouté autrefois. Même débarrassés de la crainte des Estres et des Sépulcreux, et n'ayant plus à s'inquiéter du tic-tac de leur horloge interne, les gens ne se sentaient pas d'attaque pour affronter les dangers du monde extérieur.

J'ai regagné la Maison du Fossé avec mes amis. Nos cœurs étaient lourds, mais nous étions soulagés et heureux d'être ensemble. Nous avions gagné.

Après plus d'un siècle de lutte, Caul et sa cohorte maléfique étaient enfin vaincus.



Désormais, le monde des particuliers serait confronté à une menace plus vaste, plus sourde et beaucoup plus ancienne : celle de la normalité.

Dès le départ, notre société avait été conçue pour nous en protéger. C'était à cause des gens normaux que les Ombrunes avaient fait leurs premières boucles, il y a des millénaires. À cause d'eux aussi que nous dissimulions nos véritables natures, et que le code des Ombrunes nous interdisait de faire étalage de nos talents particuliers dans le monde extérieur. Les Ombrunes, qui avaient longtemps craint de nous voir découverts, avaient tout mis en œuvre pour nous en préserver. Mais maintenant que c'était arrivé, elles étaient plutôt optimistes. Millard les avait entendues discuter dans le jardin de mes parents. Elles pensaient qu'avec du temps, et au prix d'efforts constants, nous pourrions changer la perception que les gens normaux avaient de nous et bénéficier d'une certaine bienveillance. Non pas en effaçant leur mémoire – il aurait fallu effacer celle de la moitié du globe –, mais en multipliant les bonnes actions.

Ce n'était pas pour demain. En attendant ce jour, nous aurions besoin de boucles, et je n'y voyais pas d'inconvénient. Je me sentais étrangement rassuré à l'idée de renouer avec un mode de vie plus ancien, dont nous connaissions parfaitement les limites et les dangers.

Le monde n'avait jamais été un endroit accueillant pour les particuliers. Ça ne changerait pas, mais j'en avais pris mon parti. Même l'Arpent du Diable me suffisait. J'avais mes amis. J'étais amoureux. Je pouvais être heureux ici, en travaillant à la reconstruction de notre société pour la rendre plus solide, inébranlable.

En fin de compte, notre véritable foyer avait toujours été celui que nous formions ensemble. Et c'était ce dont j'avais toujours rêvé.



Mes amis et moi venions à peine de regagner la Maison du Fossé. Nous étions prêts à nous glisser dans nos lits, quand Miss Peregrine est arrivée et nous a rassemblés dans la cuisine.

– Attendez pour retirer vos chaussures, nous a-t-elle conseillé. J'ai quelque chose à vous montrer. Mais ce n'est pas ici.

Elle a refusé de nous en dire plus, se contentant de nous traîner à travers l'Arpent jusqu'à la maison de Bentham, puis de nous faire monter l'escalier pour rejoindre le premier étage du Panloopticon, toujours en piteux état.

– Comme vous pouvez l'imaginer, a-t-elle dit en passant à reculons devant des portes de boucles fermées, le décès de Miss Avocette a laissé vacant un poste qui doit être pourvu de toute urgence. C'était une géante, une lionne. Aucune de nous n'était à la hauteur pour la

remplacer. C'est pourquoi Miss Coucou et moi-même allons nous partager son rôle.

– Quoi ! s'est exclamé Millard. Mais c'est totalement inédit.

– Nous abordons un monde nouveau et complexe, a répondu Miss Peregrine, et nous n'avons jamais eu autant de jeunes Ombrunes à former.

– Vous dirigerez aussi toutes les deux l'Académie des Ombrunes ? a demandé Emma.

– En effet.

Claire a plaqué ses petites mains sur ses joues.

– Mais vous resterez notre directrice ?

– Bien sûr, ma chère ! Je serai un peu plus occupée qu'avant, mais vous serez toujours mes pupilles.

Claire a pratiquement fondu de soulagement.

– Ça veut dire que vous allez vivre ailleurs avec les apprenties Ombrunes ? a demandé Olive. Ne partez pas, *s'il vous plaît*, Miss !

– Non, non. Elles viendront vivre avec nous, et nous serons tous ensemble. Ne vous méprenez pas, mes chers enfants !

– Mais on ne vivra pas tous dans la Maison du Fossé ? s'est inquiété Horace. Je veux dire, c'est merveilleux, mais...

– Un peu étriqué et miteux ? a complété Miss Peregrine en riant. Non, nous aurons besoin d'espace pour déployer nos ailes. Et je suis sûre que vous aimeriez tous avoir à nouveau votre propre chambre. N'est-ce pas ?

– Oui ! Un million de fois oui ! s'est écrié Horace en coulant un regard oblique vers Enoch. La cohabitation avec certaines personnes est particulièrement éprouvante.

– Qu'est-ce que vous nous avez trouvé ? a demandé Olive, qui regardait derrière Miss Peregrine dans l'espoir de découvrir un indice. Une autre boucle ?

– J'espère que ce n'est pas sous les tropiques, a grogné Enoch. Je ne supporte pas le climat.

Mes amis étaient de mauvaise humeur. Après tous ces bouleversements, ils se méfiaient du changement, et celui-ci s'annonçait important.

Miss Peregrine ne s'est pas laissé abattre par leurs récriminations.

– Je pense que le climat vous conviendra parfaitement, Enoch. Par ici.

Nous sommes arrivés dans une portion de couloir où s’alignaient de nouvelles portes, au nombre de dix. Miss Peregrine s’est arrêtée devant la dernière. Elle ne portait pas de plaque, aucune indication.

– Où mène-t-elle ? ai-je demandé.

– Si je vous le disais, ce ne serait pas une surprise.

Tout sourire, elle a poussé le battant. La pièce était meublée des habituels lit, table de chevet et armoire. À la place du mur manquant, on apercevait une forêt verdoyante, estivale. Ce pouvait être n’importe où, n’importe quand. Nous avons traversé la pièce pour entrer dans la tache de soleil. Une brise agréable agitait les branches.

– Il y a un chemin juste ici, mais je n’ai pas encore eu le temps de l’indiquer, s’est excusée Miss Peregrine, qui marchait devant nous. J’ai dû faire quelques ajustements, voyez-vous...

Nous l’avons suivie entre les arbres. Mes amis regardaient autour d’eux avec des yeux comme des soucoupes et parlaient à voix basse, en proie à une vive excitation. Je partageais ce sentiment, sans trop savoir pourquoi.

– Perplexus a travaillé dur sur un projet secret, nous a confié Miss Peregrine. Un projet dont je ne voulais pas vous parler avant qu’il ait abouti. Depuis quelques années, nous conservons de minuscules fragments de boucles, comme une banque de semences ou des archives d’ADN, dans l’espoir de les utiliser un jour pour reconstituer...

– Miss ? l’a interrompue Claire, d’une voix aiguë et chevrotante. Pourquoi a-t-on l’impression de connaître cette forêt ?

Miss Peregrine a tendu le bras.

– Allez voir par vous-même. Le chemin est juste derrière ces arbres.

Claire est partie en courant. Elle a traversé un écran de feuilles, et on l’a entendue crier.

Nous nous sommes élancés derrière elle. Derrière la verdure, j’ai découvert un sentier familier. Claire sautait sur place en poussant des cris de ravissement. Des picotements ont parcouru ma colonne vertébrale.

Emma s’est arrêtée à côté de moi en étouffant une exclamation de surprise.

– C’est Cairnholm ! a crié Olive. On est à Cairnholm ! !

C’était le chemin qui menait de l’ancienne tourbière à la maison de Miss Peregrine. Les picotements se sont répandus dans tout mon corps.

– Comme je vous le disais, j’ai fait quelques retouches, a dit Miss Peregrine avec un sourire jusqu’aux oreilles. L’entrée ne passe plus par

le cairn. C'était trop boueux.

Nous avons couru sur le chemin.

– Que se passe-t-il ? m'a demandé Noor, que je tirais par la main. Qu'est-ce qui les met dans cet état ?

– On est de retour sur l'île ! me suis-je écrié.

Tout était encore là... ou plutôt, *de nouveau* là. Les bois, le chemin. Mais...

Au détour du chemin, perchée au sommet d'une petite colline, je l'ai enfin aperçue. La maison de Miss Peregrine. Notre maison.

Elle était superbe ! Pas une pierre ne manquait, pas un carreau n'était brisé. Elle était fraîchement repeinte et entourée de parterres de fleurs multicolores. Le toit scintillait sous le soleil. Je me suis arrêté pour admirer le jardin pendant que nos amis couraient dans l'herbe en poussant des cris de joie et de surprise.

– C'est encore plus beau que je l'avais imaginé, a dit Noor en reprenant son souffle.

J'ai hoché la tête, une grosse boule dans la gorge.

– Notre maison, notre belle vieille maison ! répétait Horace. C'est fantastique !

Fiona et Hugh dansaient dans la roseraie. Bronwyn, bouleversée, pleurait toutes les larmes de son corps près du vieux puits. Emma et Millard l'ont serrée dans leurs bras.

Miss Peregrine nous a rejoints en trotinant, Noor et moi.

– Nous sommes le 2 septembre 1940. Encore un ajustement : j'ai réussi à reculer légèrement l'horloge, si bien que vous disposez d'une journée supplémentaire à consacrer à vos études. Une journée sans recevoir ces maudites bombes !

Elle est allée reconforter Bronwyn, puis nous a réunis sur le chemin du jardin. Neuf autres Ombrunes avaient également fait restaurer leurs boucles, nous a-t-elle appris. Tous les particuliers échoués dans l'Arpent du Diable pourraient rentrer chez eux s'ils le souhaitaient.

– Et bien sûr, plus personne ne sera prisonnier. Le Panloopticon est juste derrière ce petit bois, et vous pouvez aller...

– N'importe où, ou presque, a complété Millard.

– Je ne veux plus jamais aller nulle part ! a décrété Claire. À partir d'aujourd'hui, je ne quitte plus cette île.

Miss Peregrine a caressé ses boucles blondes en souriant.

– Vous ferez comme bon vous semblera.

Claire a laissé échapper un sanglot et s'est accrochée comme un koala à la jambe de Miss Peregrine, qui s'est éloignée en boitant.

– Tout va bien, ma chérie. Vous pouvez pleurer.

Cairnholm n'était plus une prison dorée. Nous n'étions plus condamnés à y couler des jours parfaits, mais libres d'aller et venir. Ou pas.

Nous avons fait le tour de la maison. L'air embaumait les embruns et les fleurs. Les fenêtres reflétaient le soleil. Presque tout était comme dans mon souvenir, jusqu'à la disposition des chaises en osier dans le jardin. Une seule chose avait changé : notre célèbre topiaire n'était plus une réplique de l'Adam de Michel-Ange montrant le ciel, mais une statue feuillue de Miss Avocette, les bras ouverts en signe de bienvenue.

Miss Peregrine a monté les marches du perron, Claire toujours accrochée à sa jambe, et nous a regardés. Ses yeux brillaient de larmes.

– Je suis tellement, tellement...

Elle a reniflé, détourné le regard et inspiré profondément.

– Je suis si fière de vous appeler mes enfants. C'est un immense honneur de veiller sur vous, et que vous preniez soin de moi en retour. Grâce à vous, je suis une Ombrune comblée.

– Oh, Miss, on vous aime tellement ! s'est écriée Olive.

Elle a retiré précipitamment ses chaussures et s'est jetée dans l'escalier pour aller s'accrocher à l'autre jambe de l'Ombrune.

Nous avons couru derrière elle. Miss Peregrine nous a rassemblés dans ses bras ouverts.

– Bienvenue à la maison ! a-t-elle dit. Bienvenue chez vous.

Nous sommes restés un petit moment enlacés, à pleurer et à rire, jusqu'à ce que Miss Peregrine se dégage et frappe dans ses mains.

– Allons ! Le dîner est sur la table. Chacun à sa place habituelle, s'il vous plaît. Horace, ajoutez un couvert pour Miss Pradesh.

Quand elle s'est retournée pour ouvrir la porte, une odeur délicieuse nous a chatouillé les narines. Et nous sommes entrés, ensemble.



-
1. *Bælstede* est un mot en ancien anglais qui désigne le lieu d'une crémation.

SUR LA PHOTOGRAPHIE

Les images qui figurent dans ce livre sont d'authentiques photographies anciennes. Hormis quelques-unes, qui ont subi des retouches numériques, elles n'ont pas été modifiées. Elles ont été recueillies méticuleusement au fil des années : découvertes dans des marchés aux puces, dans des expositions de papiers anciens, et dans des archives de collectionneurs plus accomplis que moi, qui ont eu la gentillesse de se départir de quelques-uns de leurs trésors pour aider à créer ce livre.

Les photos qui suivent m'ont été généreusement prêtées par leurs propriétaires :

PAGE	TITRE	ISSU DE LA COLLECTION DE
96	Une fille devant des photos	Jack Mord/The Thanatos Archive
114	Bentham et ses animaux domestiques	Jack Mord/The Thanatos Archive
388	Ours	John Van Noate
590	Joueur de banjo	Jack Mord/The Thanatos Archive

Sommaire

1. Couverture
2. Page de titre
3. Page de copyright
4. Table des matières
5. CHAPITRE UN
6. CHAPITRE DEUX
7. CHAPITRE TROIS
8. CHAPITRE QUATRE
9. CHAPITRE CINQ
10. CHAPITRE SIX
11. CHAPITRE SEPT
12. CHAPITRE HUIT
13. CHAPITRE NEUF
14. CHAPITRE DIX
15. CHAPITRE ONZE
16. CHAPITRE DOUZE
17. CHAPITRE TREIZE
18. CHAPITRE QUATORZE
19. CHAPITRE QUINZE
20. CHAPITRE SEIZE
21. CHAPITRE DIX-SEPT
22. CHAPITRE DIX-HUIT
23. CHAPITRE DIX-NEUF
24. CHAPITRE VINGT
25. CHAPITRE VINGT ET UN
26. CHAPITRE VINGT-DEUX
27. CHAPITRE VINGT-TROIS
28. CHAPITRE VINGT-QUATRE
29. CHAPITRE VINGT-CINQ
30. SUR LA PHOTOGRAPHIE

Pagination de l'édition papier

1. 1
2. 2
3. 6
4. 7
5. 8

6. [10](#)
7. [11](#)
8. [12](#)
9. [13](#)
10. [14](#)
11. [15](#)
12. [16](#)
13. [17](#)
14. [18](#)
15. [19](#)
16. [20](#)
17. [21](#)
18. [22](#)
19. [23](#)
20. [24](#)
21. [25](#)
22. [26](#)
23. [27](#)
24. [28](#)
25. [29](#)
26. [30](#)
27. [31](#)
28. [32](#)
29. [33](#)
30. [34](#)
31. [35](#)
32. [36](#)
33. [37](#)
34. [38](#)
35. [39](#)
36. [40](#)
37. [41](#)
38. [42](#)
39. [43](#)
40. [44](#)
41. [45](#)
42. [46](#)
43. [47](#)
44. [48](#)
45. [49](#)
46. [50](#)
47. [51](#)
48. [52](#)
49. [53](#)

50.	54
51.	55
52.	56
53.	57
54.	58
55.	59
56.	60
57.	61
58.	62
59.	63
60.	64
61.	65
62.	66
63.	67
64.	68
65.	69
66.	70
67.	71
68.	72
69.	73
70.	74
71.	75
72.	76
73.	77
74.	78
75.	79
76.	80
77.	81
78.	82
79.	83
80.	84
81.	85
82.	86
83.	87
84.	88
85.	89
86.	90
87.	91
88.	92
89.	93
90.	94
91.	95
92.	96
93.	97

94.	98
95.	99
96.	100
97.	101
98.	102
99.	103
100.	104
101.	105
102.	106
103.	107
104.	108
105.	109
106.	110
107.	111
108.	112
109.	113
110.	114
111.	115
112.	116
113.	117
114.	118
115.	119
116.	120
117.	121
118.	122
119.	123
120.	124
121.	125
122.	126
123.	127
124.	128
125.	129
126.	130
127.	131
128.	132
129.	133
130.	134
131.	135
132.	136
133.	137
134.	138
135.	139
136.	140
137.	141

138. [142](#)
139. [143](#)
140. [144](#)
141. [145](#)
142. [146](#)
143. [147](#)
144. [148](#)
145. [149](#)
146. [150](#)
147. [151](#)
148. [152](#)
149. [153](#)
150. [154](#)
151. [155](#)
152. [156](#)
153. [157](#)
154. [158](#)
155. [159](#)
156. [160](#)
157. [161](#)
158. [162](#)
159. [163](#)
160. [164](#)
161. [165](#)
162. [166](#)
163. [167](#)
164. [168](#)
165. [169](#)
166. [170](#)
167. [171](#)
168. [172](#)
169. [173](#)
170. [174](#)
171. [175](#)
172. [176](#)
173. [177](#)
174. [178](#)
175. [179](#)
176. [180](#)
177. [181](#)
178. [182](#)
179. [183](#)
180. [184](#)
181. [185](#)

182.	186
183.	187
184.	188
185.	189
186.	190
187.	191
188.	192
189.	193
190.	194
191.	195
192.	196
193.	197
194.	198
195.	199
196.	200
197.	201
198.	202
199.	203
200.	204
201.	205
202.	206
203.	207
204.	208
205.	209
206.	210
207.	211
208.	212
209.	213
210.	214
211.	215
212.	216
213.	217
214.	218
215.	219
216.	220
217.	221
218.	222
219.	223
220.	224
221.	225
222.	226
223.	227
224.	228
225.	229

226. [230](#)
227. [231](#)
228. [232](#)
229. [233](#)
230. [234](#)
231. [235](#)
232. [236](#)
233. [237](#)
234. [238](#)
235. [239](#)
236. [240](#)
237. [241](#)
238. [242](#)
239. [243](#)
240. [244](#)
241. [245](#)
242. [246](#)
243. [247](#)
244. [248](#)
245. [249](#)
246. [250](#)
247. [251](#)
248. [252](#)
249. [253](#)
250. [254](#)
251. [255](#)
252. [256](#)
253. [257](#)
254. [258](#)
255. [259](#)
256. [260](#)
257. [261](#)
258. [262](#)
259. [263](#)
260. [264](#)
261. [265](#)
262. [266](#)
263. [267](#)
264. [268](#)
265. [269](#)
266. [270](#)
267. [271](#)
268. [272](#)
269. [273](#)

270. [274](#)
271. [275](#)
272. [276](#)
273. [277](#)
274. [278](#)
275. [279](#)
276. [280](#)
277. [281](#)
278. [282](#)
279. [283](#)
280. [284](#)
281. [285](#)
282. [286](#)
283. [287](#)
284. [288](#)
285. [289](#)
286. [290](#)
287. [291](#)
288. [292](#)
289. [293](#)
290. [294](#)
291. [295](#)
292. [296](#)
293. [297](#)
294. [298](#)
295. [299](#)
296. [300](#)
297. [301](#)
298. [302](#)
299. [303](#)
300. [304](#)
301. [305](#)
302. [306](#)
303. [307](#)
304. [308](#)
305. [309](#)
306. [310](#)
307. [311](#)
308. [312](#)
309. [313](#)
310. [314](#)
311. [315](#)
312. [316](#)
313. [317](#)

314. [318](#)
315. [319](#)
316. [320](#)
317. [321](#)
318. [322](#)
319. [323](#)
320. [324](#)
321. [325](#)
322. [326](#)
323. [327](#)
324. [328](#)
325. [329](#)
326. [330](#)
327. [331](#)
328. [332](#)
329. [333](#)
330. [334](#)
331. [335](#)
332. [336](#)
333. [337](#)
334. [338](#)
335. [339](#)
336. [340](#)
337. [341](#)
338. [342](#)
339. [343](#)
340. [344](#)
341. [345](#)
342. [346](#)
343. [347](#)
344. [348](#)
345. [349](#)
346. [350](#)
347. [351](#)
348. [352](#)
349. [353](#)
350. [354](#)
351. [355](#)
352. [356](#)
353. [357](#)
354. [358](#)
355. [359](#)
356. [360](#)
357. [361](#)

358. [362](#)
359. [363](#)
360. [364](#)
361. [365](#)
362. [366](#)
363. [367](#)
364. [368](#)
365. [369](#)
366. [370](#)
367. [371](#)
368. [372](#)
369. [373](#)
370. [374](#)
371. [375](#)
372. [376](#)
373. [377](#)
374. [378](#)
375. [379](#)
376. [380](#)
377. [381](#)
378. [382](#)
379. [383](#)
380. [384](#)
381. [385](#)
382. [386](#)
383. [387](#)
384. [388](#)
385. [389](#)
386. [390](#)
387. [391](#)
388. [392](#)
389. [393](#)
390. [394](#)
391. [395](#)
392. [396](#)
393. [397](#)
394. [398](#)
395. [399](#)
396. [400](#)
397. [401](#)
398. [402](#)
399. [403](#)
400. [404](#)
401. [405](#)

402. [406](#)
403. [407](#)
404. [408](#)
405. [409](#)
406. [410](#)
407. [411](#)
408. [412](#)
409. [413](#)
410. [414](#)
411. [415](#)
412. [416](#)
413. [417](#)
414. [418](#)
415. [419](#)
416. [420](#)
417. [421](#)
418. [422](#)
419. [423](#)
420. [424](#)
421. [425](#)
422. [426](#)
423. [427](#)
424. [428](#)
425. [429](#)
426. [430](#)
427. [431](#)
428. [432](#)
429. [433](#)
430. [434](#)
431. [435](#)
432. [436](#)
433. [437](#)
434. [438](#)
435. [439](#)
436. [440](#)
437. [441](#)
438. [442](#)
439. [443](#)
440. [444](#)
441. [445](#)
442. [446](#)
443. [447](#)
444. [448](#)
445. [449](#)

446. [450](#)
447. [451](#)
448. [452](#)
449. [453](#)
450. [454](#)
451. [455](#)
452. [456](#)
453. [457](#)
454. [458](#)
455. [459](#)
456. [460](#)
457. [461](#)
458. [462](#)
459. [463](#)
460. [464](#)
461. [465](#)
462. [466](#)
463. [467](#)
464. [468](#)
465. [469](#)
466. [470](#)
467. [471](#)
468. [472](#)
469. [473](#)
470. [474](#)
471. [475](#)
472. [476](#)
473. [477](#)
474. [478](#)
475. [479](#)
476. [480](#)
477. [481](#)
478. [482](#)
479. [483](#)
480. [484](#)
481. [485](#)
482. [486](#)
483. [487](#)
484. [488](#)
485. [489](#)
486. [490](#)
487. [491](#)
488. [492](#)
489. [493](#)

490. [494](#)
491. [495](#)
492. [496](#)
493. [497](#)
494. [498](#)
495. [499](#)
496. [500](#)
497. [501](#)
498. [502](#)
499. [503](#)
500. [504](#)
501. [505](#)
502. [506](#)
503. [507](#)
504. [508](#)
505. [509](#)
506. [510](#)
507. [511](#)
508. [512](#)
509. [513](#)
510. [514](#)
511. [515](#)
512. [516](#)
513. [517](#)
514. [518](#)
515. [519](#)
516. [520](#)
517. [521](#)
518. [522](#)
519. [523](#)
520. [524](#)
521. [525](#)
522. [526](#)
523. [527](#)
524. [528](#)
525. [529](#)
526. [530](#)
527. [531](#)
528. [532](#)
529. [533](#)
530. [534](#)
531. [535](#)
532. [536](#)
533. [537](#)

534. [538](#)
535. [539](#)
536. [540](#)
537. [541](#)
538. [542](#)
539. [543](#)
540. [544](#)
541. [545](#)
542. [546](#)
543. [547](#)
544. [548](#)
545. [549](#)
546. [550](#)
547. [551](#)
548. [552](#)
549. [553](#)
550. [554](#)
551. [555](#)
552. [556](#)
553. [557](#)
554. [558](#)
555. [559](#)
556. [560](#)
557. [561](#)
558. [562](#)
559. [563](#)
560. [564](#)
561. [565](#)
562. [566](#)
563. [567](#)
564. [568](#)
565. [569](#)
566. [570](#)
567. [571](#)
568. [572](#)
569. [573](#)
570. [574](#)
571. [575](#)
572. [576](#)
573. [577](#)
574. [578](#)
575. [579](#)
576. [580](#)
577. [581](#)

578. [582](#)
579. [583](#)
580. [584](#)
581. [585](#)
582. [586](#)
583. [587](#)
584. [588](#)
585. [589](#)
586. [590](#)
587. [591](#)
588. [592](#)
589. [593](#)
590. [594](#)
591. [595](#)
592. [596](#)
593. [597](#)
594. [598](#)
595. [599](#)
596. [600](#)
597. [601](#)
598. [602](#)
599. [603](#)
600. [604](#)
601. [605](#)
602. [606](#)
603. [607](#)
604. [608](#)
605. [609](#)
606. [610](#)
607. [611](#)
608. [612](#)
609. [613](#)
610. [614](#)
611. [615](#)
612. [616](#)
613. [617](#)
614. [618](#)
615. [619](#)
616. [620](#)
617. [621](#)
618. [622](#)
619. [623](#)
620. [624](#)
621. [625](#)

622.	626
623.	627
624.	628
625.	629
626.	630
627.	631
628.	632
629.	633
630.	634
631.	635
632.	636
633.	637
634.	638
635.	639
636.	640
637.	641
638.	642
639.	643
640.	644
641.	645
642.	646
643.	647
644.	648
645.	649
646.	650
647.	651
648.	652

Points de repère

1. [Début du contenu](#)
2. [Table des matières](#)
3. [Couverture](#)